PQ
2211
.CH12
M37
1825
v.3
SMRS

voir Michaud, Hist^e des Croisades

ŒUVRES

DE MADAME COTTIN,

TOME X.

MATHILDE.

III.

NANCY, IMPRIMERIE D'HÆNER.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mathildeoummoi00cott

A ces mots, le Prince s'agenouille aussi près du Cercueil, ...

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES;

PRÉCÉDÉS

D'UN TRAITÉ HISTORIQUE DES CROISADES

ET DE LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE DOUZE JOLIES GRAVURES.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1825.

CHAPITRE XXVI.

En rentrant au Caire, Malek Adhel, ne va point gémir dans les lieux où Mathilde n'est plus; ce n'est pas à pleurer qu'il songe, c'est à la rejoindre: le monde n'a pas assez d'obstacles pour l'empêcher de ressaisir le bonheur qui vient de lui échapper; car les événemens passent; mais, quand la volonté demeure ferme et invariable, elle finit toujours par en trouver un favorable. Avec cette pensée, il a recouvré toutes ses forces, ses yeux éteints toutes leurs flammes, et le héros a repris possession de lui-même. Cependant, tout fidèle qu'il est demeuré à son frère, il ne veut point se laisser traîner en esclave devant lui; sa grande âme peut se plier à une soumission volontaire, mais elle se révolte contre une soumission forcée, et c'est par d'autres preuves qu'il veut convaincre Saladin de sa fidé-

lité. Il dit un mot, et aussitôt ses troupes éparses se réunissent autour de la ville; des fossés se creusent, des murs s'élèvent, des retranchemens se forment de toutes parts; car, si le prince est décidé à se défendre contre Metchoub, il ne voudrait point l'attaquer. Jamais mortel n'eut mieux que lui toutes les qualités qui font l'homme de guerre : à une bouillante valeur il joint une prudence consommée; tout en combattant comme un soldat, il se souvient qu'il est chef, et dans le moment où il paraît le plus occupé à lever la lance et à pousser le javelot, il ne cesse de conduire et de diriger l'armée à laquelle il est plus utile encore par ses lumières que par la force d'un bras que rien n'égale.

Le second jour après le départ de Mathilde, les sentinelles placées au haut des tours du Caire avertissent le prince qu'on aperçoit au loin dans la plaine; à travers des nuages de poussière, de nombreux bataillons dont les lances étincellent dans les airs. Malek Adhel assemble ses trou-

pes et le peuple dans la place publique, et leur dit : « Saladin me croit un rebelle, mais je jure qu'il se trompe, et je le lui prouverai; il envoie Metchoub chercher ma tête, voulez-vous la lui livrer? » Un cri d'horreur retentit, et les regards de Malek Adhel ne rencontrent que des regards qui lui jurent qu'il n'y a pas un seul homme autour de lui qui ne soit prêt à lui donner sa vie. De si vifs témoignages d'amour le touchent, l'étonnent, l'instruisent de l'étendue du pouvoir dont il dispose, mais il ne peut aimer un pouvoir avec lequel il pourrait être maître de l'Egypte entière, et qui ne lui a pas permis de garder Mathilde près de lui; et, si en tout temps ce héros eût dédaigné un trône usurpé, combien plus maintenant cette ambition doit paraître étroite, bornée, insuffisante aux vastes désirs d'un cœur qui ne peut être rempli que par les immenses félicités de l'amour !

Malek Adhel sent bien qu'en opposant une armée à l'armée de son frère, il va donner l'exemple de la rébellion et devenir

coupable ; mais il est irrité du silence que Saladin a gardé avec lui depuis le message qu'il lui envoya de Damiette ; il est irrité qu'un mot de sa part n'ait pas eu plus de poids sur l'esprit de son frère que toutes les accusations de Metchoub ; et il veut enfin ne se soumettre que quand il aura prouvé au sultan qu'il aurait pu commander.

Cependant, pour éviter de verser le sang musulman, il envoie un héros d'armes porter des propositions de paix à Metchoub. Metchoub s'étonne d'apprendre que Malek Adhel, prévenu de son arrivée, est déjà préparé au combat ; il ne comprend point comment cette nouvelle a volé si vite, mais il comprend trop que cette circonstance accroît les difficultés de son entreprise. Surpris, Malek Adhel eut fait payer cher sa défaite ; prévenu, il sera assurément victorieux. Cet obstacle anime encore le ressentiment de Metchoub, et donne une activité nouvelle à ses désirs de vengeance ; toutefois il ne peut refuser d'entendre les propositions du prince ; Sa-

ladin pourrait un jour blâmer ce refus. Suivi de quelques officiers de son armée, il s'avance vers le Caire et entre dans le palais de Malek Adhel ; il se courbe avec le respect qu'il doit au frère de son souverain. Le prince lui fait signe de s'asseoir et après un moment de silence, il lui parle ainsi : « Je sais que Saladin t'envoie au Caire avec l'ordre de livrer la princesse d'Angleterre au plus honteux supplice, et de faire tomber ma tête : aucun des deux ne s'exécutera ; au moment où je parle la princesse Mathilde est bien près du roi son frère, et la disposition de mes soldats est telle, que, si je dis un mot, ce soir ton armée n'existera plus. Crois-moi donc, Metchoub, reprends aujourd'hui même la route de Syrie ; va apprendre à mon frère ce que tu as vu ici ; dis-lui que la prudence ne t'a pas permis de livrer un combat où tu ne pouvais être défait sans honte, ni victorieux sans regret ; dis-lui que je n'ignore pas que les chrétiens, vainqueurs à Ptolémaïs, s'apprêtent à attaquer Césarée : dis-lui

que je vais m'y rendre, et que, s'il vient m'y trouver, c'est là qu'il connaîtra son frère et qu'il sera maître de le punir. — Je sais, répond Metchoub, que, si ton bras soutient Césarée, Césarée ne succombera pas ; mais cependant je ne puis reparaître devant le sultan sans lui donner des preuves de mon obéissance et de ta soumission. — Et quelles sont les preuves que tu exiges ? lui demanda fièrement le prince. — Que tu te rendes mon prisonnier, et que tu te laisses emmener captif aux pieds de Saladin. — Moi, ton prisonnier, reprit Malek Adhel avec un sourire amer ; avec une seule parole tu veux faire ce que n'ont pu les chrétiens avec toutes leurs armées : non, non, Metchoub, ce serait trop de gloire, et ce n'est pas tes mains qui donneront des chaînes aux miennes. Tu as entendu mes propositions, je n'ai plus rien à y ajouter : si tu les rejettes, retourne à l'instant dans ton camp, prépare-toi au combat, et nous verrons avant la fin du jour lequel sera le prisonnier de nous deux. »

Tout offensé qu'il est de la hauteur de

cette menace, Metchoub se réjouit d'y trouver une raison d'accepter le combat ; il déclare au prince qu'étant chargé par le sultan de faire respecter les droits et la suprême majesté du trône, il périra pour obéir, et qu'il va prendre les armes. Il dit, et se retire ; mais il n'est pas encore arrivé dans son camp, que déjà les dispositions de Malek Adhel sont prises afin d'envelopper entièrement l'armée ennemie ; d'un coup d'œil il a tout vu, dans un instant il a tout terminé. A peine les troupes de Metchoub commencent-elles à s'ébranler, quelles se voient entourées d'ennemis, et que l'intrépide Adhel fond sur elles, la visière haute et l'épée à la main, en s'écriant : « Amis, compagnons de mes travaux, braves musulmans avec qui j'ai conquis Jérusalem, vous en voulez donc à ma vie ? » A cette voix si chère à leur cœur, à cette contenance héroïque, à ce front que la victoire couronna toujours, tous les soldats de Metchoub sont en désordre : en vain veut-il les rallier, ils ne l'entendent plus ; les uns jettent leurs ar-

mes, d'autres fuient, le plus grand nombre court se ranger sous les drapeaux de leur ancien général. Metchoub reste seul, et le soir même, ainsi que Malek Adhel le lui avait prédit, il était prisonnier au Caire, et son armée avait disparu.

Une victoire si facile permet au prince d'accorder quelques heures de repos à ses troupes; l'aurore du jour suivant les voit réunies autour de lui dans la place du Caire. Il fait amener Metchoub, et en présence des soldats et du peuple, il lui dit : « Loin d'éprouver aucun ressentiment de ta conduite, Metchoub, j'y applaudis; en obéissant à ton maître, tu as suivi ton devoir; je ne veux pas le priver plus long-temps des services d'un sujet si fidèle; retourne auprès de lui, je te rends ta liberté; ramène les soldats qui voudront te suivre; ils sont libres comme toi : jamais les sujets de Saladin ne seront les prisonniers de Malek Adhel. Cependant, de même que je leur permets de te suivre, tu ne t'opposeras pas à ce qu'ils marchent avec moi

à Césarée, s'ils le préfèrent : c'est à eux de choisir entre nous. »

Il dit, et Metchoub cherche en vain autour de lui un homme qui le console de la désertion de tous les autres ; il n'en trouve pas un seul ; pas un seul n'a même hésité ; il le voit et frémit de rage. Ainsi, ces nombreux soldats qu'il amena pour châtier un rebelle sont devenus les instrumens de son triomphe, et n'ont servi qu'à en rehausser l'éclat, et celui dont il espérait se venger est celui qui lui pardonne ; il faut qu'il s'en retourne seul avec sa honte par ces mêmes chemins où peu de jours avant il croyait marcher à la victoire. Le prince voit son chagrin et cherche à l'adoucir ainsi : « Ne t'afflige point, Metchoub, et ne vois dans la conduite de tes troupes que l'effet de leur courage ; j'ai parlé de combattre, et tous ont voulu me suivre ; si c'était toi-même qui leur eusses montré l'ennemi, c'est avec toi qu'elles auraient voulu marcher. »

Ces généreuses paroles ne calment point la confusion de Metchoub ; elles irritent

au contraire son ressentiment, en le forçant à la reconnaissance; il se hâte de quitter le théâtre de sa honte, et part avec quelques officiers qui, touchés de son délaissement, consentent à lui servir d'escorte. Tandis qu'il reprend la route de Kouroutba, Malek Adhel, adoré des soldats qu'il vient de conquérir, les entend se féliciter d'avoir changé de chef; dans leurs avides regards, il lit que la certitude de la victoire est attachée pour eux au bonheur de l'avoir pour maître, et il récompense une si flatteuse confiance par le seul prix digne de l'acquitter: il donne l'ordre du départ, et marche vers Césarée.

Les habitans de cette ville ne considéraient point sans inquiétude les préparatifs des chrétiens qui menaçaient leurs murailles. Effrayés par l'exemple de Ptolémaïs, ils voyaient dans sa chute l'annonce de la leur; et, pour obtenir une capitulation plus douce, ils étaient résolus à se soumettre aux vainqueurs dès qu'ils paraîtraient sous leurs rem-

parts. Mais voici une armée qui se montre tout à coup; le désordre est dans Césarée; on s'écrie, on repète : *Ce sont les chrétiens ! ce sont les chrétiens !* et le peuple et les chefs, troublés, saisis d'effroi, proposent d'ouvrir les portes à l'ennemi. Cependant, au moment où les chaînes crient sous les mains des soldats qui vont baisser les ponts-levis, l'étendard du croissant s'en fait reconnaître; bientôt on apprend que c'est Malek Adhel qui s'avance, que c'est lui qui vient défendre la ville, et à l'instant ce nom fait autant de braves de tous les lâches qui étaient prêts à se rendre; les voilà déterminés à s'ensevelir sous leurs murs, et mettant l'honneur d'une mort glorieuse bien au-dessus de la honte d'une longue vie : tant il est vrai que la vue d'un héros élève tout ce qui l'entoure, bannit les pusillanimes frayeurs, et inspire les grands sentimens ! Le peuple de Césarée sort par flots des portes de la ville, et se précipite au-devant du libérateur qui vient le sauver, en poussant des cris de joie; chacun veut toucher

son vêtement, baiser ses mains victorieuses; les bénédictions dont on le couvre s'élèvent jusqu'au ciel; on le nomme l'appui de Césarée, le sauveur de l'empire; l'ivresse que sa présence inspire éclate par les plus touchans transports; il le voit et en gémit; car il sent que l'amour ne peut se payer que par l'amour; et qu'il ne serait pas digne de la tendresse de ce peuple, s'il lui refusait la sienne. « Hélas! Mathilde, se dit-il tout bas, voilà donc le peuple que ta loi me forcera d'abandonner, et dont elle me contraindrait de verser le sang peut-être! » Accablé par cette pensée, qui lui arrache toute espérance, en lui montrant toute l'étendue de ses devoirs, il tombe dans une profonde tristesse; cependant il n'en accueille pas avec moins de bonté, il n'en reçoit pas avec moins de reconnaissance les vives effusions des cœurs qui se jettent au-devant de lui; il entre dans Césarée au bruit des acclamations générales: les uns couvrent de fleurs, les autres baisent la terre où il imprime ses pas; les

chefs de la ville lui remettent les clefs, et semblent bien plus heureux de lui en céder le gouvernement, qu'ils ne l'ont été de le recevoir. Son premier soin est de faire reposer ses troupes ; le second d'aller visiter les fortifications de la ville, et de s'informer de ses moyens de défense ; son infatigable activité en a bientôt parcouru tous les détails : alors seulement il consent à se retirer sous le prétexte de prendre quelques heures de sommeil, mais en effet pour s'occuper de l'intérêt qui est le premier de son cœur, quoique l'honneur en ait triomphé.

Il appelle Kaled. « Kaled, dit-il, j'ai besoin d'un ami qui expose sa vie pour moi, et c'est toi que j'ai choisi. — Tous les tiens m'envieraient cette glorieuse préférence, répond Kaled, mais nul ne la mériterait mieux que moi : parle, me voilà prêt, tout mon sang t'appartient. — Sors cette nuit de Césarée, avance-toi vers le camp des chrétiens, tâche même d'y pénétrer, informe-toi si la princesse d'Angleterre y est arrivée. Kaled, je te l'avoue, jusqu'à ce que je

la sache en sûreté, la blessure que son départ a laissée dans mon cœur ne se fermera point. Si tu pouvais la voir ! mais comment l'espérer, on ne te le permettra pas... Cependant, si tu étais surpris, traité comme un espion par les chrétiens, si tes jours étaient menacés, demande à être conduit devant la princesse : elle reconnaîtra mon ami et saura bien empêcher qu'il lui soit fait aucun mal. — Je t'entends, reprend Kaled, et je te promets que la prudence ne dirigera pas mes démarches au point de m'empêcher d'être conduit devant la femme que tu aimes ; sois sûr que je ne reviendrai pas ici sans l'avoir vue. » A ces mots, le prince ému, le serre dans ses bras ; et Kaled, plein de respect, s'incline et lui dit : « Maintenant je peux mourir, j'ai reçu ma récompense. — O amitié ! s'écrie Malek Adhel, que tes larmes sont douces et que tes sentimens sont grands ! — Tu vois ce ciel qui est au-dessus de nos têtes, reprend Kaled, eh bien ! l'amitié d'un homme tel que toi élève le cœur bien plus haut encore. Grand prince,

demeure toujours ce que tu es, le soutien de cet empire dont tu pourrais être le maître : soumis à ton frère, laisse-lui la puissance et règne par l'amour; porte les armes de Saladin jusqu'aux bornes du monde, et sois sûr que dans l'étendue de cette vaste domination, si tout se fait par ses ordres, rien ne se fera qu'en ton nom. » Kaled, répliqua tristement le prince, que me dis-tu? Ai-je jamais envié le pouvoir de mon frère? Est-ce l'éclat d'un trône qui m'a séduit! Est-ce pour y monter que j'ai pris les armes? Ah! loin d'être touché par ces misérables grandeurs, je gémis d'y tenir de si près : dans un rang plus obscur, je pourrais me livrer aux faibesses de mon cœur sans craindre les reproches de mon souverain, de ma patrie et de ma conscience : quand l'amour gémissant m'a demandé d'abandonner mon frère, et me l'a demandé en vain, que peux-tu craindre de l'ambition?—Pardonne-moi, répondit Kaled, d'avoir pu concevoir un pareil doute : d'autres pourront le concevoir aussi, car il est donné à

peu d'hommes de savoir lire les grandes choses qui sont dans ton cœur, et de croire que celui qui peut tout ne veuille rien..... Mais en voilà assez, la nuit s'avance, je vais partir; compte sur mon zèle : si je suis destiné à ne plus te revoir ici-bas, nous nous retrouverons dans un meilleur monde, et là, si tu me dis : « Kaled, je suis content de toi, Kaled n'aura plus rien à demander à Mahomet. » En achevant ces mots, il n'attend point la réponse du prince; il part, il part heureux d'avoir trouvé une occasion de prouver son dévouement à son maître; et Malek Adhel, en se voyant l'objet d'un zèle si ardent et si pur, verse des larmes plus tranquilles, et la douce affection, que l'amitié répand dans son âme, y calme un moment les dévorantes ardeurs de la passion : depuis le départ de Mathilde il goûte quelques instans d'un sommeil tranquille, et c'est à la bienfaisante amitié qu'il le doit.

Mais, tandis que le repos s'est approché de lui, quelle confusion règne dans la cour de Saladin, quelle rage embrase

le cœur d'Agnès ! En revenant, Metchoub l'a rencontrée qui s'avançait vers le Caire à la tête d'un parti nombreux de musulmans ; elle venait aider à la défaite du prince, et jouir du supplice de sa rivale ; mais, en apprenant que Malek Adhel est vainqueur et que Mathilde est sauvée, elle serait morte de douleur et de colère, si Metchoub ne lui avait donné l'espoir de pouvoir, par une marche rapide, atteindre et punir la princesse d'Angleterre avant son arrivée au camp des croisés. Agnès n'en écoute pas davantage ; la jalousie et la vengeance lui prêtent des ailes, et, suivie des soldats qu'elle commande, elle vole sur la route de Ptolémaïs. Metchoub poursuit son chemin ; il arrive, il apprend au sultan que son frère a levé hautement l'étendard de la rébellion, qu'il est maître de l'Egypte entière ; que, séduit par ses largesses, les douze mille hommes envoyés pour le combattre sont passés sous ses drapeaux ; que, peu content de dominer sur l'Afrique, il marche vers Césarée, et que c'est là où il doit

conclure son alliance avec les chrétiens, et défier avec leurs forces réunies toutes celles de l'empire du croissant.

Pâle et immobile, Saladin a écouté ce récit dans un profond silence ; mais à peine Metchoub a-t-il cessé de parler, qu'il ne retient plus sa fureur, et que des cris terribles s'échappent de sa poitrine ; jamais il n'éprouva de telles angoisses, jamais il n'essuya de pareils affronts : ses plus fidèles soldats l'ont trahi, ils l'ont abandonné pour le perfide auquel il avait livré son cœur et la moitié de son empire. Malheureux prince, déchiré dans tes sentimens les plus vifs, dans ton orgueil et dans ton amitié, tu ne respires que la vengeance, et ce n'est plus sur les chrétiens que tu brûles de la verser ; les chrétiens ne sont plus les ennemis que tu crains, que tu hais davantage ; il te semble même que tu n'as plus dans le monde d'autre ennemi que Malek Adhel : c'est de son sang seul que tu as soif ; la chute de Ptolémaïs n'est plus rien pour toi ; tu ne songes qu'à la résistance de Césarée, et il t'importe peu

que les chrétiens triomphent de ton empire, pourvu que l'indigne ami qui t'a osé trahir périsse de ta main.

Saladin sort de sa tente, il assemble son armée, il parcourt tous les rangs, il lance des imprécations terribles contre ceux qui ne maudiraient pas avec lui la perfidie de Malek Adhel et celle des troupes qui ont abandonné Metchoub. « Césarée! Césarée! s'écrie-t-il, c'est toi qui seras témoin de ma vengeance ; elle sera terrible comme le forfait. Mahomet, toi dont l'indigne Adhel a déserté le culte, aide-moi à frapper le perfide ; que tous ceux qui nous ont outragés éprouvent les effets de notre colère ; que le glaive de Dieu arrache les esprits de leurs corps, moissonne leurs âmes, abandonne leurs cadavres à la poussière ; qu'en un moment la campagne en soit toute couverte comme des feuilles qui tombent dans l'automne ; que nos épées s'abreuvent de leur sang jusqu'à l'ivresse ; que les lions des combats s'en rassasient avec les dents de la victoire : je m'élèverai sur mon

cheval pour passer ce fleuve de sang; et, en voyant le parjure Malek Adhel rendre son dernier soupir, je lui dirai : Toi, qui as si bien su comment Saladin savait aimer, vois maintenant comme il sait punir. »

Il dit, et toute l'armée, touchée de sa douleur, émue de sa colère, partage son indignation; des milliers d'épées s'élèvent dans les airs; des cris forcenés en troublent le silence; on entend retentir de tous côtés : « Césarée! Césarée! Oui, c'est là que nous trouverons le traître, et qu'il faut marcher. » A l'instant même ses troupes sont prêtes à marcher. Saladin quitte son camp, qu'il a soin de mettre à l'abri de toute attaque; il donne à Metchoub le commandement de l'avant-garde de l'armée; il se place au centre, marche à grands pas, et ne sort du silence sinistre où la douleur le plonge, que pour répéter d'une voix courroucée et formidable : « Césarée! Césarée! »

CHAPITRE XXVII.

Le sentiment que Mathilde avait inspiré, celui qu'elle éprouvait, avaient éclairé son innocence sur les divers langages de l'amour; et, quoique celui de Montmorency ne s'exprimât que par son silence, elle ne pouvait s'empêcher de l'entendre, mais elle ne pouvait s'empêcher aussi d'admirer la force avec laquelle il le contenait dans les bornes du plus profond respect. A quelque distance de sa litière il marchait triste et pensif; et, si elle l'interrogeait, il lui répondait le le plus brièvement possible : une fois seulement, comme elle lui parlait de Bérengère et de la joie qu'elle avait dû éprouver en revoyant son époux, il répondit : « Ah! madame, pour qui vous connaît et vous aime, peut-il y avoir quelque joie loin de vous! » Après ce peu de mots, qui firent rougir la princesse, et qu'elle laissa sans réponse, il se tut; et, craignant d'en avoir

trop dit, il expia sa faute en lui parlant moins encore.

Cependant ils approchaient de la Palestine, Ascalon et Rama fuyaient derrière eux, et bientôt les hautes collines qui entourent Ptolémaïs allaient se montrer à leur vue, lorsqu'un fort détachement de soldats musulmans s'aperçut dans le lointain. L'avantage du nombre devait lui donner une grande confiance; mais, s'ils avaient su que Montmorency commandait les chrétiens, peut-être qu'avec le double de forces ils ne se fussent pas crus encore assez forts. Josselin, en voyant les ennemis fondre sur lui à bride abattue, hésite sur le parti qu'il prendra : il voudrait, selon son usage, s'élancer au-devant d'eux; mais il ne veut point quitter la princesse, car c'est elle surtout qu'il doit défendre; ainsi ce héros qui, jusqu'à ce jour, ne se vit jamais attaqué le premier, et ne calculait le nombre de ses ennemis qu'après les avoir vaincus, pour la première fois de sa vie les compte, les attend, et tout l'effort de son cou-

rage est employé à retenir sa valeur ; les autres chevaliers imitent son exemple : rangés autour de la princesse, ils se contentent de prendre une attitude défensive. En les voyant immobiles et disposés à éviter le combat, les musulmans, étonnés, se demandent si ce sont bien des chrétiens ; s'ils les croient tels à leurs armes, ils en doutent à leur action ; car, depuis les longues et furieuses guerres qu'occasione entre ces deux peuples la possession de l'aride territoire de Juda, on n'a pas vu encore les nobles défenseurs du Christ s'arrêter devant les lions de l'islamisme. Cette sorte de frayeur dont les musulmans les supposent atteints leur inspire une confiance téméraire ; ils s'avancent avec précipitation, persuadés qu'il ne faut pas de grands efforts pour vaincre un ennemi qui a l'air de les craindre ; mais tout à coup leur première ligne est renversée par le bras de Montmorency ; il enfonce la seconde, rompt la troisième : ses coups sont si sûrs qu'ils portent tous, et si rapides, que les musulmans tombent sans

avoir reconnu la main qui les frappe. Cependant, à sa mine altière, à sa haute valeur, le nom de Montmorency vole de rang en rang, et ce nom formidable y jette tant d'épouvante, que celui de Malek Adhel pourrait seul y ramener le courage : tout se disperse, tout fuit, un seul guerrier résiste et combat encore ; il ne songe point à se défendre ni à attaquer, toute sa fureur semble se diriger contre la litière qui renferme la princesse ; il parvient à en approcher et pousse son javelot : le trait part, traverse le bois de la litière et vient mourir sur le bras de la princesse. Le sang coule : à cette vue, Montmorency frémit de rage, et se précipite sur le guerrier sacrilége ; celui-ci, que la foule des chrétiens n'avait point effrayé, tremble devant le regard de Montmorency, car il sent que la mort va le suivre ; il presse les flancs de son coursier ; mais ni la vitesse des vents, ni la profondeur des abîmes ne le déroberaient au courroux du héros. Cependant il l'entraîne par mille détours, et

ne ralentit la rapidité de sa course que quand ils sont bien loin des chrétiens. Josselin s'élance, frappe d'un bras vigoureux : la valeur de son adversaire l'étonne, mais il en triomphe bientôt. Jamais la victoire n'a fait attendre Montmorency ; son ennemi est renversé, il lève le bras : il va lui ôter la vie. « Frappe, Montmorency, s'écrie d'une voix sourde le guerrier vaincu ; enfonce ton poignard dans le sein d'une femme. » A ce nom, le héros français s'arrête ; il doute de ce qu'il entend, car la force qu'on vient de lui opposer est celle d'un soldat ; mais en coupant les liens qui attachent le casque, il reconnaît les traits délicats et la longue chevelure d'une femme ; et, quoiqu'il aperçoive les musulmans qui se rallient et reviennent sur lui, l'honneur ne lui permet pas de s'éloigner avant d'avoir offert ses secours à celle qu'il vient d'abattre. Mais à peine Agnès est-elle debout, qu'elle ressaisit sa lance, reprend son bouclier et recommence le combat. Montmorency pare ses coups et n'en porte

plus ; sans doute il méprise la princesse qui, désertant son culte et sa patrie, combat pour les ennemis de sa foi ; mais il respecte en elle le sexe qu'il a juré de défendre : cependant les musulmans approchent. « A moi, sujets de Saladin, s'écrie Agnès, et Montmorency est à vous ! » Elle dit : Josselin est enveloppé. Libre alors de l'ennemi qui l'arrêtait, la fille d'Amaury part pour rejoindre les chrétiens et assouvir sa vengeance ; Montmorency voit son dessein et tremble pour Mathilde. Il lève sa redoutable épée, il abat, il disperse la foule d'ennemis dont il est entouré : c'est une armée qu'il lui faut combattre ; mais sa valeur vaut seule une armée. Il a rompu les bataillons musulmans, il se précipite sur les pas d'Agnès ; celle-ci, éperdue de le revoir encore, se retourne avec rage et lui porte des coups terribles ; le héros hésite : s'il renverse Agnès il échappera aux Sarrasins qui courent sur lui avec furie, et bientôt il aura rejoint les chrétiens ; mais il craint moins la mort que la honte de

verser le sang d'une femme. Avec un courage tranquille, il se dévoue donc, attend les mahométans, et combat à la fois et Agnès et une armée. N'aura-t-il pas rempli son sort, n'aura-t-il pas assez vécu s'il peut en mourant sauver Mathilde et les chrétiens ? et n'entend-il pas ses aïeux qui lui crient du fond de leur tombeau, que peu importe la vie pourvu que l'honneur reste, et qu'avec le nom qu'il porte il doit compter pour perdus tous les jours qui ne sont pas donnés à la gloire ?

Cette héroïque résolution l'anime d'une valeur nouvelle ; on s'étonne de ce que la valeur de Montmorency ait pu augmenter encore, et Agnès elle-même commence à croire qu'il n'a point d'égal : en le voyant lutter seul contre des milliers d'ennemis, l'inégalité du nombre la trouble, et elle sent dans son âme quelque chose qui ressemble aux remords ; loin de l'attaquer encore, elle est prête à se ranger de son côté ; elle l'eût fait, si elle n'eût vu dans Montmorency un défenseur

de Mathilde. Cependant le héros entasse les victimes ; sa formidable épée parcourt tous les rangs ; elle semble se multiplier, elle est partout ; chaque musulman croit avoir Montmorency à combattre ; et, pendant un instant, l'armée entière a reculé devant lui. Mais les Sarrasins reviennent à la charge ; ils ne peuvent consentir à l'affront de fuir devant un seul guerrier ; ils l'entourent de toutes parts ; en vain Josselin abat une foule de têtes, ses ennemis ne diminuent pas ; bientôt son corps est couvert de blessures, sa cuirasse est teinte de sang, son épée se brise dans la poitrine d'un musulman : il en arrache le tronçon, et affaibli par le sang qu'il perd, il tombe à genoux, combat toujours, et les prodiges de ses dernières forces surpassent encore les hauts faits de sa glorieuse vie.

Mais depuis long-temps les chrétiens se sont aperçus de l'absence de leur chef ; ils se dispersent dans la plaine pour le chercher ; à la fin, ils découvrent les ennemis, et, sans s'être dit une seule

parole, ils volent tous ensemble à leur rencontre. La fière Agnès tente de les arrêter : ils la renversent et passent outre ; à la quantité de morts qu'ils foulent aux pieds, ils cherchent quels chrétiens ont aidé Montmorency à vaincre, et le voient seul, un genou en terre, renversant encore les musulmans avec la poignée de sa lance, tandis que près de lui son cheval abattu semble moins se plaindre de mourir que de ne pouvoir plus être utile à son maître.

Les Sarrasins, qui commençaient à ne pouvoir plus soutenir les efforts de Montmorency, fuient à l'aspect des chrétiens, entraînent Agnès avec eux; mais, hélas! il est trop tard : Josselin, noyé dans son sang, couvert des ombres de la mort, penche sa tête et ferme ses yeux à la lumière; les chrétiens le soulèvent dans leurs bras, le transportent vers le petit camp où leurs frères défendaient Mathilde; là ils délacent son armure, et s'aperçoivent avec effroi que le fer d'une lance est demeuré tout entier dans sa

poitrine. Un de ses écuyers examine ses blessures, et ne désespère pas de le guérir s'il peut arracher le fer qui est resté dans le sein du héros : il tente quelques efforts ; la douleur ranime les sens de Montmorency ; il ouvre les yeux ; tous ses amis, tristes, abattus, sont autour du brancard où on l'a étendu : un peu plus loin, Mathilde, pâle et désolée, mêle ses pleurs au suc des plantes qu'elle exprime entre ses mains délicates, et qui doit servir à composer le premier appareil. Montmorency la voit et la conjure de s'approcher ; elle vient, le visage baigné de larmes, et tous les traits empreints d'une profonde tristesse ; elle présente sa main au héros ; il s'en empare, la porte contre ses lèvres, profère quelques paroles à voix basse, et ajoute ensuite : « Elle seule saura mon secret, je ne l'emporterai pas tout entier au tombeau. » Les pleurs de Mathilde redoublent, elle voudrait parler, mais elle ne peut que prononcer avec un cœur déchiré : « O magnanime héros ! nous serez-vous enlevé?..... vous coûterai-je la vie ?

— Ah! lui dit-il, mon sort est plus doux que je ne l'espérais : je meurs en votre présence, j'aurais vécu loin de vous. » Son écuyer l'interrompt; il voudrait essayer d'arracher le tronçon de la lance qui peut rendre la blessure mortelle; Montmorency l'arrête. « Attends un moment, lui dit-il, ma vie me quittera sans doute avec ce fer, et j'ai besoin encore de quelques minutes d'existence. » Alors il baisse la voix, et dit à la princesse : « Devant ce trône de la miséricorde divine où je vais paraître, je prierai pour la conversion de Malek Adhel; puisse-t-il être chrétien, puissiez-vous être heureuse, ce sont mes derniers vœux; un jour vous les lui direz, et vous verserez ensemble quelques larmes sur ma mémoire; je verrai votre bonheur, et je n'en serai pas jaloux : on ne l'est plus dans le ciel. » La princesse attendrie tombe à genoux et s'écrie : » O le plus généreux des mortels, si les chrétiens vous perdent, que deviendra leur armée où vous ne combattrez plus? Que vais-je devenir moi-même, quand tout le camp désolé

me demandera compte de votre vie, me reprochera votre mort, pleurera chaque jour l'ouvrage commencé de la conquête de Jérusalem, que votre bras pouvait seul achever! »

A ces mots, la douleur des chevaliers éclate; de tous côtés ils font entendre leurs regrets; l'un s'écrie : « O saint temple, demeure dans la poussière; Montmorency ne te relèvera pas. » Un autre dit : « Tendre et superbe fleur, tu tombes avant le temps, et cependant, dès ton aurore, tu avais laissé toutes les gloires au-dessous de la tienne. » D'une voix faible et émue, Josselin répondit : « S'il est vrai qu'un peu de gloire ait illustré mes premiers ans, si l'honneur fut ma loi et la religion mon guide, si je meurs fidèle à tous mes sermens et au Dieu de mes pères, mon souvenir ne descendra pas tout-à-fait avec moi dans la tombe, il vivra dans le cœur des héros et dans le vôtre peut-être, princesse.—Toujours, » s'écrie Mathilde en mettant la main de Josselin sur son cœur, et levant les yeux au ciel pour le prendre

à témoin de la sincérité de ses paroles. «Maintenant, reprend-il, qu'aucun repentir ne vienne troubler vos belles destinées, car je vous dois plus de bonheur par ce seul mot que le monde entier n'aurait pu m'en offrir sans vous. Alors, se retournant vers les chrétiens qui l'entouraient : «Nobles et généreux amis, leur dit-il, si vous jugez que trop d'orgueil ne dicte pas ma demande, vous élèverez mon tombeau au-devant de Ptolémaïs, de manière qu'il faille le fouler aux pieds pour arriver au pied de ses remparts : peut-être les infidèles ne l'oseront-ils pas.—Nous te le jurons, illustre héros, s'écrièrent les chevaliers d'une voix unanime ; si nous avons le malheur de te perdre, ta tombe élevée en face de la superbe ville que tu as conquise, lui servira de bouclier, et du sein du trépas tu nous défendras encore. « Josselin sourit avec reconnaissance, puis, mettant sa main sur sa poitrine, il regarde son écuyer et lui dit : « N'est-ce pas ce fer qui t'inquiète et que tu veux enlever?—Oui, repartit l'é-

cuyer, et puisse ma main ne pas trembler en l'essayant ! — Si tu n'as besoin que d'une main ferme, reprit son maître, la mienne ne tremblera pas. » Et aussitôt arrachant avec courage le fer qui déchire son sein, il ajoute: «Quand on le reçoit pour la défense de l'innocence et de la religion, cela ne fait pas de mal. » Mais cet effort subit et violent, joint à celui qu'il a fait pour parler, font couler son sang avec une nouvelle abondance, et épuisent le peu de forces qui lui reste; ses lèvres pâles murmurent un dernier adieu et se ferment pour jamais. Ses yeux ne verront plus ce jour moins pur que son cœur; ses mains refroidies tombent sans mouvement; son sang glacé s'arrête, les larmes de la reconnaissance et de l'amitié n'arrosent plus qu'un cœur inanimé, et l'âme d'un héros a disparu.

La princesse enveloppe sa tête dans un voile de deuil, et pousse de déchirans soupirs : tant de maux vont briser son cœur ! Cependant elle rappelle quelques forces, afin de pouvoir honorer les restes du grand homme dont elle a causé la

mort : on l'a couché sur un lit funèbre, construit à la hâte avec les drapeaux et les lances que son bras a enlevés aux infidèles dans ce dernier combat : sa tête superbe, à laquelle le trépas a laissé toute sa beauté, est penchée languissamment, et il semble que sa chevelure d'ébène brille avec plus d'éclat sur son front pâle et glacé. Tous les chevaliers, la contenance morne, l'œil humide, la lance renversée, pleurent une perte irréparable, et un chef qui laisse Malek Adhel sans égal sur la terre. Suivie de toutes ses femmes, la princesse s'approche de la couche du héros, répand sur ses cheveux de précieux parfums, les couronne de fleurs, et jette sur sa froide dépouille un crêpe noir qu'elle inonde de larmes; puis, à genoux près du lit avec toute sa suite, elle chante un de ces saints cantiques qui semblent destinés à accompagner l'âme des mortels du séjour de la terre à celui du ciel, où le concert des anges la reçoit et la conduit au pied du trône de l'Éternel.

Après avoir employé le reste du jour à lui rendre de lugubres honneurs, les chevaliers reprennent le lendemain la route de Ptolémaïs ; ils approchent du camp, et s'en approchent avec une grande tristesse ; car, s'ils reviennent avec la princesse d'Angleterre, ils ne ramènent point celui qui l'a délivrée, et si Richard va les bénir pour le retour de sa sœur, les cris de Philippe-Auguste vont les poursuivre et leur demander sans cesse : « Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait de mon héros ? »

Bientôt du camp des croisés on a reconnu la brillante devise qui éclate sur le bouclier des chevaliers de la Vierge : Richard et Lusignan se précipitent à leur rencontre, Philippe-Auguste les suit ; Bérengère gémit de ce que la dignité de son sexe et de son rang ne lui permet pas les accompagner, et de savoir un moment plus tôt si elle va retrouver sa sœur. L'archevêque de Tyr, au pied des autels, attend avec une pieuse impatience l'instant qui lui apprendra s'il faut qu'il offre à Dieu

sa résignation sur l'absence de Mathilde, ou des bénédictions sur son retour.

Enguerrand de Fiennes est le premier chevalier que les deux rois rencontrent ; son maintien triste et abattu les fait tressaillir ; Richard s'écrie : « Les infidèles ont retenu ma sœur. — La princesse d'Angleterre revient avec nous, répondit Enguerrand ; dans peu d'instans elle sera entre les bras de son frère. — Comment ? elle vous suit, s'écrie Lusignan ; vous avez enlevé cette glorieuse proie des chaînes de l'impie, et la plus profonde douleur est empreinte sur votre front ! » Enguerrand se tut et baissa vers la terre des regards pleins de tristesse. Les deux rois étonnés de ce silence, le gardèrent aussi, n'osant interroger le guerrier sur un malheur dont ils pressentaient assez l'étendue, puisque la joie du retour de Mathilde ne le faisait pas oublier. Ils cherchaient en eux-mêmes quel était l'événement le plus fatal aux chrétiens, et n'ayant plus à redouter la prise de Jérusalem, ils pensèrent à la mort de Montmorency. Cette crainte les

frappa tous deux à la fois ; elle fit pâlir l'intrépide Richard, et jeta dans son âme un sentiment qui lui était inconnu, car il ressemblait à l'effroi. Lusignan, jaloux de toute gloire qui surpassait la sienne, devait être moins affecté de cette perte, et conserva la force de prononcer le grand nom de Montmorency. Enguerrand mit un genou en terre, d'une main montra le cercueil qui s'avançait, et de l'autre le ciel. Richard demeura immobile ; en vain il commençait à distinguer la litière de sa sœur, il ne s'en approchait pas, ne se sentant plus, dans un pareil moment, le courage d'être heureux ; mais en apercevant Philippe-Auguste, il s'écria : « Ah ! sire, était-ce avec des larmes que je devais vous annoncer l'arrivée de ma sœur ? Assurément elle m'est bien chère, mais je n'aurais pas payé son retour ce qu'il nous coûte. » Philippe-Auguste aperçoit au même instant la jeune Mathilde qui s'avance lentement vers son frère, et un peu plus loin un cercueil recouvert d'un drap mortuaire aux armes de Montmorency :

il se trouble, il frémit ; sa douleur est trop grande pour lui permettre de saluer la princesse ; il oublie qu'elle est femme, il ne voit point qu'elle est belle, il ne sent que la mort de son ami ; et, sans songer à s'excuser, il va cacher dans sa tente et ses regrets et ses larmes. Mathilde reçoit avec tristesse les embrassemens de son frère, qui n'ose la serrer dans ses bras qu'en soupirant. Ce cercueil du plus grand des héros ne semble la suivre que pour effacer par des larmes la joie de son retour ; elle entre dans le camp, traînant après elle le deuil et la mort, et ne rencontre que des cœurs abattus et des regards affligés qui n'osent même admirer l'éclat de sa beauté, en voyant à ses côtés la fin de tout ce qui brille le plus sur la terre, et tout ce qui reste de la gloire.

Le lendemain on célébra en grande pompe les obsèques de l'infortuné Montmorency. Les diverses nations assemblées dans le camp y assistèrent en cérémonie ; toutes avaient paré leurs drapeaux d'un signe de deuil. Mais on en voyait une qui ne

ressemblait point aux autres, et c'était plus encore à l'abattement de leur contenance et à la profonde tristesse de leur visage, qu'à la glorieuse enseigne des lis qui flottait sur leurs têtes, qu'on reconnaissait les Français; ils pleuraient dans Montmorency non-seulement un héros enlevé à la fleur de son âge, dont la valeur était le plus ferme appui de la foi, mais un héros dont la gloire rejaillissait sur eux, et donnait à leur nation une prépondérance qu'elle allait perdre avec lui; ils marchaient lentement, traînant leurs piques renversées, tandis qu'à leur tête Philippe-Auguste, enseveli dans de profondes pensées, se préparait déjà à quitter cette terre malheureuse qui venait d'engloutir l'objet de ses plus chères espérances, et dont les exploits naissans avaient déjà jeté tant d'éclat sur son règne.

Mathilde parut à cette fête funèbre; elle avait quitté ses habits religieux pour revêtir une longue robe de deuil; un voile de gaze noire couvrait sa tête, et ses

cheveux blonds paraissaient à travers le tissu transparent, semblable à un réseau d'or; pâle, triste et timide, mais plus belle par sa pâleur, sa tristesse et sa timidité, on s'étonnait de voir une beauté si jeune verser déjà tant de larmes, et on l'eût prise pour la fleur du matin sur laquelle, aux plus beaux jours du plus beau printemps, l'aurore vient de verser tous ses pleurs.

Les vieux chevaliers admiraient dans la mélancolie de ses regards une sorte de pureté qui attirait leurs respects; les jeunes sentaient leur cœur troublé par le mélange de sensibilité qu'ils croyaient y apercevoir : ils commençaient à aimer près de ce tombeau où tout finissait; près de ce tombeau qui venait d'engloutir tant de gloire, de jeunesse et de beauté; ils se jetaient dans l'avenir et s'y livraient à de tendres espérances. La mort toute grave, toute solennelle qu'elle est, ne repousse donc pas l'amour! et il sait venir se placer jusque sur un cercueil; enfant de la mélancolie bien plus que de la joie,

jamais ses feux ne sont plus ardens que quand il les allume dans des yeux noyés de pleurs, et ce n'est que nourri par la tristesse qu'il peut être éternel : ainsi l'amour, cette première des félicités humaines, a besoin, pour être durable, que la douleur lui prête ses larmes ; le plaisir le dissipe, le rend léger comme lui, remplace par de fugitives jouissances les longues et profondes émotions, et remplit l'âme d'un vide plus difficile à supporter que le malheur. O étrange penchant du cœur de l'homme, qui lui fait trouver plus de douceur dans une situation où il jouit peu et où il espère beaucoup, que dans celle où, rassasié de biens, il n'a plus de vœux à former? étrange penchant en effet, s'il n'était la preuve de sa glorieuse destination ! Jeté sur la terre pour exercer des vertus et en recueillir le fruit, il n'y doit trouver rien de fixe, qui le contente, qui lui suffise ; car le secret de sa faiblesse et de ses misères, le mystère de ses passions et de sa conscience et le but de sa vie entière sont tous renfermés pour lui dans ce seul mot : *Attends.*

Ce fut à une demi-lieue de Ptolémaïs, au pied d'une petite éminence et à l'entrée d'un bois de sycomores, que furent déposés les restes de Montmorency. On couvrit son tombeau des innombrables dépouilles de sa dernière victoire, et à la vue de tant d'oriflammes, de boucliers et d'armures, enlevés aux infidèles par une seule main, et dans un seul combat, ceux qui savaient le mieux qu'il n'y avait rien d'impossible à la valeur de Montmorency s'étonnaient encore, et se demandaient entre eux : « Comment a-t-il péri, celui qui pouvait ainsi renverser des armées ? » Philippe-Auguste s'approcha de la tombe, baissa dessus la pointe de son épée, et dit : « Cher et brave Montmorency, je donnerais la moitié de mon royaume pour racheter ta vie ; je donnerais l'autre pour venger ta mort : périssent les impies qui ont osé attenter à tes jours, qui n'ont triomphé de toi qu'en imposant toutes leurs forces à la seule force de ton bras! que jusqu'au dernier tous servent d'expiation à tes mânes! O vous qui m'en-

tourez, chrétiens de toutes nations, jurez avec moi de n'épargner aucun musulman, et vous, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde qui était prosternée près du tombeau, vous qui ne pouvez faire que des vœux, mais dont les vœux doivent être accueillis par Dieu comme le sont ceux des anges, demandez-lui que sa foudre immole à votre libérateur ce que l'empire du croissant contient de plus illustre. —Sire, reprit la vierge en élevant vers lui ses yeux noyés de pleurs, il n'y eut jamais d'âme plus belle et plus généreuse que celle de Montmorency ; permettez-moi donc de ne pas former d'autres vœux que les siens, et de ne demander à Dieu que d'exaucer ceux que ce héros lui adresse en ce moment. » Elle dit, et le souvenir des dernières paroles de Montmorency en faveur de Malek Adhel redouble son attendrissement, et donne un tel caractère de ferveur à ses prières, que Philippe-Auguste et presque tous les assistans ne doutent point qu'en regrettant Montmorency elle ne regrette plus que le héros.

Le jour fuit, les rois se retirent, la foule rentre au camp et dans Ptolémaïs; les prêtres restent auprès du tombeau. La nuit n'interrompt ni leurs hymnes, ni leurs pleurs; la croix à la main, la religion console encore les froides dépouilles que le monde abandonne; elle ne se lassera point de gémir sur ceux qu'il va oublier : constante, invariable, elle demeure quand tout passe, brave le temps, survit aux sentimens fugitifs, aux vaines amitiés, et, par ce caractère auguste, se distingue de tout ce qui est humain, nous montre sa source, et nous apprend qu'au milieu des choses de la terre seule elle n'est point la terre.

CHAPITRE XXVIII.

Bérengère était impatiente de parler de son bienfaiteur, et d'apprendre de Mathilde si elle était toujours restée indifférente à son amour et insensible à ses vœux; elle ne tarda pas à l'interroger à cet égard. A peine eut-elle prononcé le nom de Malek Adhel, que l'émotion de la princesse fut visible, mais elle se tut. La reine insista, et, pour obtenir la confiance de sa sœur, lui montra un cœur où il y avait un peu trop d'indulgence; car elle alla jusqu'à lui dire qu'il lui semblait qu'à sa place son choix serait fait. Mathilde rougit d'être si bien devinée, et peut-être aurait-elle avoué tous ses secrets à la reine, si elle n'avait craint qu'ils ne passassent jusqu'à Richard; mais, quoiqu'elle aimât et honorât son frère, elle le redoutait trop pour supporter la pensée qu'il devînt jamais le confident de sa faiblesse.

Après un assez long silence, les yeux baissés et le front rougissant, elle dit à la reine : « Depuis votre départ de Damiette, j'ai reçu de Malek Adhel des preuves d'une tendresse si pure, si délicate, si dévouée, qu'il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat s'il n'en avait pas été touché ; il l'a été beaucoup ; mais l'a-t-il été trop, je n'en sais rien : Guillaume me l'apprendra sans doute, et ce n'est qu'après lui avoir parlé, ma sœur, que je pourrai être sûre que ma reconnaissance n'a pas été trop loin, et que je puis vous en parler sans rougir. »

O candeur de seize ans ! te voilà donc altérée, et déjà la funeste influence des passions vient de ternir ta pureté. Hélas ! la princesse le savait bien que sa reconnaissance avait été trop loin ; elle n'avait pas oublié la promesse si saintement jurée à Malek Adhel de n'être jamais qu'à lui. Son choix était donc fixé en effet, et la reine ne se trompait pas ; mais comment oser dire à la reine qu'elle ne se trompait pas ? Comment oser lui dire surtout qu'elle n'a-

vait deviné que la moitié de sa faiblesse, et que non-seulement son choix était fait, mais que l'objet de son choix en était instruit?

En considérant tout ce qu'elle aurait à avouer, la vierge commence à s'alarmer de ce qu'elle a fait. Quand on n'a à répondre qu'à soi, le sentiment qui nous domine trouve mille moyens de nous engager aux actions qu'il désire, de nous persuader même qu'elles n'ont rien de coupable. Pour avoir un peu combattu, on croit avoir beaucoup fait, parce qu'on mesure bien plus le mérite du combat sur ses douleurs que sur sa durée; mais quand il faut montrer à des regards étrangers et nos faibles efforts qui ne seront point jugés sur la peine qu'ils nous ont coûtée, et notre entraînement si rapide qui ne sera point excusé par la force qui le détermina; quand, enfin, nous sommes sûrs qu'on ne regardera que le résultat de notre conduite et non les mouvemens qui l'ont ordonnée, alors ce résultat se montre à nous comme il sera considéré

par les autres. Le point d'où nous sommes partis, et celui où nous sommes arrivés, demeurent seuls ; nous rejetons les nuances qui les lient, et, épouvantés du chemin que nous avons fait, nous le sommes encore davantage de l'avoir fait sans l'avoir vu.

Comment Mathilde se résoudra-t-elle jamais à se montrer aux yeux de l'archevêque de Tyr, si différente de ce qu'elle était en arrivant en Egypte, lui qui l'a vue alors, à l'aspect d'un musulman, saisie de ce saint effroi qu'une âme chrétienne éprouve pour l'œuvre du démon ? et que dira-t-il en la sachant unie à ce même musulman par les plus tendres liens que le ciel et la terre aient établis entre les hommes ? Mais hélas ! lorsque Malek Adhel, suppliant à ses pieds, la conjurait d'être à lui, elle croyait faire bien peu en ne donnant qu'une promesse ; et maintenant qu'il faut la révéler, elle commence à en sentir l'importance et la témérité. Sans doute, en se rappelant tous les détails du passé et les terribles scènes du désert, elle ne peut se trouver bien cou-

pable ; mais Guillaume ne verra ni ces détails, ni ces scènes, du moins il ne les verra pas avec le même cœur, et Mathilde sent bien que ce n'est que dans son cœur qu'ils peuvent avoir une excuse. Cependant elle est si humble, elle craint si peu de s'accuser, elle écouterait les reproches avec tant de douceur, et se soumettrait aux pénitences avec tant de zèle, qu'il faut bien que ce ne soit pas l'orgueil qui arrête ses aveux. Ah! si elle pouvait être sûre que le premier ordre de l'archevêque ne fût pas de lui commander de bannir une chère pensée, si elle pouvait espérer qu'il lui permît de continuer à aimer ; délivrée de cette crainte, aucune autre ne l'arrêterait, l'archevêque aurait déjà lu dans son cœur, il saurait ce que Malek Adhel est pour elle ; et, dût-il la blâmer, elle ne le fuirait plus, car parler de son repentir, ce serait encore parler de son amour. Mais elle connaît la sévérité et la sagesse du prélat ; elle sait qu'ennemi de toute faiblesse, il va pour-

suivre la sienne jusque dans les replis les plus cachés de son âme, et lui défendre peut-être jusqu'au plaisir de pleurer sur elle. Habituée à se soumettre à ses ordres, elle ne sait point comment elle y pourrait résister; mais, s'il lui commandait d'étouffer sa tendresse, elle sait moins encore comment elle y pourrait obéir. Tourmentée par cette incertitude, elle évite les occasions de se trouver seule avec Guillaume, et écarte toujours, en dépit des inquiétudes de sa conscience, un entretien qu'il semble chercher toujours; pour y mieux réussir, elle vit moins retirée, se montre plus souvent dans le monde, et ne quitte presque jamais la reine.

Depuis que Bérengère était revenue au camp, elle y avait tenu une cour brillante et nombreuse, où tout ce qu'il y avait de plus illustre parmi les rois et les chevaliers, se faisait un honneur d'être admis : c'est là que parut Mathilde, et dès lors les beautés qui en étaient l'ornement ne furent plus que des beautés ordinaires : Mathilde éclipsa tout, et réu-

nit tous les hommages. Ce n'était plus cette vierge sévère qui se cachait aux hommes et fuyait leurs regards : j'ai dit le motif secret qui l'éloignait de la solitude, et cette différence de conduite fit naître l'idée qu'elle pourrait renoncer à la vie religieuse ; d'ailleurs le sentiment qu'elle portait dans son cœur donnant à son maintien quelque chose de plus touchant, et à son regard quelque chose de plus doux, le respect qu'elle avait inspiré jadis par l'austérité de ses manières, fit place à des mouvemens plus vifs. On ne vit plus en elle une sainte destinée pour le ciel, mais une femme créée pour le bonheur et l'ornement du monde, et enfin on osa l'aimer, parce qu'on pressentit qu'elle pouvait s'attendrir.

Le roi de Naples, Boémond d'Antioche, Raymond de Tripoli, le duc d'Athènes, et par-dessus tout le roi de Jérusalem, se consumaient en soins pour attirer ses regards. Les travaux de la guerre les laissaient-ils respirer un moment, le camp retentissait aussitôt du bruit des tournois

et des joutes, dont la princesse d'Angleterre était l'unique objet, et tous ces nobles rivaux ne désiraient la victoire que pour recevoir d'une si belle main le prix de leur vaillance et de leurs exploits. Mais, au milieu de tant d'hommages, Mathilde n'en distinguait aucun : indifférente aux plaisirs dont elle était entourée comme aux vœux qu'on lui prodiguait, elle portait partout une tristesse que rien ne pouvait dissiper, et ne paraissait se plaire qu'auprès du vieux comte Hugues de Tibériade. Hugues avait été plusieurs années prisonnier à la cour de Saladin; il connaissait Malek Adhel ; c'était de sa main que ce prince avait chaussé les éperons et avait été armé chevalier. Hugues le chérissait pour sa valeur, sa générosité, et pour toutes les vertus qui faisaient de lui un prince accompli : il lui devait sa liberté, celle de sa nombreuse famille, ses trésors que Malek Adhel lui avait fait rendre : aussi ne parlait-il jamais de son bienfaiteur qu'avec un feu et un enthousiasme qui expliquent assez

le plaisir que Mathilde trouvait à l'entendre. La même cause qui lui faisait goûter les entretiens du comte Hugues était celle qui l'engageait à assister à presque tous les tournois. Là, le nom de Malek Adhel était souvent répété; car les Sarrasins, accoutumés à voir les chrétiens de près dans les escarmouches, s'approchaient d'eux sans crainte dans les momens de trêve, et souvent même s'exerçaient avec eux dans les joutes données sous les murs de Ptolémaïs. Les deux champions entrés en lice n'en venaient aux mains qu'après s'être harangués l'un l'autre; le vaincu était fait prisonnier de guerre ou racheté, et enfin la familiarité était telle, que les chrétiens dansaient souvent au son des instrumens arabes, et chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins. Cette extrême liberté fournissait à la princesse de fréquentes occasions d'entretenir les infidèles, et elle les saisissait avec empressement, espérant apprendre par eux quelques nouvelles de Malek Adhel : mais ses espérances étaient toujours déçues, et

tous les musulmans qu'elle interrogeait, moins inquiets qu'elle sur le sort du prince, n'en étaient pas plus instruits.

Un jour cependant, à une des plus brillantes fêtes qui eussent encore été données depuis son retour, se présente tout à coup à l'entrée du camp un Arabe, monté sur un cheval superbe; sa contenance est haute et fière, et la visière de son casque est baissée. Il propose de briser une lance contre les deux premiers champions qui voudront lui faire cet honneur, et ne demande pour prix de sa victoire que la permission de saluer la princesse d'Angleterre, et de s'éloigner ensuite sans être connu. On accepte. Mathilde est priée de choisir parmi les chrétiens ceux qui combattront l'infidèle : un instinct secret lui fait nommer les plus faibles guerriers, et à sa voix, le prince de Galilée et le comte de Jaffa viennent de descendre dans l'arène. L'Arabe fournit sa carrière, revient sur eux, brise la lance du premier sans être ébranlé, renverse l'autre, et s'approche, en caracolant, du

balcon où Mathilde est assise, et où elle contient avec peine l'émotion de son cœur qui palpite à la vue de cet inconnu, comme s'il pressentait de quelle part il lui est envoyé. Lusignan, debout auprès d'elle, s'indigne de la facile victoire de l'Arabe, et se dispose à l'aller combattre à son tour; mais la princesse le retient : « Sire lui dit-elle, les conditions du combat ont été remplies, ce serait les changer que de proposer une nouvelle course, et l'honneur ne le permet pas. » Lusignan s'arrête, impatient d'être arrêté, et surtout de l'être par la princesse; cependant tous les témoins se rangent de l'opinion de Mathilde, et décident que le vainqueur doit obtenir le prix de son triomphe. L'Arabe remet alors les rênes de son coursier aux écuyers du camp, puis, montant les degrés qui conduisent au balcon de Mathilde, il met un genou à terre, s'incline profondément, baise le bas de sa robe, et, en se relevant, il lui dit à voix basse : « Malek Adhel a vaincu l'armée de Saladin au Caire; il est à présent à Césarée; c'est lui qui m'en-

voie près de vous, il ne pouvait vivre dans l'incertitude où il était sur votre sort; je suis Kaled.» A ces mots la vierge rougit, se trouble; elle veut parler : la voix lui manque, et l'Arabe est déjà bien loin avant qu'elle ait rappelé ses esprits. La joie de ce qu'elle vient d'apprendre, le regret de n'avoir rien répondu, l'agitent si violemment, que tous les regards se fixent sur elle. La reine sourit et lui prend la main; l'archevêque de Tyr l'embarrasse de son œil pénétrant et sévère. Richard l'interroge : « Ma sœur, lui dit-il, cet infidèle vous a-t-il appris son nom? — S'il l'avait fait, sire, reprit-elle dans une confusion inexprimable, et qu'il m'eût demandé le secret, me serait-il permis de vous le dire? — Comme votre frère et votre roi, peut-être pourrais-je l'exiger, répondit Richard. — Mais comme le plus galant chevalier de la terre, vous ne l'exigerez pas, interrompit vivement Philippe-Auguste : et qui pourrait ici s'étonner que la plus belle personne du monde reçoive les hommages de toutes les nations

de l'univers ? » Richard sourit, et, se retournant vers sa sœur, dont l'embarras augmentait de plus en plus, il lui dit : « Pourquoi rougir ainsi, Mathilde ? Une telle timidité pouvait être convenable lors qu'en sortant de votre couvent, le monde et les hommes s'offraient à vous pour la première fois ; mais maintenant que vous avez traversé l'Océan et les déserts, que les plus grands héros ont déposé leur liberté à vos pieds, que nos ennemis même, vaincus par vos charmes, viennent vous porter leurs vœux jusque dans notre camp, et que le roi de France, en vous voyant si belle, trouve une excuse à leur témérité, il faut prendre un peu plus d'assurance et savoir mieux soutenir les regards que vous savez si bien attirer. »

Ce discours n'était pas fait pour diminuer le trouble de Mathilde ; hors d'état de répondre à son frère, elle jetait sur la reine un œil suppliant, qui la conjurait de vouloir bien venir à son secours. Bérengère l'entendit ; et, se levant aussi-

tôt, elle déclara qu'elle allait se retirer : la princesse lui serra la main et se hâta de la suivre. Lusignan demande à Richard la permission de les accompagner jusqu'aux chars qui doivent les reconduire à Ptolémaïs ; il l'obtient sans peine, et présentant aussitôt son bras à la princesse, il lui dit tout bas : « A présent, madame, que les conditions du combat ont été remplies, ne puis-je, sans blesser les lois de l'honneur et sans risquer de vous déplaire, attaquer l'heureux inconnu dont j'envie bien moins la victoire que l'intérêt qu'il a paru vous inspirer ?—Sire, reprit la princesse avec un peu de fierté, mon frère lui-même n'a pas osé dire que j'eusse marqué de l'intérêt, il n'a parlé que de mon embarras ; quant au chevalier inconnu, si pouvez l'atteindre, je n'ai aucun droit de vous empêcher de le combattre.—Je l'atteindrai, madame, et j'en triompherai, fût-ce Malek Adhel lui-même.» Mathilde le regarda d'un air de doute, et il ajouta avec un accent irrité : « Votre altesse le croit-elle donc invincible? — Mais

il me semble, reprit-elle en souriant, que jusqu'à ce jour c'est le seul reproche que les chrétiens aient jamais trouvé à lui faire. »

En achevant ces mots, elle monta dans le char de la reine. Lusignan, resté seul, réfléchit au ton dont elle avait prononcé le nom de Malek Adhel, et de ce moment il commença à craindre que la mort de Montmorency ne l'eût pas délivré du plus redoutable de ses rivaux. L'amour et l'ambition lui faisaient également désirer la main de Mathilde, et avec leurs forces réunies il n'y avait point d'excès où ces deux passions ne pussent le porter. Richard l'aimait beaucoup, et il lui avait promis de soutenir ses droits; mais ce n'était point assez, il fallait que Richard l'aimât au point de forcer sa sœur à s'unir à lui, parce qu'alors, devenant personnellement intéressé à sa cause, il braverait tous les obstacles pour rendre le trône de Jérusalem à celui qu'il aurait nommé son frère. Lusignan sent bien que, hors cette alliance, il n'y a pour lui aucun moyen de reconquérir son royaume, et

il frémit à l'idée des propositions qui ont été faites à Malek Adhel. On a beaucoup parlé de son amour pour Mathilde ; s'il était vrai qu'elle en eût été touchée, s'il était vrai qu'elle eût éclairé ses erreurs, et que ce fût elle qu'il demandât pour prix de sa conversion et du secours de ses armes, Richard la refuserait-il ? Il ne se dissimule pas que cette alliance serait un inestimable avantage pour la chrétienté, mais elle serait la mort de toutes ses espérances et dès lors il ne la regarde que comme le plus grand des malheurs. Ainsi, dévoré par ses inquiétudes, il se promène, sombre et pensif, sur le bord de la mer, cherchant par quels moyens il pourra gagner Richard, et il ne rejette aucun de ceux qui peuvent l'amener à son but. Il ne parle point de sa tristesse au roi d'Angleterre, il laisse à ses regards le soin de la peindre, et affecte même de fuir le monde et ses fêtes pour s'ensevelir dans des lieux sombres et cachés. Richard s'inquiète de ce changement ; il va au-devant de son frère d'armes ; il lui

reproche son silence : « Mon ami est malheureux, lui dit-il, et mon ami me fuit. » Lusignan soupire et lui fait entendre que la délicatesse ne lui permet pas de découvrir sa peine à celui qui pourrait seul la faire cesser. Le brave Richard exige un aveu sincère, et Lusignan, comme vaincu par la puissance de l'amitié, nomme Mathilde, et tombe aux pieds du roi. « Viens dans mes bras, mon frère, s'écrie Richard; depuis long-temps mon cœur t'avait donné ce titre; la main de ma sœur le confirmera. — Auguste monarque, répond Lusignan, vous dont le grand cœur est incapable de faiblesse, comprendrez-vous la faiblesse du mien? Je vous dois tout; c'est vous qui m'avez fait triompher d'un orgueilleux rival; c'est vous qui me rendrez mon royaume; mais si à tant de dons vous ne joignez la main de Mathilde, abandonnez-moi, car la gloire et mon royaume ne me consoleraient pas de la perte de ce bien-là. » A ces mots, Richard l'interrompt avec une brusque franchise, lui reprochant le

doute qu'il paraît avoir sur la sincérité de son amitié, et s'engage, avant l'année révolue, à le rendre maître de Jérusalem et de Mathilde. Le cœur de Lusignan est gonflé de joie; il reçoit le serment du roi; cependant il lui dit : « Vous qui pouvez tout, illustre monarque, pouvez-vous disposer du cœur de la princesse? —S'il est demeuré libre, reprend Richard, elle me le laissera diriger, et je crois être sûr qu'il n'a été encore touché par personne.—Dans l'âme d'une vierge, des secrets de cette nature sont cachés si avant, repartit Lusignan, qu'il est bien difficile de les pénétrer. » Richard lui promit d'y parvenir, et ne crut pas lui promettre beaucoup; car, habitué comme il l'était à voir tout plier devant lui, il lui semblait qu'aussitôt qu'il l'aurait ordonné, Mathilde lui dévoilerait toutes ses pensées.

Le jour même de cette conversation, Richard, se trouvant seul chez la princesse, avec la reine et l'archevêque de Tyr, lui parla en ces termes :

CHAPITRE XXIX.

« Ma sœur, lorsque le jour des funérailles du grand Montmorency je vous vis revêtir une robe de deuil, j'applaudis à votre conduite, et je vous approuvai d'honorer ainsi publiquement la mémoire de votre libérateur; mais, si vous prolongiez plus long-temps ces marques de tristesse, on pourrait croire qu'il y a plus que de la reconnaissance dans vos regrets. — Si on doit le supposer, sire, reprit-elle, je vais les quitter aujourd'hui, et reprendre mes humbles habits. — Non, ce ne sont pas ceux-là que vous devez reprendre, interrompit-il vivement, et le moment est venu de m'expliquer avec vous sur ce point.

» Depuis votre arrivée dans le camp j'ai remarqué que vous vous montriez dans le monde sans répugnance, et que même vous sembliez un peu négliger les pieux exercices qui vous occupaient constamment autrefois : ce changement, je l'a-

voue, m'a donné l'espérance de vous voir renoncer à vos vœux; non que je ne respecte l'état où vous vouliez vous consacrer, mais les vertus d'une fille de votre rang doivent briller sur un plus grand théâtre, et vos destinées vous appellent bien plus au trône qu'à la retraite. Je vois ici une foule de princes s'empresser autour de vous; votre main est l'objet de tous les vœux. Parmi eux le roi de Jérusalem est au premier rang; mais ni son mérite, ni l'amitié qui m'unit à lui, ne semblent vous toucher, et votre indifférence est égale pour tous. Je sais qu'à Damiette votre fierté ne s'est pas démentie; l'archevêque et la reine m'ont dit tous deux que les rares et brillantes qualités du prince Adhel ne vous avaient pas empêché de rejeter ses vœux avec le plus froid dédain : votre cœur est-il donc inaccessible, ma sœur, et ne pouvez vous rien aimer?—Hé! quoi, reprit Mathilde en rougissant, votre majesté me reproche mon indifférence? Aurait-elle donc approuvé que j'eusse été sensible à l'amour d'un musulman? — Si le

mérite du frère de Saladin avait fait quelque impression sur vous, reprit gravement Richard, j'en aurais été peu surpris, et faiblement affligé : certain que votre raison et votre piété auraient facilement triomphé d'un pareil penchant, j'aurais pu espérer que, si un infidèle avait réussi à toucher votre cœur, un prince chrétien honoré de mon amitié, présenté, recommandé par moi, y réussirait bien mieux encore.—Et peut-être vos espérances auraient-elles été déçues, répondit Mathilde avec un peu d'émotion : je ne sais quel est le sort que le ciel me réserve; mais, s'il était possible que je fisse jamais un choix, ce serait bien en vain qu'on tenterait de me le faire oublier; je n'ai pas un cœur qui puisse aimer deux fois.—Si vous fûtes douée de tant de constance, répliqua le roi en souriant, je dois rendre grâces au ciel de votre indifférence pour Malek Adhel; car assurément, quelle que soit ma tendresse pour vous, j'aimerais mieux vous voir privée de vie qu'éprise de ce musulman. Mais parlez-moi

avec sincérité, ma sœur : est-il vrai que, parmi les princes et les chevaliers qui vous entourent, nul ne vous a paru assez aimable pour vous donner le désir de renoncer au cloître ?—Non, répartit Mathilde, aucun n'a produit cet effet.—Ainsi, vous persistez toujours dans le dessein de vous consacrer à Dieu ? » A cette question, le front de la princesse se couvrit de la plus vive rougeur ; elle baissa les yeux et se tut. « Vous ne répondez rien, Mathilde, et semblez interdite : si ce n'est point votre vocation à la vie religieuse qui vous éloigne de l'hyménée, quel peut être votre motif? » Pour toute réponse, sa sœur essuya en silence quelques larmes furtives qui s'échappaient malgré elle. Alors le roi ajouta : « Je vois qu'un étrange secret pèse sur votre cœur ; je n'en demande point l'aveu de votre bouche ; je respecte la pudeur d'une vierge ; mais accoutumé à vous ouvrir sans réserve au saint archevêque qui nous écoute, je suppose qu'il sait déjà quel sentiment vous agite, et je vous prie de lui permettre de m'en ins-

truire. — Depuis le retour de son altesse, sire, reprit gravement Guillaume, elle n'a pas daigné m'appeler une seule fois auprès d'elle, et ses dispositions intérieures ne me sont pas mieux connues qu'à votre majesté. — Qu'entends-je? s'écria Richard avec surprise; après son long exil parmi les infidèles, la pieuse Mathilde n'a eu rien à vous dire; son premier soin en arrivant ici, n'a pas été de se mettre en état de recevoir le pain de vie? elle qui jadis se croyait coupable de passer une semaine sans se faire absoudre de fautes dont un ange n'aurait pas rougi. — La princesse, depuis son retour, répondit le prélat, a assisté régulièrement à toutes nos cérémonies; mais elle n'a participé à aucune. — Puis-je croire ce que vous me dites? interrompit le roi; quelle peut donc être la cause d'un si grand changement? Vous vous taisez toujours, Mathilde, et vos regards, pleins de confusion, n'osent se lever sur moi; mais cette honte même et ces larmes qui coulent sur vos joues m'apprennent que le moment du repentir est

venu, et que vous ne garderez pas plus long-temps un silence qui, en se prolongeant, pourrait me faire concevoir d'étranges soupçons. Je vous laisse avec le pieux Guillaume; parlez-lui, ma sœur; et puisse-t-il ne rien entendre qui altère la tendresse que je vous ai toujours témoignée, et me fasse repentir du consentement que j'ai donné à votre voyage en Palestine. » Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si sévère, que Mathilde en fut consternée. Bérengère voulut s'approcher d'elle pour la consoler, mais Richard ne le permit pas; et, emmenant la reine avec lui, il laissa l'archevêque de Tyr tête à tête avec Mathilde.

A peine furent-ils seuls, que d'une voix tremblante, et les regards attachés vers la terre, elle lui dit : « Je ne sais, mon père, quels soupçons le roi a conçus; je ne sais si vous les partagez aussi.... — Ma fille, interrompit Guillaume, que prétendez-vous par ces mots? N'est-ce pas assez de vous taire, chercheriez-vous à me tromper, mais n'espérez pas y réussir; je vous

connais, j'ai lu dans ce cœur plein de faiblesses, dans ce cœur que vous ne me fermeriez pas si je ne devais rien y trouver de coupable; dans ce cœur qui a oublié son Dieu pour se livrer à un idolâtre.—Mon père, lui dit Mathilde avec un grand trouble, cet idolâtre est celui qui a rendu la reine à son époux, qui a brisé mes chaînes et les vôtres, et dont les vertus, admirées de tout l'Orient, l'ont été souvent aussi des chrétiens et de vous-même.—Oui, ma fille, je sais tout cela, répondit l'archevêque; je sais quel est Malek Adhel, et à quelle terrible épreuve je vous ai laissée exposée : sans doute pour y résister il fallait une haute vertu, je vous en crus capable : chaque jour j'adressais mes prières pour vous à l'Éternel, et j'espérais ne vous revoir que pour bénir votre glorieux triomphe.... Dieu n'a pas voulu me donner une si grande joie; vous voyez, ma fille, les larmes que me coûte mon erreur; elles ne tariront pas.—O mon père! s'écria la princesse, émue au dernier point des pleurs qu'elle voyait couler

avec abondance sur le visage vénérable de l'archevêque, vos paroles me percent l'âme; sans doute je fus coupable, mais si vous saviez à quelles étranges extrémités j'ai été réduite; si vous connaissiez les dangers auxquels Malek Adhel m'a arrachée, et les sacrifices qu'il m'a faits, peut-être la pitié succèderait-elle au mépris. — Je ne vous méprise point, ma fille, car je sais que l'Éternel n'appelle pas toutes ses créatures à la victoire, mais il ouvre à toutes la voie du repentir. Si vous avez été comme ceux qui ne croient que pour un temps, et qui se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est arrivée, détestez votre faiblesse; pénétrée d'une vive douleur, revenez tout à Dieu; votre cœur, enflé par l'orage des passions, se calmera dans son sein, et c'est là seulement qu'il trouvera la paix qu'il chercherait en vain dans l'amour des créatures. » Mathilde se mit à genoux devant l'archevêque, et cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes, et paraissant couverte de honte, elle dit

à Guillaume : « Mon père, daignez m'entendre ; il est temps que le terrible secret qui me tue s'épanche dans votre sein.... Mais de quels termes me servirai-je pour un pareil aveu ? comment vous dire qu'une promesse solennellement jurée, des nœuds secrets, le devoir même, me lient à Malek Adhel ? » Elle dit, et penche son front humilié sur les genoux de l'archevêque. « Mon Dieu, s'écrie-t-il, quelle amertume réserviez-vous à ma vieillesse ? Cette fière et chaste Mathilde ; cette vierge, le modèle des vierges, a été la proie d'un musulman..... — Mon père, que dites-vous ? interrompit vivement la princesse ; je ne suis point si coupable que votre soupçon ne puisse m'offenser encore : dans l'immensité du désert où j'avais été abandonnée avec Malek Adhel, où il venait de me sacrifier sa vie, où je demeurais seule avec lui, j'ai aimé, j'ai promis, voilà tous mes crimes ; mon père, je ne croyais plus voir la terre des vivans, la mort planait sur ma tête, Malek Adhel expirait près de moi : en

lui donnant le nom d'époux, il consentait à prendre celui de chrétien, à me suivre devant le trône de l'Éternel... — Dieu puissant, confirmez mon espoir, s'écrie Guillaume avec un accent élevé : ma fille, vous pouvez regarder encore le ciel sans rougir. — Mon père, je le crois, répondit la princesse en baissant les yeux. — Tombez à genoux, ma fille, interrompit une seconde fois l'archevêque, et adorez la bonté qui vous a sauvée. » Mathilde se prosterna, bénissant Dieu sans doute, mais bénissant aussi Malek Adhel ; car c'était autant à son respect qu'elle croyait devoir son salut qu'à la force dont l'Éternel l'avait armée : cependant il y avait dans ce sentiment quelque chose de trop tendre pour oser le faire paraître devant l'archevêque, et sortir des lèvres d'une vierge ; il resta donc tout entier dans son cœur, sans que sa pudeur même lui permît de regarder de trop près tout l'amour qu'il renfermait.

Après un moment de silence, Guillaume lui dit : « Ma fille, répétez-moi ces paroles

extraordinaires : Malek Adhel a pris le nom de chrétien ? — Au moment où il croyait mourir, mon père. — Et en revenant à la vie, il a abandonné la lumière ? — Si vous eussiez été auprès de lui, mon père ; si votre éloquence lui eût ouvert la source des divines clartés ; s'il eût pu croire que la foi du Christ ne l'obligeait pas à trahir sa patrie... Mais moi, timide, ignorante, que pouvais-je lui dire ? Faible roseau, m'appartenait-il de vouloir édifier un si grand ouvrage ? Cependant l'Éternel le sait, combien l'espoir d'en faire un chrétien a eu de séduction pour mon cœur, et a donné de force à ma tendresse. — Si par mes soins je voyais jamais la parole de vie descendre et germer dans l'âme de ce prince, s'écria Guillaume, je ne demanderais pas d'autre gloire à Dieu, ni d'autre bien, que de bénir votre hymen et de mourir. — Mon père, dit-elle alors avec une touchante confusion, si Malek Adhel était chrétien, vous me permettriez donc de l'aimer ? — Je vous le permettrais sans doute, répliqua-t-il avec véhémence, et

j'emploierais tout mon zèle à engager Richard à vous le permettre aussi. — Et pourquoi faudrait-il tout votre zèle pour l'y engager ? mon frère n'est l'ennemi que de l'erreur, et non de la personne de Malek Adhel. — Ce prince a été souvent l'objet de l'admiration du roi ; mais, fût-il chrétien, peut-être hésiterait-il à lui promettre votre main, car il l'a presque engagée... — Il l'a engagée ! interrompit vivement la princesse ; puis elle continua avec ce calme que donne la confiance : Mon père, cette téméraire promesse m'inquiète peu, mon cœur n'appartient qu'a moi, nul n'a le droit d'en disposer, et je jure qu'il ne sera jamais qu'à Dieu ou à Malek Adhel. Si Dieu parle, j'obéirai ; mais je n'obéirai qu'à lui ; lui seul peut m'arracher au héros à qui je dois tout ; les hommes ne le pourront jamais.» L'archevêque la regarda d'un air surpris, car son accent avait un caractère de tranquillité et d'assurance, qui prouvait une force de résolution dont il ne l'aurait pas crue capable ; cependant, en se sou-

venant dans quelle position elle avait résisté à Malek Adhel, il songea qu'il devait y avoir dans cette âme de grands moyens de résistance, et qu'ayant à opposer aux événemens, aux choses et aux hommes le même courage qui l'avait défendue contre l'amour, on devait s'attendre à la trouver inébranlable. Après une longue pause, Guillaume lui dit : « Ma fille, avec le cœur que vous portez et le caractère de Richard, si Malek Adhel ne se convertit pas, l'avenir vous apportera de grands malheurs. — Il m'en apportera un bien terrible sans doute, reprit-elle, s'il ne se convertit pas : hors celui-là, qui le perdrait à jamais, je puis supporter tous les autres. — Mon enfant, lui dit l'archevêque avec cette charité enflammée qui faisait son caractère distinctif, et vers laquelle il avait tourné toute la vivacité de ses passions, si dans la sincérité de votre âme vous croyez pouvoir former quelque espérance sur la conversion de ce prince ne tardez pas à me le dire ; j'irai, à travers tous les obstacles, consommer ce grand

ouvrage. — Mon père, il est vrai que Malek Adhel a refusé de me suivre ici ; mais, quand je me suis séparée de lui au Caire Saladin le menaçait, et il était décidé à le combattre. — Malek Adhel combattre contre Saladin ! s'écria l'archevêque : ô miracle inattendu ! ô Providence ! ce sont là de tes coups. — Mon père, il était décidé à le combattre, continua la princesse, et je sais qu'il l'a combattu, qu'il en a été vainqueur, et que maintenant il est à Césarée. — Ma fille, reprit l'archevêque, un jour vous me direz quelle est l'invincible puissance qui vous instruit de son sort, et depuis quand cette étrange nouvelle est parvenue jusqu'à vous : aujourd'hui je vais me hâter d'aller la révéler à nos chefs, elle peut être utile à leurs armes. Assez et trop long-temps nos ennemis ont profité de nos divisions, il est juste que nous profitions des leurs. — Allez-vous tout découvrir au roi ? lui demanda Mathilde émue ; me faudra-t-il rougir à ses yeux d'un sentiment qu'il désapprouvera sans doute ? Cependant, mon père,

si vous jugez que j'ai mérité cette honte, je consens à la subir. — Non, ma fille, vous n'en méritez point, repartit Guillaume en la regardant avec attendrissement : si vous avez eu quelques faiblesses, vous avez remporté de grandes victoires, et la puissance de Dieu est forte dans votre cœur; je vous montrerai à Richard telle que vous êtes, telle que vous serez toujours; il saura que, touchée par les vertus d'un grand prince, reconnaissante des dangers dont il vous a sauvée, sensible surtout à l'espoir de le convertir à la vraie foi, vous vous êtes livrée à un sentiment de préférence; mais à un sentiment tel, que la vertu n'en rougit point, que la dignité de votre sexe n'en est point blessée, et que la religion pourrait toujours en triompher. »

Il dit; et, quittant aussitôt l'appartement de la princesse, il se rendit auprès du roi.

CHAPITRE XXX.

En entrant chez Richard, l'archevêque le trouva avec le roi de Jérusalem et le duc de Bourgogne, auxquels il parlait avec beaucoup d'action. Aussitôt qu'il aperçut Guillaume, il se tourna de son côté, et lui dit que l'armée française venait de perdre son chef; que Philippe-Auguste était parti pour l'Europe, en laissant le duc de Bourgogne pour le remplacer. L'archevêque le savait déjà : le roi de France lui avait confié son secret ; car telle était l'influence de sa haute vertu, que les plus puissans monarques le consultaient toujours dans leurs entreprises, et avaient besoin, pour les croire justes, qu'il les eût jugées telles. Cependant Richard s'inquiétait du départ de son jeune et brillant rival; il redoutait son ambition, et le soupçonnait d'être capable de profiter de son absence pour porter ses armes en Angleterre. Guillaume repoussa en ces termes un doute

si injurieux à la gloire de Philippe-Auguste : « Avec son courage et son royaume il pourrait beaucoup sans doute, mais il ne voudra jamais rien que de magnanime et de grand ; souffrons donc qu'il aille apaiser les troubles survenus dans son vaste royaume ; et, au lieu de l'accuser, plaignons-le plutôt de ce qu'il ne verra point Jérusalem. Un nouveau bienfait de la Providence semble nous en ouvrir la route : les deux lions qui la défendaient sont en guerre. Saladin et Malek Adhel ont cessé d'être unis ; leurs armées ont combattu au Caire ; celle du sultan a été battue. Son frère victorieux est venu s'enfermer à Césarée ; et, si nous en croyons les apparences, ce n'est pas pour défendre cette ville contre nous, mais pour la défendre avec nous contre son frère. » Ces paroles causèrent une vive surprise aux deux rois et au duc, et celui-ci s'écria que le moment était venu d'envoyer une ambassade vers Malek Adhel, et, pour le gagner, de lui offrir tel prix qu'il demanderait. Lusignan s'é-

leva vivement contre une telle opinion : ne voyait-on pas que la main de la princesse Mathilde serait le premier gage qu'il demanderait ; et l'alliance d'un infidèle était-elle si importante que, pour l'obtenir, on dût lui sacrifier ce qu'ils avaient de plus précieux ?—Si vous songez que cet infidèle est Malek Adhel, reprit le duc de Bourgogne, je vous défie d'imaginer rien de plus heureux pour notre cause que de la lui voir défendre ; et, quant au sacrifice, si j'ose dire toute ma pensée, je ne crois point que la princesse d'Angleterre en fît un.—Soupçonneriez-vous donc ma sœur d'avoir eu la faiblesse d'aimer un musulman? s'écria Richard d'un ton irrité.—En serait-ce une, sire, lui dit l'archevêque, d'avoir reconnu de grandes vertus dans Malek Adhel ? d'avoir désiré l'attacher à votre parti, en ouvrant ses yeux à la lumière ? et, pour prix d'une si grande conquête, si votre sœur avait promis sa main.....—Ma sœur n'a pas pu la promettre, interrompit Richard avec colère ; elle connaît trop ses

devoirs et mes droits pour avoir osé s'engager ; seul je dispose d'elle, et j'en ai disposé : si elle avait persisté dans ses premiers vœux, je ne me serais point placé entre le ciel et elle ; mais, puisqu'elle y renonce, Lusignan sera son époux, et je jure qu'elle n'en aura point d'autre. »

A ces mots, le duc de Bourgogne osa représenter au roi combien cette résolution pouvait devenir funeste aux chrétiens. «Elle l'est à un tel point, sire, s'écria-t-il, que, si Malek Adhel se convertit et vous demande votre sœur, vous verrez tout le conseil des princes, tout le camp réuni, toute la chrétienté, vous conjurer de consentir à l'alliance la plus utile que la princesse puisse former pour les intérêts de la foi ; et vous n'y résisterez point.—Et pourquoi le roi n'y résisterait-il point ? s'écria vivement Lusignan. N'a-t-il pas auprès de lui des guerriers dont la valeur est égale à celle de Malek Adhel ? et ne peut-on vaincre sans ce musulman ? Ah ! si l'ardeur qui est dans mon âme pouvait animer tout le camp, avec

quel mépris nous rejetterions les secours d'un infidèle, et comme nous lui prouverions que nous n'en avons pas besoin! — Lusignan, lui dit l'archevêque d'un ton sévère, n'est-ce donc pas assez de l'idée d'avoir perdu un royaume pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues, et vous contenir dans l'humilité? N'est-ce pas assez d'avoir, pour des intérêts purement humains, élevé dans le camp cette sanglante querelle qui menaçait de ruiner la cause du ciel? N'est-ce pas assez d'avoir été confirmé dans un titre et dans une dignité que vous ne méritez pas peut-être, puisque vous vous les étiez laissé ravir? Faut-il que vous forciez le roi d'Angleterre à vous tenir une promesse contraire aux intérêts de la foi, et dont vous seriez étrangement coupable de ne pas le dégager à l'instant même?—Mon père, s'écria impétueusement Richard, n'allez-vous pas au-delà de ce que vos fonctions vous permettent, et vous appartient-il de vous établir juge entre Lusignan et moi?—Il

m'appartient, reprit l'archevêque d'un ton grave et imposant, de défendre la religion contre quiconque s'apprête à lui nuire ; il m'appartient de soutenir l'innocence et la faiblesse contre quiconque s'apprête à les opprimer ; et, si je ne me suis jamais écarté en public du respect qu'on doit aux têtes couronnées, qui sont comme les images de Dieu sur la terre, il m'appartient en particulier de leur parler comme à des hommes, comme à des hommes malheureusement remplis de faiblesses et d'erreurs, et qui trop souvent méconnaissent et repoussent la voix de ce Dieu qu'ils représentent. Vous, Richard, je vous déclare que si, abusant de votre titre de monarque et de frère, vous tyrannisiez le cœur de la princesse Mathilde, j'oserais la défendre contre vous. Et vous, Lusignan, si l'intérêt d'une passion aveugle fermait vos yeux à de plus grands intérêts ; si, contraignant Richard à tenir la promesse que son imprudente amitié vous a donnée, vous l'obligiez à refuser une alliance qui nous rendrait la ville sainte

seulement un jour plus tôt, sachez que mon devoir serait de vous déclarer à jamais indigne de la posséder, et que jamais je n'ai trahi mon devoir. » En achevant ces mots, Guillaume s'inclina devant les rois et sortit.

« Que m'importent la témérité de son zèle et ses préventions obstinées! s'écria Lusignan; que m'importent et ses vaines menaces et celles du conseil réuni! tout cela ne m'effraierait guère et ne changerait rien à mes résolutions, si j'étais assuré des vôtres, dit-il à Richard. » Celui-ci lui répondit avec une sorte d'indignation : « Est-ce que vous vous méfiez de ma parole? » En le voyant offensé, Lusignan se jeta dans ses bras, et lui dit : « Pardonne à ton frère, plains-le; juge de son amour par sa faute, et ne le punis pas d'avoir douté de ta foi. — N'en parlons plus, répliqua Richard; d'autres intérêts nous appellent. Malek Adhel est à Césarée; assurons-nous de ses intentions; si elles sont telles qu'on nous le dit, s'il est vrai qu'il se soit révolté contre Saladin, en faisant

avancer une partie de nos troupes, elles pourront surveiller nos ennemis, profiter de leur querelle, et ouvrir le chemin de la victoire au reste de l'armée.

Le duc de Bourgogne approuva cette résolution, et Lusignan n'ayant pas osé s'y opposer, en moins d'une heure le conseil fut assemblé. Richard y parla le premier; il mit sous les yeux des princes les événemens qui s'étaient passés au Caire et qu'il tenait de la bouche de Guillaume, et ne cacha point l'espérance qu'on avait de pouvoir attirer Malek Adhel dans le parti des chrétiens; il voulait ajouter son opinion à cet égard, mais cela ne lui fut pas possible. L'espérance qu'il venait de donner avait répandu dans le conseil une joie qui avait besoin d'éclater, et ce fut d'un sentiment unanime qu'on s'écria qu'il n'y avait aucun prix dont on ne dût payer l'avantage de gagner un pareil auxiliaire. Les évêques surtout, appuyés par le légat du pape, prétendirent que la conversion de Malek Adhel étant, pour le bien de la chrétienté, d'un intérêt infiniment supé-

rieur à la conquête de plusieurs royaumes, quiconque s'opposerait à ce qu'on satisfît entièrement aux conditions que ce prince pourrait exiger, serait regardé comme criminel devant Dieu et devant les hommes. A ce discours Lusignan se leva avec colère, et répondit qu'il était honteux que des chrétiens semblassent faire dépendre d'un infidèle le gain de la cause sacrée qu'ils défendaient, en consentant à acheter son secours à tout prix. « Et quoi donc! s'écriait-il, nous fions-nous donc si peu à Dieu et à notre courage, que nous n'osions espérer de victoire si Malek Adhel n'est avec nous? et sommes-nous tellement dégénérés, que nous ne puissions compter dans notre armée des héros qui le valent? Le brave Montmorency est tombé, il est vrai, mais Richard vit encore; si Philippe-Auguste nous abandonne, le valeureux duc de Bourgogne nous demeure. Et vous, illustre comte de Saint-Paul; vous, Esmengards d'Asp, noble chef de l'invincible troupe des hospitaliers, vous qui jamais n'avez reculé devant l'ennemi,

ne rougissez-vous pas de voir des chrétiens élever la valeur d'un infidèle au-dessus de la vôtre, et accorder à sa protection ce qu'ils refuseraient peut-être à votre dévouement? Enfin, je vous le demande à vous tous, jeunes et braves héros qui avez juré de défendre la beauté gémissante aux dépens de vos jours, pour obtenir le singulier avantage d'être commandés par un musulman, souffrirez-vous que la princesse d'Angleterre lui soit sacrifiée? » Il ne put achever : de toutes les parties de l'assemblée les princes qui aspiraient à l'hymen de Mathilde se levèrent indignés, en s'écriant que jamais ils ne permettraient qu'elle devînt la proie d'un infidèle. Alors l'archevêque de Tyr fit signe qu'il allait parler, et le respect ferma toutes les bouches. « Il me semble, dit-il, que le roi de Jérusalem a mal compris et plus mal interprété les intentions et les désirs du parti qui dans cette assemblée s'est prononcé en faveur de Malek Adhel. A Dieu ne plaise que nous demandions à voir les chrétiens commandés

par un infidèle, ni que nous pensions à offrir un tel époux à l'auguste sœur du roi d'Angleterre! mais Malek Adhel chrétien n'est plus un infidèle ; d'ennemi qu'il était il devient le plus ferme appui de notre sainte entreprise ; et, élevé par la gloire de son baptême mille fois au-dessus de la gloire de sa naissance, il est digne de toutes les récompenses qu'il soit en notre pouvoir de donner. Cependant, si c'est l'hymen de la princesse qu'il demande?.... On s'écrie de toutes parts qu'elle ne doit point être sacrifiée. Non sans doute elle ne doit point l'être ; mais l'avantage de la chrétienté n'est-il pas le premier vœu de cette vertueuse et chaste princesse? Tout ce que la religion réclamera d'elle, la religion l'obtiendra, et je suis le premier à vouloir que, si Malek Adhel exige sa main, on ne la lui accorde qu'autant qu'elle y donnera un libre consentement. »

Le conseil acquiesça d'une voix unanime à une proposition qui lui parut également remplie de justice et de raison ; et, dans cette occasion comme dans toute autre,

aussitôt que l'archevêque de Tyr eut parlé, tout le monde se trouva d'accord.

« Maintenant, dit le duc de Bourgogne, notre premier soin doit être d'envoyer une partie de nos troupes à Césarée pour savoir quelles sont les véritables dispositions de Malek Adhel; le second doit être d'élire le chef qui les conduira, et un pareil honneur serait vivement disputé sans doute, s'il était possible, en l'absence de Philippe-Auguste, de le disputer à Richard. »

Il dit, et soudain les acclamations de l'assemblée annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Lusignan demande à suivre le roi d'Angleterre à Césarée; mais ses désirs rencontrent la plus forte opposition. On prétend que, pendant l'absence de Richard, le camp pouvant être attaqué par l'armée de Saladin, il faut que Lusignan reste pour le défendre. Guillaume appuie cette opinion, et jamais les chrétiens n'ont pris une détermination contraire aux avis de Guillaume.

Fier et heureux de la marque d'es-

time et de confiance qu'il vient de recevoir des princes croisés, Richard ne veut pas tarder un jour de plus à s'en montrer digne, il annonce que dans peu d'heures il sera déjà loin de Ptolémaïs, et va dans le camp choisir lui-même des soldats qu'il destine à le suivre. Il leur parle, leur communique ses projets, exalte la gloire qu'ils recueilleront de la conquête de Césarée, et leur fait entrevoir l'espérance d'être soutenus dans cette entreprise par Malek Adhel lui-même. Il dit, et toute l'armée s'écrie qu'il n'y a plus d'ennemi à combattre, de victoire qui ne soit assurée, de ville en état de résister, si Malek Adhel abandonne les musulmans. A voir la joie qui se répand dans le camp, on dirait que les portes de Jérusalem viennent de s'ouvrir, et que l'empire du Christ ne peut plus tomber, puisque le héros arabe consent à le soutenir. Richard s'étonne de l'impression que produit cette bonne nouvelle ; elle élève si haut la gloire de Malek Adhel que la sienne propre en est blessée, et

il ne peut lui pardonner une réputation de vaillance qui éclipse celle qu'il s'est acquise. Son noble espoir était d'être regardé comme le premier capitaine de son siècle; en lui disputant ce rang, Philippe-Auguste avait mérité son aversion; céderait-il à un musulman une prééminence qu'il ne pouvait accorder au monarque du premier empire chrétien? Les troupes qu'il va conduire, qu'il vient de choisir, ont montré moins de confiance et de joie de l'avoir pour chef, que de n'avoir plus Malek Adhel pour ennemi. Cette pensée remplit son cœur d'une amère jalousie; et de ce jour, les sermens que l'amitié lui avait fait prêter à Lusignan furent scellés par sa haine pour Malek Adhel. Le cœur ulcéré, il rentre dans sa tente pour prendre ses armes. Tandis que la tendre Bérengère les attache elle-même en les mouillant de larmes, il laisse échapper des paroles menaçantes contre Malek Adhel. La reine suppose que ce courroux naît de l'inquiétude d'être vaincu par le prince, et, en s'efforçant de le rassurer elle l'irrite davantage; elle lui

retrace tous les bienfaits de ce héros ; elle lui peint tous les avantages attachés à l'espoir de le voir passer dans le parti des chrétiens ; elle lui dit enfin que, lors même qu'il demeurerait fidèle à Saladin, qu'il serait victorieux, elle serait sans inquiétude, car il a promis de respecter les jours de son époux. A ce mot le roi fit un geste de colère et de dédain : être ménagé par Malek Adhel lui semblait la plus mortelle injure ; et, ne pouvant arrêter la fougue de son ressentiment, il répondit à la reine que, si jamais il lui entendait dire un mot en faveur du prince, il croirait qu'elle n'a pas été impunément auprès de lui. Éperdue de ce qu'elle entendait, Bérengère ne trouva pas de paroles pour se justifier d'un pareil soupçon ; et Richard, honteux d'avoir osé l'élever, mais trop irrité pour s'en repentir, passa dans l'appartement de Mathilde, portant dans son âme le regret d'un tort qui était pour lui un nouveau sujet de haïr Malek Adhel. Il trouva sa sœur à genoux devant son prie-dieu, plongée dans de pieuses mé-

ditations; elle leva la tête lorsqu'il entra, et tressaillit à la vue de ce guerrier tout armé, qu'elle ne reconnut pas d'abord. Le roi s'arrêta debout à quelques pas d'elle, d'un air sombre, et lui dit : « Ma sœur, je pars à l'instant pour Césarée, je vais surprendre cette ville, m'en emparer peut-être; on dit que le prince qui la défend est disposé à nous seconder; on dit, et c'est par vous sans doute que l'archevêque de Tyr l'a appris, que déjà au Caire il a levé l'étendard de la révolte contre Saladin. Je ne considère point si cette conduite est approuvée par l'honneur, et si la religion doit s'enorgueillir d'une conquête qu'elle doit à l'amour et qu'elle n'obtient que par un parjure; je ne considère point de quel œil vous recevriez les vœux d'un prince qui ne pourrait s'unir à vous et à notre foi qu'en violant les lois du sang et de la patrie : tout ceci m'importe peu; les seuls objets dignes de m'occuper sont le triomphe de la croix et la fidélité de mes sermens. J'ai promis de rendre Jérusalem aux chré-

tiens, je la leur rendrai; j'ai promis a Lusignan de vous faire monter sur son trône, vous y monterez : ici je ne consulte ni ne veux connaître votre penchant; les filles des rois n'en ont point; les volontés de leur famille et l'intérêt de leur patrie règlent seuls leur destinée. — Sire, interrompit la vierge d'une voix tremblante, et mes vœux, et mon cloître? — Il ne peut plus être question de cloître maintenant, s'écria-t-il vivement; une beauté aussi célèbre a perdu le droit de se vouer à l'obscurité, et la splendeur d'un trône pourra à peine égaler l'éclat de votre nom; celui de Jérusalem vous attend; la conquête de Césarée nous en ouvrira la route. Si Malek Adhel nous aide à l'aplanir, j'accepterai son secours; mais si votre main est le prix qu'il y met, souvenez-vous bien que, lors même que le conseil des croisés vous engagerait à l'accepter, votre frère vous le défend. Une telle conversion ne peut être respectable qu'autant qu'elle serait pure et désintéressée; si ce prince est vraiment

chrétien, il n'a pas besoin de récompense; s'il ne l'est pas, voulez-vous être à lui? Que ce soit donc sans condition qu'il nous aide à reconquérir Jérusalem, sinon qu'il demeure dans ses erreurs; nous saurons vaincre sans lui : c'est les armes à la main que je combattrai son aveuglement; heureux, en lui donnant la mort, de délivrer les chrétiens de leur plus grand ennemi, et d'estimer assez ma sœur pour être sûr qu'attachée comme elle l'est à sa foi, elle renoncera sans peine à un infidèle ! »

En achevant ces mots, il regarda Mathilde d'un air plus doux, et sortit sans attendre sa réponse. L'infortunée, restée seule, pleure et se détourne en frémissant d'un avenir où elle pourrait rencontrer l'affreuse image de son frère plongeant le fer mortel dans le sein de Malek Adhel, de ce héros qui, à cause d'elle, n'oserait peut-être se défendre. Bientôt, au bruit des trompettes et des timbales qui annoncent le départ de l'armée, ses gémissemens ont redoublé. Le pieux Guillaume,

dont la charité entend de loin les pleurs des malheureux, a deviné sa douleur, et vient la soulager; en le voyant, elle élève les bras vers le ciel, et s'écrie: « Mon père! ô mon père! » et elle s'arrête honteuse d'un amour dont l'excès la fait rougir, et qui, loin de s'affaiblir par les obstacles, semble s'augmenter avec eux. Guillaume voit son désespoir; et, tout en le blâmant, il songe plus encore à le calmer; il lui dit que, si Malek Adhel demeure dans ses erreurs, il faudra renoncer à lui; mais il lui dit plus souvent que s'il se convertit, elle pourra l'aimer. Trop pieux pour ne pas lui adresser des reproches sur l'imprudence de sa tendresse, il ne peut que la plaindre quand elle s'accuse, se repent et demande elle-même à Dieu de remplir toute son âme; mais en vain la religion y reprend son empire; elle ne peut y détruire celui de l'amour, et le combat devient plus terrible. D'une voix timide, la triste victime révèle toutes ses douleurs, et l'archevêque ému à la vue des plaies sanglantes de ce cœur déchiré

oublie qu'elle est coupable pour lui donner des consolations et des larmes ; il parle le premier de la conversion de Malèk Adhel. Mathilde lui dit les ordres de son frère, ces ordres cruels qui ne lui laissent pas l'espérance d'être heureuse, lors même que Dieu aurait touché le cœur du prince. L'archevêque jette un voile sur toutes ces paroles de l'amour; il n'écoute que celles qui intéressent la religion et que la religion purifie, et les résolutions de Richard sont l'objet de plus d'un entretien avec Mathilde; il lui promet de tout tenter pour les changer. « Le légat du pape et moi n'épargnerons rien, dit-il, pour persuader à votre frère qu'il serait responsable de tout le sang chrétien que son refus pourrait faire couler : sans doute il serait plus honorable pour Malek Adhel, qu'une passion humaine ne déterminât pas sa foi; mais quelles que soient les voies dont Dieu se serve pour ramener les infidèles à lui, nous devons les adopter et les soutenir. » Ainsi les promesses de Guillaume raniment les espé-

rances de Mathilde ; et en le voyant chaque jour lever vers le ciel ses mains vénérables pour lui demander la conversion du héros, elle ose tout attendre de ses prières ; et, le cœur plein de reconnaissance, elle se demande comment elle a pu taire si long-temps ses peines à celui qui en est devenu le seul consolateur. Elle renonce au monde, ne paraît plus à la cour, et ne préfère à sa solitude que les momens où Guillaume consent à l'entendre ; alors même elle ne lui parle pas de son amour, mais de ses espérances : la sévérité du prélat ne se prêterait pas aux tendres confidences, mais sa religion accueille avec joie tout ce qui peut l'induire à croire qu'un grand miracle se prépare, et sa charité s'enflamme à l'idée de conquérir un nouvel enfant à l'église. Mathilde lui dit quelquefois : « Mon père, Malek Adhel n'a jamais ressemblé aux autres mahométans, qui tous méprisent et outragent les chrétiens : vous avez été témoin vous-même de la bonté avec laquelle il les traite ; s'il ne croit point au nom sacré du

Christ, du moins il le respecte, et jamais sa bouche n'a prononcé un mot qui ait pu scandaliser ma foi... Ah! sans doute, c'est bien plus par attachement pour son frère que pour Mahomet qu'il a jusqu'à ce jour repoussé le baptême... S'il pensait que ma croyance fût fausse ou dangereuse, n'aurait-il pas tenté de me l'arracher; que de fois, au contraire, et dans les momens où ma religion repoussait le plus son amour, il a paru étonné de sa sainteté, de sa puissance! enfin, si nous étions morts au désert, il serait mort chrétien... O mon père! Il est prêt à vous entendre, prêt à vous croire, et peut-être ne faut-il que quelques-unes de vos instructions pour que la lumière de vérité touche son cœur et lui arrive de toutes parts. »

C'est ainsi que sans artifice, et entraînée par le besoin de croire ce qu'elle désirait, l'innocente Mathilde remettait sans cesse sous les yeux de l'archevêque les raisons qui pouvaient encourager ses dispositions en faveur de Malek Adhel, et donner plus de force à ses prières, en

lui donnant plus de foi en leur succès. Guillaume, dont l'imagination était ardente et le cœur brûlant, aimait Dieu avec une vivacité d'autant plus passionnée, que la parfaite austérité de ses mœurs ne lui avait jamais permis d'aimer un autre objet; Guillaume trouvait dans son âme tant de foi, de charité et d'amour, qu'il devait bien y trouver aussi l'espérance. Plein de ce zèle qui compte pour rien le travail, et entreprend au-delà de ses forces, il ne doutait point qu'un jour il ne fût appelé à la gloire de conférer l'auguste sacrement du baptême au plus grand héros du monde; et, pour consommer cette œuvre de miséricorde, s'il n'avait fallu donner que sa vie, Guillaume n'aurait pas hésité.

Cependant les jours s'écoulent, et nulle nouvelle de Richard n'arrive à Ptolémaïs; le même silence enveloppe le sort de Malek Adhel : en vain Mathilde, bravant sa timidité ordinaire, multiplie des questions qui font presque deviner son secret; elle demeure toujours dans cette igno-

rance qui, pour les âmes vives et tendres, est le pire des tourmens, parce que, permettant de tout supposer, elle permet aussi de tout craindre. Souvent on la surprend au pied des autels, à genoux sur le marbre, abîmée dans un profond recueillement, ne voyant rien, n'entendant rien de ce qui se passe autour d'elle : nul alors n'ose l'interrompre, si ce n'est l'archevêque, qui, la connaissant bien, s'approche d'elle et lui dit : « Ma fille, ma fille, quelle pensée vous occupe donc si long-temps et si entièrement? Songez-y bien; si, semblable aux successeurs d'Aaron, vous portez dans le tabernacle un feu étranger; si c'est le seul amour humain qui vous y conduit et vous y retient; si, bien loin d'y captiver vos souvenirs, vous leur donnez toute licence, ma fille, vous êtes toujours une victime, non plus de la miséricorde, mais de la colère et de la vengeance de Dieu. »

CHAPITRE XXXI.

Deux grandes armées se dirigeaient vers Césarée ; le héros qui la défendait et les combats dont elle allait être témoin la rendaient en ce moment la plus importante ville de l'Orient. Tandis que, du côté de la mer, Richard venait d'atteindre une colline couverte de bois, d'où il découvrait aisément les minarets de Césarée, surmontés de leurs flèches aiguës, Saladin, du côté opposé, venait d'arriver sous les murs de la ville ; et Malek Adhel instruit de l'approche de son frère, se préparait à aller à sa rencontre. Cependant les chrétiens, en apercevant la nombreuse armée du sultan se déployer dans la plaine, profitent de l'ombre qui les cache pour observer en silence le parti que Malek Adhel va prendre, et saisir l'instant favorable de tomber sur leurs ennemis ; mais la distance où ils sont ne leur permet que de voir le mouvement général des troupes ; les actions particulières leur échap-

pent : ils ne distinguent point Saladin s'avançant avec colère vers les portes de la ville ; ils ne distinguent point surtout Malek Adhel venant les ouvrir avec soumission. Cette marque d'obéissance n'apaise point le sultan ; pour l'attribuer à d'autres motifs que la frayeur, la révolte du Caire est encore trop présente à son esprit ; il s'étonne pourtant de la timidité de Malek Adhel ; il en rougit pour lui. En perdant sa vertu, il a donc perdu son courage, se dit-il ; et, sans daigner jeter les yeux sur un frère qu'il n'estime plus, il s'écrie : « Soldats, saisissez le rebelle, et que vos épées étincelantes le consument du feu de ma colère avec la rapidité de l'éclair. » A cet ordre cruel, ses troupes demeurent muettes et consternées ; mais celles de Malek Adhel qui l'ont entendu s'ébranlent, volent au secours de leur chef, et l'arrachent à la vue du sultan. Saladin, furieux, tire son glaive et ordonne à ses soldats de le suivre ; ceux du prince, sans attendre son ordre, ni considérer le désavantage du nombre, s'élancent avec une

telle impétuosité, que la troupe ennemie est bientôt repoussée, et que le fier soudan lui-même est obligé de reculer. Du sommet de leur colline les chrétiens ont aperçu ce combat; ils ne doutent plus que Malek Adhel ne soit en révolte ouverte, que le moment ne soit venu de se joindre à lui, et tous se précipitent, fondent sur l'arrière-garde de l'armée du sultan, la surprennent, la dispersent, la taillent en pièces. En se voyant attaqué de tous côtés, Saladin ne peut bannir l'épouvante qui s'empare de son armée; les rangs plient et cèdent sans combattre: en peu d'instans les chrétiens ont fait tant de captifs qu'ils sont presque inquiets de leur nombre. Richard dit au prince de Tarente: « Prenez quinze cents hommes avec vous, et conduisez nos prisonniers au camp; annoncez ma victoire; que nos frères se réjouissent: Malek Adhel est à nous, et ce soir le nom du Christ sera béni dans Césarée. » Le prince de Tarente obéit: il charge de chaînes les mahométans, et reprend la route de Ptolémaïs. Tandis qu'il s'éloigne,

Malek Adhel a vu, du haut des murs de Césarée, l'étendard de la croix flotter dans les airs; il a vu la défaite de Saladin, la fuite de l'armée, et aussitôt la patrie et le sang ont fait retentir dans son cœur leurs puissantes voix. Il n'hésite pas à leur obéir; d'un pas rapide il traverse les escadrons les plus serrés, cherche son frère, le rejoint et lui dit : « Maintenant soyons amis, Saladin; l'ennemi est là qui nous l'ordonne; repoussons-le ensemble; après la victoire, tu seras à temps de me faire mourir. » Il dit, et sans attendre la réponse de son frère, il perce à travers les rangs éclaircis, rallie les soldats, se met à leur tête, et partout où il se montre il fait changer la fortune. Ému, surpris, Saladin le suit de l'œil : dans le trouble de mille pensées confuses il se demande ce qu'il doit croire et s'il doit voir dans Malek Adhel un traître ou le plus ferme appui de sa couronne. Tandis que, plongé dans cette incertitude, il ne songe ni à attaquer, ni à se défendre, l'aile droite des chrétiens vient d'être enfoncée par

Malek Adhel; pendant qu'il la poursuit, la gauche profite de ce moment pour fondre tout entière sur le sultan: au triple panache jaune et noir qui éclate sur son casque, Richard l'a reconnu; il s'élance, il s'écrie : « A moi, chrétiens, Saladin est pris ! » A l'aspect d'un si grand héros, le sultan revient à lui; sa redoutable épée fend en deux le bouclier de Richard, mais la course de l'intrépide monarque n'en est pas arrêtée; il jette en l'air les éclats de son bouclier, saisit d'une main la bride du cheval de Saladin, de l'autre lui présente son épée, et s'écrie : « Rends-toi, Saladin. — Je ne te rendrais pas même mon cadavre, repartit le sultan; mon frère le sauverait de tes mains. — Que parles-tu de ton frère, lui dit Richard, ton frère est à nous. — Mon frère est à toi, interrompit-il; » puis tout à coup, d'une voix tonnante, il s'écrie : « A moi, Malek Adhel, les chrétiens sont vainqueurs! » Dans le fort de la mêlée, Malek l'a entendu; il court, vole, renverse les cimiers brisés, les cottes d'armes déchi-

rées. Saladin le voit auprès de lui, et, fort de son invincible appui, il ne se défend plus, il attaque : l'audacieux Richard va être exposé au même péril que le sultan courait tout à l'heure ; mais cette pensée ne le fait point reculer, car il sait bien que, toute brillante qu'est sa couronne, elle n'est pas un titre, mais seulement un engagement à la gloire ; et la gloire lui est si chère, qu'à quelque chose qu'elle s'attache, même à la mort, il la désire encore. A cet instant, le choc des deux armées sépare une seconde fois les deux frères ; mais Malek Adhel poursuit avec acharnement le guerrier téméraire qui a menacé les jours de Saladin. Richard, qui le voit, se dégage des fuyards qui l'entraînaient, et revient lui-même sur le prince : un combat terrible commence entre eux ; déjà leur sang coule et rougit leur cuirasse : étonnés de la résistance qu'ils s'opposent, ils redoublent d'efforts ; le cheval de Richard s'abat sous lui, mais Richard se relève si promptement que sa chute n'inter-

rompt point le combat. Malek Adhel lève son épée, et en porte un si furieux coup sur la tête de son adversaire, que le casque du roi se brise et le laisse un moment éperdu. Mais, loin de poursuivre sa victoire, Malek Adhel s'arrête subitement ; il regarde Richard et trouve sur son visage une ressemblance qui fait palpiter son cœur ; il lui dit : « Quel est ton nom, guerrier invincible? A tes traits, à ta valeur, je soupçonne que tu dois m'être bien cher. — Je suis ton ennemi, répond le roi d'un air farouche ; oui, ton éternel ennemi. Je triomphais de ton frère, la victoire était à moi : tu me l'as arrachée, tu m'as vaincu, tu m'as épargné ; non, il n'y a point de bienfaits qui puissent me faire oublier de pareils affronts. — Eh bien! superbe Richard, s'écria le prince avec une profonde émotion, car il n'y a que toi qui puisses me tenir un pareil langage, si tu crois devoir me haïr parce que j'ai été fidèle à mon pays, je porterai avec douleur le poids de ta haine ; mais elle ne m'empêchera pas d'honorer en toi le plus

grand roi du monde, et de t'aimer comme l'auguste frère de celle à qui j'ai consacré ma vie. » Il en aurait dit davantage, s'il n'eût aperçu les troupes mahométanes qui accouraient sur eux. A l'instant il donne son cheval à Richard, et lui dit vivement : « Fuis, noble monarque; au nom de ton épouse, de ta sœur, résous-toi à fuir : contre tant d'ennemis tout l'effort de ta valeur ne t'empêcherait pas de perdre la vie sans utilité pour ta cause. » Le roi le sent bien, et c'est là ce qui le détermine. L'intérêt des chrétiens lui commande de ne pas les abandonner; c'est à lui qu'appartient de réunir et de sauver les restes de l'armée; son devoir de chef fait céder son courage, et ici c'est l'honneur qui l'emporte sur l'orgueil. Mais en reculant, il verse des larmes de rage, et sa haine pour Malek Adhel s'accroît bien plus par la honte d'avoir fui à ses yeux, que par le mal que ce prince a fait aux chrétiens en demeurant fidèle à Saladin.

Tandis que le héros anglais rejoint ses troupes, les rallie et fuit avec elles, Sa-

ladin les poursuit et égorge impitoyablement tous les chrétiens qu'il peut atteindre. Malek Adhel les épargne et ne fait que des prisonniers. L'image de Mathilde qui vient de se présenter à lui au milieu du carnage, s'attache et s'unit à tous les chrétiens; il a horreur de leur sang; son bras est sans force pour le répandre, et il ne peut regarder d'un œil ennemi ceux que sa bien-aimée appelle ses frères. —Elle va s'affliger de leur défaite, elle va peut-être haïr leur vainqueur, et à cette pensée il ne peut s'empêcher de détester sa victoire. Maintenant qu'il a tout fait pour l'amitié, il commence à regretter de n'avoir pas tout fait pour l'amour. Abattu par les combats que se livrent en son cœur la plus impérieuse des passions et le plus saint des devoirs, n'entrevoyant point dans l'avenir l'espérance de les accorder, et ne se sentant point la force de sacrifier l'un des deux, il s'arrête tristement au milieu des cadavres dont la terre est jonchée, et ces yeux éteints, ces lèvres pâles, ces cœurs qui ont cessé de battre,

n'excitent point sa compassion : un tel sort lui paraît doux en comparaison des cruels tourmens qui le déchirent ; ils sont tranquilles, se dit-il en promenant ses regards sur cette foule de morts ; et à cette pensée il songe bien moins à les plaindre d'avoir perdu la vie qu'à leur envier le bonheur de ne plus souffrir.

Cependant tous les ennemis ont disparu, le calme est rétabli ; Saladin abandonne la poursuite des chrétiens, et revient suivi des étendards déchirés et des oriflammes sanglans qu'il leur a ravis. Le triste et victorieux Adhel s'avance vers son frère ; il appelle autour de lui tous les soldats qui l'ont soutenu dans sa révolte du Caire, tous ceux qui ont délaissé Metchoub pour le suivre ; il leur dit : « Jurez-vous, par Mahomet et son divin Alcoran d'obéir à tous mes ordres ? — Nous le jurons, s'écrient-ils. — Imitez-moi donc, reprend-il, tombez aux pieds de votre souverain, et quelle que soit la peine qu'il veuille nous infliger, soumettons-nous, car nous l'avons méritée. Mon frère, con-

tinua-t-il en mettant un genou en terre devant Saladin, et lui présentant son cimeterre, je t'offre ma tête, prends ta victime, ta vengeance est juste, mais fais grâce à tous ces braves guerriers, soutiens de ton empire et de ta puissance; mon exemple seul a pu les écarter de leur devoir, ma mort les y fera rentrer. » A ces mots le fier soudan s'attendrit; il essuie avec surprise les larmes qui remplissent ses yeux, et ne comprend point quelle est cette émotion inconnue qui, en oppressant son cœur, fait ainsi trembler sa voix. Hors d'état de parler, il ouvre ses bras à son frère : Malek Adhel s'y jette. — Ah! Saladin, lui dit-il, as-tu pu croire que l'ami de ton enfance ait eu la volonté de t'abandonner et la pensée de te trahir? — Maintenant je le verrais moi-même, que je ne le croirais pas, s'écrie le sultan. O Malek Adhel! si tu as eu des torts, je les oublie : puisses-tu oublier de même la vengeance que j'en ai voulu tirer. » Il dit, et serre contre son cœur un frère qu'il chérit; celui-ci répond à sa ten-

dresse, et pendant quelques instans perd la mémoire de son amour, ou ne s'en souvient que pour s'applaudir de n'y avoir pas cédé. Touchée de leur sainte et fraternelle amitié, l'armée célèbre leur réconciliation par mille cris de joie; et par l'ordre de Saladin lui-même, les soldats de Malek Adhel se mêlent et se confondent avec les siens, afin qu'il puisse ignorer toujours quels furent les musulmans qui osèrent porter les armes contre lui.

Les deux frères sont également impatiens de se trouver seuls; ils s'interrogent, se questionnent, s'expliquent. Saladin écoute le récit de tout ce qui s'est passé à Damiette; il voit que Malek Adhel a voulu obéir; que c'est malgré ses ordres que la reine est partie et que la princesse est restée; mais, quand il entend qu'un esclave chargé de l'instruire de ce grand événement lui a été envoyé, il s'écrie : « Je ne l'ai point vu, nul message de ta part n'est parvenu jusqu'à moi, et je l'avoue, ce silence si extraordinaire, qui appuyait toutes les accusations de Met-

choub, fut la seule cause qui pût me porter à les croire. Alors Malek Adhel comprend la colère de son frère ; toutes les apparences l'ont montré si coupable, qu'en le pardonnant sans l'avoir entendu, il trouve lui-même que Saladin s'est montré bien indulgent. A la prière de celui-ci, il continue son récit, il raconte les scènes du désert, et sa noble franchise ne dissimule pas qu'au moment de mourir, les larmes de Mathilde l'avaient rendu infidèle à Mahomet. « Mais, ajoute-t-il, si les séductions de cette fille céleste ont pu ébranler ma croyance, je puis te jurer qu'elles n'altèreront ni mon zèle pour mon pays, ni ma fidélité pour toi. Je conviens que l'amour a une grande puissance sur mon cœur ; mais tu as vu aujourd'hui qu'elle n'affaiblissait pas mon bras lorsqu'il s'agissait de défendre l'honneur de tes armes. — Écoute, reprend le sultan, je t'ai entendu et je ne t'ai pas trouvé coupable, si la reine d'Angleterre a été renvoyée au camp des croisés, je n'en puis accuser que l'artifice de la princesse Mathilde ; en

l'y renvoyant elle-même, tu m'as épargné une cruauté qui aurait souillé ma gloire; enfin, en défendant ta vie contre Metchoub, tu as plus fait que me conserver mon empire, tu m'as conservé mon ami; il m'eût été doux d'avoir à te pardonner, mais je n'ai rien à te pardonner.... Que dis-je! n'est-ce pas au moment même où je venais d'ordonner ta mort que tu as sauvé mon armée et ma vie? Je ne connais qu'un moyen de m'acquitter envers toi, c'est de te donner la beauté que tu aimes : accepte le trône de Jérusalem; fais-y asseoir avec toi la princesse d'Angleterre; qu'elle t'apporte Ptolémaïs pour sa dot, et que les croisés, satisfaits de voir une reine de leur sang et de leur religion régner sur la Judée, retournent enfin dans leur Europe. Tu demeureras toujours le serviteur de Mahomet, l'ami de ton frère : unis de cœur, d'opinions et de gloire, la sainteté de nos nœuds servira d'exemple aux nations, et Saladin alors pourra mourir en paix. — Je te savais si grand et si généreux, répond Malek Adhel dans l'effu-

soin de sa reconnaissance, que ce que tu fais aujourd'hui me touche, mais ne me surprend pas. Saladin, j'accepte tes dons, afin qu'ils me lient plus étroitement encore, s'il est possible, à tes intérêts et à mes devoirs; j'accepte le trône que tu m'offres, afin d'être le premier de tes tributaires, et de te donner un nouveau gage de ma fidélité, en te nommant mon bienfaiteur. »

Le prince voudrait porter lui-même au camp des croisés les propositions de Saladin; mais Saladin s'y oppose; il ne veut point que son frère abaisse la fierté mahométane et l'orgueil du trône jusqu'à prendre le titre d'ambassadeur auprès des rois chrétiens; il ordonne même à celui de ses serviteurs qu'il revêt de cette grande dignité, de ne se montrer au camp de Ptolémaïs qu'entouré de cette pompe orientale qui retardera sa marche sans doute; mais qui fera mieux sentir l'importance de sa mission et la grandeur du souverain qu'il représente.

CHAPITRE XXXII.

TANDIS que le sultan ordonne les préparatifs de cette solennelle ambassade, si lents au gré de Malek Adhel, quoiqu'il les presse avec toute l'activité que le plus violent amour peut inspirer au caractère le plus bouillant, la nouvelle précipitée de la prise de Césarée vient d'arriver au camp des croisés.

Quand le prince de Tarente y rentra, au bruit des clairons et des trompettes, et entouré de la foule de captifs qu'il ramenait, Mathilde était seule dans son oratoire : elle entend ce signal du retour de l'armée, et il porte dans son cœur un mortel effroi; elle va savoir dans quel parti s'est rangé Malek Adhel : toute sa destinée est là, c'est l'arrêt de sa vie, et les espérances qu'elle avait nourries jusqu'à cet instant, se dissipent pour faire place à la crainte; elle oublie l'amour du prince, les sermens du désert, tout ce qui peut la rassurer enfin, pour ne

se souvenir que du courage avec lequel il s'est séparé deux fois d'elle : si sa pensée lui retrace l'impression que la foi du Christ fit sur l'âme du héros, ce n'est que pour reprocher à cette foi d'avoir manqué de ces lumières vives et pénétrantes qui ne permettent pas d'hésiter; cependant le moment du reproche se perd bientôt dans celui du repentir : elle s'accuse, s'agite, se prosterne, se relève; au plus léger bruit, son sang se porte vers son cœur, l'étouffe, la brûle; bientôt il se glace avec le silence qui succède, elle est prête à défaillir. Pour être plus tôt instruite, elle voudrait s'élancer au-devant de l'armée; mais au même instant, épouvantée de la nouvelle qui s'avance, elle fuit dans le lieu le plus reculé de son appartement. Cependant une main bien bien connue vient de frapper à sa porte, c'est l'archevêque de Tyr; elle ne sait si elle ouvrira : deux fois elle s'avance, et deux fois elle retombe sans force sur son siége. Enfin, rassurée par sa faiblesse même, qui ne lui permet pas de croire

qu'elle pourra survivre à la perte de ses espérances, elle se sent le courage d'apprendre le malheur que la mort doit suivre, et d'une main tremblante, les yeux baissés, elle ouvre à l'archevêque, semblable à une victime qui se détourne pour ne pas lire sur le front de son juge l'arrêt qui va la condamner. « Réjouissez-vous, ma fille, lui dit Guillaume, les chrétiens sont vainqueurs. » Elle le regarde; son front chauve rayonne d'un doux contentement; elle recommence à espérer; mais avant de se réjouir, elle attend que l'archevêque lui apprenne quelque chose de plus. « Votre frère a vaincu les infidèles, ajoute-t-il, et à cet instant Césarée est à nous. » La vierge ne répond point encore; l'archevêque ne lui a point dit sous quels drapeaux a combattu Malek Adhel. Elle se tait : elle craindrait de montrer trop d'amour en prononçant le nom dont son cœur est plein, et qui seul va faire la joie ou la douleur de la nouvelle qu'on vient de lui annoncer; mais, malgré la pudeur de son silence, ses regards ont

parlé : l'incertitude, l'anxiété qu'ils peignent ont révélé à l'archevêque que la victoire des chrétiens n'est rien pour elle s'ils ne la doivent à Malek Adhel. Guillaume blâme sa faiblesse, et ne veut point y compatir ; cependant, puisque son bonheur dépend d'un mot, et que ce mot dépend de lui, il ne le fera pas attendre ; mais voulant purifier, pour ainsi dire, la joie de Mathilde en la rattachant à la pensée de Dieu, il ajoute : « Oui, ma fille, Richard est maître de Césarée, et l'Éternel a touché le cœur de Malek Adhel ; ces deux grandes conquêtes nous montrent sa puissance, sa miséricorde, et nous prouvent que de lui seul procèdent tous les biens, et que lui seul doit être notre fin et notre espérance. » Mathilde baisse son voile ; elle sent que les transports de félicité qui remplissent son cœur vont éclater dans ses yeux, et sa modestie rougit de les laisser voir. L'archevêque continue : « Quand le prince de Tarente s'est éloigné de Césarée, l'armée de Saladin séparait encore Malek Adhel et Richard ; mais celui-ci vainqueur

sur tous les points, se préparait à percer avec ses troupes à travers celles du sultan, et ne doutait pas qu'aussitôt qu'il serait parvenu à joindre Malek Adhel, ils ne combattissent de concert, et ne parvinssent à mettre le sultan en fuite, et à arborer, le jour même, l'étendart triomphant de la croix sur les murs de Césarée. — Mon Dieu! s'écria la princesse, puis-je croire ce que j'entends ? Se peut-il que Malek Adhel ait combattu contre son frère, et que l'amour ait eu tant de puissance dans son cœur ? —Ma fille, reprit l'archevêque d'un ton sévère, s'il l'a fait, gardez-vous de l'attribuer à l'amour : les passions humaines ne font point de tels prodiges, la cause en est plus haut; et, si j'ai voulu vous annoncer moi-même cette miraculeuse conversion, c'était pour empêcher votre cœur de s'égarer dans une folle joie, et l'avertir de ne pas s'attacher si fortement aux biens qui lui sont promis, qu'il ne soit pas tout résigné à les perdre s'il plaît à Dieu de les lui ôter. »

C'est ainsi que d'une main sage la religion contient les passions dans leurs justes bornes et défend l'excès même aux plus légitimes : bienfaisante jusque dans sa sévérité, elle permet le plaisir et n'en proscrit que le délire ; et, si elle tempère la joie, elle sait mieux encore calmer les douleurs. Ah ! qu'elle est bien ce qu'il faut au cœur de l'homme ! qu'elle en connaît bien toutes les faiblesses et les misères, cette religion qui nous empêche de trop aimer les jouissances fugitives qu'il nous faut perdre tôt ou tard ! Dans les temps de prospérité, quand tout nous rit, que les jeunes espérances et les vaines illusions enflent notre cœur d'une folâtre allégresse ; enfin, lorsque nous sommes prêts à oublier que les félicités humaines ont un terme, la religion, pour nous sauver du désespoir où nous plongerait un si dangereux oubli, ne cesse de nous rappeler que tout passe, et de nous montrer comment tout finit ; mais si elle est ainsi utile et salutaire aux jours du bonheur, aux jours plus nombreux de l'adversité, qu'elle est ten-

dre et touchante ! C'est là qu'elle déploie toute sa puissance ; c'est là qu'elle trouve contre le malheur des paroles et des promesses devant lesquelles il se dissipe ; c'est là qu'elle s'élève jusqu'au ciel pour y puiser, dans le sein même de Dieu, des consolations pour l'homme ; et celui qu'elle a pu laisser insensible quand, prudente et sage, elle prévenait les longs regrets en arrêtant le fougues de la joie, ne peut lui résister quand elle console, lui refuser son amour quand elle montre tout le sien, ni s'empêcher de pleurer avec elle quand elle pleure avec l'infortune. Guillaume était chrétien, lorsque hier encore il mêlait ses larmes à celles de Mathilde, il ne l'est pas moins aujourd'hui, quand il lui recommande de ne pas s'abandonner immodérément à l'avenir flatteur qui s'ouvre devant elle : « Et maintenant, ma fille, lui dit-il, vous pouvez passer chez la reine ; elle vous attend et vous désire ; vous trouverez chez elle le prince de Tarente ; il vous instruira avec plus de détail de ce que vous désirez savoir, et préven-

dra les questions que votre timide modestie n'oserait pas hasarder. »

Aussitôt Mathilde rattache ses voiles épars ; elle répare le désordre de sa parure, sèche la trace de ses pleurs et se présente chez la reine, les yeux baissés et les joues brûlantes d'émotion. A l'instant où elle parut, le prince de Tarente s'avança respectueusement vers elle, et Bérengère, lui prenant vivement la main, lui dit : « Ma sœur, c'est à vous qu'il faut rendre grâces d'une victoire à jamais fameuse dans les annales de la chrétienté : soumis à votre empire, le noble Malek Adhel embrasse notre culte, notre parti ; le bruit s'en répand déjà dans tout le camp ; déjà on n'y attribue qu'à vous la gloire de sa conversion ; et vos deux noms sont si bien unis dans toutes les bouches, qu'ils semblent ne pouvoir plus se séparer. — Oui, madame, s'écria le prince de Tarente : aidés de Malek Adhel, les chrétiens vont marcher de conquêtes en conquêtes ; celle de l'Orient entier ne sera pas trop vaste pour leur ambition ; mais ils n'y aspirent que

pour avoir le droit de vous l'offrir : c'est là qu'ils vous placeront avec le héros que vous leur avez donné ; c'est là que, souveraine de ces immenses provinces, où règne maintenant l'empire du démon, vous ferez découler sur elles, du haut de votre trône, des torrens de cette lumière divine dont l'Eternel a rempli votre cœur. —De si hautes destinées, reprit la princesse avec un trouble extrême, sont trop au-dessus de mes espérances.....—Et quelles destinées, quelles espérances peuvent être au-dessus de ce que votre merveilleuse beauté vous donne le droit d'attendre? interrompit le prince de Tarente avec enthousiasme ; quels cœurs n'embraserait-elle pas ? quels empires ne peut-elle pas conquérir ? où fut-il jamais d'armes plus invincibles ? Ah ! pour être vaincu par elle, pour tomber à vos pieds, vous offrir son trône et croire à votre Dieu, il n'a manqué à Saladin que de vous avoir vue un instant. » De pareilles louanges blessaient l'humble modestie de Mathilde ; par sa contenance

imposante et grave, elle fit entendre au prince de Tarente qu'elle désirait qu'il changeât de langage. Alors, craignant de l'avoir offensée, il se tut, et ce ne fut qu'à la prière de la reine qu'il reprit la parole pour raconter à Mathilde, comment les dispositions de Malek Adhel devant Césarée, et le combat de ses troupes avec celles du sultan, avaient dû faire présumer aux chrétiens qu'il favorisait leurs projets ; et, en l'écoutant, l'innocente Mathilde se confirma dans des espérances bien chères, et qui devaient, hélas! si peu durer.

Le lendemain, toute la cour se réunit chez la reine d'Angleterre : là, les rois de Jérusalem et d'Antioche, les comtes de Tripoli et de Jaffa, et tous les vaillans chevaliers demeurés au camp, délibéraient entre eux, impatiens de gloire, s'ils n'iraient pas joindre Richard à Césarée, afin d'aller cueillir aussi leur part de lauriers. Les héros surtout qu'enflammaient les charmes de Mathilde brûlaient du désir de combattre; car ils ne pouvaient endurer la pensée que Malek Adhel,

remportant seul l'honneur de la victoire, en méritât seul le prix. Dévoré de jalousie, d'orgueil et de haine, Lusignan s'écrie que, quelle que fût la conduite de Malek Adhel, soit qu'il demeurât fidèle à ses lois, soit qu'il soutînt les chrétiens et trahît pour eux sa patrie et son frère, il était également indigne du prix qu'il osait demander; et je ne crois pas, madame, ajouta-t-il en regardant Mathilde, que la noblesse de votre sang et la pureté de votre âme vous permettent de jamais accepter pour époux un homme dont le culte est horrible à Dieu, et dont la conversion serait une perfidie. » Mathilde fit un geste de surprise et d'indignation. Bérengère voulait, répondre, Guillaume ne lui en donna pas le temps : « Qu'osez-vous avancer, sire? s'écria-t-il; quelles paroles impies venez-vous de faire entendre? Quoi! vous regarderiez comme un traître celui que Dieu daignerait éclairer, et qui, détestant son faux prophète, pour recevoir l'eau du baptême.....!—Je vous demande pardon, mon père, interrompit brusquement Lusignan; mais ici

il s'agit d'honneur et non de religion, et sur ce point, permettez-moi de le dire, je me crois meilleur juge que vous : les lois de la chevalerie ne sont pas toujours conformes à celles de l'église, et souvent les unes autorisent la même action que les autres réprouvent. — Le héros qui a peut-être le mieux connu les saintes lois de la chevalerie, reprit la princesse un peu émue, le grand Montmorency pensait autrement que votre majesté : si Malek Adhel eût été chrétien, il l'aurait estimé audessus de tous les rois du monde; en mourant il priait pour sa conversion, et si cette conversion eût été criminelle, sa belle âme ne l'aurait pas demandée à Dieu. — Je ne prends l'opinion de personne pour règle de la mienne, répliqua fièrement le roi de Jérusalem, et surtout les dernières pensées d'un mourant. Il se peut que, quand le monde s'efface, et que tout va changer d'aspect, on change aussi de sentiment ; mais soyez assurée, madame, que, si Montmorency vivait encore, il ne porterait pas un autre jugement que le mien,

et qu'en voyant Malek Adhel combattre avec les chrétiens, il ne verrait en lui qu'un traître qui a déshonoré la gloire de ses armes en les tournant contre sa patrie et son légitime souverain; sa voix, comme la mienne, le déclarerait lâche et perfide à la face de tout l'univers; et mon épée, comme la sienne, saura bien soutenir ces paroles. » Bérengère, blessée de la manière dont il parlait du bienfaiteur qui l'avait rendue à son époux, mêla, pour la première fois de sa vie, un peu d'amertume à ses paroles, et répondit que, quelque formidable que fût son épée, elle ne pensait pas que le héros, surnommé à si juste titre le *foudre de guerre de tout l'Orient*, pût s'en effrayer beaucoup. A ces mots, Lusignan contraignit avec peine la violence de son dépit; et, sans répondre à Bérengère, il se tourna vers Mathilde, et lui dit : « Je suis étonné, je l'avoue, de voir la reine d'Angleterre professer des sentimens si contraires à ceux de son illustre époux; mais je le serais bien plus, je l'avoue, s'ils étaient approuvés par votre altesse. — Sire, reprit-elle avec une fière di-

gnité, si je me suis toujours honorée de penser comme la reine ma sœur, je ne cesserai point de m'unir à elle lorsqu'elle avoue hautement son estime pour le héros qui vous a ravi votre empire, et qui vous le rendra peut-être. » Elle achevait à peine, que des cris tumultueux s'élevèrent dans le camp et rompirent la discussion. Au même moment, la porte s'ouvrit, Richard parut tout armé et couvert de poussière : sa contenance était sombre, farouche, et il ne daigna pas répondre à la reine qui s'était précipitée vers lui. — O mon frère ! ô mon frère ! » s'écria Mathilde d'une voix altérée. Et elle jetait des regards inquiets derrière lui pour voir si Malek Adhel ne le suivait pas. Tous les princes et les chefs, saisis d'une extrême surprise, lui demandèrent la cause de son retour, et comment il revenait à Ptolémaïs quand ils le croyaient maître de Césarée. « J'ai été vaincu, » reprit Richard d'un air consterné, et jurant dans son âme une haine implacable à celui qui le forçait à un pareil aveu. « Eh quoi ! reprit le prince de Tarente, votre majesté a-t-elle donc été repoussée avant d'avoir pu

joindre Malek Adhel? — Que parlez-vous de Malek Adhel, interrompit brusquement Richard? c'est lui seul qui nous a perdus, qui a causé notre défaite et ruiné notre entreprise. J'avais enfoncé toute l'armée de Saladin; ses escadrons rompus, frappés de terreur, dispersés dans la plaine, ne pouvaient éviter les chrétiens; ils fuyaient de tous côtés, de tous côtés ils trouvaient l'esclavage ou la mort; et, si je n'avais eu que le sultan à combattre, il serait prisonnier à Ptolémaïs, et dans peu de jours peut-être nous serions à Jérusalem; mais Malek Adhel est venu m'arracher la victoire : tel qu'un astre malfaisant, il a paru tout à coup, et le désordre de l'armée ennemie a cessé, les troupes ont été ralliées, les chrétiens ont été vaincus, et, pour la première fois de sa vie, Richard a fui..... O honte insupportable! continua le fier monarque en frappant son front contre ses deux poings armés de gantelets; ô superbe Malek Adhel! ton nom sera toujours mon opprobre; tant que tes yeux seront ouverts à la lumière, il existera un homme qui pourra se dire, j'ai fait reculer Richard; et, ce qui met le comble à

mon injure, j'ai perdu le pouvoir de t'ôter la vie. — Mon frère, s'écria Lusignan en lui serrant la main avec force, pourquoi l'as-tu perdu? Le malheur a-t-il abattu ta grande âme, et te défies-tu de ta valeur? — Emporté par mon courage, répondit Richard avec sa loyale franchise, j'allais tomber dans les mains de l'armée entière des musulmans; Malek Adhel l'a vu, et m'a sauvé; je lui dois la liberté, peut-être la vie: fatale obligation qui redouble la honte de mon affront en me défendant de m'en venger! — Et n'as-tu pas ici ton frère qui périra pour te venger? répliqua Lusignan, les yeux étincelans d'ardeur et de joie; suis-je même le seul qui soit sensible à tes outrages, au point de payer de tout mon sang l'honneur de les effacer? N'es-tu pas entouré d'amis qui te chérissent, et qui tous vont jurer avec moi de ne poser les armes qu'après que la mort de Malek Adhel aura délivré ta gloire du seul homme qui puisse se vanter de t'avoir vu fuir. » Ces mots dits à dessein animèrent d'une telle fureur le ressentiment de Richard, que sa générosité ordinaire

en fut étouffée ; et, pressant son frère d'armes contre sa poitrine, il s'écria : « Brave Lusignan, je t'entends, et je promets la main de ma sœur au vainqueur de Malek Adhel. » A l'instant, tous les chevaliers et les rois qui aspiraient à l'hymen de la princesse se réunirent autour du roi; et, élevant leurs épées d'un commun accord ils jurent la mort de Malek Adhel.... Mais, à l'aspect de tous ces fers étincelans destinés à percer le cœur qu'elle adorait, l'infortunée Mathilde pâlit, ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans mouvement sur le plancher.

En la voyant évanouie, Bérengère fit un cri et accourut vers elle : Richard tressaillit, mais il ne s'approcha point de sa sœur; et, faisant un geste, il dit à la reine : « Faites appeler vos femmes, madame, qu'elles emportent cette jeune fille loin d'ici; j'excuse les frayeurs d'une vierge timide, et je me plais à croire qu'il n'y a pas d'autre motif à son saisissement. Mon père, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque, veuillez la suivre, je vous prie; quand elle sera en état de vous entendre,

dites-lui que vous m'avez assuré que son devoir lui était plus cher que sa vie, et que son premier devoir est de m'obéir : qu'elle sache bien que, si jamais, sans égard pour sa gloire, elle osait tenir un autre langage, la mienne ne me permettrait pas de le souffrir.» Avant de suivre les femmes qui emmenaient Mathilde, Guillaume s'inclina avec respect devant le roi, et répondit : « Je connais la princesse d'Angleterre, sire ; j'ai lu souvent dans ce cœur pieux, soumis, tel qu'il n'en existe pas un autre sur la terre ; il n'y a point de sacrifices qu'elle ne fasse à la religion ; il n'y en a point qu'elle ne lui ait fait, et peut-être chercheriez-vous en vain autour de vous quelqu'un qui en pût dire autant : je réponds donc à votre majesté que la conduite de la princesse Mathilde honorera toujours le sang dont elle sort. — Qu'elle n'oublie donc pas, répliqua le roi d'un air mécontent, que, pour en être digne, il faut que la faiblesse qu'elle a montrée aujourd'hui soit la dernière de sa vie : car quiconque est faible n'est pas du sang de Richard. »

CHAPITRE XXXIII.

QUAND une grande infortune tombe avec violence sur le cœur, d'abord il demeure comme anéanti ; il ne voit, il n'entend, il ne sent plus rien : la vie y semble suspendue ; mais à peine y a-t-elle repris son cours, que toutes les douleurs s'y précipitent avec elle, s'y pressent en foule, le brisent, le déchirent de toutes parts ; alors on crie, on s'agite, on voudrait mourir ; mais on craint en mourant d'emporter son malheur avec soi ; on veut d'abord s'en délivrer, le rejeter dans le monde, et mourir ensuite pour se reposer de l'avoir souffert.

Telle était la situation de la triste Mathilde en retrouvant la vie qui la rendait à la douleur, elle aurait appelé à grands cris la mort qui l'en délivrait, si elle avait pu supporter la pensée de descendre au tombeau en laissant subsister derrière elle l'horrible serment qu'elle venait d'entendre. « O ma sœur ! disait-elle à la reine,

laissez-moi sortir d'ici; je veux retourner devant Richard, devant tous les féroces guerriers qui l'entourent; je veux tomber à leurs pieds; j'aurai encore la force d'aller jusque-là : peut-être se laisseront-ils attendrir par mes larmes, peut-être mes prières pourront-elles les fléchir. Ils rétracteront le vœu sanglant, le serment impie qui menace les jours du héros qui a sauvé votre époux. — Oui, mon enfant, lui dit l'archevêque en prenant les deux mains de la vierge entre les siennes, priez pour celui qui vous a rendu la liberté, et qui a épargné les jours de votre frère, cela vous est permis, car ce Dieu qui nous a tout donné a fait de la reconnaissance le premier de nos devoirs; mais que ce sentiment, ô ma fille! soit désormais le seul qui s'attache à la pensée de Malek Adhel. » La princesse ne répondit que par un torrent de larmes, son cœur était loin des paroles de l'archevêque; car le moment où l'on craint pour ce qu'on aime est celui où on aime le plus; et, en voyant la vie de Malek Adhel menacée, il lui était devenu si cher,

qu'elle doutait presque que Dieu lui-même eût assez de puissance pour lui ôter son amour. A la fin, d'une voix gémissante, elle dit : « O mon père! quand je verse devant le ciel mes pleurs avec mes prières, ce n'est point pour qu'il change mon cœur, mais pour qu'il change celui des ennemis de Malek Adhel, afin que, tranquille sur sa vie, je puisse mourir en paix. — Vous voulez mourir ! Mathilde, interrompit Bérengère effrayée. — Ma sœur, reprit-elle en se jetant dans ses bras, j'ai perdu tout espoir, et vous le demandez. — Ainsi, reprit l'archevêque d'un ton sévère, au lieu de déplorer vos folles amours dans le sein de la pénitence, vous voulez couronner vos erreurs par un crime? — Non, mon père, je ne porterai pas sur moi-même une main homicide, j'attendrai que la douleur ait brisé tous les liens de ma vie; elle ne tardera pas, j'ai trop souffert : hélas ! je mourrai bien jeune, mais pas encore assez pour n'avoir pas eu le temps de désirer la mort. — Ma fille, répliqua Guillaume, frémissez que Dieu ne vous exauce; car la

mort avec le péché, voilà ce qu'il y a de plus terrible dans les trésors de sa colère. — Ah! voilà bien ce qui me fait frémir, s'écria Mathilde : les barbares ! ils veulent lui arracher la vie tandis qu'il est encore dans l'erreur, le perdre pour l'éternité..... pardonnez, mon père, mais à cette affreuse pensée je sens que mon esprit se trouble, s'égare; je sens que, si Malek Adhel devait être rejeté de Dieu, je voudrais en être rejetée aussi... — Arrête, malheureuse enfant, s'écria vivement l'archevêque, hâte-toi de bannir, de détester un amour qui t'a appris comment on blasphême : Dieu puissant, pardonnez-la, car voilà sa première faute. Mathilde, rappelle ta vertu, et pleure toute ta vie d'avoir osé dire que tu préférais un homme à ton Dieu.—L'ai-je dit, mon père? mon délire m'a-t-il poussée jusque-là? s'écria-t-elle pleine d'un saint effroi. Hélas! je n'ai donc plus de sagesse, je n'ai donc plus d'honneur; les devoirs et la religion ont donc perdu leur empire sur ce cœur que tout abandonne, hors l'amour qui le remplit et le

remords qui le déchire.—Ma fille, reprit Guillaume avec un accent plus doux, ne vous livrez pas au désespoir ; car Dieu peut pardonner plus encore que l'homme ne peut pécher ; il n'est point de fautes qui ne puissent être effacées par des larmes, et, dans l'immensité de sa miséricorde, il n'attend pas même qu'on le prie ; il exauce les simples désirs, et entend jusqu'aux dispositions des cœurs.—Ah ! reprit la princesse attendrie, qu'il entende donc le vœu que je fais de renoncer à Malek Adhel, mais dans cette vie périssable seulement : Dieu me permettra bien l'espérance de le retrouver dans l'autre.—Il vous permettra même de le lui demander, répondit l'archevêque, et peut-être ne sera-ce pas sans effet; car la prière a le pouvoir spécial et le privilége divin de monter au plus haut des cieux, et de toucher le cœur de Dieu en lui exposant les misères des hommes : mais de telles grâces ne s'obtiennent que par de grands sacrifices. Il faut vivre, Mathilde, et ne vous permettre ni plaintes ni mur-

mures; il faut supporter vos épreuves; il faut même les aimer, et vous garder d'appeler la mort qui les termine; car la mort est le désir de la faiblesse, et la vertu seule peut vivre dans le malheur.—Puisque mes prières peuvent être efficaces, reprit la princesse, j'étais bien coupable de vouloir mourrir. Ah! que l'Éternel, au contraire, daigne prolonger des jours qu'il me permet de consacrer à lui demander la grâce de Malek Adhel.—Oui, mon enfant, il vous le permet; mais prenez garde pourtant que votre cœur séduit n'abuse de la prière pour porter devant Dieu les intérêts de vos passions.—Hélas! répliqua la vierge, il n'y a plus de passions dans le lieu où je désire m'enfermer; et là les prières, dégagées de tout intérêt humain, sont dignes d'arriver jusqu'au ciel. Mon père, je veux quitter le monde et retourner à mes premiers vœux: ô mon guide révéré! couvrez-moi de votre protection, empêchez que je ne sois sacrifiée aux puissances de la terre; conduisez-moi dans ce saint asile que vous

vouliez faire ouvrir à la malheureuse Agnès : puisque je fus coupable aussi, pourquoi me retenir dans le monde ? pourquoi mettre obstacle à ma pénitence ?... O que je voie seulement mon frère renoncer à son injuste haine, et ses trop sanguinaires amis cesser de poursuivre la vie de Malek Adhel; alors vous me verrez m'éloigner avec joie de ce monde auquel je n'aurai plus rien à demander, et où je n'ai connu que des malheurs et des faiblesses. — Ma sœur, dit alors la reine, jamais vous n'en obtiendrez la permission de Richard ; il a attaché son cœur et sa volonté à votre hymen avec Lusignan, et il vous contraindra à lui obéir. — Il me contraindra ! reprit fièrement la princesse ; et quel est son droit, quelle sera sa force ? — Ses ordres suffiront sans doute, répliqua Bérengère ; car assurément il est impossible de résister à ceux de Richard. — Dans cette occasion il est plus impossible encore d'y obéir, repartit vivement Mathilde. — Ma fille, lui dit l'archevêque, il faut un grand courage pour s'opposer à la volonté

des rois.—Ah! reprit-elle avec amertume, et comme entraînée par une force invisible, il en faut bien moins que pour renoncer à ce qu'on aime. »

Alors elle laissa tomber sa tête entre ses deux mains, et demeura ensevelie dans une longue méditation, pendant laquelle Bérengère et Guillaume gardèrent un profond silence. Il durait encore lorsqu'on vint avertir la reine que Richard la demandait. Arrachée alors à sa rêverie, Mathilde releva sa tête; son visage était plus recueilli, sa physionomie plus calme, et déjà on voyait qu'elle pourrait sourire encore; elle prit la main de la reine, et lui dit : « Je vous prie, attendez encore un moment. Mon père, continua-t-elle, je voudrais accompagner la reine, embrasser les genoux de Richard, le conjurer d'agir en cette occasion comme si je n'existais pas, comme si je n'avais jamais existé : il a promis ma main à quiconque ôterait la vie à Malek Adhel; mais, du moment que je m'ensevelis dans les ombres de la mort, ma main ne peut

plus être à personne, et le roi, n'ayant plus de prix à donner, n'aura plus de serment à recevoir.—Ma sœur, reprit Bérengère, attendez quelques jours encore; aujourd'hui vous ne feriez qu'irriter la colère du roi.—Vous m'aiderez à l'apaiser, répliqua Mathilde; vous qui devez la vie de votre époux à la générosité de Malek Adhel, ne parlerez-vous pas pour lui?—Je le ferai sans doute, dit la reine; mais je redoute l'effet de mes tentatives, car le courroux de Richard est un courroux terrible; il s'augmente et s'enflamme par tout ce qui tente de l'arrêter, et le projet de changer sa volonté est une témérité qu'il ne me pardonnerait peut-être jamais.—Écoutez, Mathilde, ajouta l'archevêque, ne précipitez point ainsi vos résolutions: les passions extrêmes veulent des partis violens; mais la sagesse ne commande que des mesures modérées: demeurez en paix, le moment n'est pas venu de voir votre frère; demeurez en paix, dis-je, car la vie de Malek Adhel n'est pas en danger. Enfermé dans les murs de Césarée, nos guerriers

ne peuvent l'atteindre, et ce n'est que quand les chrétiens mettront le siége devant cette ville, que le vœu formé contre sa vie pourra être rempli; mais ce siége n'est pas prêt à commencer encore : d'ici là je parlerai au roi; je ferai plus, je parlerai à Malek Adhel. — Vous, mon père? s'écria Mathilde dans un transport de surprise. — Oui, ma fille, et tel est mon devoir; s'il est vrai que quelques germes de vérité soient tombés dans l'âme de ce prince, Dieu m'appelle à les y développer : sa conduite à Césarée m'afflige, mais ne me décourage pas. Hélas! ils ne sont plus les temps heureux des subites et merveilleuses conversions : pour en opérer maintenant il faut une marche plus lente; Dieu ne daigne plus parler lui-même, et les raisonnemens qui sont la voix de l'homme doivent avoir moins d'effet que les miracles qui sont la voix de Dieu. Ma fille, je marcherai vers Césarée, je me présenterai devant les infidèles, je parlerai à Malek Adhel. — Mon père, s'écria la reine, votre charité vous égare, les infidèles vous char-

geront de chaînes ; peut-être même oseront-ils plus. — Ils ne l'oseront pas, reprit Guillaume plein d'une divine confiance : quiconque agit pour le ciel est protégé par le ciel. Dieu voit mes intentions, il les bénira ; et, s'il permettait que mon sang fût répandu, ce serait pour servir d'expiation, et racheter du péché l'âme que je vais lui rendre. Bienheureuse destinée qui, me faisant participer aux souffrances de mon Rédempteur, me ferait participer à ses mérites, et élèverait ma gloire au-dessus de toutes les gloires de la terre ! » Et, en parlant ainsi, aucun sentiment de vanité n'enflait le cœur de l'archevêque ; car il appartient à la religion, mais à la religion seule, d'exhausser l'homme au dessus de l'humanité sans lui donner d'orgueil. Mathilde était tombée à ses pieds ; elle s'écriait : « Homme divin, dirigez mes volontés, ordonnez à mon cœur, c'est Dieu qui vous inspire : me voilà prête à obéir. — Ma fille, reprit-il avec douceur et simplicité, promettez-moi de ne prendre aucune résolution importante avant mon re-

tour. Je le jure, répliqua-t-elle avec cet accent qui fait les inviolables sermens. — Eh bien, dit-il, mon enfant, soumettez-vous à la Providence. *Je vous laisse la paix; je vous donne la paix; je ne vous la donne point comme le monde, mais comme le ciel la donne; que votre cœur ne soit point troublé; qu'il ne craigne point, car je ne vous laisserai point sans appui, et je reviendrai à vous :* telles furent les paroles du Christ au disciple bien-aimé; appliquez-les sur votre cœur, elles en calmeront toutes les blessures. « Il dit, et, suivi de la reine, il sort de l'appartement de Mathilde, et se rend sous la tente de Richard. « Eh bien, s'écria le roi en le voyant, avez-vous disposé ma sœur à l'obéissance, et serai-je satisfait de ses résolutions? — Sire, répondit gravement l'archevêque, je lui ai défendu d'en prendre aucune jusqu'à mon retour. — Et où allez-vous? lui demanda Richard avec surprise. — Où le ciel me désigne un grand devoir à remplir, répondit Guillaume : je ne m'expliquerai pas davantage à présent; et comme

la reine est instruite de mon secret, je demande à votre majesté de vouloir bien ne pas user de ses droits, et de lui permettre de continuer à vous le taire. »

En achevant ces mots, l'archevêque se retira, laissant Richard dans une telle surprise, qu'elle balançait et dominait même son ressentiment; et, quand le soir fut venu, le digne apôtre du Christ, plein d'un zèle évangélique, sortit des portes de la ville et prit la route de Césarée. Vêtu des plus simples habits, dépouillé des marques de sa dignité, grand de ses seules intentions, il s'appuie sur son bâton blanc, et ne sent point la fatigue; car, selon la belle expression de Tertullien, quand l'âme est dans le ciel, le corps ne sent point ses chaînes; elle emporte avec soi tout l'homme; il marche au sein des ténèbres, éclairé de la lumière de sa bienfaisance; il marche seul, et ne s'effraie point : que peut craindre l'homme qui ne voit dans le passé et dans l'avenir que le bien qu'il a fait ou celui qu'il va faire? Il jette autour de lui de paisibles regards, et autour de lui

tout semble lui sourire et ne lui renvoyer que de doux souvenirs et de touchantes espérances ; car, semblable au signe de l'alliance, dont l'arc lumineux traverse les airs et repose en même temps aux deux bouts de l'espace, d'un trait aussi rapide, l'homme de bien s'élève vers Dieu, y puise la lumière, redescend la porter au monde, embrasse d'une seule pensée, l'un de son amour, l'autre de sa charité, et paraît dans l'univers moral comme ce lien brillant, mystérieux et sublime, qui unit le ciel et la terre, les faiblesses aux miséricordes, et rappelle aux hommes comment Dieu se venge et comment il pardonne.

CHAPITRE XXXIV.

Souvent, quand l'ombre et la fraîcheur commençaient à descendre sur la terre et à tempérer l'ardeur brûlante qui l'avait dévorée tout le jour, Mathilde, accompagnée de ses femmes, allait respirer sur le bord de la mer les émanations embaumées de la nuit ; plus souvent elle dirigeait sa promenade vers le tombeau de Montmorency : là elle se plaisait à s'entretenir, avec l'ombre de ce héros, des derniers vœux qu'il avait formés pour Malek Adhel ; elle invoquait son intercession auprès du Très-Haut, et osait tout en attendre. Dans ce lieu sacré, sa mélancolie prenait un caractère plus pieux et plus tendre, et des larmes plus abondantes soulageaient son cœur oppressé. Quelquefois elle montait sur la colline qui dominait le tombeau et la mer ; et, en découvrant cet espace sans bornes, qu'elle avait traversé pour venir chercher tant d'épreuves

et de douleurs, en revenant par la pensée vers l'asile solitaire où elle avait passé tant de jours paisibles, elle soupirait, elle gémissait, et cependant elle ne formait pas le désir de ne l'avoir jamais quitté : là, sa vie s'écoulait sans qu'elle la sentît, et on aime à sentir la vie : ses agitations, ses perplexités en nous déchirant nous attachent, et nous trouvons à nous plaindre une sorte d'attrait que nous ne trouvons pas au bonheur. Sans doute si la peine nous fait plus vivre que le plaisir, c'est qu'elle développe davantage et met plus en exercice tous les sentimens de notre cœur et les facultés de notre esprit. Dans la peine, la vie tout entière est devant nous : le passé avec ses regrets, le présent avec ses larmes, l'avenir avec ses espérances ; nous nous attendrissons sur nous-mêmes, nous sommes plus chers à ce qui nous entoure, et, en étant plus aimés, nous devenons meilleurs. C'est dans la peine que l'imagination s'élève aux grandes pensées de l'éternité et de la justice suprême, et qu'elle nous jette sans cesse hors de nous pour

chercher un remède à nos maux. Dans le bonheur nous sommes plus tranquilles, mais être tranquilles, être heureux, n'est pas notre destination sur la terre, et j'oserai même dire que ce n'est pas notre penchant. Ah! si la douleur attire le cœur de l'homme, s'il sent que c'est là son élément, c'est qu'elle n'a été donnée qu'à lui, c'est que seul, parmi les créatures, il a reçu le privilége de souffrir, et qu'il est fier de ce privilége, parce qu'il en aperçoit le but; car, je le demande, si Dieu n'avait pas jeté le malheur sur la terre, comment y aurait-il placé la vertu?

Oh! combien de fois, au milieu des rêveries que lui inspirait l'aspect de l'immense horizon, la vierge s'écria d'une voix plaintive : « Cloître saint, où mes sœurs m'attendent; toi, que j'ai quitté avec tant de larmes, et que je ne reverrai peut-être que pour en verser plus encore; retraite obscure, qui m'aurais mise à l'abri des orages, et où je serais sortie du monde sans l'avoir jamais connu; port

tranquille et inaccessible, où seraient venues échouer les passions, leur désespoir et leurs faiblesses; un jour plus tard j'aurais été ensevelie dans ton sein; mes vœux, comme une impénétrable barrière, se seraient placés entre les hommes et moi; j'aurais ignoré ce qu'il ne m'était pas permis de connaître; j'aurais ignoré les larmes que je verse, le repentir que j'éprouve, les désirs que je forme, le sentiment qui me consume: hélas! je n'aurais point aimé..... Et, à ces mots, si Mathilde s'arrête, si elle se penche vers les cendres muettes de Montmorency, c'est pour achever sans doute la fin de sa pensée, que le monde ne doit point entendre, et qu'elle n'ose révéler qu'à l'ombre auguste à qui elle attribue le pouvoir d'en obtenir le pardon devant Dieu.

Depuis le départ de l'archevêque, Mathilde avait évité les occasions de se trouver avec son frère, et Richard ne les avait pas cherchées; son ardeur guerrière l'emportait sur tout autre intérêt; et, en attendant que le siége de Césarée

l'appelât à déployer sa valeur, il allait chaque jour attaquer des postes sarrasins, et ne revenait jamais au camp que chargé de leurs dépouilles. Lusignan l'accompagnait toujours, et c'était toujours du même laurier qu'ils ceignaient leurs fronts victorieux. Fiers de leurs triomphes, enivrés de leur gloire, ils ne doutaient point qu'en ouvrant un plus grand champ à leurs exploits, ils ne le parcourussent sans obstacles : aussi pressaient-ils du même cœur et des mêmes désirs les préparatifs du siége de Césarée. Leur vaillance, leurs discours animaient tous les soldats : devant de tels héros, la terreur du nom de Malek Adhel commença à s'affaiblir ; et les croisés, bouillans de courage et d'espoir, ne délibérèrent plus, et marquèrent l'instant où toutes leurs forces réunies iraient attaquer Césarée.

La veille de ce grand jour, l'inquiète Mathilde était passée chez la reine pour savoir si elle n'avait reçu aucune lumière sur le sort de l'archevêque, et Bérengère n'avait pu lui en donner. Toutes deux

pleuraient ensemble sur ce silence et sur les combats qui allaient commencer le lendemain. L'image de Richard armé contre les murs défendus par Malek Adhel les troublait également ; il leur semblait toujours les voir opposés l'un à l'autre, se défier, se combattre, se déchirer. La reine, tremblante pour son époux, épouvantée de la valeur de son ennemi, priait Dieu de sauver Richard, et n'osait rien ajouter ; et Mathilde prosternée auprès d'elle, s'écriait tout en larmes : « O ma sœur ! prions pour Richard, mais prions aussi pour ceux qui ont plus besoin que lui encore des miséricordes du ciel. »

Tandis qu'elles élevaient ainsi vers l'Éternel leurs tendres cœurs et leurs mains innocentes, la clameur des instrumens de guerre redoubla dans le camp, et bientôt Richard parut devant elles, la tête désarmée et les yeux brillans de joie. « Femmes, leur dit-il, pourquoi pleurez-vous quand nous défendons votre foi, et quand la victoire nous couronne ? Aujourd'hui mon bras a détruit des milliers de Sarrasins, et

Lusignan s'est élevé au-dessus de sa valeur ordinaire. Suivis de peu de soldats, nous errions tous deux au-delà des bois qui ceignent le pied du Carmel, dans l'espérance que la fortune nous fournirait quelque occasion de faire éclater notre courage. Elle nous a favorisés au-delà de nos espérances : un convoi d'armes et de vivres, venant de Jérusalem, soutenu de trois mille Sarrasins, se dirigeait vers Césarée. La belle proie ! me suis-je écrié en regardant Lusignan. La veux-tu ? m'a-t-il dit ; je vais te la donner : c'est bien moins que je n'ai reçu de toi ; tu m'as promis ta sœur. Il dit, et se précipite ; je le suis. Étonnés de notre audace, les infidèles résistent à peine, ils abandonnent leurs trésors ; je les poursuis, je les taille en pièces ; Lusignan s'empare de leurs biens, et, en les ramenant au camp, y ramène l'abondance ; nous les abandonnons aux soldats, et maintenant ils en veulent davantage, et demandent le siége de Césarée : demain, demain nous y marcherons, et la victoire avec nous ; et

le sang de l'infidèle effacera mes affronts.... —O mon noble frère ! interrompt Mathilde en se jetant à ses pieds, parmi toutes les vertus qui remplissent votre âme, n'y a-t-il donc point de place pour la reconnaissance? — Jeune vierge, reprit-il d'un ton un peu sévère, n'oubliez pas que, depuis le jour où Malek Adhel a versé le sang des chrétiens devant Césarée, toute espérance de conversion a dû s'évanouir, et qu'il vous a été défendu de l'aimer. — Ah ! sire, s'écria-t-elle, c'est depuis ce jour que je lui dois la vie de mon frère; sans sa générosité je n'embrasserais pas maintenant vos sacrés genoux. Vos ordres, que j'honore et que je révère, pourraient-ils m'empêcher de conserver éternellement le souvenir de ce bienfait? » Ému de l'accent si tendre qu'elle avait mis dans cette réponse, Richard allait lui adresser des mots plus doux, lorsque Lusignan, accompagné de l'élite des chevaliers, se présenta dans l'appartement, priant la reine de l'excuser s'il se présentait chez elle sans permission, et lui donnant pour motif l'em-

pressement de tous les guerriers à rendre hommage au lion de l'Angleterre. Il fit à son tour le récit de la victoire du roi; il parla de Césarée, de Jérusalem; et l'image de tant de conquêtes, dont le bruit allait retentir dans toute l'Europe, enflamma l'âme de Richard d'une telle ardeur qu'il ne pouvait la contenir; et dans un tel moment, ne supposant pas qu'il y eût quelque chose au-dessus de la gloire et un intérêt plus puissant qu'elle, il ne pensa pas affliger Mathilde en lui disant: «Ma sœur, l'éclat de nos triomphes rejaillira sur vous; je jure que le vainqueur de Césarée recevra votre main sur les débris de cette ville en cendre. » Mathilde tressaillit; elle fut prête à avouer au roi le serment qui la liait à Malek Adhel, et l'irrévocable détermination où elle était de quitter le monde et de prononcer ses vœux dans le monastère du Carmel; mais, en se souvenant qu'elle s'était engagée avec l'archevêque à ne prendre aucune résolution importante avant son retour, elle garda le silence; il lui coûta beaucoup, car elle

craignait que le roi ne l'interprêtât d'une manière favorable à ses projets : mais dans ces temps antiques, les sermens garantis par le nom de Dieu étaient regardés comme si sacrés, qu'il fallait être réduit à de grandes extrémités pour oser s'en affranchir. Il y avait même des chevaliers qui, dans aucune situation, ne croyaient avoir le droit de les violer; leur fortune, leur vie, j'ai presque dit leur réputation, étaient à leurs yeux d'un moindre prix que l'innocence et l'honneur. Il leur suffisait des regards de Dieu et du témoignage de leur conscience pour demeurer inébranlables dans le sentier de la droiture : les jugemens des hommes les flattaient sans doute, mais ne payaient pas suffisamment leurs nobles sacrifices; ils les portaient à un tribunal plus élevé, car la piété seule s'est réservé le droit de récompenser dignement la vertu : aussi n'est-ce que dans les siècles religieux que la renommée fait entendre, avec le bruit des exploits éclatans, celui plus glorieux des actions héroïques et des sublimes dévouemens.

Le silence de Mathilde, qui laissait croire qu'elle pourrait accepter le vainqueur de Césarée pour époux, étonna la reine, satisfit Richard, et enflamma les espérances et la valeur de tous les prétendans à sa main : la promesse d'un royaume les eût laissés plus tranquilles; car l'ambition, toute puissante qu'elle peut être, n'allumera jamais les mêmes désirs, et ne fera jamais faire les mêmes prodiges que l'amour; et tous les guerriers qui entouraient la princesse jetaient sur elle des regards qui disaient assez que, pour l'obtenir, rien ne leur paraissait impossible. Cependant Lusignan s'écria que le titre de vainqueur de Césarée était un titre trop vague, puisque, se précipitant tous ensemble à l'assaut de cette ville mille guerriers pourraient le mériter. « Sire, continua-t-il, la plus grande gloire du monde n'est pas trop pour le prix que vous daignez y attacher; il faut, pour en être digne, une victoire éclatante, unique, dont aucune autre ne puisse approcher.—Eh bien! interrompit le duc d'Athènes, ne l'aura-t-il pas remportée celui

dont le bras arborera le premier l'étendard de la croix sur les murs de Césarée ? » Hangest de Coucy, le plus brave des chevaliers français depuis la mort de Montmorency, répondit au duc que, quiconque amènerait Saladin prisonnier à Ptolémaïs, aurait plus fait encore. « Saladin n'est pas le plus redoutable ennemi des chrétiens, repartit l'altier Lusignan ; ce n'est pas celui qui leur a fait le plus de mal, et sur qui ils ont le plus d'injures à venger ; ce n'est pas Saladin qui a porté le premier coup à la cité de Jérusalem ; ce n'est pas lui qui a déshonoré une princesse de mon sang ; ce n'est pas lui, qui, par de décevantes apparences a cherché à tromper les chrétiens ; ce n'est pas lui, enfin, qui a fait rougir le front de mon frère, et qui donnera le plus de gloire à son vainqueur....—Eh bien ! interrompit l'impassible Richard en saisissant vivement la main de Mathilde, c'est donc au vainqueur de Malek Adhel que je la promets une seconde fois.—Dites donc au vainqueur du héros qui vous a sauvé la vie, s'écria

la princesse indignée. » Mais aussitôt la confusion, la frayeur s'emparèrent d'elle. Son secret, qui devant tant de témoins venait de s'échapper de son cœur, lui causait une honte inexprimable; elle se précipita dans les bras de la reine, et Bérengère, qui s'aperçut du courroux que ces paroles excitaient dans l'âme de Richard, se hâta de l'apaiser en lui disant : « Sire, pardonnez à l'excès de l'amour fraternel, c'est lui seul qui a emporté Mathilde au-delà de sa réserve ordinaire; c'est à sa tendresse pour vous qu'elle proportionne sa reconnaissance pour Malek Adhel. » Richard sut gré à la reine d'avoir interprété de cette manière l'exclamation de Mathilde, et il feignit d'y croire afin que personne ne se crût le droit d'en parler autrement. « Ma sœur, lui dit-il, il ne faut pas que votre amitié pour un frère égare votre jugement : imitez-moi, et croyez que, quand je mets l'intérêt de la patrie et de la foi au-dessus de la reconnaissance, vous pouvez les y mettre aussi. » Peu de momens après la reine con-

gédia sa cour, et Mathilde se retira chez elle.

Accablée de tristesse, elle se jeta sur son lit; mais à peine le sommeil se fut-il emparé de ses sens, que les plus horribles fantômes vinrent la livrer à d'insupportables tourmens; elle croit voir Malek Adhel traîné dans la poussière, jeter vers elle des cris douloureux, et lui montrant le sang qui coule par flots de ses larges blessures, lui reprocher d'avoir laissé mettre un prix à sa mort; trois fois elle s'éveille et s'efforce d'écarter ces funèbres images; trois fois elle se rendort et les retrouve encore; ce n'est pas seulement le cadavre ensanglanté du prince qui la poursuit, c'est le barbare Lusignan, le foulant aux pieds avec orgueil; ce sont les plaies de Malek Adhel qu'elle compte; c'est une voix sépulcrale qui lui crie : « Que n'as-tu parlé? que n'as-tu avoué à ton frère le lien qui nous unit? il l'aurait respecté, il aurait retenu les bras qu'il encourage, et je ne serais pas tombé dans les gouffres éternels. » A ces mots, le

sommeil fuit de la paupière de Mathilde; frappée d'une inconcevable terreur, l'âme déchirée d'angoisses, elle se lève, s'écrie, s'épouvante de plus en plus ; car, tout éveillée qu'elle est, les mêmes images l'entourent, et maintenant son rêve ne lui paraît plus une vapeur fantastique, fruit d'un esprit toujours occupé de même objet, mais une révélation certaine du malheur qui l'attend. La profonde nuit où elle est lui paraît celle du tombeau; le silence qui règne autour d'elle, celui de la mort; une froide sueur coule sur tous ses membres : non, non, elle ne se rendra pas complice d'un meurtre; non, elle ne laissera pas croire que sa main sera le prix du sang de Malek Adhel; non, quand elle peut le sauver, une vaine crainte ne l'arrêtera pas; elle ira vers son frère, elle étendra vers lui ses mains suppliantes, elle révélera les secrets de son cœur; si c'est une honte que de les avouer, les taire serait un crime, et il vaut mieux rougir devant les hommes que devant Dieu. Le jour commence à paraître, et

le jour ne dissipe pas le fantôme ensanglanté de Malek Adhel, et il n'impose pas silence au bruit des abîmes de l'enfer qui s'ouvrent pour recevoir cette grande victime. La vierge n'hésite plus; elle part, ses frayeurs l'entraînent; elle oublie la promesse qu'elle fit à l'archevêque, ou plutôt elle croit qu'un devoir supérieur lui commande d'oublier celui-là : une âme tendre, ignorante et timide, est toujours superstitieuse; et, certaine que ses songes sont une voix du ciel, Mathilde se croirait réellement coupable de la mort de Malek Adhel, si elle ne lui obéissait pas.

Elle sort de son appartement, se présente aux gardes qui veillent devant la tente de Richard, et demande à parler à son frère. Étonnés de la voir à une pareille heure, ils balancent, mais n'osent refuser l'entrée à la sœur de leur souverain; ils la préviennent seulement que déjà les principaux chefs de l'armée sont réunis chez le roi. Elle les écoute à peine, franchit le seuil de la porte, entre chez Richard et tombe à ses pieds. Près de

lui étaient les ducs de Bavière et de Bourgogne et le roi de Jérusalem. Surpris à l'aspect de la princesse pâle, tremblante, en désordre, les cheveux épars, et portant dans ses regards l'effroi qui l'a agitée toute la nuit, ils accourent vers elle pour la relever; elle les repousse, serre les genoux du roi contre sa poitrine, et s'élevant au-dessus de toute crainte, elle dit : « Sire, daignez m'entendre, prenez pitié de mes frayeurs; cette nuit un songe horrible est venu jusqu'à trois fois m'épouvanter de son lugubre présage; il me semblait voir Malek Adhel couché sur la poussière, expirant, percé de coups, précipité dans les abîmes éternels, me reprocher sa mort, son irrévocable condamnation; il me criait, je crois l'entendre encore : Mathilde, pourquoi as-tu pressé ma mort? encore quelques jours, et Dieu m'aurait sauvé peut-être... Sire, vous avez promis ma main à son vainqueur, et moi, je jure une haine immortelle à quiconque portera le premier coup sur cette tête sacrée... — Mathilde,

qu'osez-vous dire?...» interrompit Richard enflammé du plus ardent courroux. Elle ne lui donna pas le temps d'achever, et reprenant la parole d'une voix élevée, les bras tendus vers le ciel et les regards supplians : « O mon frère ! il n'est plus temps de rien dissimuler, dit-elle ; au désert, Malek Adhel, pour me sauver la vie, me sacrifia la sienne : nous allions mourir ; en ce moment suprême, Dieu seul était mon appui et mon guide. Malek Adhel promettait d'être chrétien ; il reçut mes sermens ; je jurai de n'avoir jamais d'autre époux.» L'effort qu'elle venait de faire pour prononcer de telles paroles avait épuisé toutes ses forces ; elle retomba aux pieds du roi sans voix et sans couleur. Lusignan et le duc de Bourgogne s'empressèrent de la secourir ; elle repoussa le premier, et, soutenant sa faiblesse sur le bras de l'autre ; tremblante et les yeux baissés ; elle attendit la réponse du roi. Immobile d'étonnement et de colère, il regardait sa sœur comme ne pouvant croire ce qu'il voyait. A la fin il lui dit :

« Exécrables sermens ! criminelle de les avoir faits, criminelle de les tenir, est-ce la sœur de Richard, la fille de Henri II que je viens d'entendre ? Est-ce bien elle qui, éprise d'un vil Tartare, le choisit pour époux et ose me demander d'y consentir? —Non, sire, reprit-elle avec une dignité modeste, je ne vous le demande point; et, pour refuser de s'unir à un infidèle, votre sœur n'a pas besoin de vos ordres; non, Malek Adhel mahométan ne sera jamais mon époux : tel est mon devoir, et je le suivrai; mais après les sermens qui m'engagent à lui, mon devoir m'ordonne plus encore de renoncer à tout autre époux, et de dévouer ma vie entière à le sauver, si je puis, de l'éternelle réprobation. O sire ! j'en appelle à votre justice, à votre équité; après l'aveu que je viens de faire, m'est-il permis de vous laisser promettre ma main au vainqueur de Malek Adhel ? » Le roi ne répondit point; il se jeta sur un fauteuil, le visage caché dans ses deux mains. Lusignan s'approche de Mathilde, et d'une voix oppressée lui dit : « Vous

m'avez percé le cœur; mais si mon désespoir vous importe peu, regardez celui où vous avez plongé votre frère. Les voilà donc évanouies ces douces espérances de bonheur qui charmaient notre amitié et animaient notre valeur! Et pourquoi? pour un vain serment dont le chef de l'église pourrait aisément vous délier.—Oui, il le pourrait, s'écria Richard en se relevant tout à coup, car il fut prêté par la faiblesse; mais il ne pourrait me dégager de celui que je t'ai fait, ô Lusignan! car il fut prêté par l'honneur; et puisque l'imprudence de ma sœur ne te la rend pas moins chère, puisque tu consens à l'oublier....—Ah! que dites-vous, sire, interrompit Lusignan en se jetant aux pieds de Mathilde, si je deviens jamais possesseur d'un si précieux trésor, de quoi pourrai-je me souvenir, si ce n'est de bénir l'Eternel de l'inestimable bienfait que je tiendrai de vos bontés et de sa munificence! » Richard prit alors la main de sa sœur pour l'unir à celle de Lusignan; Mathilde le repoussa avec effroi. D'un ton sévère le

roi lui dit alors : « Ma sœur, obéissez, car votre pardon n'est que là. » Eperdue devant la colère de son frère, la timide vierge levait ses beaux yeux vers le duc de Bourgogne pour lui demander protection, lorsque le duc de Norfolk, capitaine des gardes du roi, se présenta à la porte, et dit : « Votre majesté excusera sans doute la témérité qui me fait interrompre une conférence importante, lorsqu'elle saura que je viens la prévenir sur un événement qui étonne et agite tout le camp. Déjà l'avant-garde de l'armée, conduite par Adam de Turenne, commençait à défiler, lorsqu'on a aperçu au loin dans la plaine un drapeau flottant dans les airs ; bientôt on reconnaît les armes du croissant ; un héraut s'avance seul ; il précède, lui dit-il, une brillante ambassade, chargée de propositions de paix de la part de Saladin ; c'est à vous, sire, qu'elle est principalement adressée, et je viens recevoir vos ordres. » A ces mots, Richard étonné regarde sa sœur, qui rougit et ne peut contenir l'excès de son émotion ; puis il

se tourne vers le duc de Bourgogne et le roi de Jérusalem, et leur dit qu'il ne croit pas qu'on puisse refuser d'entendre les propositions de Saladin. Outré de colère et de chagrin d'un contre-temps qui venait ruiner peut-être ses espérances, Lusignan répondit que, quelles que fussent ces propositions, il les rejetait sans les entendre, si la main de la princesse d'Angleterre en devait être le prix. — Mais votre majesté se souviendra, j'espère, repartit fièrement le duc de Bourgogne, que sa volonté n'est pas notre loi; que l'intérêt de la foi doit aller avant celui de son amour, et qu'en un mot le conseil des princes croisés a seul le droit de décider sur cet objet et de répondre à Saladin. » L'impatient roi de Jérusalem était prêt à répliquer d'une manière offensante; et, non moins impatient que lui, Richard s'écriait que seul il avait le droit de disposer de sa sœur, lorsque le duc de Bavière les interrompit par ces mots : « Eh quoi! nous ne connaissons pas encore les propositions du sultan, et déjà le ressentiment éclate

parmi nous ! Attendez du moins de les connaître avant de vous livrer à ces vaines altercations ; estimons-nous assez mutuellement pour croire que l'intérêt de la religion dictera seul notre réponse. » La sagesse du duc de Bavière prévalut. Lusignan, qui s'aperçut que Richard lui-même se rangeait de cette opinion, n'hésita pas à s'y conformer aussi ; il sentit bien qu'en insistant davantage il mettrait contre lui tout le parti sage de l'armée, et que, pour le gagner la force ferait bien moins que l'adresse. Ce dernier moyen, d'ailleurs, convenait si parfaitement à son esprit et à son caractère, qu'il n'eut aucune peine à s'y arrêter. Richard, touché de sa déférence et de son feint désintéressement, lui serra la main en lui disant de ne rien craindre ; puis il fit retirer Mathilde, et se tournant vers le duc de Norfolk, il lui commanda de faire avertir les princes et les chefs de l'armée que le conseil général s'assemblerait dans une heure pour écouter les propositions de Saladin.

CHAPITRE XXXV.

Qui pourrait exprimer toutes les espérances qui s'éveillent, tous les sentimens qui se pressent dans le cœur de Mathilde? Elle se demande quelle peut être la cause de cette ambassade solennelle, envoyée par Saladin aux princes croisés; et aussitôt elle a nommé tout bas Malek Adhel. Quel charme ce nom répand sur les pensées vagues et confuses qui se présentent à son esprit; cependant elle écarte toutes celles qui viendraient s'appuyer sur trop de bonheur, et s'efforce de ne point abandonner entièrement son âme à ces tendres rêves, à ces illusions ravissantes, que désormais elle sent bien qu'elle ne pourrait plus perdre qu'avec la vie.

Au milieu de ces tumultueuses agitations, elle implorait le retour de l'archevêque, et s'affligeait d'avoir manqué à la parole qu'il avait reçue d'elle. L'infraction d'un devoir s'expie toujours par une peine; Mathilde ne l'ignorait pas; et,

repentante de sa faute, elle demandait seulement à Dieu de ne pas appuyer sa verge sur la plaie la plus sensible de son cœur, en la punissant dans Malek Adhel. Tandis qu'elle pleure, craint, espère et s'accuse, sa bonne et fidèle Herminie de Leicester entre, et lui dit que, parmi les gens qui forment le cortége de l'ambassadeur, elle a reconnu un des plus fidèles serviteurs du prince Adhel. Mathilde l'interrompt vivement, et lui demande si elle lui a parlé. « Non, répond Herminie; le roi, votre frère, a défendu toute communication entre la suite de l'ambassadeur et les chrétiens, jusqu'à ce que le conseil des princes ait décidé sur les propositions de Saladin. » Herminie s'arrête, n'osant par respect en dire davantage si la princesse ne l'interroge pas. Mathilde se tait, l'extrême délicatesse de sa modestie ne lui permet pas de demander ce qu'elle voudrait savoir; mais l'attention qu'elle a prêtée au discours d'Herminie, ses yeux qui écoutent encore, disent assez que parler de Malek Adhel ne sera pas l'of-

fenser. La comtesse de Leicester croit avoir compris son désir ; mais cachant qu'elle l'a compris, elle lui dit : « Toutes secrètes que sont encore les propositions du sultan, on en parle dans le camp ; on dit que son envoyé Mohamed est chargé de demander la main de votre altesse pour Malek Adhel ; depuis deux heures il a été introduit devant le conseil secret qui se tient chez le roi votre frère, et rien n'a encore transpiré. » A ces mots, Mathilde détourne la tête, et cache entre ses deux mains son visage et son émotion ; la comtesse de Leicester demeure debout auprès d'elle et ne dit plus rien. Tout à coup retentit un bruit de trompettes et de tambours ; Herminie s'écrie : « Le conseil est terminé, et l'ambassadeur arabe retourne sans doute dans sa tente. La princesse ne change point d'attitude ; mais son silence a pris quelque chose de religieux ; on voit que si elle soupire, que si elle s'agite, Dieu règle encore ses mouvemens, et qu'au milieu des passions qui remplissent son cœur, cette grande pensée n'en

est pas bannie, et tempère moins la vivacité de ses désirs qu'elle n'en contient les écarts : cet amour si pur, mais si tendre, n'a point échappé aux regards d'Herminie ; elle voit que la princesse a besoin de l'exhaler ; mais elle est sûre qu'elle ne l'osera que devant Dieu seul ; alors elle se retire. Mathilde tombe à genoux : « O mon Dieu, s'écria-t-elle, Malek Adhel est-il à vous ? Mathilde sera-t-elle à lui ? » Elle n'a pas la force d'en dire davantage ; mais toute sa destinée est dans ces mots ; elle retombe à demi-couchée sur le fauteuil où elle était assise : à mesure que les heures se passent, son courage s'affaiblit, et la pensée de Malek Adhel s'empare de plus en plus de son imagination et de son cœur ; elle le voit avec ses vertus, son héroïsme, son regard étincelant de courage et d'amour ; elle ne retient plus sa tendresse : aimer Malek Adhel est la félicité suprême, la céleste volupté des anges ; aimer Malek Adhel est la seule éternité qu'elle demanderait, et il lui semble que s'il n'obtenait pas comme

elle et près d'elle un bonheur sans fin, Dieu lui-même n'aurait pas le pouvoir de la rendre heureuse. Jamais elle n'a laissé prendre une telle licence à ses sentimens ; ils sont de la passion, et ses chastes voiles sont trempés des larmes de l'amour. Un bruit soudain l'arrache à sa rêverie, la rappelle à elle-même; elle fait un cri, et se cache de peur qu'un regard jeté sur elle ne découvre l'état où elle est, et les secrets qu'elle vient de surprendre dans son cœur. C'est Bérengère qui entre ; c'est elle qui s'écrie : « Dans quel abattement vous trouvé-je ? vous pleurez quand tout vous prospère ! » Mathilde tressaille, lève la tête et la regarde avec étonnement, n'osant encore la regarder avec joie. Bérengère s'approche ; et, le front brillant d'allégresse, lui dit : « Reine de Jérusalem, venez que je vous salue.—Affreux titre, interrompit Mathilde, jamais on ne me verra assise sur le trône de Lusignan !—Que dites-vous, ma sœur? ce n'est pas Lusignan, mais Malek Adhel qui vous y place. » La prin-

cesse pâlit, tremble; elle ne peut croire ce qu'elle entend; et ce bonheur qu'elle a tant désiré, maintenant qu'il est devant ses yeux, l'intimide et la trouble. La reine lui prend la main, et ajoute d'un ton affectueux : « Ceci paraît un prodige, sans doute; mais, ma sœur, vous ne savez pas qu'il n'y en a point pour l'amour, qu'il ne connaît aucun obstacle, et que sa puissance est telle, que l'homme qui le porte dans son sein, semble ne marcher jamais qu'entouré de miracles. » Elle dit, la regarde et sourit. Mathilde ne peut sourire encore, trop d'agitations gonflent son sein; elle ne sait où elle est; c'est un monde nouveau qui vient de s'ouvrir devant elle, Malek Adhel le remplit; mais maintenant que l'amour est satisfait, l'innocence reprend tous ses droits, et ne permet pas à la princesse de se livrer au bonheur. Étonnée de son silence, la reine lui dit : « Eh quoi! Mathilde, quand la Providence change pour vous le cœur des rois et la marche ordinaire des événemens, afin de vous unir au héros que vous ai-

mez, vous demeurez interdite et ne la bénissez pas? » Ce mot rappelle Mathilde à la reconnaissance, mais en même temps à une pensée qui peut seule lui en inspirer une vive, pure et extrême. « O ma sœur! s'écrie-t-elle, vous ne m'avez pas dit que Malek Adhel fût chrétien.—Ce point est encore dans l'obscurité, répondit la reine.—Ah! répliqua-t-elle vivement, ne me parlez donc pas de bonheur jusqu'à ce qu'il soit éclairci. » Et versant un torrent de larmes, ce fut par sa douleur seulement qu'elle osa laisser voir tout le prix qu'elle attachait au bien qu'on venait de lui promettre. La reine lui dit alors : « Mathilde, cette disposition à repousser l'espérance et à douter des faveurs célestes, n'est-elle pas une ingratitude envers Dieu? —Peut-être en est-ce une, répliqua la vierge en essuyant ses pleurs.—Lisez ceci, ajouta Bérengère en lui remettant un papier; il vous apprendra qu'il dépend de vous peut-être de changer la face de cet empire. » Mathilde le prit; il contenait les propositions de Saladin en ces termes :

« Au nom du Dieu unique dont le règne » n'a point de fin, et de son prophète » Mahomet, qu'il a envoyé pour réfor- » mer la seule véritable loi, nous, très-il- » lustre sultan, défenseur de la parole de » vérité, ornement de l'étendard de la » foi, roi des musulmans, serviteur des » deux villes saintes, la Mecque et Médine, » Saladin, fils d'Ayoub, faisons savoir » aux princes unis par la loi du Christ, » que nous avons donné au très-grand et » très-noble Malek Adhel, notre frère, la » colonne de notre empire, le royaume » de Jérusalem, toute la Judée, et plu- » sieurs villes importantes de la Syrie; » mais que tous ces vastes états ne pou- » vant le satisfaire si la princesse d'Angle- » terre n'y règne avec lui, nous pro- » posons cette alliance comme le gage » d'une paix éternelle entre l'Orient et » l'Occident; nous consentons qu'une » reine chrétienne soit assise sur le trône » de Jérusalem, et que, par sa présence » et sa protection, elle ranime son peuple » abattu et entretienne l'union entre les

» musulmans et les chrétiens ; nous de-
» mandons seulement qu'elle nous apporte
» pour sa dot Ptolémaïs la superbe. A ce
» prix nous permettons qu'elle consacre
» à son culte le temple de la Résurrec-
» tion (1) ; nous lui restituerons ses mo-
» nastères ; nous permettrons à tous vos
» pèlerins de visiter la ville sainte (2), et
» nous garderons une paix inviolable ;
» mais si vous nous renvoyez notre am-
» bassadeur avec un refus, loin de vous
» craindre, nous irons au-devant de vous,
» et Dieu, par sa suprême puissance, nous
» accordera la victoire. Deux fois la chré-
» tienté entière s'est soulevée contre nous ;
» vous n'ignorez quel a été l'effet de cette
» double entreprise. Depuis ce temps, Dieu
» a bien augmenté notre puissance et di-
» minué la vôtre, nous avons conquis tous
» vos états ; tous les princes musulmans
» sont nos vassaux ; tous les sultans nos
» tributaires ; si nous mandions même au
» calife de Bagdad (que Dieu comble de

(1) Le saint sépulcre.
(2) Jérusalem.

» bénédictions !) de nous amener des trou-
» pes, il descendrait de son trône sublime
» pour accourir au secours de notre hau-
» tesse. Décidez donc si vous voulez la
» paix ou la guerre; et si Dieu a résolu
» votre ruine dans ses décrets éternels,
» venez, nous marcherons à votre ren-
» contre à la tête de tous les différens peu-
» ples qui composent notre empire, dont
» cette lettre ne pourrait contenir les noms
» et qu'aucune mer, aucun désert, au-
» cun obstacle ne sauraient arrêter. »

Mathilde lut deux fois ce papier avec la plus grande attention; quand elle eut fini, elle pencha sa tête sur l'épaule de la reine, et, d'une voix pleine de tristesse, elle lui dit : « Savez-vous la réponse que le conseil a fait à ces propositions?—Elles y ont produit d'abord la plus violente altercation, répondit Bérengère; la majorité du conseil s'est prononcée en leur faveur; mais le roi de Jérusalem les a rejetées avec une audacieuse fureur. Richard l'a soutenu; la querelle s'est enflammée; les cris, les menaces, les injures remplissaient le conseil; nulle parole de sagesse ne s'y faisait

entendre, et on voyait bien que l'archevêque de Tyr était absent. Le parti le plus nombreux était pour le sultan; le parti le plus violent était contre. Cependant, au milieu de cette effroyable agitation, Lusignan se tait tout à coup; on s'en aperçoit, on s'en étonne. Il s'approche de Richard, l'entretient à voix basse, et demande ensuite à être entendu de l'assemblée; elle y consent, et l'écoute en silence. Princes, dit-il, c'est un royaume qu'on me demande de céder à Malek Adhel; c'est bien plus qu'un royaume encore, c'est la beauté dont le roi d'Angleterre m'avait promis la main : cependant, tout grands, tout cruels que sont ces sacrifices, si la religion m'ordonne de les faire, je suis prêt à obéir; mais, pour m'y résoudre, il faut que je sois sûr qu'elle me l'ordonne en effet; et comment puis-je l'être, à moins que Dieu ne l'ait décidé par la voix de ses ministres? Je demande donc que la réponse aux propositions de Saladin soit suspendue jusqu'à ce que le conseil des évêques, présidé par le légat du pape, ait prononcé sur cette ques-

tion; savoir, si c'est un avantage pour le christianisme d'abandonner Jérusalem à un prince musulman, et s'il est permis à une fille du sang royal d'Angleterre, de jurer obéissance et soumission à un infidèle. Il y avait dans ce discours de Lusignan une apparence de modération qui lui a ramené tous les esprits, et son opinion a paru si sage et si désintéressée, que le conseil l'a adoptée d'une voix unanime. On a donc conclu que les évêques ayant seuls le droit de décider sur une matière où la religion était compromise, jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur avis, on demanderait à Saladin un délai et une trêve. Et vous pensez bien, ma sœur, que, puisqu'on les laisse libres de décider sur ce point, ils n'hésiteront pas à accepter une alliance qui rendrait à la vraie foi une partie de son antique puissance; ne verront-ils pas que de ce trône sacré où la pieuse Mathilde sera assise, partiront des rayons de lumière qui se répandront de jour en jour sur l'Orient...? —Ah! que Malek Adhel puisse en être

éclairé! interrompit la princesse, je ne puis former d'autres vœux ni désirer davantage. Mais dites-moi, ma sœur, savez-vous si cette ambassade est un effet de la présence de l'archevêque de Tyr à Césarée? Si je croyais que son influence eût dicté ces propositions, je n'aurais plus aucun doute, aucune inquiétude; je serais assurée des dispositions de Malek Adhel. — On ne dit rien de Guillaume, reprit la reine; il paraît même qu'on ne l'avait point vu encore à Césarée lorsque Mohamed en est parti. » La princesse leva ses mains et ses yeux au ciel avec une tendre et profonde mélancolie, et se demandait au fond de son cœur comment Dieu, qui peut tout, tardait tant à appeler Malek Adhel à lui.

« En revenant du conseil, continua Bérengère, mon époux était pensif et silencieux; il n'a pas ouvert la bouche une seule fois durant tout le temps que le duc de Bourgogne m'a fait le récit des agitations de l'assemblée; mais, quand il a été terminé, il s'est approché de moi, m'a re-

mis ces dépêches, m'a engagée à passer chez vous pour vous les communiquer, en ajoutant qu'il viendrait bientôt vous en parler lui-même.—Mon Dieu! s'écria Mathilde, cette complaisance de Richard cache assurément quelque mystère: se pourrait-il que Lusignan eût obtenu de sa loyauté, de sa franchise, de savoir dissimuler comme lui? Ce conseil des évêques, assemblé par l'artificieux roi de Jérusalem, me trouble, je l'avoue; et rien de bon, de favorable, ne me paraît devoir être le fruit des propositions de Lusignan. Mais, ma sœur, sans l'archevêque de Tyr, ce conseil osera-t-il se former? Sans la voix de Guillaume, osera-t-il prononcer?—Lusignan demande avec instance qu'il ne soit pas attendu; il redoute cette prévention qu'en dépit de toute sa piété, Guillaume n'a pu s'empêcher de concevoir en faveur de Malek Adhel.—Éternel, s'écria la princesse, quand la gloire, le flambeau de votre église ne peut s'empêcher de s'intéresser à ce grand prince, mon faible cœur est-il donc si coupable de n'avoir pu lui

résister? » Les paroles qu'elle allait ajouter demeurèrent tout à coup suspendues sur ses lèvres, parce que la porte s'ouvrit, et que Richard parut devant elle. Son regard était inquiet et sévère; il se promena long-temps en silence, comme méditant ce qu'il allait dire : à la fin, il s'arrêta devant sa sœur, qui baissait les yeux, et lui dit : Mathilde, lorsque je quittai l'Europe, que j'abandonnai mon royaume, ce fut pour venir ici arracher le tombeau du Christ des mains des infidèles, et pour le remettre entre celles des chrétiens. Dans l'île de Chypre je connus Lusignan; je fus touché de ses malheurs; je jurai de lui rendre sa couronne, et ce serment fut scellé par la foi d'amitié et de fraternité d'armes. Que me propose-t-on aujourd'hui? D'être parjure à cette foi sainte et sacrée, d'abandonner mon ami, mon frère à son malheur; de consentir à le voir dépouillé de ses droits, et à en revêtir moi-même un prince musulman! Ce n'est pas tout : il faut que nous rendions aux infidèles cette Ptolémaïs conquise par tant de travaux; et enfin

que ma sœur, mon propre sang, issue de la noble race des Plantagenets, s'allie à celle d'un Arabe vagabond : l'honneur, le fier honneur me permet-il d'endurer de tels affronts ? Quoi ! dans toute l'Europe on dira que ce Richard, qui était venu menaçant et terrible, dont l'épée était la consolation de Jérusalem et l'effroi de l'Orient, s'est retiré honteusement à la première proposition de Saladin ; et je le souffrirais... » Il s'arrêta, comme oppressé de colère ; la reine et la princesse gardèrent le silence. Après une assez longue pause, il ajouta : « Ce que les instances de tout le camp ne m'auraient pas fait faire, Lusignan l'a obtenu : sa générosité ne lui a pas permis d'écouter son intérêt, ne lui a pas permis même de me le laisser défendre ; et, si j'ai cédé, je l'avoue, ce n'a été que pour mieux faire éclater une générosité si héroïque. Il a voulu que le conseil des évêques décidât une question que notre épée aurait bien mieux décidée : j'y ai consenti. Mathilde, un si grand exemple ne sera pas perdu pour

vous, sans doute; il vous apprendra tout ce qu'un pareil sacrifice, de ma part et de la sienne, exige de déférence de la vôtre; il vous apprendra jusqu'à quel point on peut plier quand l'intérêt de l'état l'exige; il vous apprendra que, si des sermens prononcés au nom de l'amitié et de l'honneur ont pu céder à de plus grands devoirs, ceux arrachés par l'amour à la faiblesse y doivent plus céder encore; il vous apprendra enfin le seul parti qui vous restera a prendre si le conseil des évêques refuse l'alliance proposée. Vous vous souviendrez qu'ayant le pouvoir de me faire obéir, je n'ai pas voulu en user; que l'impétueux mouvement de ma volonté a pu s'arrêter, et les plus chers sentimens de mon cœur se soumettre; et, qu'après un si grand effort sur moi-même, si vous ne l'imitiez pas, si, loin de vous en montrer digne, vous hésitiez seulement un moment à reconnaître mon autorité et à accepter le choix que j'ai fait pour vous, il n'y aurait point de témérité plus grande ni d'ingratitude pareille à la vôtre. »

Il se tut. Mathilde baissa les yeux, et ne répondit point. Quoique touchée de certaines paroles de son frère, quoique surprise de l'apparente générosité de Lusignan, elle sentait bien qu'aucun événement ne pourrait jamais lui donner ni le courage ni même la volonté d'accepter pour époux un autre homme que Malek Adhel; mais, si elle avait assez de fermeté pour s'attacher invariablement à cette résolution, elle n'en avait pas assez pour oser le dire au roi. Bérengère, pour lui sauver l'embarras d'un silence qui commençait à déplaire à Richard, demanda à celui-ci, d'une voix timide si le conseil des évêques s'assemblerait bientôt, ou s'il attendrait le retour de Guillaume. « Vous, qui savez où il a été porter la parole du Christ, reprit-il avec une sorte d'amère ironie, vous pourriez nous dire sans doute si l'importance de sa mission le retiendra long-temps; mais le secret que vous avez promis ne vous permettant pas de nous éclairer là-dessus, il a fallu agir au hasard, et nous avons résolu

que si, dans huit jours, Guillaume n'était pas de retour, le conseil des évêques s'assemblerait sans lui. » Il s'arrêta encore en regardant fixement Mathilde, et comme attendant une réponse; elle n'en fit point: alors il ajouta: « Vos espérances sont bien silencieuses, ma sœur; peut-être que pour l'intérêt de votre gloire eût-il été convenable que vos craintes l'eussent été autant ce matin. Vous avez fait une grande imprudence en engageant votre foi à Malek Adhel, une plus grande en l'avouant publiquement; cependant, à cause de l'amour que je vous porte et de votre extrême jeunesse, je puis vous pardonner: mais, ma sœur, dans le rang où vous êtes, songez que tous les regards sont sur vous; qu'une imprudence de plus serait sans excuse, et que le monde et moi ne vous la pardonnerions jamais. » Il sortit alors, en la prévenant qu'il désirait qu'elle parût le soir chez la reine: à cet ordre-là elle pouvait obéir, et, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, elle obéit. Avec un esprit inquiet et un cœur agité, il fallut se

résoudre à écouter tous les propos que faisait naître la nouvelle du jour, et s'efforcer d'y répondre. Les uns, pleins d'admiration pour elle et pour Malek Adhel, applaudissaient à l'alliance proposée et au triomphe de sa beauté; d'autres, curieux et malins, cherchaient à pénétrer son secret; les femmes la regardaient avec envie, Richard avec froideur, Bérengère avec une tendre pitié : tous les chevaliers qui avaient brigué sa main laissaient éclater leur colère par des plaintes et des menaces; les évêques, silencieux et graves, refusaient de répondre à toutes les questions relatives au jugement qu'ils devaient porter, et imposaient à leur physionomie la même réserve qu'à leurs discours, afin qu'on ne pût seulement soupçonner ni pressentir leur opinion sur cette grande affaire. Lusignan, appuyé sur le dossier du fauteuil de la princesse, paraissait plongé dans une profonde tristesse, et voyait avec plaisir que sa résignation, sa générosité et sa douleur produisaient l'effet sur lequel il avait compté, en inspirant

pour lui un intérêt général. Nul homme n'avait naturellement moins de grandeur d'âme que Lusignan, mais nul ne savait mieux que lui combien elle pouvait être utile en certaines occasions ; et ce n'était pas la première fois que, magnanime par artifice, il eût calculé que, pour obtenir beaucoup, il fallait avoir l'air de tout céder. Le matin, il s'était bien aperçu que la grande majorité du conseil lui était contraire ; qu'en persistant à rejeter tout accommodement avec Saladin, il aliénait les esprits de plus en plus ; que Richard seul ne le soutiendrait pas contre toute l'armée, et qu'enfin le parti le plus sûr pour son intérêt même était de consentir à abandonner tous ses droits. En faisant ce sacrifice lui-même avant qu'il lui fût proposé, avant que le conseil le lui eût prescrit, il s'élevait dans l'estime de tous les croisés, il devenait plus cher à Richard, et peut-être touchait-il le cœur de Mathilde : ce n'est pas tout, dans ce conseil des pères de la foi, il allait avoir pour lui le secours du temps et de l'intrigue, deux puis-

sances dont il savait si bien disposer, que, quand il se voyait maître d'en faire usage, il était presque sûr d'être maître de tout.

Mais de toutes les choses du monde celle qui est le plus hors de la portée de l'artifice, c'est un cœur simple : il y a dans un cœur simple un instinct de droiture qui repousse la fraude et ne peut être gagné par elle; aussi Mathilde pouvait bien croire à la générosité de Lusignan, mais non en être touchée; et jusque dans la profonde affliction qu'il montrait, il lui inspirait une répugnance qu'elle aurait pu se reprocher peut-être, mais qu'elle n'aurait pu vaincre. Penché derrière le siége de la princesse, il lui disait : « Ah ! madame, si Malek Adhel ne m'avait demandé que de lui céder mon royaume, et que je pusse espérer qu'un amour comme le mien suffît à votre ambition, vous n'auriez qu'un mot à dire pour me faire abandonner tous mes droits. — Sire, reprit-elle froidement, et sans le regarder, comment Malek Adhel a-t-il pu vous demander de lui céder Jérusalem et ma main, puisque Jérusalem

est à lui, et que ma main n'est qu'à moi ? » Elle dit, et, pour fuir un amant qu'elle déteste, elle se lève et s'approche de la reine, qui causait avec le légat du pape. Lusignan la suit encore; et, craignant qu'elle n'adresse quelques prières à ce vénérable représentant du chef de l'église, il s'adresse à lui en ces termes : « Que votre éminence se trouve sur ses gardes et s'éloigne de cette dangereuse beauté, car il découle de ses lèvres une irrésistible éloquence; et se permettre d'écouter la princesse Mathilde, c'est s'exposer à ne pouvoir obéir qu'à elle. — Vous nous offensez tous deux, sire, reprit le légat d'un air grave; la princesse est aussi loin de m'adresser une demande que je ne dois pas entendre, que je le serais d'y répondre si elle osait me l'adresser. — Et j'ajouterai, interrompit Mathilde un peu amèrement, que votre majesté a bien su se garantir de cette soumission dont elle parle; car, en effet, s'il suffisait de m'écouter pour m'obéir, depuis long-temps elle aurait cessé de m'adresser ses vœux. » Lusignan

allait répliquer ; elle ne le permit pas : impatiente de se retrouver avec ses pensées et ses espérances, elle demanda et obtint de la reine la permission de se retirer ; et, en profitant aussitôt, elle s'éloigna sans daigner tourner la tête vers Lusignan, qui lui demandait en grâce de l'écouter un moment.

CHAPITRE XXXVI.

MATHILDE, retirée au fond de son oratoire, dont les croisées donnaient sur le rempart, se livrait sans témoins aux espérances qui s'ouvraient devant elle et aux sentimens dont il allait peut-être lui être permis de s'honorer; elle se rappelait en rougissant, mais enfin elle se rappelait cette pompe nuptiale qui avait couronné l'hymen de Bérengère, ce serment d'un éternel amour, prononcé par la reine avec tant de joie, et cette joie commençait à moins étonner l'innocence de Mathilde. En ce moment son imagination perçant au-delà des abîmes de la mort, y retrouvait l'amour et Malek Adhel, et se perdait dans des extases et des félicités dont la réalité n'appartient qu'au ciel, mais que Dieu a permis à l'homme de concevoir, afin qu'il ne pût jamais douter que le ciel existe; car ce serait une trop grande impiété de croire que l'homme peut imaginer plus que Dieu n'a pu faire.

Depuis près d'une heure elle était plongée dans un torrent d'ineffables rêveries, lorsque la comtesse de Leicester entra d'un air troublé pour lui dire qu'un Arabe inconnu était à sa porte, et demandait à lui remettre des lettres de la part du prince Adhel. Mathilde lui ayant dit de les prendre, la comtesse ajouta qu'il refusait de les lui confier, et ne voulait les donner qu'à son altesse. « Faites-le donc entrer, répliqua vivement Mathilde, car il est tard; l'heure où l'on ferme les portes de Ptolémaïs ne va pas tarder à sonner, et cet Arabe serait perdu si on le trouvait encore dans la ville après cet instant. » Herminie sortit et revint aussitôt avec le soldat musulman, dont la visière était baissée et la contenance mystérieuse. La princesse l'interrogea avec un peu d'émotion; il ne lui répondit point. Étonnée de ce silence, l'attribuant à la présence d'Herminie, elle lui fit signe de se retirer. A peine le musulman se vit-il seul avec elle, qu'il se précipita à ses pieds en s'écriant d'une voix qui retentit jusqu'au fond du cœur de la vierge : « Enfin je la

revois, et Mathilde m'est rendue!—O Dieu suprême! interrompit la princesse éperdue, si c'est une illusion qui m'abuse, si ce n'est pas lui que j'entends, si mon imagination troublée se figure ce qui n'est pas, ôtez-moi la vie, mais ne m'ôtez pas mon erreur. » Malek Adhel ne lui répond point; il est trop ému pour pouvoir parler : il jette son casque, se montre aux yeux de Mathilde; elle reconnaît le visage où l'amour a placé toutes ses flammes; la surprise, la joie l'ont frappée droit au cœur, et dans ce saisissement qu'elle éprouve, il lui semble qu'elle va mourir. A l'aspect d'une si vive émotion, Malek Adhel sent exalter la sienne jusqu'au délire; il presse contre son sein la beauté qu'il adore; mais Mathilde frémit et résiste, car la pudeur demeure encore lors même que la raison n'y est plus. A cet instant, du temple voisin, le son d'une cloche qui s'ébranle pour appeler les chrétiens à la prière remplit la vierge d'une sainte frayeur : « Malek Adhel! entends-tu cette voix, s'écrie-t-elle? c'est celle de Dieu même!—O Mathilde! répond-

il d'un ton passionné, en opposant toujours ton Dieu à ma félicité, tu veux donc me le faire haïr ? — Insensé ! qu'as-tu dit? moi, te le faire haïr ! Mon Dieu, vous le savez, si je vous ai jamais demandé d'autre grâce que de vous révéler à lui ; mais parlez, Malek Adhel, apprenez-moi par quel prodige vous êtes ici : est-ce l'archevêque de Tyr qui vous envoie? vous a-t-il rencontré à Césarée ? ses paroles sont-elles entrées dans votre cœur ?—Je ne sais ce que vous voulez dire, Mathilde, reprit le prince ; je n'ai point vu l'archevêque ; il n'est point à Césarée, et ce n'est pas lui, mais le seul amour qui me conduit à vos pieds. Nul mortel sur la terre ne me sait ici ; mon frère lui-même n'en est pas instruit : généreux, mais fier, Saladin n'aurait pas permis que je vinsse essuyer ici l'affront d'un délai..... Mais je n'ai pu attendre loin de vous une réponse d'où dépend ma vie ; je n'ai pu résister à l'espoir de vous voir un moment ; sous l'armure d'un simple soldat, ignoré même de Mohamed, je suis venu à sa suite, tandis

que le sultan me croit occupé à visiter Ascalon et Jaffa.—Vous savez, lui dit la vierge en rougissant, quelle a été la réponse des princes aux propositions de Saladin?—Je sais, répliqua-t-il avec impatience, que Lusignan, dont la téméraire audace ose aspirer à votre main, a obtenu que le conseil de vos évêques déciderait seul sur ce point; je sais que votre frère s'est déclaré contre moi, qu'il soutient, qu'il protége les présomptueuses espérances de Lusignan. Peut-être son ascendant sur l'esprit de vos évêques décidera leur réponse; peut-être rejetteront-ils les propositions de Saladin; peut-être, Mathilde, vous ordonneront-ils de trahir la foi que vous m'avez jurée. » Et il s'arrêta comme pour contenir la douleur terrible que cette seule pensée lui causait; puis il ajouta d'un ton plus doux : « S'ils vous l'ordonnaient, Mathilde, dites-moi, quel parti prendriez-vous? A ces mots, elle se prosterna devant l'image du Christ, et obligeant le prince à l'imiter, elle répondit : « C'est au nom de cet objet de mon

immortelle vénération que je renouvelle le serment de n'être jamais à d'autre qu'à vous.—Mathilde, interrompit-il vivement, ce n'est pas assez, il faut que tu me jures d'être à moi.—Je le veux, s'écria-t-elle; donne-moi ta main. » Surpris et charmé, Malek Adhel la donna; elle la prit, et la posant, unie à la sienne, sur le livre des évangiles, elle ajouta avec un vif enthousiasme : « Me voici prête à m'unir à toi, Malek Adhel, pour la vie, pour l'éternité; je n'attends qu'un mot : es-tu à mon Dieu? » Troublé, hors de lui, le prince s'écrie : « Mathilde, que me demandes-tu? —Mon éternelle félicité et la tienne, répondit la vierge avec des regards divins, voudrais-tu me les refuser? » Peut-être allait-il céder; peut-être allait-on voir dans l'espace de peu d'instans la religion deux fois victorieuse, se servir, pour éclairer un infidèle, de ces flammes d'amour dont elle venait de triompher; mais le bruit d'une marche précipitée vint effrayer la princesse, et Malek Adhel avait eu à peine le temps de remettre son casque, lorsque

Herminie parut : « Madame, dit-elle, les portes de la ville viennent d'être fermées; le roi de Jérusalem, en faisant sa ronde autour des remparts, prétend avoir entendu dans vôtre appartement le son d'une voix étrangère; les gardes qui veillent ici près l'ont assuré qu'un musulman avait été introduit chez vous, et qu'il n'en était pas sorti encore. Alors il est venu à votre porte; il y est; il veut entrer; il veut savoir, dit-il, quel est l'audacieux qui ose vous entretenir à une pareille heure, et enfreindre ainsi la règle qui défend à tout mahométan de demeurer, après la nuit, à Ptolémaïs?—Eh bien! s'écria Malek Adhel, incapable de se contraindre davantage, qu'il paraisse, qu'il vienne assouvir l'impatience que j'ai de verser son sang! » Herminie fit un cri de surprise en reconnaissant le prince. « Que fais-tu, Malek Adhel, s'écria Mathilde dans un trouble inexprimable? veux-tu me perdre par un pareil éclat? Ah! si ma gloire t'est chère, garde-toi de te faire connaître; suis Herminie, elle va te con-

duire hors d'ici ; si tu rencontres Lusignan, tu lui diras que tu ignorais la loi qui interdit aux musulmans de rester dans Ptolémaïs après la nuit ; tu lui diras que c'est en mon nom que tu demandes grâce ; s'il s'emporte et ose te menacer, je jugerai de ton amour par le silence que tu garderas. » Le prince lui serra la main avec une vivacité passionnée, et répondit : « Tu me demandes de préférer ton honneur au mien ; je promets de t'obéir, Mathilde, et je te laisse avec ce souvenir ; il te dira ce que je dois attendre de toi un jour. »

En prononçant ces paroles il s'éloigne ; Herminie le suit ; à la dernière porte, il trouve le roi de Jérusalem à la tête de ses soldats, qui l'arrête et lui dit : « Présomptueux Arabe, d'où te vient tant d'audace, d'oser rester dans Ptolémaïs, et surtout chez la princesse d'Angleterre, après une pareille heure ? Sais-tu que c'est un crime qui mérite la mort ? » Le prince répondit avec une émotion, que chacun attribua à la crainte du châtiment : « Je suis Sarrasin, arrivé depuis peu d'heures

dans les tentes de Mohamed, j'ignorais la règle établie à Ptolémaïs, j'étais chargé par Malek Adhel de lettres pour la princesse Mathilde : je suis venu obéir à mon maître. — Ah ! ne fût-ce qu'à cause de ce maître abhorré ! repartit Lusignan d'un air furieux, je veux te punir de manière à lui apprendre le sort que je lui réserve à lui-même. — Je ne vous le conseille pas, reprit fièrement Malek Adhel ; car le ciel qui alluma dans son sein le feu du courage et lui fit un cœur incapable de crainte, pourrait bien l'amener ici pour vous apprendre à vous-même, au milieu de vos amis, au milieu de vos soldats, comment il traite ceux qui l'offensent par leurs discours insolens et leurs prétentions orgueilleuses. — Vil Sarrasin ! interrompit le roi de Jérusalem en frémissant de rage, crois-tu que je supporte patiemment les insultes d'un misérable tel que toi ? Soldats, qu'on le charge de chaînes à l'instant, qu'on le jette au fond d'un noir cachot jusqu'à ce que son maître vienne le réclamer ; nous verrons alors comment

il recevra la réponse que je lui prépare, et si cette épée, que je ceignis pour le fils de Marie, ne me fera pas raison de cet odieux musulman. — Si les combats vous plaisent autant qu'à lui, repartit Malek Adhel, et si la mort ne vous effraie pas, je vous offre le combat et la mort : venez à l'instant même ; les ténèbres de la nuit ne vous garantiront pas ; en dépit d'eux, mon épée saura bien trouver votre cœur. — Crois-tu donc, reprit Lusignan avec dédain, que j'abaisserai la majesté royale jusqu'à me mesurer avec un si abject ennemi ; va, demain, à la face de tout le camp, et aux yeux de Mohamed lui-même, un supplice infâme expiera ta témérité et me vengera de tes insultes. » Il dit, et ordonne qu'on le charge de fers : Malek Adhel saisit son épée avec un mouvement qui décèle un héros. Lusignan le regarde, s'étonne et lui dit : « Qui es-tu pour songer ainsi à te défendre ? » Si Malek Adhel n'eût exposé que sa vie, il n'aurait répondu qu'en attaquant Lusignan ; mais exposer le secret de Mathilde, il ne le

voulait pas. Cependant, en se laissant enchaîner, il serait inévitablement reconnu et c'était encore désobéir à Mathilde. Dans cette alternative, il osa se confier à son rival : « Ecoute, lui dit-il tout bas, je suis Malek Adhel; si je ne charge pas mon épée de te l'apprendre, c'est afin de prévenir un éclat qui offenserait celle à qui nous avons dévoué notre vie; et, selon l'usage que tu feras du secret que je remets à ta foi, je verrai si tu es digne du nom de chevalier et de l'estime d'un rival qui te hait. — Je te hais mille fois davantage, reprit Lusignan d'une voix altérée par la colère; et il ne faut pas moins que mon respect pour l'illustre Mathilde pour me forcer au silence, contenir ma colère et suspendre ma vengeance. — Pour peu que tu sois pressé de l'assouvir, repartit Malek Adhel, je ne te la ferai pas attendre : trouve-toi demain, au soleil couchant, dans le bois de sycomores qui s'étend le long de la mer du côté de la porte de Nazareth, et la vie de l'un de nous y restera. » Pour toute réponse le roi de Jé-

rusalem lui serra la main, et élevant la voix, il dit à ses soldats qu'il était satisfait des excuses de cet esclave, qu'on pouvait le reconduire hors des portes de la ville, et qu'il leur ordonnait de garder le silence sur cette aventure.

Sans se montrer, Herminie avait entendu toute cette scène, et elle vint la raconter à sa maîtresse aussitôt qu'elle eut vu le prince en sûreté. Mathilde devina aisément quelles paroles Malek Adhel avait dites en secret à Lusignan; elle savait trop que la fière arrogance de ce dernier n'aurait pas fait grâce à un soldat qui venait de l'insulter, si ce soldat, en se faisant connaître, n'eût, par cette haute preuve d'estime, forcé Lusignan à se montrer digne de l'avoir reçue. Mais elle était pour le moins aussi sûre que l'un n'avait pu se résoudre à plier, et l'autre à se taire que dans l'espérance de venger promptement leurs affronts. Elle ne pouvait donc pas douter qu'ils ne se fussent provoqués au combat; et, quoiqu'elle crût bien Malek Adhel

invincible, la valeur de Lusignan l'effrayait. Toute la nuit elle songea aux moyens d'éviter le danger qui menaçait le prince, et la crainte et l'amour lui suggérèrent un projet qu'elle se hâta de mettre à exécution. A peine le jour commençait-il à paraître, qu'elle envoya chez Richard le conjurer de lui permettre de célébrer, le jour même, par une fête solennelle, l'heureuse trêve qui venait de se conclure entre les deux empires, et qu'elle espérait qu'il lui ferait la grâce d'y assister ainsi que les principaux chefs de l'armée.

Richard, surpris de ce message, fut sur le point d'y répondre par un refus; il ne pouvait souffrir que sa sœur eût le désir de célébrer un événement qui l'avait si vivement chagriné; cependant, comme il était bien aise qu'en se montrant avec éclat, elle fît une sorte d'abjuration publique de ses premiers vœux, il pensa qu'en donnant son consentement à ce qu'elle demandait, c'était la lier d'un nœud de plus à l'obligation de rester dans le monde, et de se soumettre à ce qu'il

lui ordonnerait un jour : il lui fit donc répondre que non-seulement il agréait sa proposition, mais qu'il lui recommandait de répandre sur son banquet une pompe somptueuse et une magnificence royale, et qu'il se chargeait d'honorer les dames et les chevaliers qui auraient l'honneur d'y assister.

Tous ceux que le roi d'Angleterre daigna choisir, s'estimèrent heureux de cette glorieuse préférence, et se rendirent avec empressement sous les riches et superbes tentes que la princesse avait fait dresser sur le bord de la mer. Le roi de Jérusalem y parut un des premiers ; il vint avec l'espérance de pouvoir s'échapper, vers le milieu du jour, pour aller combattre Malek Adhel dans le bois de sycomores ; il vint surtout avec le projet de se venger de Mathilde, en lui laissant pénétrer qu'il était maître de son sort, puisqu'il l'était de son secret ; mais, avant qu'il eût eu le temps de le lui faire entendre, la conduite de la princesse déconcerta tous ses projets, et lui prouva

que la crainte de voir découvrir le mystère de la veille n'était pas ce qui l'occupait le plus.

Tout ce que l'Europe et l'Asie avaient de plus illustres souverains, de braves chevaliers et de beautés aimables, était réuni autour d'une table immense que la princesse d'Angleterre présidait avec une grâce admirable, lorsqu'à la fin du repas elle se leva tout à coup, et, le front couvert d'une modeste rougeur, elle dit : « Avec la permission du roi mon frère, je requiers de tous les chevaliers ici présens, de vouloir bien m'accorder un don. » Elle était si touchante et si belle en parlant ainsi, qu'elle n'avait assurément besoin ni de sa royale naissance ni de l'ordre de Richard pour se faire obéir. Sans attendre que celui-ci eût parlé, tous les chevaliers, d'un commun accord, se levèrent et promirent ; quelle que fût la volonté de Mathilde, de s'y soumettre aveuglément. Cependant elle hésitait à parler avant d'avoir obtenu l'approbation de Richard, qui de son côté hésitait à la donner, dans

la crainte de se trouver engagé malgré lui. Cependant les lois de la chevalerie lui imposant de ne rien refuser à sa sœur dans une occasion aussi solennelle, il répondit avec un peu de trouble que, loin de s'opposer à ce que le don qu'elle requérait lui fût accordé, il connaissait assez sa réserve et sa prudence pour pouvoir s'engager lui-même à la satisfaire autant qu'il serait en sa puissance. « Puisque votre majesté me permet d'exprimer mon vœu, reprit-elle avec une douce dignité, je vous demande donc, sire, ainsi qu'à tous les chevaliers qui viennent de me jurer obéissance, de promettre que, durant la trêve qui vient d'être conclue avec Saladin, toute arme offensive soit suspendue, qu'on ne se serve dans les tournois et les joutes que de fer émoulu, et qu'enfin nul d'entre vous, et sous aucun prétexte, n'ensanglante nos jeux en provoquant ou en acceptant le combat à mort, soit contre les chrétiens, soit même contre les musulmans. » A ces mots, tous les chevaliers baissèrent la pointe de leurs épées aux pieds

de Mathilde, en déclarant traître et félon celui qui enfreindrait son serment avant qu'elle ne l'en eût relevé. Le roi de Jérusalem s'avança un des derniers; et, s'agenouillant à regret, il dit tout bas à Mathilde, en lui jetant un regard de reproche : « Ah ! madame, que vous me rendez vos lois pénibles, et qu'il m'est affreux d'être obligé de vous obéir aujourd'hui ! » Mathilde était si satisfaite du succès qui venait de couronner son espérance, que dans sa joie elle regarda Lusignan avec plus de bonté qu'à l'ordinaire, et lui répondit d'une voix basse et mystérieuse, en lui tendant la main : « Je sais tout ce que je vous dois, et ce que votre discrétion a de droits à ma reconnaissance. » Lusignan transporté d'une faveur que ses soins empressés et ses plus ardentes sollicitations n'avaient pu lui obtenir jusqu'alors, ne pensait point qu'il la dût au bonheur que goûtait Mathilde, d'avoir mis la vie du prince hors de danger durant toute la trêve : bonheur qui remplissait tellement son âme, qu'elle ne pouvait le con-

tenir, et que ses regards en devinrent plus doux et ses paroles plus tendres, comme si tout eût été Malek Adhel autour d'elle. Lusignan osa croire qu'il pourrait parvenir à la toucher, en continuant à se montrer grand à ses yeux : sa conduite au conseil, sa modération avec le prince, avaient dû lui mériter l'estime de la noble vierge, et étaient les seuls moyens d'arriver à son cœur. Il se confirmait ainsi dans la résolution d'employer tout son art à paraître généreux, et à feindre des vertus qu'il n'avait pas. Hélas! que n'employait-il les mêmes efforts à les avoir! avec bien moins de peine il eût obtenu plus de succès; car, si l'intrigue, en ramassant toutes ses ruses, peut quelquefois ressembler à la magnanimité, trop faible base de la vertu, tôt ou tard elle s'écroule, et avec elle le fantôme imposteur qu'elle avait élevé.

CHAPITRE XXXVII.

Déja les rayons du soleil commençaient à pâlir, lorsque Malek Adhel, parcourant pour la troisième fois la lisière orientale du bois de sycomores, et ne voyant point venir Lusignan, cherchait, mais en vain, quel obstacle pouvait le retenir; car enfin après le plaisir d'être préféré par l'objet qu'on aime, il n'y en a point de plus doux que de se venger de son rival, et comment pouvait-il tarder si long-temps à le venir goûter? Cependant un nuage de poussière s'élève, Lusignan paraît poussant son coursier à toute bride; mais il est sans armes; sa main est sans bouclier; au lieu de sa redoutable épée, il tient une lance dont le fer est émoussé; un chapeau ombragé de plumes a remplacé son casque, et, au défaut de cuirasse, un manteau de pourpre à fleurs d'or flotte sur ses épaules. Immobile de surprise, Malek Adhel lui demande l'explication d'une telle parure. Lusignan la donne, mais non pas entière:

il dit bien que Mathilde l'a surpris avec adresse, et lui a fait promettre de n'accepter aucun combat durant toute la trêve, mais il ne dit point qu'elle l'a exigé pareillement de tous les chevaliers ; et par la couleur qu'il donne à ce récit, on pourrait croire que c'est par intérêt pour lui que Mathilde a demandé ce serment. Malek Adhel le regarde avec un froid dédain, et lui dit : « Lusignan, je puis te haïr et non te craindre ; va, retourne auprès de la princesse d'Angleterre ; use, pour la séduire, de tous les artifices que ton caractère pourra te suggérer : je la connais trop pour n'être pas tranquille. » Il dit, et s'éloigne au grand galop ; mais il est loin de jouir de la paix dont il parle ; son cœur est rempli de trouble et de confusion ; il ne peut pardonner à Mathilde d'avoir contracté une obligation avec Lusignan, en recevant une promesse de sa part ; il ne peut comprendre la cause de cette étrange conduite ; il ne s'arrête pas un instant à l'idée du danger dont elle a voulu le préserver. Accoutumé,

comme il l'est, à ne rien trouver d'invincible, ne regardant la défaite de Lusignan que comme un jeu, et ne pouvant s'imaginer que, dans un pareil combat, Mathilde ait pu craindre pour un autre que pour cet odieux rival, il est prêt à croire que, si elle n'eût pris aucun intérêt à sa vie, elle ne l'aurait pas empêché de venir l'exposer; cependant, en se rappelant la candeur, l'innocence de cette vierge, et surtout l'émotion si tendre qu'elle a montrée la veille, il rougit de ses soupçons, et brûle d'aller à ses pieds en obtenir le pardon. Combien, dans sa bouillante impatience, il presse, il dévore les heures, les instans qui vont s'écouler encore jusqu'à ce qu'il puisse revoir Mathilde! Ah! pour ôter de sa vie tous les jours qui le séparent de cet heureux jour, il donnerait avec transport tous ceux qui doivent le suivre. Ainsi, pour les âmes passionnées, il n'y a qu'un point dans l'existence : hors celui-là, tout est néant; et, pour s'en saisir un seul moment plus tôt, elles consentent à s'abîmer pour tou-

jours dans ce néant qu'elles aperçoivent au-delà. O sagesse suprême ! quelle serait donc notre sort, si cessant de veiller sur nous et de décider de nos destinées, vous nous permettiez de les régler à notre gré, et de contenter tous nos vains désirs? impatiens de réaliser les rêves variés et rians de notre imagination, au lieu d'espérer long-temps, nous jouirions sans délai; et, comme il n'y a de vraies et durables jouissances que celles que les longues espérances ont achetées, passant en un instant du désir au bonheur, nous passerions en un instant du bonheur au dégoût, et du dégoût à la mort peut-être; car elle est moins cruelle que lui : ainsi, un jour aurait suffi pour dévorer notre rapide existence, et souvent encore l'aurions-nous trouvé trop long.

Malek Adhel ne retourne point en droiture à Césarée. En quittant Saladin, il lui a dit qu'il allait visiter Ascalon et Jaffa, et il ne veut point tromper son frère; cependant le temps le presse; les jours qu'il a employés à se rendre à Ptolémaïs et à at-

tendre Lusignan ne lui permettent pas d'aller plus loin qu'Ascalon; Jaffa est d'ailleurs d'une bien moindre importance ; il n'y entre pas, et reprend avec rapidité la route de Césarée. Saladin s'empresse de lui dire que Mohamet est revenu, que les chrétiens acceptent la trêve, qu'ils paraissent incliner en faveur de l'alliance proposée, mais qu'ils en ont remis la décision au conseil de leurs évêques : « Je ne pense pas, ajouta-t-il, que nous devions nous offenser de ce vain honneur qu'ils veulent déférer à leurs prêtres. Le roi d'Angleterre annonce qu'il va célébrer cette trêve par des jeux magnifiques ; ils seront le prélude de ceux qui couronneront le plus brillant hyménée dont l'univers ait été témoin : je veux m'y rendre, mon frère, je veux jouir du spectacle de tant de rois d'Europe réunis dans l'antique Asie ; je veux assister à leurs fêtes : peu accoutumé à leurs tournois, je n'y combattrai point ; mais toi, Malek Adhel, à qui ces jeux sont familiers, toi qui sais vaincre également partout, manqueras-tu l'occasion de

faire éclater aux yeux de tant de rois la valeur, l'adresse et la magnificence qui t'ont élevé si haut dans l'Orient ? — Je t'accompagnerai assurément, repartit Malek Adhel. — Oui, mon frère, viens, continua le sultan, ne nous quittons point ; mon cœur ne peut se passer de toi, et il n'est point de sacrifice qu'il ne soit prêt à te faire, hors ceux qui toucheraient à mon culte et à mon pays. » Le prince serra dans ses bras le généreux soudan ; mais, au milieu de ces fraternelles tendresses, il croyait entendre au fond de son cœur la voix de Mathilde qui lui criait : « Est-tu chrétien ? ma main n'est qu'à ce prix. » Et aussitôt l'amour qui le tyrannisait, et la lumière divine qui commençait à l'éclairer, cherchaient à s'emparer de toute son âme ; mais l'amitié désolée, l'honneur outragé, la patrie menaçante ne le permettaient pas. Déchiré par ces perplexités, dont il n'osait confier le tourment à son plus cher ami ; malheureux par l'amour, par l'amitié, par la religion, la patrie et la gloire ; malheureux enfin par la réunion de tous les

biens dont se compose la félicité, Malek Adhel, consumé de tristesse, de crainte et d'amertume, sentait que les obstacles qui le séparaient du bonheur ne pouvaient être détruits que par un miracle; et ce miracle, il ne savait déjà plus à quel dieu le demander. Suivi d'un nombreux cortége, le sultan se mit en route pour Ptolémaïs; cent cavaliers à cheval marchaient devant lui; l'air agitait leurs panaches, et sur leur brillante armure l'or et l'azur faisaient éclater leurs feux; cinquante gardes à pied les précédaient, le front ceint d'un turban, habillés de longues robes chamarrées d'argent et de soie; ils conduisaient des chameaux chargés des tentes du sultan et de présens qu'il destinait à la future reine de Jérusalem. Parmi cette troupe, l'austère Saladin se distinguait par sa mâle simplicité, et Malek Adhel par sa bonne mine et sa magnificence. Ils étaient montés sur des chevaux arabes, dont la tête superbe se relevait avec orgueil, comme s'ils eussent été sensibles à l'honneur de porter de si grands héros.

La troisième aurore, depuis leur départ, commençait à colorer le ciel de ses nuages d'or et de pourpre lorsqu'ils aperçurent les clochers de Ptolémaïs, le camp des chrétiens et les drapeaux de la croix. Saladin s'arrêta aussitôt, et fit dresser ses tentes au pied d'une colline, d'où descendait à gros bouillons une source limpide, et qu'ombrageaient des bosquets de palmiers et de tamarins. Il se hâta d'envoyer prévenir les princes croisés de son approche, de son intention d'assister à leurs jeux, et du désir de Malek Adhel d'y combattre avec leurs chevaliers. A cette nouvelle, tout le camp des croisés fut en rumeur et en mouvement; chacun était impatient d'aller contempler de près la figure du grand Saladin et de ce Malek Adhel, plus grand encore, et qui, jusqu'à ce jour, la terreur des chrétiens, demandait à s'allier à eux par les saints nœuds de l'hyménée. Lusignan fut frappé au cœur; il prévit tout ce que la présence de Malek Adhel allait lui ravir de succès, et l'honneur des joûtes, dont il se flattait

de remporter seul le prix, ne lui parut plus aussi certain en voyant avec quel concurrent il aurait à le disputer. Pourtant il cacha sa tristesse, car il vit que le loyal Richard était sensible à la haute preuve d'estime que Saladin donnait aux chrétiens; il venait seul, sans armée, au milieu de ses ennemis; il se livrait à eux sans crainte, sans condition : une si grande confiance supposait une grande générosité, et Richard avait trop d'élévation dans l'âme pour ne pas sentir et reconnaître une action magnanime; aussi oublia-t-il tous ses intérêts personnels pour donner des louanges vives et sincères à la démarche de Saladin et de Malek Adhel, et n'hésita pas à leur rendre confiance pour confiance, en se rendant à l'instant même sous leurs tentes.

En le voyant arriver sans suite, sans gardes, accompagné de sa seule vaillance, le sultan, charmé d'une si haute marque de courtoisie, y répondit de son mieux; il lui offrit les glaces et les sorbets, et, lui prenant la main d'une manière franche

et affectueuse, il lui dit : « Grand roi, la dernière fois que nous nous vîmes, tu m'appris combien il était dangereux de t'avoir pour ennemi ; tu m'apprends aujourd'hui le bonheur qu'il y aurait à t'avoir pour ami. — Ton cœur ne consent-il pas à nous donner ce nom, illustre Richard ? s'écria Malek Adhel, ému de retrouver sur ce visage mâle et fier l'image de la beauté qu'il aime ; et refuseras-tu d'y joindre celui d'allié et de frère ? » La vue du prince réveille à l'instant dans l'âme de Richard le souvenir de sa défaite ainsi que celui de sa colère, et il répond d'une voix altérée : « Invincible guerrier, avant de t'avoir vu, jamais Richard n'avait fui ; s'il savait comment on attaque, il ignorait comment on recule : faut-il que la main de sa sœur te paie la honte de le lui avoir appris ? — Que dis-tu, noble Richard ? repartit vivement le prince, quelle est la victoire qui oserait se placer auprès d'une semblable retraite ? Ne parus-tu pas au milieu de notre armée comme le lion du désert qui fond sur une caravane, l'attaque seul, la dis-

perse, ne cède qu'au nombre, et ne quitte sa proie qu'après avoir marqué son passage par les plus terribles coups? » La réponse, le ton et la contenance de Malek Adhel plurent à Richard, et il ne put échapper à l'ascendant que ce prince obtenait sur tous ceux qui étaient admis en sa présence : ascendant qu'il devait à la noble franchise qui couronnait ses autres vertus, et donnait de la dignité à tous ses discours et de la grâce à toutes ses actions. La conversation fut longue; Richard leur parla des nœuds qui le liaient au sort de Lusignan, du mortel regret qu'il éprouverait si le conseil des évêques le forçait à abandonner son ami et à parjurer sa foi; il ne dissimula point que, sans ce serment où il avait attaché son honneur, il verrait avec plaisir l'alliance proposée, et sa sœur devenir le gage de la paix des deux mondes. Durant cette explication Malek Adhel avait été obligé de se contraindre plus d'une fois pour ne pas l'interrompre : cependant, quand il entrevit que, si le conseil des évêques ne lui était pas favo-

rable, Mathilde serait peut-être forcée à donner sa main à Lusignan, il ne put s'empêcher de dire à Richard que la princesse n'était plus libre d'engager sa foi, qu'il l'avait reçue au désert.—Je sais, s'écria le roi, quelle promesse l'imprudente a osé vous faire; mais je sais aussi que le chef de notre église a le droit de l'en relever, et qu'il serait peu sage à vous de compter sur elle....—J'y compte pourtant jusqu'à la mort, interrompit Malek Adhel avec véhémence; j'y compte comme sur mon honneur, comme sur le tien, et ce n'est pas peu dire. » Richard voulait répliquer; Saladin l'arrêta. « Pourquoi vous laisser emporter ainsi tous deux par le feu de la colère, dit-il; remettons le moment des tempêtes au moment où il nous faudra peut-être recommencer à être ennemis : quand le conseil de vos prêtres se sera expliqué, il sera temps de savoir si nous devons nous jurer la guerre à mort, ou l'éternelle paix; en attendant, montrons à l'univers que nous savons aussi-bien nous estimer que nous combattre. » Ces paroles éteignirent tout

esprit de discorde, et Richard et Malek Adhel, se serrant la main avec une franche cordialité, oublièrent leur ressentiment. Cependant l'heure approchait où les tournois allaient s'ouvrir ; Richard le dit à Saladin, et lui demanda s'il ne viendrait pas les honorer de sa présence. « Et toi, brave Malek Adhel, ajouta-t-il, ne viendras-tu pas aussi faire éclater ta vaillance et te mesurer avec nous ? Le prix des jeux sera donné par ma sœur, et sans doute tu voudras l'obtenir ? — J'y vole, s'écria le prince en secouant sa lance, et les yeux étincelans d'amour et de gloire. — Réprime pour aujourd'hui encore l'impétuosité de ton courage, repartit le roi d'Angleterre ; aujourd'hui tu ne seras que spectateur de nos jeux ; les juges du camp l'ont résolu ainsi : demain seulement le champ te sera ouvert. — Demain ! répliqua Malek Adhel avec douleur, et aujourdhui peut-être je verrai couronner Lusignan : mais n'importe, demain vengera bien des injures. » Alors il demanda à Richard s'il pouvait voir la princesse Mathilde, et se

présenter chez elle. « C'est une liberté qu'aucun chevalier chrétien n'oserait prendre, répondit Richard, et qui ne peut t'être accordée; mais elle accompagnera la reine au tournoi, elle assistera aux fêtes qui lui succèderont, et là tu pourras la voir et lui parler. » Il dit, et les quitta. Bientôt le bruit des fanfares annonça à Saladin et à son frère que les joûtes allaient commencer, et aussitôt tous deux se hâtèrent de s'y rendre.

CHAPITRE XXXVIII.

A l'instant où le sultan parut aux barrières du camp, Richard vint l'y recevoir, suivi de toute la fleur des chevaliers chrétiens; on le conduisit sur un trône élevé en forme de tour, qu'on avait préparé exprès pour lui. Il était recouvert en dedans de riches tapis à fleurs d'argent; au-dessus, des oriflammes brodées de mille couleurs, ornées des armes du croissant, se déployaient majestueusement dans les airs : pour peu que le vent les agitât, elles semblaient dans leurs molles ondulations s'incliner à dessein vers les bannières de la croix, qui flottaient alentour comme pour se confondre ensemble et donner ainsi l'exemple de l'union et de la paix aux religions et aux puissances qu'elles représentaient.

Saladin se plaça sur un siége très-élevé, un peu plus bas s'assit Malek Adhel : sur la poitrine du jeune héros on voyait étinceler un riche vêtement, trempé trois fois

dans la pourpre de Tyr ; et au-dessus de son casque d'airain un triple panache blanc s'épanouissait par étage et se balançait dans l'air ; il regardait autour de lui, et ne voyait point encore Mathilde ; les combats allaient s'ouvrir, et il lui était interdit de s'y mêler : ces pensées le remplissaient de tristesse, et sa contenance était inquiète et pensive. Le sire de Coucy s'en aperçut ; Coucy, jadis le plus cher ami de Montmorency, et qui eût été son rival de gloire à la cour de France si Montmorency en avait pu avoir, devina la cause du chagrin de Malek Adhel, et crut l'adoucir par ces paroles flatteuses : « Jeune héros, il te paraît étrange de demeurer oisif quand on combat autour de toi ; pardonne-nous de l'avoir voulu : c'est un hommage de plus rendu à ta valeur, puisque nous avons craint, en te laissant aspirer tous les jours à la victoire, qu'elle ne couronnât jamais un chrétien. » Malek Adhel n'avait pas l'esprit assez libre pour répondre à cette politesse ; occupé d'une seule pensée, il dit à Coucy : « Brave

Français, puisque je ne puis prétendre aujourd'hui au prix dont la main de la princesse Mathilde doit orner la tête du vainqueur, ne permets pas que Lusignan l'obtienne. — Et pourquoi lui fais-tu l'honneur d'être plus jaloux de lui que de moi? s'écria Coucy d'un ton blessé. — Si la princesse devait choisir entre vous, répondit Malek Adhel, je te craindrais davantage; mais les prétentions de Lusignan, soutenues de l'approbation de Richard, ont éclaté aux yeux de tous; et, je l'avoue, je voudrais qu'aux yeux de tous elles fussent humiliées. » Alors Coucy lui serra la main, en l'assurant qu'il espérait le satisfaire; et, comme les tambours et les trompettes commencèrent à retentir, il ajouta : « Voici le champ qui s'ouvre, et la reine d'Angleterre qui paraît sur le balcon en face de toi avec la princesse Mathilde. » Malek Adhel tressaillit, car il aperçut Bérengère, et derrière elle sa sœur que Lusignan conduisait. Sans doute au désert il l'avait vue aussi belle et plus touchante; mais jamais elle n'avait paru à ses yeux

avec tant d'éclat et de magnificence : sa robe de gaze et d'argent était élégamment relevée avec des nœuds de rubis et de pierreries dont les feux éblouissaient, et, sur sa tête, un tissu délicat d'or et de pourpre retenait sa blonde chevelure. Transporté, hors de lui, Malek Adhel ne vit plus ni les témoins qui l'entouraient, ni le camp, ni l'univers; il se leva dans une sorte d'extase, et s'écria, en serrant la main de son frère, mais sans pouvoir détacher ses regards de l'objet qui l'enivrait : « Saladin, la voila ! » La beauté de la princesse surprit le sultan; il fit un geste d'admiration, et répondit à son frère qu'il rendait grâces au ciel que l'amitié eût prévenu la justice. « En voyant l'excuse de ta faiblesse, lui dit-il, comment ne t'aurai-je pas pardonné? Mais pour te pardonner, tu le sais, je n'ai pas eu besoin de la voir. » A cet instant, Bérengère, ayant reconnu le prince, le salua avec une vive expression de reconnaissance et de joie; Mathilde leva les yeux sur lui, et les baissa, en rougissant, avec tant de

grâce, que sa beauté en augmenta encore, et que Malek Adhel ne put s'empêcher de dire à son frère : « Saladin, je consens à mourir pour toi; mais je jure que je ne vivrai pas sans elle. »

Tout à coup les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent, les combattans se mêlent et les jeux commencent : on voit briller tour à tour la force, l'adresse et la vaillance; Lusignan, animé d'une ardeur sans égale, lutte dans les pas d'armes, les castilles et les joûtes, et lutte victorieusement. Bientôt, monté sur un cheval fougueux, dont l'impétueuse impatience répond à la sienne, il lève la lance et donne le dernier défi. Aussitôt tous les fers se croisent, se choquent, se brisent; l'éclair brille, le feu jaillit; hommes, chevaux sont renversés pêle-mêle sur la poussière : Lusignan et Coucy restent seuls debout; irrités de se voir disputer si long-temps une victoire qui leur est si chère, ils fournissent leur carrière et reviennent l'un sur l'autre à bride abattue, emflammés de courroux

et d'orgueil ; leurs lances se brisent jusqu'au poignet : ils tirent leurs épées ; tous les spectateurs sont émus ; Malek Adhel ne peut s'empêcher d'applaudir. Cependant les juges du camp s'approchent et rappellent que les lois des jeux ne permettent que le combat au fer émoulu : les deux fiers rivaux renoncent avec dépit à l'espoir de verser leur sang ; mais, au défaut de l'épée, ils se servent du tronçon de leurs lances, ils se serrent, se pressent, voltigent l'un autour de l'autre, cherchent à se surprendre et à se saisir. Malek Adhel les suit de l'œil, ne perd aucun de leurs mouvemens ; de la pensée encourage Coucy, lui indique les moyens de vaincre, se désespère quand il les manque, et reconnaît dans Lusignan un rival digne de lui. Cependant le sire de Coucy paraît avoir l'avantage ; il vient d'enlever son ennemi, de le renverser à terre : il s'y précipite avec lui ; mais, au moment où il va l'accabler, Lusignan, par un tour adroit, se relève, lui fait faire un faux pas, le héros français

tombe. Malek Adhel laisse échapper un cri de regret ; Lusignan le regarde d'un air de triomphe et d'orgueil, et, poursuivant sa victoire, il oblige Coucy, renversé et vaincu, à avouer se défaite. Le camp retentit d'acclamations ; toutes les voix s'écrient : « Honneur à Lusignan ! honneur au roi de Jérusalem ! » A ce titre, Saladin et son frère se regardent et sourient, le premier avec ironie, l'autre avec amertume. Le vainqueur passe avec fierté sous le balcon de Mathilde ; il la salue, et se prépare à aller recevoir de sa main le prix qu'il vient d'obtenir ; il monte les degrés, se met à genoux devant elle, baise sa main ; elle est obligée de le permettre et de passer autour de son cou une magnifique chaîne d'or, signe éclatant de sa victoire. A ce spectacle, Malek Adhel ne peut contenir sa douleur ; elle éclate dans ses yeux, dans son geste, et l'égare jusqu'au point de lui faire trouver que Mathilde est coupable. Il l'accuse, la condamne, il aurait voulu qu'aux yeux de tout le camp elle eût refusé de couronner

Lusignan. Il se meurt d'impatience de lui faire entendre ses plaintes ; mais comment lui parler au milieu de tant de témoins ? Ne sait-il pas que ses discours, ses gestes, et jusqu'à ses regards, tout va être épié! Il n'y songerait guère s'il ne pensait qu'à lui ; mais, malgré sa colère, il pense toujours à elle ; et même, au moment où il ose lui reprocher un tort, il donnerait encore mille vies, s'il les avait, pour lui épargner un chagrin. Cependant il va enfin lui être permis de se rapprocher d'elle. Dans un magnifique pavillon que Richard a fait élever sur le bord de la mer, les danses vont succéder aux jeux, et Saladin est invité à s'y rendre avec Malek Adhel ; mais l'austère sultan s'y refuse ; les folâtres plaisirs le touchent peu ; sa vaste ambition ne lui permit jamais de s'y plaire ; il se retire, il va sous sa tente s'occuper des grands intérêts de son empire, et laisse Malek Adhel prendre seul le chemin du pavillon où les princes chrétiens l'attendent. Richard vient au-devant de lui et le présente à Bérengère ; il se courbe devant elle et

s'incline avec respect sur la main qu'elle lui offre. Dans la crainte de déplaire à son époux, elle s'efforce de vaincre l'émotion que lui cause la vue de son libérateur; mais elle ne peut en être maîtresse; des larmes révèlent malgré elle la vivacité de la reconnaissance qu'elle n'ose exprimer; d'une voix altérée elle dit: « Ah! prince, que ne puis-je vous rendre ici une partie des biens que j'ai reçus de vous! — Madame, répond-il, vous savez assez quel est celui que j'y viens chercher.» Alors elle se hâta d'ajouter d'un ton plus bas et en feignant de se baisser vers lui pour le relever: « Noble Malek Adhel, que ne suis-je maîtresse d'en disposer, vous ne l'attendriez pas long-temps. » Il la remercia par un regard plein de gratitude, et se tourna pour saluer Mathilde, qui était à demi-cachée derrière le siége de la reine. Debout auprès d'elle, Lusignan d'un air fier et dédaigneux, semblait insulter aux hommages du prince; et celui-ci, outré de retrouver toujours cet odieux rival à côté de Mathilde, ne pouvant con-

tenir l'amertume de son cœur, et n'osant la révéler, regarda Mathilde d'un œil si sévère et si triste, que dans le trouble qu'elle en ressentit, elle laissa retomber la main qu'elle avançait vers lui, et une larme vint mouiller sa paupière. Malek Adhel le vit; saisi de repentir, il s'accusait déjà, se disant en lui-même que le tort d'affliger Mathilde était au-dessus de tous ceux qu'il lui supposait; mais il fut bientôt interrompu dans ses réflexions par le bruit des instrumens de joie qui annonçaient que les danses allaient commencer. Lusignan, comme vainqueur des joûtes, avait seul les honneurs de la fête; c'était à lui qu'appartenait d'ouvrir la riante cérémonie, et de choisir le premier parmi les dames : il prit la main de Mathilde, et la conduisit au milieu de l'immense salle; tous les regards étaient fixés sur eux. Lusignan avait quitté sa pesante armure; un riche et court manteau couvrait ses épaules, de légers éperons d'or ornaient ses pieds, et sur son front désarmé éclatait une vive et brillante joie. Son

corps souple et agile se prêtait avec grâce à tous les mouvemens d'une danse grave, et jamais il n'avait paru avec tant d'avantages qu'en ce moment, où il joignait à la gloire du triomphe le plaisir d'être auprès de Mathilde, et le plaisir plus doux d'affliger son rival. Néanmoins sa satisfaction n'était pas pure et entière; car il ne pouvait se dissimuler avec quelle peine la princesse d'Angleterre se prêtait à ce que l'étiquette des cours et les ordres de son frère exigeaient d'elle. Forcée d'accepter la main de Lusignan, et de se montrer seule avec lui au milieu d'une foule immense de spectateurs qui les unissait dans ses applaudissemens, la profonde mélancolie empreinte dans ses regards et la langueur de ses mouvemens disaient assez que la place qu'elle occupait n'était pas celle que son cœur aurait choisie si elle avait été libre de n'écouter que lui. Cependant la répugnance qu'elle éprouvait ne pouvait altérer ses attraits ni diminuer ses grâces; la danse sérieuse convenait parfaitement à la dignité de son main-

tien : l'abandon que la tristesse jetait sur ses manières leur donnait un charme de plus, imprimait à toute sa personne cette grâce divine et morale qui vient de l'intérieur, et pare la beauté du corps de la beauté de l'âme.

Un triple rang de spectateurs assis sur de riches gradins, vêtus des plus somptueux habits; le feu éblouissant des lumières, des dorures, des cristaux taillés en girandoles et en colonnes; le bruit des instrumens de joie, des fanfares guerrières; la beauté des dames, la valeur des chevaliers, et l'éclat de tant de sceptres réunis, jetaient sur cette assemblée une pompe et une magnificence auxquelles le monde n'avait encore rien vu de comparable. Mais que tous ces vains et brillans spectacles touchent peu un cœur vraiment occupé ! Au milieu de ces royales grandeurs, Malek Adhel ne songeait qu'à Mathilde, n'entendait qu'elle, ne désirait que de lui parler un moment; s'il s'enorgueillissait de la voir si belle, de la voir élevée au-dessus de toutes les beautés de

l'univers ; il s'indignait qu'aux transports d'admiration qu'elle excitait, on osât joindre le nom de Lusignan, et que cet arrogant souverain eût le droit de tenir de son triomphe la faveur de se placer auprès d'elle dans le banquet fastueux qui succéda aux autres plaisirs.

Cependant, quand les danses folâtres et bruyantes succédèrent aux danses graves et sévères, Mathilde revint se placer auprès de la reine : l'assemblée, dont elle charmait les yeux, osa manifester le désir de la voir danser encore, et de voir Malek Adhel remplacer Lusignan dans l'honneur de la conduire. Le prince charmé vole vers elle, lui prend la main ; la vierge se lève, et ce visage, pâle et mélancolique, est animé tout à coup des plus vives couleurs et d'une douce joie. Lusignan, furieux, accourt et les sépare, mais pas si promptement pourtant que Mathilde n'ait eu le temps de glisser dans la main du prince un billet et une clef. Malek Adhel interdit, et du don qu'il re-

çoit et de l'audace de Lusignan, demeure un moment immobile. Lusignan s'écrie que son triomphe lui a donné le droit d'être en ce jour le seul chevalier de la princesse, que nul ne peut le partager avec lui : « Et si j'étais d'humeur à le céder, ajouta-t-il d'un ton menaçant en regardant Malek Adhel, crois-tu que ce soit pour toi que je le voulusse faire ? Le prince frémit de colère, et, rendant menace pour menace, il répond : — Tu fais bien, Lusignan, d'user de ton droit aujourd'hui, car je jure que c'est le dernier jour de ta vie où je t'en laisserai jouir ; demain je pourrai combattre ; demain, pour être vainqueur, tu ne me feras pas ordonner par tes rois de demeurer oisif, et nous verrons demain, et durant le reste des jeux, lequel des deux sera assis aux côtés de l'illustre Mathilde. » Il dit, et s'éloigne ; et, s'il n'en dit pas davantage, c'est qu'une confuse et inexprimable joie remplit tellement son cœur, qu'il n'y peut rester aucune place pour la colère ; et, s'il s'éloigne si promptement, c'est que le mys-

térieux papier qu'il tient, la clef qui y est jointe, lui promettent des biens qu'il ne touche encore que par la pensée, et dont il est accablé. Osera-t-il croire tout ce qu'il suppose? Obtiendra-t-il tout ce qu'il attend? Que va lui dire ce papier? Et cette clef, source de toutes les plus ravissantes espérances, où est-elle destinée à le conduire?

A peine est-il hors de la vue du camp, qu'il précipite ses regards sur le billet de la princesse : c'est la première fois que les traits de cette main chérie viennent s'offrir à lui ; et quel amant vit jamais sans émotion l'écriture de la beauté qu'il aime? Il ne peut commander à son impatience : d'une main tremblante il brise le cachet, et lit ce qui suit :

« Demain, aux premiers rayons du jour, » cette clef vous ouvrira le monument où » reposent les cendres du grand Mont- » morency : c'est là que vous trouverez » Mathilde. »

Malek Adhel doute s'il veille : un rendez-

vous ! Il est trop heureux pour songer à être surpris ; mais, s'il était moins heureux, peut-être serait-il surpris de la démarche de Mathilde. En effet, quel motif a pu inspirer à cette jeune et timide vierge la hardiesse de proposer un rendez-vous ? Ah ! sans doute, ce cœur pur et religieux n'a pu concevoir une si téméraire pensée qu'avec la vue d'un grand bien à faire et d'un important devoir à remplir. Maintenant elle connaît assez le monde pour savoir qu'une pareille conduite la compromettrait étrangement, et la modeste Mathilde craint beaucoup de mal faire aux yeux des hommes, et de s'attirer leur censure ; mais la pieuse Mathilde craint plus encore de mal faire aux yeux de l'Éternel, et de mériter le reproche d'avoir mis le respect humain au-dessus des lois divines : c'est pour y obéir, bien plus que pour obéir à son amour, qu'elle s'est déterminée à entretenir Malek Adhel en secret. Elle a de grands sacrifices à lui demander, des sacrifices qui ne peuvent être retardés d'un jour, et d'où

dépend peut-être le salut éternel de ce prince. Devant de si hautes considérations elle a dû faire taire les bienséances ordinaires, et c'est parce qu'elle a commencé par n'écouter que sa conscience, indépendamment de son cœur, qu'elle permet ensuite à son cœur d'être satisfait des conseils de sa conscience.

Cependant, malgré la pureté, j'ai presque dit la sainteté de ses intentions, quand le jour naît, et que le moment d'aller joindre Malek Adhel approche, sa pudeur s'étonne et s'alarme; elle hésite, elle balance, et c'est bien plus le devoir que l'amour qui lui donne le courage de partir.

Elle sort de Ptolémaïs à l'heure où le soleil commence à faire disparaître la rosée; elle monte dans son char; ses femmes et ses gardes l'entourent; ce n'est que surveillée par ce nombreux cortége que Richard lui permet d'aller respirer l'air à quelque distance de la ville, et même il a sévèrement défendu de laisser jamais approcher d'elle aucun chevalier, fût-il

chrétien ou musulman, sans excepter Lusignan lui-même.

Elle dirige sa promenade vers le tombeau de Montmorency; le char s'arrête, et les gardes se placent alentour pour écarter tout indiscret; les femmes de la princesse l'accompagnent jusqu'au pied du monument: comme son cœur palpite en songeant que Malek Adhel est là, et que ce funèbre édifice, qui couvre les cendres du héros qui n'est plus, couvre aussi le héros qu'elle aime! Elle s'approche de la porte, elle va la pousser; un frémissement universel la saisit et l'arrête: « O mon Dieu! dit-elle en tombant à genoux, si l'amour a troublé ma raison et séduit ma conscience, si c'est l'amour qui me conduit ici, si c'est pour voir, pour entendre Malek Adhel plutôt que pour vous faire voir, vous faire entendre à son cœur, enfin, dans les motifs qui me guident, si votre œil perçant découvrait une faiblesse, et si je devais sortir de ce lieu avec un repentir, ne permettez point que je passe le seuil de cette porte; ôtez-moi

la vie; je la quitterai sans murmure, car je crains bien moins de mourir que de vous offenser. » Cette fervente prière rend à Mathilde toute sa force et sa vertu; soutenue par le bras de Dieu, elle ne craint plus rien, et se sent supérieure aux faiblesses de son cœur; elle se retourne vers ses femmes, et leur dit : « Laissez-moi seule ici quelques instans : ne troublez pas mes méditations; je vais prier pour la prospérité de la foi et la conversion des infidèles. » Les femmes ne s'étonnent point de cet ordre; elles sont habituées à lui voir faire de longues retraites sous le cénotaphe de Montmorency, dont elle et l'archevêque de Tyr ont seuls la clef. En partant, Guillaume lui remit celle qu'il possédait, et il était loin de soupçonner qu'elle fût destinée à passer entre les mains de Malek Adhel. Mais Mathilde a cru devoir le faire; et, en ouvrant la porte, elle ne pense pas que Guillaume lui-même blâmât sa démarche. Elle entre d'un pas tremblant; elle s'enfonce sous les lugubres ombres de ce monument

où repose le plus grand des chevaliers français ; tout l'intérieur est tendu de noir et une magnifique lampe d'argent l'éclaire nuit et jour : c'est à la lueur de ses pâles rayons qu'elle aperçoit Malek Adhel ; il l'a reconnue ; il se précipite ; l'amour, la joie, l'émotion l'empêchent de proférer des paroles suivies ; mais sa joie va se manifester par des acclamations : elle se hâte, par un signe expressif, de lui imposer silence ; il obéit, et se tait ; mais son cœur ne peut se taire ; il exprime le délire de sa félicité avec des transports, des regards et des larmes ; la chaste vierge se recule, baisse la vue, et, d'une voix recueillie, lui parle ainsi :

CHAPITRE XXXIX.

« Malek Adhel, vous devez croire que ce n'est point pour écouter votre amour, ni pour nous livrer à de tendres joies que je suis venue ici; ce serait profaner les tombeaux, insulter à la mort. Les paroles qu'on fait entendre auprès d'un cercueil doivent être saintes, sévères et solennelles comme lui. » En prononçant ces mots, Mathilde avait mis en effet tant d'austérité dans son maintien et sa physionomie, que Malek Adhel en fut frappé. Ce que les images de la mort n'avaient pu faire fut produit à l'instant par l'accent de Mathilde, et aussitôt qu'elle eut parlé, les pensées voluptueuses qu'il avait osé nourrir jusque dans cet asile du trépas, s'évanouirent pour faire place à une crainte respectueuse. « Mathilde, lui dit-il, loin de vous, comme en votre présence, je ne puis m'occuper que du seul amour; les plus tristes objets n'en peuvent détacher ma pensée; il est avant tout; il est le premier des biens.....

—Le premier des biens terrestres, interrompit-elle; mais le premier des biens terrestres est peu de chose pour une âme chrétienne. Ecoutez-moi, Malek Adhel : l'intérêt le plus puissant que je puisse connaître, l'intérêt de votre salut a pu seul m'entraîner dans une demarche qui, pour n'être pas ce qu'il y a de plus téméraire, doit être ce qu'il y a de plus pur et de plus saint; c'est demain que s'assemble le conseil des évêques, et cependant le vénérable Guillaume ne paraît pas : on va prononcer sur nos destinées, et cependant votre âme est encore dans les ténèbres de l'erreur; le conseil des pères de l'église osera-t-il me donner à un époux infidèle? Et s'il l'ose, si la politique les engage à le vouloir, la religion me permettra-t-elle de le vouloir aussi? —Que dites-vous, Mathilde, s'écria le prince avec une surprise mêlée de colère? Ai-je bien entendu? Si vos évêques vous donnaient à moi, je n'aurais pas encore vaincu tous les obstacles, et j'aurais la douleur, douleur aussi terrible qu'inattendue, d'en trouver un dans votre cœur! — Hélas! reprit-elle, je crains bien

que vous ne l'y trouviez pas ; je suis faible, l'amour est puissant, et vous êtes bien près de Dieu dans mon âme ; mais écoutez, Malek Adhel, écoutez quel motif m'a conduite ici. Vous ignorez pourquoi l'archevêque de Tyr n'est point à Ptolémaïs ; vous ignorez les obligations inouies que vous avez à ce digne prélat : s'il a quitté la cour et ses grandeurs, s'il a déposé sa mitre et sa pourpre, c'est pour vous qu'il l'a fait. Entraîné par sa charité, soutenu de sa vertu et de son Dieu, il a pris seul la route de Césarée pour vous voir, vous parler, et employer toute l'ardeur de son éloquence à vous faire goûter la parole de vérité. — Quand j'ai quitté Césarée, l'archevêque n'y avait point paru encore, repartit le prince. Et cependant, ajouta Mathilde, il était parti plusieurs jours avant ce jour... dirai-je doux, dirai-je terrible, où vous me surprîtes à Ptolémaïs. — O ma bien-aimée ! interrompit-il, il n'y a de jours terribles que ceux où je ne vous vois pas. — Eh bien ! ce sont pourtant de ces jours-là que je vais vous

demander, reprit-elle avec force et dignité. Malek Adhel, l'honneur, la reconnaissance et notre intérêt même vous imposent également d'abandonner les combats, la victoire, l'amour et ses plaisirs, pour aller chercher des lumières sur le sort de cet infortuné vieillard qui maintenant gémit peut-être dans les fers ou expi : dans les tourmens, parce que votre salut lui a été plus cher que sa vie.—O ciel! Mathilde, s'écria-t-il, qu'exigez-vous? Vous voulez que je vous quitte.—A l'instant même; car, lorsque le danger est pressant, le devoir est impérieux; et il n'y a pas un instant à perdre.—Vous voulez que je m'éloigne, que je m'éloigne le jour où je dois humilier Lusignan, et triompher à vos yeux!—Misérable vanité humaine! reprit la princesse, qui jamais n'est rassasiée d'éclat et de succès, et qui, en gonflant l'âme de biens périssables, l'empêche de se nourrir des biens éternels. O Malek Adhel! qu'est-ce qu'un triomphe contre Lusignan? n'en avez-vous pas remporté cent fois de plus glorieux?

et quel fruit en avez-vous recueilli? Mais un triomphe sur vos propres penchans, un triomphe du devoir sur les plus impétueux désirs, un triomphe de la vertu sur la gloire elle-même, ceux-là peut-être vous sont encore étrangers, et cependant ils demeurent toute la vie, et nous suivent même au-delà. Malek Adhel, que t'importe d'humilier Lusignan? sa chute est-elle digne de ce que tu sacrifierais? et ne seras-tu pas bien plus grand en t'élevant au-dessus de toi-même qu'en t'élevant au-dessus de lui? Crois-moi, abandonne des combats dont la victoire t'est assurée, consens même, s'il le faut, à ce que Lusignan reçoive de ma main une nouvelle couronne; et, sûr de mon cœur et de mon éternel amour, cours les mériter davantage en volant où l'humanité et la reconnaissance t'appellent. — Mais, Mathilde, répliqua le prince, pourquoi faut-il que je parte, pourquoi me l'ordonnez-vous? Ne puis-je pas envoyer à la recherche de Guillaume des serviteurs pleins de zèle et de dévouement, qui pourraient me remplacer?... — Te remplacer,

lorsqu'il s'agit d'être généreux et grand! interrompit-elle avec vivacité: ne me permets pas de croire que cela soit possible; ne me permets pas de croire que, quand il faut secourir l'infortune, un autre que toi y mît autant de zèle et y trouvât autant de plaisir. Malek Adhel, si, par un miracle de la providence de de Dieu, quoique musulman, tu ne surpassais pas les autres hommes en vertus, où serait l'excuse de mon amour? Il n'y a que toi dont la bonté infatigable puisse suivre et reconnaître les traces du digne archevêque; et, s'il est vrai, comme je le crains, que les infidèles l'aient chargé de fers, il n'y a que toi qui sois assez puissant dans l'empire de Saladin pour les briser et ouvrir les cachots où on le retient. Ah! que par une pareille conduite tu acquiers de nouveaux droits à sa reconnaissance, à l'estime des chrétiens, à ma tendresse; et, quand tu apprendras que tu as délaissé de vains triomphes pour sauver un vieillard, crois-tu que ta gloire y perde? et quand tu te

présenteras au conseil des évêques comme libérateur de Guillaume, crois-tu qu'il sera moins disposé en ta faveur que si tu t'y présentais comme vainqueur de Lusignan? Et quand toutes ces récompenses humaines te manqueraient, ta conscience, Dieu et l'amour de Mathilde te manqueront-ils?... — Je pars, interrompit le prince, en se mettant à genoux devant elle: ô fille du ciel! tu m'ouvres un nouveau monde où je sens qu'il y a quelque chose de mieux que le plaisir, et où la vertu a une volupté supérieure à celle de l'amour même. Mathilde, si vous n'êtes pas une femme unique, s'il y en a d'autres qui vous ressemblent en Europe, je ne m'étonne plus des hommages qu'on leur rend et de l'empire qu'elles y exercent. Comment ne pas voir une créature toute divine dans la beauté à laquelle on ne peut plaire qu'à force de gloire et de vertus? O heureux chevaliers chrétiens! ne vantez plus votre vaillance: combien elle doit vous être facile quand le même objet qui vous en-

flamme d'amour est celui qui vous enflamme d'honneur !... Oui, Mathilde, je t'obéis, je pars ; et tu as mis un sentiment si nouveau dans mon âme, qu'il me semble que je pars sans peine.—O mon Dieu ! s'écria la princesse avec transport, qu'est-ce donc que cette âme de Malek Adhel, puisqu'elle est si grande quoiqu'elle ne vous possède pas encore ? Tout ce qu'il y a de plus excellent est fait pour demeurer éternellement en elle ; il n'y a point sur la terre d'asile plus digne de vous : mon Dieu, quand donc y descendrez-vous ? Et toi, noble Montmorency, ajouta-t-elle en se prosternant près du cercueil, toi dont les cendres doivent s'émouvoir devant un héros si semblable à toi, redouble tes prières, implore toutes les puissances du ciel, qu'elles demandent avec toi la grâce de Malek Adhel ; parle pour lui, esprit bienheureux, comme tu parlais à ton lit de mort ; et que tes larmes, tes vœux et ton sang soient le lien qui unisse et réconcilie Malek Adhel avec Dieu. » A ces mots, le prince s'agenouilla aussi

près du cercueil, et dit : « Illustre héros, toi dont j'admirais la vie et dont j'honore la cendre ; toi dont le trépas m'a coûté des larmes et dont l'amitié m'eût été si chère ; toi, enfin, à qui seul je pouvais pardonner d'aspirer à la main de Mathilde, parce que seul tu m'en paraissais digne, sans doute il reste autre chose de toi que cette poussière insensible : ah ! de ce séjour inconnu que tu habites, daigne, daigne parler à mon cœur, et lui apprendre comment il pourra concilier l'honneur, l'amitié et l'amour. »

Après une longue pause, Mathilde lui répondit d'une voix plus calme, et en se relevant : « L'archevêque de Tyr vous en instruira : hâtez-vous de le joindre ; partez à l'instant même sans retourner au camp, sans le dire à Saladin ; Saladin pourrait vous retenir, et un jour de délai peut tout perdre ; le conseil des évêques s'assemble demain ; peut-être ne durera-t-il pas plus de huit jours : il faut qu'avant ce terme vous ayez trouvé Guillaume, que vous l'ayez ramené ici ; il

faut qu'avant ce terme Guillaume vous ait converti, vous ait ébranlé du moins, parce qu'alors il parlera pour vous au conseil, il parlera pour moi; il demandera notre union, et, vous le savez, rien ne résiste à l'éloquence de Guillaume. —Ma bien-aimée, répliqua-t-il avec tristesse, tu me déchires le cœur; je ne puis renoncer à toi, et je ne puis trahir un frère qui m'accable de bienfaits. Eh quoi! pour concilier tant de devoirs contraires ne ferais-tu pas mieux d'accepter un époux musulman? je ne le serais pas de cœur, Mathilde, et je servirais en secret le même Dieu que toi. — Hélas! reprit la vierge, l'Éternel ne veut point être servi en secret, et je crains bien qu'il ne se tînt pour offensé d'un encens qu'on n'oserait lui adresser publiquement... Mais, je l'avoue, si l'archevêque de Tyr pensait autrement, je n'aurais point de peine à penser comme lui. Pars donc, Malek Adhel, va chercher Guillaume; il t'aime comme l'enfant de ses entrailles; il donnerait son sang pour ton salut; et cette

secrète tendresse que tes vertus ont obtenue de sa grande âme le disposera sans doute à une indulgence que les autres évêques n'auraient point ; Guillaume nous soutiendra si tu es chrétien dans le cœur; peut-être sera-t-il satisfait, peut-être attendra-t-il du temps et de mon influence une plus entière conversion; peut-être, enfin, m'ordonnera-t-il des choses auxquelles je n'oserais consentir sans lui.....; — O Mathilde! interrompit le prince avec impétuosité, dis-moi donc quelle inconcevable magie s'attache à tes discours? Oui, malgré les réserves de ta modestie, je crois avoir entendu ton cœur; et maintenant mon sang bouillonne et ma pensée dévore les instans, les distances; il me semble même que je suis impatient de te quitter.—Adieu donc, lui, dit-elle en élevant les bras vers lui, va chercher l'ami de Dieu, et rapporte-moi la permission d'être heureuse. — O ma bien-aimée! reprend-il en la pressant sur son cœur, ma future épouse, adieu. » Et il se tait, hors d'état d'ajouter un seul mot. La chaste

vierge se détourne, se recule; elle lui abandonne sa main, et appuyant son visage contre une des figures de marbre qui pleurent autour du cercueil, elle les couvre de larmes véritables; mais ce sont des larmes de tendresse et de bonheur : celles dont le prince arrose sa main sont brûlantes et passionnées; ils pleurent et se taisent, et jamais l'amour ne régna avec plus d'enthousiasme et d'empire que sur ces deux cœurs qui pleurent et se taisent : quel langage qu'un tel silence! que de vie auprès de ce tombeau? ils demandent, ils espèrent de longs jours de félicité, en foulant aux pieds cette cendre qui ne demande, qui n'espère plus rien; et c'est du milieu des ombres de la mort que s'échappe de leurs lèvres le serment de l'éternel amour. Ah! sans doute à ce serment la joie des bienheureux est descendue un moment dans leur âme; car qu'est-ce que la joie des bienheureux, sinon cet éternel amour? Cœur humain, te voilà donc comme Dieu t'a fait, avec tes oppositions et tes contrastes,

ayant autant de larmes à donner à l'excès du bonheur qu'à l'excès de l'infortune, si faible que, quand la volupté t'accable, à tes plaintes, à tes gémissemens, on dirait que tu te meurs d'angoisse ; et si grand qu'aucune chose de la terre ne peut te suffire ni te remplir, et qu'à moins que le ciel ne s'y place tout entier avec ses biens incompréhensibles et son éternelle immensité, il y reste toujours du vide!

Mathilde se préparait à sortir du tombeau et à retourner à Ptolémaïs avec tout son cortége, afin de rendre à ce lieu sacré toute la solitude dont ce prince avait besoin pour s'éloigner à son tour, lorsqu'un bruit soudain se fait entendre à la porte. « Qu'est-ce? s'écria la princesse effrayée. — C'est moi, répondit une voix qu'elle reconnut à l'instant pour celle de Bérengère ; je suis venue ici vous joindre avec le roi, et nous ne voulons pas que vous demeuriez si long-temps enfermée dans un tombeau. — Mon Dieu! nous sommes perdus, dit-elle tout bas, Richard est là : s'il entre, s'il vous voit..... tout votre sang

versé..... O Malek Adhel ! nous mourrons ensemble. — Calme ta frayeur, ma bien-aimée, reprend-il, je saurai me dérober aux regards du roi. » Il dit, et se place sous le drap mortuaire qui couvre le cercueil de Montmorency ; Mathilde, en l'arrangeant sur sa tête, éprouve une nouvelle terreur ; mais ce n'est plus la crainte d'être surprise qui la cause : en voyant Malek Adhel sous ce linceul funèbre, et comme enseveli par les ombres du trépas, il lui semble qu'il vient d'être retranché du nombre des vivans ; qu'entre elle et lui la mort est là qui lui crie que le jour n'est pas loin où elle sera appelée à le couvrir pour toujours du voile funéraire. Frappée de ce funeste pressentiment, elle pâlit, chancelle, et d'une main tremblante ouvre avec peine la porte où Bérengère l'attend. Surprise de l'extrême altération de ses traits, la reine lui demande quelles sont les sombres méditations qui ont pu la changer ainsi ; mais trop de frayeurs troublent encore l'âme de la vierge pour qu'elle ait la force de répondre ; elle regarde Bé-

rengère, essaie de sourire, ses lèvres se refusent à ses efforts, et elle est obligée de s'asseoir pour calmer ses sens éperdus. Richard l'examine attentivement : « Jamais, dit-il, on ne se plut autant dans les tombeaux, et on n'en sortit avec tant de peine et d'effroi ; quel est donc le charme qui vous y retient et les pensées qui vous y occupent ? Il s'avance alors sous le mausolée : Mathilde frémit ; elle voit un abîme devant elle, et la destruction s'élever à ses côtés. Si Malek Adhel dit un mot, s'il laisse échapper un soupir, si l'inflexible Richard l'aperçoit, rien ne pourra arrêter l'impétuosité de sa colère ; il plongera son épée dans le cœur du prince, et les gouffres de l'enfer s'ouvriront pour recevoir leur proie. Ah ! plutôt que de laisser consommer sa perte, elle est décidée à tout braver ; elle s'élancera au-devant du héros qu'elle aime ; elle lui servira de bouclier ; pour que Richard atteigne ce cœur généreux, il faudra qu'il perce celui d'une sœur, et peut-être reculera-t-il devant son propre sang. Déterminée ainsi, elle se lève, s'approche, écoute, prête à voler au moin-

dre bruit ; mais elle n'entend rien ; tout est tranquille, et Richard reparaît bientôt avec un air calme, qui l'instruit assez qu'il n'a rien découvert ; il sort, ferme la porte, prend la clef, et dit à sa sœur : « Vous ne rentrerez plus ici, Mathilde ; les impressions que ces images font sur vous sont trop vives pour être renouvelées ; et tant de tristesse ne convient pas au sort qui vous attend. Dites donc adieu à ce monument ; car je jure que vous ne reverrez plus les lugubres objets qu'il renferme. » Richard, en prononçant ces paroles, ne sait point le mal qu'elles font à sa sœur, ni quel sinistre pressentiment elles confirment ; sans être coupable, elle vient presque d'éprouver les terreurs du crime ; sans avoir rien perdu, elle éprouve maintenant celles du désespoir. L'infortunée dévore sa douleur en silence ; et, élevant seulement vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, elle y cherche celui qui peut seul l'entendre, l'excuser, et lui prêter des secours pour ce qu'elle espère, ainsi que des consolations pour ce qu'elle craint.

CHAPITRE XL.

Dans le courant de cette journée, les jeux recommencent, et le champ d'honneur s'ouvre pour les musulmans. Saladin vient prendre sa place accoutumée; mais Malek Adhel n'est point auprès de lui. Chacun s'étonne et ne sait qu'augurer de son absence. Comment se peut-il que, là où il y a un triomphe à obtenir, un rival à humilier, et un prix à recevoir des mains de la princesse d'Angleterre, Malek Adhel tarde tant à paraître? Par considération pour ce grand prince et les prières de Saladin, on suspend encore quelques heures l'ouverture du tournoi. Durant cette attente, tous les regards se tournent vers Mathilde, afin de découvrir sur son visage les traces de ses sentimens secrets; mais elle a repris sa sécurité, la terreur de ses pressentimens s'est effacée, et, satisfaite de la générosité et du dévouement de Malek Adhel, elle est bien plus près de se réjouir que de s'affliger de son

absence. Lusignan s'approche d'elle, et, d'un ton ironique il lui dit : « Malek Adhel est bien lent, madame, à venir exécuter ses menaces, et bien peu empressé de justifier cette confiance qui ne lui permettait pas de douter hier qu'il n'obtînt le prix aujourd'hui : si c'était une grande présomption à lui d'en être si sûr, c'était le moindre de ses devoirs de venir le disputer. — Sire, reprit la princesse avec une froide dignité, Malek Ahel est trop connu pour qu'il soit permis d'en mal penser, et la récompense due à un si noble caractère, c'est d'être sûr que quand il ne remplit pas un devoir ordinaire, c'est qu'il en remplit un plus grand. »

Elle dit et s'éloigne. Lusignan demeure confondu ; il s'approche de Richard, et lui demande s'il est sûr que sa sœur n'ait reçu aucun message, aucune visite de Malek Adhel ; le roi l'affirme. Néanmoins Lusignan doute encore; car l'amour jaloux est pénétrant, et il se souvient du jour où le prince fut introduit chez Mathilde à l'insçu de Richard. Mais il est ar-

raché à ses sombres réflexions par le bruit des fanfares qui annoncent que le temps désigné pour attendre Malek Adhel vient d'expirer, et que les juges du camp ont levé les barrières : la gloire brille, les guerriers volent ; et en ce jour de réunion les musulmans se mêlent aux chrétiens, et le combat devient plus vif et plus acharné que la veille : contre quelques-uns les Sarrasins ont l'avantage ; Kaled renverse les plus valeureux chevaliers ; mais Lusignan le renverse à son tour, et finit par l'emporter sur tous : il est une seconde fois couronné des mains de la princesse ; il l'est encore le lendemain et les jours suivans. Cependant tous les esprits sont en fermentation ; Saladin commence à s'inquiéter vivement de l'absence de son frère ; il ne peut y trouver aucune cause. Abandonner toutes les victoires à son rival, s'éloigner du théâtre où ses destinées se décident, et de l'objet dont son cœur est épris, paraissent au sultan des choses si étranges, que son amitié s'alarme de la seule explication qu'il y peut donner ; il

connaît Malek Adhel, l'impétuosité de son courage et la violence de ses passions; il sait que le monde n'a point d'obstacle capable de l'arrêter : Malek Adhel serait-il perdu pour le monde et pour lui? Tandis que cette terrible pensée déchire son cœur fraternel, et que, par ses ordres, des émissaires volent de tous côtés sur les traces du prince, le temps fuit et le jour approche où le conseil des évêques doit prononcer l'arrêt qui décidera des destinées du monde. Le plus profond secret enveloppe leurs discussions, et ces pères vénérables n'ont laissé pénétrer à personne de quel côté ils feront pencher leurs saintes balances. En vain Lusignan a-t-il cherché à le découvrir; en vain, pour se faire des partisans parmi eux, a-t-il remué sourdement toutes les intrigues; en vain leur a-t-il rappelé souvent que c'était à lui qu'ils devaient l'auguste mission dont la chrétienté les avait chargés; il n'a pu réussir à surprendre leur religion, ni à altérer la droiture de leurs jugemens : plus ils reconnaissent l'impor-

tance du fardeau dont on les a honorés, et la confiance qu'on a eue en leurs lumières, plus ils veulent s'en montrer dignes. Ce n'est pas seulement de l'intérêt politique de deux empires dont ils s'occupent, c'est de la cause du ciel; ils sont les arbitres de la foi; ils travaillent pour Dieu, et cette grande pensée, qui les élève si haut, les a dépouillés de toute faiblesse humaine. Lusignan s'en étonne, et se trouve ainsi déçu dans ses espérances. En proposant ce conseil, il avait bien calculé tout ce que la dissimulation et la flatterie ont de puissance sur l'esprit des hommes, et il ne s'était pas trompé; mais ces hommes étaient des chrétiens; et des chrétiens, animés du véritable esprit de leur loi divine, sont plus que des hommes, voilà ce qu'il avait trop oublié.

Cependant il ne se rebute pas, il sait que l'archevêque de Nazareth et l'évêque de Béthléem détestent les infidèles; qu'ils sont, après Guillaume, les plus éloquens pères de l'église, et il croit pouvoir compter sur eux. Il voudrait bien que Richard

employât son crédit sur les évêques de son royaume pour les éloigner de tout esprit de conciliation ; mais il n'ose lui proposer de les séduire ; il respecte trop le caractère de Richard pour lui parler de semblables moyens, et craindrait même d'altérer son amitié en lui laissant voir qu'il en fait usage : du moins il tire parti de la brusque franchise du roi, il sait lui faire déclarer publiquement, en plusieurs occasions, que le conseil l'obligerait en prononçant un refus, et parvient même à obtenir de son amitié, de presser la fin de cette assemblée, car il craint que, si Guillaume y paraissait, il n'entraînât tous les avis en faveur de Malek Adhel, et un pressentiment confus lui crie que Guillaume est près d'arriver. Enfin, il a paru ce jour où la décision va se prononcer, où la trêve va être changée en paix ou en guerre, où Mathilde va connaître son sort ; dans douze heures elle n'aura plus d'espérances à nourrir, ni de changemens à attendre, dans douze heures tout sera fini pour elle. Ce jour terrible se passera-t-il, comme

les précédens, dans un lugubre silence, sans qu'aucune voix lui révèle, l'instruise du sort de Malek Adhel et de l'archevêque? C'est maintenant qu'elle est agitée, et que sa physionomie dit le secret de son âme. Si elle osait, elle se repentirait d'avoir exigé du prince d'aller à la recherche de Guillaume; mais son intention était trop pure pour qu'au prix de son malheur même elle se permette de la condamner. Elle s'efforce de résigner son âme, et de vaincre la douleur comme elle a vaincu le plaisir; mais cette victoire est plus difficile, et ce n'est pas l'affaire d'un moment que de la remporter : aussi, au sein même de la prière, souvent l'amour la distrait, la domine, et, sans y penser, elle s'écrie : « O mon souverain bien! qui rompra mes liens, et me donnera des ailes pour voler jusqu'à toi? jusqu'à quand différeras-tu à venir me rendre la joie, et me retirer du vide affreux où je suis? Hâte-toi, car je porte avec douleur le poids de ton absence, et je t'aime de telle sorte que mon cœur se perd en toi, et ne peut plus dé-

sirer d'autre bien. » Mais à peine a-t-elle entendu les accens passionnés qui lui échappent, qu'elle rougit, s'humilie et les rétracte. Cependant, à mesure que ses espérances s'affaiblissent, elle croit sentir que son amour augmente, et jamais il n'eut plus de force que dans ce jour, où elle va peut-être recevoir l'ordre d'y renoncer. Que de différentes tristesses affligent son âme ! le prix réservé pour le dernier combat, ce prix, le plus précieux de tous, est le portrait de Mathilde elle-même. Faudra-t-il qu'elle soit réduite à la honte de le donner à Lusignan ? Hélas! quand elle a consenti qu'il fût fait, elle croyait qu'il aurait un autre maître. Bérengère la surprend dans le tumulte de ces diverses agitations : sous le prétexte de la conduire au tournoi, elle vient la plaindre et partager sa peine. Mathilde s'assied auprès de la reine, pleure et se tait ; ses cheveux et ses habits sont en désordre. Quoique l'heure de la fête approche, elle ne peut se résoudre à insulter à sa propre douleur, en se parant de magnifi-

cence et d'éclat. Elle repousse les mains de ses femmes, et couvre de larmes amères le bandeau de pierreries dont on veut orner son front. En vain l'impatient Richard lui fait dire de se hâter; elle écoute le récit de sa colère avec indifférence, et ne tremble que de voir arriver la fin du jour. Il lui semble qu'elle la retarde en retardant l'ouverture des jeux, et comme on l'attend pour les commencer, elle est décidée à ne s'y montrer que le plus tard possible. Cependant le moment fatal où tous les prétextes sont épuisés arrive enfin; il faut partir, elle n'a point cette hardiesse qui résiste ouvertement: la passion seule la donne, et la timide vierge a bien plus de tendresse que de passion. On l'entraîne comme une victime vers le lieu de pompe et de somptuosité où tous les regards et les cœurs l'attendent. Hélas! dans un rang plus obscur, elle pourrait cacher dans l'ombre ses agitations et ses larmes; mais il faut que les siennes soient exposées à tout l'éclat du jour et aux yeux de tous ceux qui l'entourent. Comme

cette muette douleur qu'elle renferme dans son sein s'augmente par les sons belliqueux des instrumens de joie et de victoire, et comme elle détourne ses regards avec amertume de tous ces visages où brillent la satisfaction, le plaisir et les douces espérances, plus charmantes encore que le plaisir; elle appuie son coude sur le balcon, penche doucement sa tête sur sa main, et, sans daigner jeter un coup d'œil sur les combattans, qui ne regardent qu'elle, elle tient ses yeux constamment fixés vers le chemin de Césarée, qui est le seul lieu de la terre maintenant d'où lui peut venir un espoir ou une joie.

Jusqu'à ce jour Saladin n'avait point combattu : accoutumé aux coups meurtriers des batailles, il ne l'était point aux exercices galans et guerriers de la chevalerie européenne, et n'avait point voulu compromettre son rang dans une lutte dont la défaite était une honte, et dont la victoire n'était qu'un jeu. Cependant, en voyant ses plus valeureux capitaines toujours vaincus par Lusignan, ce roi

présomptueux qui ose prendre devant lui le titre de roi de Jérusalem, maître de tous les prix, et prêt à s'emparer en ce jour du portrait de cette princesse destinée à l'hymen de Malek Adhel, il ne peut contenir plus long-temps son indignation et sa colère; du haut de son trône, il se lève et s'écrie : « Attends-moi, roi de Jérusalem, tu n'es pas vainqueur encore, et peut-être m'appartient-il de te faire perdre tous tes droits au prix de ce jour, comme au royaume dont tu portes le titre. » Lusignan, enivré de ses succès, regarde Saladin avec une orgueilleuse ironie, et lui dit : « Viens, superbe soudan, je suis fier de ton défi; viens, hâte-toi, et que le bruit de ta chute soit comme l'avant-coureur de celle de ton trône et de la fin de ton usurpation. » Saladin frémit de tant d'arrogance, et se précipite dans l'arène. Les voilà aux mains; jamais tant d'animosité et de rage n'enflammèrent deux ennemis; la pointe émoussée de leur glaive sert mal leur ressentiment, et, à son défaut, ils voudraient que la violence des coups

remplaçât le mal qu'elle ne peut faire. Tous les spectateurs sont émus; ils regardent en silence cette lutte terrible; Mathilde elle-même y donne toute son attention; elle ne se permet pas de faire des vœux pour Saladin, ce grand ennemi de Dieu, qui lui a jadis inspiré tant d'horreur; mais elle est bien sûre qu'elle en fait contre Lusignan; non, tout l'effort de son courage et la soumission de sa foi ne pourraient la déterminer à vouloir qu'il devînt possesseur de son portrait. Long-temps le combat est égal et la victoire incertaine, mais Lusignan, habitué à ces sortes de jeux, en connaît toutes les ruses, ainsi que l'art de ménager ses forces. Saladin ne sait que porter des coups mortels; et, comme dans ce genre de luttes aucun ne le peut être, il épuise ses forces sans succès, et voit avec surprise qu'il perd sa vigueur sans avoir obtenu le moindre avantage. Lusignan profite de l'imprudence de son ennemi; il tourne autour de lui, l'agace, l'irrite, esquive tous ses coups, lui en porte sans cesse de nouveaux, attend, épie l'instant fa-

vorable, le frappe à droite quand Saladin le croit à gauche, et au moment où le sultan lève le bras pour l'accabler de tout le poids de son épée, Lusignan fait volte-face, passe subitement derrière lui, le saisit avec adresse, l'enlève par le milieu du corps, le jette à terre et s'écrie : « Ainsi tombera l'usurpateur. » Un si beau coup de lance ravit toute l'assemblée; il s'en élève un transport d'enthousiasme : Lusignan va être couronné, lorsque tout à coup la princesse, d'une voix éclatante, s'écrie : «Voici le vengeur!» A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle tombe dans les bras de Bérengère, et que Malek Adhel, couvert de sueur et de poussière, sur un cheval ruisselant d'écume, arrive comme la foudre, s'élance d'un trait au-dessus de la barrière, se présente à tous les regards, et voit avec horreur son frère abattu devant Lusignan. Celui-ci, désespéré de cette subite apparition dont il prévoit toutes les suites, dissimule son dépit, et, d'un air froidement dédaigneux, s'écrie : « Tu viens bien tard pour me disputer la

victoire. — Je viens assez tôt pour te l'arracher, répond le héros. O Saladin ! console-toi, tu vas être vengé. Et en ce moment, irrité de la honte d'un frère qu'il aime, il songe davantage à lui qu'à Mathilde, et combat plus pour effacer son affront que pour obtenir le prix de la victoire. » Il s'élance impétueusement; les éclairs jaillissent de sa main redoutable; il presse, il pousse son ennemi avec une telle valeur, que Lusignan, étonné, éperdu de la promptitude et de la rapidité de ses coups, se trouble, chancelle, et est prêt à tomber sans avoir combattu. Malek Adhel s'aperçoit de son désordre, s'arrête, et lui dit : « Remets-toi, Lusignan; pour te vaincre je n'ai pas besoin de te surprendre. » A ces mots, les acclamations partent de toutes parts; les chrétiens oublient que c'est un musulman qu'ils applaudissent; et devant tant de magnanimité la religion a consenti à se taire un moment. Lusignan, témoin du triomphe que vient d'obtenir le caractère de son rival, voyant trop que sa vaillance lui en

réserve un second; que, pour deux victoires, il ne lui aura fallu qu'un moment, et qu'une si brillante gloire va effacer tous ses triomphes; Lusignan ne prend plus conseil que de son désespoir; il s'abandonne en furieux : s'il ne peut plus vaincre, il voudrait mourir; car la mort hideuse et sanglante est à ses yeux un objet moins effroyable que Malek Adhel couronné des mains de Mathilde. N'ayant plus rien à ménager, il ose attaquer son rival, et c'est avec tant de violence et de rage, que, si Malek Adhel pouvait être étonné, il le serait en ce moment. Jamais il n'éprouva une pareille résistance; ses armes retentissent sous les coups qu'il reçoit, et Lusignan enfin l'a forcé à reculer; mais, même en reculant, sa supériorité ne l'abandonne point. « Lusignan, dit-il, ta défaite n'est pas un jeu, je croyais n'avoir à combattre qu'un rival; tu rehausses ma gloire en m'apprenant que c'est un héros que je vais vaincre. »

A peine ces paroles sont-elles achevées, que, semblable à la flamme qui vole,

consume et renverse, il s'est précipité sur Lusignan, et l'a terrassé à ses pieds. — Achève, lui dit ce triste monarque, et ôte-moi la vie comme tu m'as déjà ôté mon honneur, mon royaume et le cœur de Mathilde. — Lusignan, reprend le héros avec bonté, et en lui tendant la main, un instant de malheur doit-il effacer huit jours de succès, et ne peux-tu me pardonner de te ravir un prix que tu as ravi toi-même à mon frère, et à tous ceux qui ont osé se mesurer avec toi?—Eh! que m'importent mes triomphes passés? s'écria douloureusement Lusignan; empêcheront-ils que Mathilde ne croie qu'ils ne sont dus qu'à ton absence? Superbe musulman, quelle fatalité inouie t'a ramené aujourd'hui dans ces lieux, t'a jeté au milieu de ma gloire pour la ternir, et m'arracher avec elle le portrait de l'illustre Mathilde?—Le portrait de Mathilde est le prix du combat, et je ne l'ai pas reçu encore! » interrompit Malek Adhel; et aussitôt, avec la même vivacité qu'il avait renversé son rival, il court aux pieds

de la princesse : elle le voit, rougit, et, après l'avoir vu, elle le regarde encore ; dans ce regard elle a mis avec tout son cœur ses inquiétudes, ses espérances et son amour ; et, quoiqu'elle n'ait pas dit un seul mot, Malek Adhel n'a jamais été si sûr d'être aimé. Avec quel délice les bras de la vierge s'arrondissent autour du cou du héros pour y passer la chaîne où pend son portrait ! avec quelle voluptueuse lenteur elle l'attache ! quelle est heureuse et fière de pouvoir lui faire ce don aux yeux de tant de nations réunies ! combien elle trouve qu'il a mérité davantage encore ! et comme la tendre espérance qu'elle pourra un jour lui donner tout ce qu'il mérite, sait ajouter de charmes à sa beauté ! On conçoit l'union de la pureté et de l'amour, mais dans le ciel seulement : comment les yeux de Mathilde l'ont-ils dérobée au ciel ? Prosterné devant elle, Malek Adhel profite du moment où elle se baisse afin de le relever pour lui dire mystérieusement : « Guillaume sera demain ici ; mais, avant son arrivée, un mot, un seul mot dans le tom-

beau de Montmorency. » Ce nom échappait à peine de ses lèvres, que Richard s'approche et l'interrompt ; le reste des spectateurs sépare les deux amans ; de tous côtés on interroge Malek Adhel sur la cause de son absence ; il refuse de s'expliquer ; mais sur son front inquiet et soucieux, on ne voit point éclater la joie de son triomphe. Bientôt Saladin, retiré dans sa tente, fait dire à son frère de le venir joindre. Malek Adhel obéit ; il se retire. Lusignan, sombre, silencieux, et encore froissé de sa chute, baisse de farouches regards sur la terre et demeure seul à l'écart. Le bouillant Richard ne dissimule pas le mécontentement qu'il éprouve ; la honte de son frère d'armes le touche sensiblement ; elle a réveillé le souvenir de la sienne, et il ne peut endurer la pensée d'une alliance avec celui qui les a humiliés tous deux. Une sorte de consternation règne dans cette noble assemblée; chacun semble agité de sombres pensées, et Mathilde n'est pas celle dont le cœur est le moins occupé. Guillaume arrive de-

main, lui a dit Malek Adhel ; et cependant le conseil des évêques va se terminer ce soir : il faut qu'elle l'empêche, il faut qu'elle annonce ouvertement le retour de l'archevêque ; oui, il le faut, quelles que soient les dispositions du conseil : favorables au prince, elle a besoin de l'aveu de Guillaume pour les adopter ; contraires, elle a besoin de la présence de Guillaume pour les adoucir. « Mon frère, dit-elle à Richard, l'archevêque sera demain ici ; sans doute le rang qu'il tient dans l'église et la haute réputation de sagesse dont il jouit ; ne permettront pas au conseil des évêques, quand il n'a qu'un jour à l'attendre, d'oser prononcer sans lui. »

A ce discours, Lusignan se lève tout à coup avec colère ; Richard prend un air sévère, et demande à sa sœur comment elle peut affirmer que Guillaume sera le lendemain a Ptolémais. « Le prince me l'a dit, répliqua-t-elle en rougissant, sans doute il l'aura rencontré quelque part. » Les yeux pleins d'une noire tristesse,

Lusignan dit à Richard : « Votre Majesté permettra-t-elle que le conseil des évêques soit rompu ? » Avant que le roi d'Angleterre eût eu le temps de répondre, les ducs de Bourgogne, d'Autriche, de Bavière, tous les princes et chefs s'écrièrent d'une commune voix, qu'il était d'une rigoureuse justice d'envoyer prévenir le conseil des évêques du retour de Guillaume. Lusignan voulut répliquer ; on ne le lui permit pas. « Mon frère, dit alors la princesse avec une respectueuse douceur, ne vous semble-t-il pas qu'un jugement ne peut être parfaitement juste et équitable qu'autant qu'il est sanctionné par la prudence de Guillaume ? C'est elle qui jusqu'à ce jour a dirigé mes pensées et mes actions : m'abandonnera-t-elle à la plus importante époque de ma vie ? Mon frère, consentez qu'on aille instruire le conseil des évêques de la prochaine arrivée de Guillaume. — Vous n'avez qu'à y envoyer, répliqua Richard avec dépit ; cette affaire vous intéresse plus que moi, et elle m'a donné trop de cha-

grin jusqu'à ce jour pour que je n'aie pas regretté souvent d'y avoir pris le moindre intérêt. » La princesse n'attendit pas un consentement plus obligeant, et se hâta d'envoyer un de ses pages avertir le légat du pape de ce qui se passait. Au bout de peu d'instans les portes s'ouvrirent, tous les prélats parurent. « Hé bien! mes pères, cria Richard, vous avez donc suspendu votre décision?—La prochaine arrivée de Guillaume et le désir de la princesse nous ont paru deux raisons si puissantes, répondit l'évêque de Nazareth, qu'une seule aurait suffi pour remettre notre jugement à demain. » Pendant ce discours, le légat regardait la princesse avec un mélange de pitié et d'attendrissement; et, dans le courant de la soirée s'étant trouvé près d'elle, il ne put s'empêcher de lui dire a voix basse : « Ah! mon enfant, qu'avez-vous fait? » Puis il s'arrêta tout à coup. La vierge fut troublée, elle le regarda pour entendre la fin de sa pensée; il baissa les yeux pour l'en empêcher : alors elle

NANCY, IMPRIMERIE D'HÆNER.

Mon fils donnez a d'autres pensées, le peu d'instants qui vous restent.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES;

PRÉCÉDÉS

D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES CROISADES

ET DE LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE DOUZE JOLIES GRAVURES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1825.

MATHILDE.

CHAPITRE XLI.

En quittant Mathilde, Malek Adhel ne doutait point qu'elle ne se rendît à sa prière, et que l'aurore du lendemain ne les vît réunis dans le tombeau de Montmorency ; mais, en venant se renfermer dans son appartement, la princesse y fut suivie par les cruelles anxiétés de l'incertitude, et cette nuit tout entière fut pour elle sans sommeil. Les paroles de Malek Adhel retentissaient dans son cœur, et en étaient tendrement accueillies : pouvait-elle refuser une entrevue de peu de momens à un héros qui, dès le lendemain, allait devenir peut-être le maître de sa destinée ; qui plusieurs fois avait exposé sa vie pour elle, et avait sauvé celle de Richard ; qui, pour lui obéir, venait de céder à un rival huit jours de triomphe et de gloire ; et qui, par le nombre de ses bienfaits et la grandeur de ses sacrifices,

lui avait imposé de telles obligations, que, quoique sa reconnaissance fût devenue une passion, il lui semblait qu'elle n'était pas encore assez vive et ne l'acquittait pas assez?

« Sans doute j'irai le joindre, se disait-elle avec véhémence, comme pour étouffer un murmure secret qui s'élevait au fond de son âme; je l'ai promis, rien ne lui sera refusé de ce que la religion et la vertu me permettent de lui accorder; et quand une si importante journée va commencer pour moi, et que peut-être chancelant encore dans la foi, il a besoin de mes avis et de mes encouragemens pour l'y soutenir, n'est-ce pas le devoir même qui me prescrit d'aller à lui? » Mais, en prononçant ce mot de *devoir*, la princesse l'articula faiblement, comme si elle avait senti que ce n'était pas là sa place. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, n'est-il pas nécessaire que je connaisse les dispositions de Guillaume, et l'effet de ses discours sur l'esprit du prince, afin de pressentir quelle sera son opinion dans le conseil

des évêques, et m'efforcer de la changer si elle ne devait pas nous être favorable? » Alors, s'interdisant de plus longues réflexions, elle s'arrêta à ce parti, résolut d'aller le lendemain au tombeau de Montmorency, et, en attendant, alla chercher sur son lit quelques heures de repos : mais reposer sur un projet coupable, l'innocente vierge le pouvait-elle? et le sommeil pouvait-il fermer des yeux que les sourdes inquiétudes d'une conscience agitée rouvraient toujours? Au moment où l'on va s'endormir, et où les efforts qu'on a faits pour se tromper soi-même commencent à s'affaiblir, il vient une pensée, il en vient une autre; elles ne sont plus le fruit d'une erreur qu'on aime; mais de la vérité qui reprend tous ses droits aussitôt que la volonté a cessé de retenir l'erreur. Mathilde ne peut plus se soustraire à cette puissance troublée, mécontente, elle quitte brusquement ce lit où elle est si loin de trouver la paix, s'habille à la hâte, traverse son oratoire, et ouvre les croisées qui don-

nent sur son balcon. Elle s'y promène en silence ; tout est tranquille ; elle n'entend aucun bruit que celui des vagues de la mer qui se brisent contre les rochers du rivage. « Toujours agitées aussi, dit-elle, mais moins agitées que moi. » Après une pause, elle ajoute : « O mon Dieu ! guidez-moi ; car, je le jure, je ne veux point que l'amour triomphe de vous. » Elle marche encore ; mais une disposition plus religieuse vient de lui donner de meilleures pensées. « Lorsqu'en dépit de la pudeur et des bienséances, dit-elle, j'osai donner un rendez-vous à Malek Adhel, il me sembla que j'obéissais à la voix de Dieu, et qu'en l'envoyant au secours de l'archevêque de Tyr, je l'envoyais à la lumière et à son salut. Moi seule je pouvais le déterminer à ce sacrifice ; je n'avais que ce moyen d'opérer sa conversion, puisqu'elle ne pouvait être le fruit que des soins de Guillaume ; et je n'avais pas un moment à perdre, puisqu'il fallait qu'en moins de dix jours il eût trouvé l'archevêque, se fût laissé convaincre, et l'eût ramené ici

avant la fin du conseil ; de manière à ce que Guillaume, assuré de ses saintes dispositions, employât toute son éloquence à parler en notre faveur. Mais aujourd'hui qu'ai-je à lui dire ? quelle raison assez importante peut m'entraîner à cette démarche ? Son désir ! Hélas, mon Dieu ! ce serait bien assez pour moi ; mais ce n'est pas assez pour vous. Si Guillaume vous l'a rendu, je saurai un peu plus tard cette grâce de votre miséricorde ; mais du moins sans avoir à rougir de la manière dont je l'aurai apprise ; s'il a persévéré dans ses erreurs, si les instructions de l'archevêque ont été infructueuses, quel espoir puis-je donc avoir dans les miennes ? Insensée ! l'amour te donnerait-il tant de présomption d'oser croire que tu réussirais quand cette source d'éloquence et de sainteté aurait coulé en vain ? Et quand j'apprendrais que la sagesse de Guillaume va s'élever contre les désirs de mon cœur, et que j'aurais la coupable volonté de l'en détourner, puis-je croire que j'y parviendrais ? Guillaume est-il un homme faible, ca-

pable d'abandonner la voie et la justice de Dieu pour des intérêts humains ? Ne suis-je pas même sûre que, s'il arrive aujourd'hui, il se rendra au conseil sans me parler ni me voir ; mais, si je ne puis rien espérer de la faiblesse de Guillaume, ne dois-je pas tout craindre de la mienne ? et ne sais-je pas que quiconque aime et cherche le péril y périra (1) ? Ah ! puisqu'un tel rendez-vous n'est pas nécessaire, il serait criminel ; et maintenant, quelle que soit ma destinée, il faut l'attendre et me soumettre...Mon Dieu, faites donc taire la voix de Malek Adhel qui crie dans mon cœur, et acceptez mon sacrifice. » Elle dit, tombe à genoux, penche son front sur la rampe de fer du balcon, et l'arrose de larmes ; pendant long-temps les sanglots qui s'échappent de sa poitrine sont le seul langage de sa douleur. A la fin, elle dit : « Commencer cette journée en subissant le joug du plus rude devoir, n'est-ce pas un moyen de rendre

(1) Isaïe, ch. 28, v. 15.

le ciel plus favorable à mes vœux ? Peut-être sera-t-il touché de l'effort que je fais pour lui plaire ; peut-être m'en récompensera-t-il en touchant le cœur de Malek Adhel...O douce obligation que de souffrir pour lui ! ô divin fils de Marie ! si son salut doit être le prix de mon bonheur terrestre, privez-moi de tout celui que j'attendais de cette journée ; je puis, pour des biens plus grands, renoncer à tous les biens de ce monde. » Elle s'arrête, et maintenant elle pourrait dormir ; car elle ne reposerait pas sur une pensée coupable. Cependant, au milieu de tant de perplexités la nuit s'est écoulée, et à l'instant où la princesse, tristement satisfaite de ses résolutions, allait rentrer dans son appartement, les étoiles qui s'effacent et l'horizon qui blanchit viennent arrêter ses pas et altérer un peu les saintes dispositions de son esprit. « Hélas ! dit-elle avec un profond attendrissement, dans cet instant il part sans doute ; il ne soupçonne point le cruel arrêt que j'ai porté contre lui ; il ne croit point mon cœur

capable d'une force si barbare; il part, il espère, il va m'attendre dans le séjour de la mort, compter tous les instans, m'accuser, souffrir.... O mon Dieu ! où sont vos miséricordes? Se peut-il que vous m'ordonniez de faire souffrir Malek Adhel ? Non, non, je m'exagère sans doute vos rigueurs. Isolée, sans appui, sans conseil, pour éviter une faute j'en vais commettre une plus grande. Ah ! Dieu de bonté et d'amour, y en a-t-il de plus horrible à vos yeux que de faire souffrir ce qu'on aime ?... Si Guillaume était près de moi, son cœur, moins dur, moins cruel que le mien, me permettrait de partir, d'aller consoler l'affligé qui crie... Ah ! créature pleine d'erreur et de misère, qu'oses-tu supposer? Ne te dirait-il pas plutôt que traiter avec sa faiblesse, c'est traiter avec la mort? Peux-tu être incertaine sur l'ordre qu'il te donnerait ? Non, non, tu ne l'es pas; ne le sois donc pas dans tes résolutions. » En achevant ces mots, elle s'arrache à la vue de ce jour qui la trouble et la désole; elle ne veut

point que la progression de la lumière lui révèle les angoisses qui déchirent l'âme de Malek Adhel et la vaine attente où il se consume. Ah! qui pourrait dire quel est en cet instant le plus à plaindre des deux? Qui pourrait dire lequel souffre davantage, de celui qui impose la peine, ou de celui qui l'endure?

Malgré l'obscurité où elle s'est renfermée, Mathilde a compté trop exactement tous les instans pour ne pas savoir que le jour doit être bien avancé: alors seulement elle sort de sa retraite, parce que l'heure d'être faible étant passée, elle ne court plus risque de l'être. Impatiente d'apprendre si Guillaume est arrivé, elle passe chez la reine. Bérengère la presse dans ses bras, et lui dit: «Ma sœur, un heureux pressentiment m'assure que les jours de tristesse sont passés, et que celui-ci va commencer pour vous une vie toute de bonheur. — Le bonheur est beaucoup, reprit la vierge; mais j'ai demandé plus que cela à Dieu. — J'ose croire, répliqua la reine, qu'il vous accordera tout ce que

vous lui avez demandé! Voyez comme depuis hier tout vous prospère ; Malek Adhel apparaît tout à coup pour obtenir le dernier prix et la plus belle victoire, et ce matin l'archevêque de Tyr vient d'arriver pour déterminer le conseil selon vos vœux. —L'archevêque est ici, demanda vivement Mathilde, et depuis quand? Vous a-t-il vu? Lui avez-vous parlé?—Il n'y a pas plus d'une heure qu'il est entré à Ptolémaïs, répondit la reine, et depuis ce temps il est en conférence secrète avec le légat. » A cette nouvelle la princesse, le cœur palpitant et les jambes tremblantes, fut obligée de s'appuyer contre le lambris pour se soutenir. Bérengère courut à elle, la fit asseoir, et lui dit en la regardant avec inquiétude : « Assurément je ne doute point que cette journée n'ait une heureuse issue; mais s'il en était autrement, et qu'il fallût vous séparer du prince, vous ne le pourriez pas. — Pour un court pèlerinage, répliqua Mathilde, je crois que j'en aurai le courage; mais pour toujours, toujours... » Elle secoua la tête, leva les yeux au ciel,

et répandit un déluge de pleurs. A cet instant la porte s'ouvrit, et un page annonça le roi et l'archevêque de Tyr. Mathilde éperdue se leva pour fuir, se sentant également faible contre l'excès de félicité ou d'infortune dont sa destinée allait se composer ; mais, avant qu'elle eût eu le temps de faire un pas, Richard parut suivi du pieux Guillaume ; et aussitôt, renfermant son émotion, elle les salua en baissant les yeux, et s'assit en silence sans oser même chercher sur la physionomie de l'archevêque ce qu'elle avait à craindre ou à espérer. « Mon père, s'écria la reine, vous nous êtes donc rendu! Quel événement a prolongé si long-temps votre absence, et quel heureux destin vous ramène?—J'ai été pris par les infidèles, répondit l'archevêque d'un ton tranquille et grave : arrêté à Jaffa, où commandait Metchoub, par son ordre je fus chargé de chaînes, jeté dans un cachot ; et, en dépit de la trêve qui suspendait toute hostilité, le vindicatif Metchoub, ne pouvant me pardonner la part qu'il supposait que j'avais

eue à la prise de Ptolémaïs, profita de l'autorité suprême qu'il exerçait à Jaffa pour ordonner ma mort. Déjà on en faisait les apprêts, je n'avais plus qu'un jour à vivre ; et, soumis, résigné, je le voyais finir sans murmure ; car ne pouvais-je pas me dire : « J'ai combattu, j'ai rempli ma carrière, et j'ai gardé la foi ? Mais au milieu de la nuit, que je regardais comme la dernière, j'entends briser les portes de ma prison ; je crois qu'on veut hâter l'heure de ma mort ; je marche au-devant d'elle.... Qu'aperçois-je, un guerrier qui vole à mon secours, qui brise ma chaîne : un libérateur !..... » A ce mot, la vierge laisse échapper un cri de reconnaissance et de joie. » Et ce libérateur, quel était-il ? demanda vivement Richard. » Le cœur de la princesse venait de le deviner : c'était Malek Adhel en effet qui avait rendu à Guillaume la liberté et la vie. « Je ne sais, ajouta l'archevêque, par quel miracle de la Providence il a été conduit vers moi quand tout concourait à le retenir ici ; il a constamment refusé de s'expliquer là-dessus.

—Cette conduite renferme d'étranges mystères, repartit Richard d'un air mécontent, et il est assez difficile d'imaginer comment Malek Adhel a été conduit vers vous si à propos, quand il n'y avait ici que ma sœur et la reine qui connussent le motif de votre absence.—Ce sont des mystères, il est vrai, répondit l'archevêque, mais des mystères de vertu, de générosité que je me garderai d'approfondir par respect pour la main qui ne veut verser ses bienfaits qu'en se cachant.—Mon père, repartit Richard d'un ton vif et emporté, vous êtes singulièrement prévenu en faveur de Malek Adhel; tout ce qu'il fait, tout ce qui se rapporte à lui, est toujours excusé ou approuvé par vous, et je ne sais s'il n'y pas lieu de craindre que cette prévention n'altère un peu l'intégrité de votre opinion dans le jugement qu'on va prononcer.—Sire, répliqua l'archevêque, je ne prétends point le nier : Malek Adhel m'est cher; j'ai conçu pour lui une affection vraiment paternelle; ses vertus m'en feraient une loi quand la reconnais-

sance ne m'en ferait pas un devoir ; je dirai au conseil des évêques, comme je le dis ici, tout le bien que je pense de ce grand prince. Pourquoi le cacherais-je? Est-il nécessaire d'être injuste pour soutenir les droits de la religion, et le cœur le plus équitable n'est-il pas celui qui les connaît le mieux? Il ne m'est pas permis de communiquer à votre majesté mes pensées et mes projets ; mais j'ose croire que l'œil perçant de celui à qui rien n'échappe sera content de leur pureté. » Richard répondit avec un peu de confusion qu'il était loin d'avoir soupçonné sa droiture. « Et quand vous l'auriez fait, sire, repartit Guillaume, aurais-je le droit de m'en plaindre? Je suis homme ; tout homme est fragile ; partout où il passe, la faiblesse et l'imperfection montrent qu'il a passé ; et, puisqu'il est sujet à l'erreur, il doit être soumis au soupçon. — O vénérable saint ! s'écria la vierge dans l'enthousiasme de son cœur, vous seul êtes comme l'agneau sans tache, au-dessus de la corruption comme des censures du monde.

—Apaisez ces transports, ma fille, lui dit Guillaume, ou réservez-les pour de plus grands objets : nul n'est pur et sans tache sur la terre, et chacun porte son péché en lui; mais ne nous en plaignons point, c'est notre gloire qu'il y soit, puisque c'est notre force qui nous en délivre. » La reine prit la parole alors, et demanda à Guillaume d'une voix timide, si, dans le nombre des éloges qu'il donnerait à Malek Adhel, il parlerait de sa docilité à l'entendre. Cette question, qui intéressait si vivement Mathilde, puisque tout son sort y était compris, bouleversa son âme, et le regard qu'elle jeta sur Guillaume l'en instruisit; il détourna les yeux pour ne point la voir, et répondit à la reine, qu'en satisfaisant sa curiosité, ce serait lui apprendre l'opinion qu'il allait prononcer au conseil, et que son devoir ne le lui permettait pas : « Je me retire même à l'instant, ajouta-t-il, pour ne pas m'exposer davantage à de muettes sollicitations que je ne puis m'empêcher d'entendre et que je ne dois pas écouter. » Il dit

et s'éloigne ; mais sur les rides de son front vénérable la princesse a aperçu l'empreinte d'une forte agitation et d'un combat intérieur ; avec l'affection qu'il porte à Malek Adhel, s'il avait à parler pour lui, pourquoi ne serait-il pas tranquille ? Comme son cœur palpite de douleur à cette pensée ! comme elle accumule sur quelques minutes de sa vie tous les tourmens d'une vie entière ! pâle, immobile, les yeux fixés vers la terre, elle ne voit plus rien que ses craintes, et demeure en ce moment également indifférente à l'amitié de la reine et au mécontentement de Richard. Cependant il ne peut, en la regardant, s'empêcher à la fin d'être ému ; il s'assied près d'elle, lui prend la main, la trouve froide et humide. « Ma sœur, lui dit-il, ma chère Mathilde, comment votre piété vous permet-elle d'attacher tant de prix aux choses qui passent ? » D'une voix faible et inarticulée elle répond : « Ce n'est pas des choses qui passent que je m'occupe en ce moment. » Le roi l'examine avec surprise et

tombe dans la rêverie. Bérengère, debout, garde le silence comme eux ; mais une rumeur sourde vient de se faire entendre ; un page accourt, ouvre la porte, et dit : « Sire, le prince Malek Adhel s'est présenté chez la princesse d'Angleterre ; il demande à la voir ; le roi de Jérusalem s'y oppose, et jure qu'il n'entrera pas sans un ordre exprès de votre majesté. Le prince furieux a tiré l'épée ; Lusignan l'a imité, et leur sang va couler si votre majesté ne vient apaiser cette terrible querelle. » A ces mots, Richard regarde sa sœur ; elle n'était plus la même : son visage pâle s'était animé d'une vive rougeur, et sa main qu'il tenait encore était devenue brûlante. « Étrange créature ! dit-il en se levant, comment aurait-on soupçonné qu'un extérieur si timide et si doux cachât tant de passions ? Madame, continua-t-il en s'adressant à la reine, faites retirer cette jeune fille, elle n'est pas en état d'être vue. » A peine fut-il sorti, que Mathilde se leva. « Le roi a raison, dit-elle, je ne suis pas en état d'être vue ; aucun regard

humain ne doit tomber sur moi; aucun ne peut m'apporter de soulagement, de secours ni de force. Passez dans l'alcove de mon oratoire, lui dit la reine, vous y trouverez le consolateur que votre cœur appelle; et même, à travers les rideaux qui le séparent de cette pièce, vous pourrez entendre sans être vue tout ce qui se passera ici. » Mathilde se hâta d'y aller. Les voix confuses de plusieurs personnes, parmi lesquelles elle distinguait celles de Malek Adhel et de Lusignan, précipitèrent encore davantage sa fuite. En entrant dans l'alcove de l'oratoire, elle se prosterna devant l'image du Christ mourant, et répéta à plusieurs reprises et d'un cœur fervent ces paroles écrites au-dessous : *Mon père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi; cependant non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez.* Mais bientôt ces paroles, quoique si bien assorties à sa situation, moururent sur ses lèvres, et elle n'eut plus d'attention ni de pensée que pour ce qui se disait auprès d'elle.

CHAPITRE XLII.

Bérengère dérangea son siége et s'assit contre le rideau qui cachait la princesse, afin qu'elle pût mieux entendre tout ce qu'on allait décider sur son sort. Malek Adhel s'avança le premier vers la reine, et d'une voix émue la conjura d'être en ce jour sa protectrice, son sauveur, de le délivrer d'une insupportable peine qui pesait sur son cœur depuis que le jour avait commencé à paraître : ce jour, si important pour lui, destiné à être le plus beau de sa vie, était né au milieu des plus funèbres présages. « Il me semblait, disait-il, que l'illustre Mathilde avait disparu de dessus la terre; je la demandais à tout l'univers : l'affreux silence de la mort me répondait seul. Ah! madame, qu'est-elle devenue? Apprenez-moi quelle main jalouse me l'a ravie? » Bérengère, qui ne le comprenait pas, lui répondit avec un peu de surprise qu'il n'était arrivé rien de fâcheux à la princesse. Malek Adhel ne le

pouvait croire; il se fit répéter souvent qu'elle était libre, et qu'aucun accident n'avait altéré sa santé. Autant de fois qu'il questionna la reine à cet égard, autant de fois elle lui répondit avec la même complaisance; à la fin, quand il fut bien convaincu que ses craintes n'avaient aucun fondement, il s'écria, avec beaucoup de trouble, que maintenant il ne lui demandait plus rien, qu'il était content et tranquille, et il s'assit auprès d'elle, plus agité et plus malheureux qu'auparavant. « Vous conviendrez, sire, s'écria alors Lusignan en s'adressant à Richard, que, si quelque chose pouvait ajouter à la haute réputation de bonté que la reine d'Angleterre s'est acquise, ce serait la condescendance qu'elle vient de mettre à répondre à de si extraordinaires questions. » Pendant qu'il parlait, Richard observait Malek Adhel, assis à la même place où il venait de voir sa sœur un moment auparavant. Pâle, immobile comme elle, absorbé de même par une seule idée qui l'empêchait de voir et d'entendre, et frappé d'une ressemblance si marquée,

il ne put s'empêcher de s'écrier : « Non, je ne vis jamais un pareil amour ! » Cette exclamation fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent, et Mathilde ne perdait pas un mot de ce qu'on disait. Lusignan, d'un air froid et offensé, demanda au roi de quel amour il voulait parler. « Ah ! mon frère, repartit Richard en lui serrant la main, je l'avoue, j'aurais été touché sans vous. — Eternel ! s'écria doucement Mathilde derrière le rideau, et en se souvenant seulement alors que Dieu était devant elle, le cœur des rois est dans vos mains; et, si vous le vouliez, Richard prendrait pour Malek Adhel les sentimens qu'il a pour Lusignan. — Sire, reprit gravement le roi de Jérusalem, je vois bien que je ne dois plus fonder mes espérances que sur la justice et la religion du conseil. — Et ma justice, et ma religion, et mes sermens surtout, repartit Richard avec colère, vous les comptez donc pour rien ? » Lusignan, satisfait de l'avoir blessé, s'écria avec un feint emportement : « Et que m'importe que les sermens de votre ma-

jesté soient inviolables, si ce n'est plus son amitié qui les tient? — Mon frère, s'écria Richard, voici la première parole de mécontentement qui se soit dite entre nous : jurons que ce sera la dernière. » A ces mots, Lusignan se jeta dans les bras du roi, et tandis qu'ils se tenaient embrassés, Bérengère se pencha vers Malek Adhel, et lui dit doucement qu'elle accepterait bien des jours d'esclavage pour le voir en cet instant à la place de Lusignan. « Hélas ! répliqua-t-il, hier encore j'aurais envié de si vifs témoignages d'affection ; mais aujourd'hui je n'ai de place dans mon âme que pour un seul désir : voir Mathilde un moment, lui dire un mot... — Dites-le moi, interrompit la reine, je vous assure qu'il ne sera pas perdu pour elle. — Non, madame, répondit Malek Adhel ; elle seule doit l'entendre. » Bérengère, ayant regardé si son époux ne l'observait pas, fit un geste de la main, pour désigner le rideau qui les séparait de l'alcove, en ajoutant très-bas, et très-vite : « Eh bien ! je vais me re-

culer, et elle seule vous entendra. » Il la comprit, et son cœur tressaillit d'espérance et de joie : il jeta sur la reine un regard d'une telle gratitude, qu'il lui sembla que c'était ainsi qu'elle avait dû le regarder le jour où il avait consenti à la rendre à son époux. Ce souvenir vint apaiser à l'instant l'espèce de remords que lui causait sa désobéissance aux ordres de Richard ; car, si la raison conjugale est un devoir sacré, ne l'est-il pas aussi celui qui commande d'acquitter les dettes de la reconnaissance ?

Maintenant Malek Adhel ne céderait pas sa place pour le trône de Philippe-Auguste, ni pour aucun autre de l'univers. Il penche sa tête du côté de l'alcove, demeure long-temps en silence ; et, tandis que les deux rois, le croyant enseveli dans une profonde rêverie, s'entretiennent entre eux, en marchant à grands pas dans l'appartement, Malek Adhel saisit l'instant où ils sont le plus éloignés pour proférer bien bas les mots suivans : « Mathilde, entendez-vous ma douleur?

prêtez-vous l'oreille à ma prière ? » Aussitôt il crut distinguer le mouvement de la main qui agitait le rideau ; mais, comme alors les deux rois étaient revenus vers lui, il se tut, et cacha dans ses deux mains les tendres espérances qui brillaient sur son front. A peine furent-ils éloignés de nouveau, qu'il ajouta : « Je vous ai attendue en vain ce matin ; et cependant, qu'il nous était important de nous voir ! car, si vous n'êtes plus à temps de parler à l'archevêque, nous sommes perdus pour jamais.—Mon Dieu ! s'écria Mathilde dans une silencieuse oraison, en me déchirant le cœur pour vous obéir, aurais-je commis une faute, et m'en puniriez-vous ?— Sans doute, dit Richard en ouvrant une croisée qui donnait sur la grande place des Hospitaliers, où se tenait l'assemblée des évêques, sans doute le conseil est fini : voici tous les prélats ; et à leur tête le légat et l'archevêque de Tyr, qui s'avancent de ce côté-ci pour nous instruire du résultat de leurs conférences.—Voilà donc mon sort décidé ! s'écria Lusignan.—Et le

mien aussi, interrompit Malek Adhel. » Les mêmes mots, répétés par Mathilde, allèrent expirer dans le sein du Dieu qu'elle invoquait. Le légat et l'archevêque entrèrent. « Sire, dit le premier en s'adressant au roi d'Angleterre, hier au soir le conseil penchait pour donner un époux musulman à votre auguste sœur, et telle eût été notre décision si on ne nous eût pas forcé à la suspendre. Aujourd'hui, l'éloquente et profonde sagesse de Guillaume a changé toutes les opinions, et nous avons prononcé un refus absolu; à moins que, sous trois jours, Malek Adhel n'ait consenti à recevoir le baptême et à jurer de ne plus porter les armes contre nous. —Je jure à l'heure même qu'il n'en sera rien, s'écria vivement le prince; croit-on que j'aie besoin de trois jours pour me décider à ne pas commettre une perfidie!— En serait-ce une de ne point porter les armes contre nous? s'écria l'archevêque de Tyr. Les chrétiens ne vous demandent que cela.—Ainsi, interrompit vivement Richard, vous refusez donc ma sœur aux

conditions qui vous sont offertes ? — Je refuse seulement de trahir l'amitié de Saladin, répliqua le prince ; et cette beauté illustre, qui réunit toutes les perfections, ne devrait pas être le prix d'une action si lâche. Moi, j'accepterais de si honteuses propositions ! Non, jamais ; et les flots qui battent ce rivage s'uniront à la mer du désert avant que je lève une main sacrilége contre mon pays et mon frère.» Il se rassit, hors d'état de continuer, et dans une inexprimable agitation. « Respectable pontife, dit alors Lusignan à Guillaume, combien vous êtes élevé au-dessus du reste des hommes, et qu'ils sont indignes de pénétrer l'étonnante droiture de votre cœur ! C'est donc à vous que je dois la vie ; vous, dont j'osais redouter l'influence sur l'esprit du conseil ? — Sire, reprit Guillaume avec une tristesse grave, ici je n'ai servi aucune créature, je n'ai écouté aucun intérêt ; le zèle de la religion a seul ouvert ma bouche ; dans cette grande cause je n'ai vu que Dieu et ses droits, je n'ai dû voir que cela. — J'avoue qu'hier mon opi-

nion était contraire à celle de l'archevêque, dit le légat ; et, en agissant ainsi, je croyais me conformer aux dispositions de sa sainteté apostolique ; car je savais combien les lettres écrites par Malek Adhel à Clément et à Alexandre III lui avaient rendu le Saint-Siége favorable. » Tandis qu'il continuait son discours, Malek Adhel, occupé d'un intérêt plus puissant, reprit son attitude méditative ; et, profitant du bruit qui se faisait autour de lui pour exprimer sans être entendu les nœuds auxquels il attachait sa vie, il se pencha vers le rideau et dit : « Mathilde te souviens-tu du serment que tu fis au désert? Hors le sacrifice de ton innocence et de ta foi, tu t'engageas à ne m'en refuser aucun ; le moment est arrivé d'acquitter ta promesse ; demain il faut nous voir dans le tombeau de Montmorency ; en ce moment je cours m'y ensevelir : j'y reste jusqu'à ce que tu y viennes ; si tu n'y viens pas, j'y resterai encore ; et un jour, auprès des cendres d'un héros, on trouvera celles de Malek Adhel.» La tremblante Mathilde se traîne sur ses

genoux contre le rideau, elle y appuie son visage; le prince a cru distinguer son souffle. Il lui dit encore : « Mathilde, me laisseras-tu mourir, et violeras-tu ton serment?—Non, » répond-elle d'une voix si faible qu'il n'y avait que le cœur de Malek Adhel qui pût être sûr qu'elle avait parlé. Il allait continuer sans doute lorsqu'il aperçut Guillaume qui s'avançait vers lui; il se tut. L'archevêque s'arrêta devant la reine, et lui dit : « Où est la princesse, madame? On assure qu'elle est chez vous; ne puis-je pas y entrer? J'ai besoin de la voir, de lui parler, et de disposer son angélique piété à m'entendre.—Mon père, répondit Bérengère, attendez quelques instans; pourquoi vous hâter ainsi? Pourquoi arracher ma sœur au bien dont elle jouit encore? Il doit, hélas! si peu durer.—Quand j'expliquerai mes motifs à la princesse, répliqua Guillaume, je prierai votre majesté de vouloir bien les entendre: elle verra si l'intérêt et la pureté de la religion permettaient d'accepter l'alliance qui nous était proposée; elle verra si ce

n'était pas tenter la faiblesse d'une jeune fille que de lui donner un époux musulman ; si ce n'était pas l'exposer à chanceler un jour dans la vraie foi, et nous rendre par-là tous responsables de son sort éternel.—Non, mon père, vous n'auriez pas dû le craindre, repartit Malek Adhel ; vous saviez quelles avaient été mes promesses ; mais votre inflexible zèle n'a pas pu se résoudre à plier.—Le zèle dont Dieu est l'objet ne peut pas plier, s'écria l'archevêque ; et quand c'est pour lui que l'on combat, quoi qu'il en coûte, il faut savoir vaincre. Mon fils, on n'est point chrétien quand on craint de se montrer tel ; on n'est point chrétien quand l'opinion des hommes, les intérêts humains et les amitiés de la terre peuvent être préférés au ciel. » Malek Adhel reprit très-bas, et en penchant la tête de manière à ce que Mathilde pût l'entendre : « Mon père, vous m'avez fait plus de mal aujourd'hui que tous les hommes réunis ne pourraient m'en faire, et cependant

il n'en est aucun que j'estime autant que vous, et j'espère que nous ne quitterons pas le monde l'un et l'autre sans nous être réconciliés. » Alors il s'avança vers Richard, et lui dit avec un peu de fierté : « Sire, je suis doublement malheureux, et par le jugement qu'on vient de rendre, et par la joie qu'il paraît vous causer. Il me semble que, si vous aviez donné quelques regrets à ce qui fait ma tristesse, elle m'en eût été moins amère; mais je vois trop qu'ici tout est conjuré contre moi, et que c'est ailleurs que je dois placer mes espérances..... Je vous quitte, sire, je vais rejoindre mon frère et lui apprendre la réponse de vos évêques, je prévois qu'à cette nouvelle il va recommencer la guerre, plus sanglante, plus meurtrière que jamais; à moins que quelque événement, aussi heureux qu'imprévu, ne vienne détourner cette calamité. »

Tous les témoins furent étonnés de la modération de Malek Adhel et du calme de sa douleur. Lusignan crut démêler un sens caché et mystérieux dans quelques-

unes de ses paroles ; il soupçonna qu'avant de s'éloigner peut-être trouverait-il quelques moyens d'écrire à Mathilde, et de la mettre de son parti. Pour renverser ce projet, il résolut de ne pas perdre le prince de vue ; et, sous prétexte de lui faire honneur, il proposa aux plus illustres chefs des croisés de l'accompagner jusqu'aux dernières barrières du camp. Richard saisit avec plaisir l'occasion de rendre cet hommage à un prince qu'il estimait ; et, en le conduisant, il s'exprima avec beaucoup de courtoisie sur le prix qu'il aurait attaché à son alliance, si la différence de religion, et surtout la foi de ses premiers sermens, ne lui avaient pas fait un devoir de la repousser. Malek Adhel, certain au fond de son âme que cette alliance aurait lieu, se montra très-touché de la bienveillance du roi, et ils se séparèrent avec toutes les marques de la cordialité et de l'affection.

A peine le prince fut-il arrivé sous les tentes de Saladin, qu'il le prit à part, et lui dit : « Sais-tu à quelles conditions

les chrétiens consentent à me donner la sœur de Richard?—A celles que j'ai proposées, sans doute, repartit le sultan.—Non, ils les ont refusées; et, à moins que je n'embrasse leur culte, et que je n'abandonne ton parti, ils ne m'accorderont point celle que j'aime. — Eh bien! tu as renoncé à elle, j'en suis sûr? s'écria Saladin. — Non, je n'y ai pas renoncé, répondit son frère. — Que dis-tu, Malek Adhel? reprit le sultan étonné; un lâche amour ferait de toi un perfide, et c'est un ennemi que j'aurais devant mes yeux! — Ne prononce point de semblables paroles, interrompit le prince; elles souilleraient tes lèvres; et tu sais bien que ton cœur les dément. Je suis ton frère, Saladin, comment veux-tu que je puisse être jamais ton ennemi? Écoute, il n'y a plus à délibérer; le refus des chrétiens est irrévocable : tu vas partir sans doute; moi, je ne pars pas avec toi, je reste ici : ne crains point que les chrétiens, en me surprenant sur leurs terres après la rupture de la trêve, me trai-

tent en ennemi ; j'ai dans ces lieux un asile sacré dont je ne puis te dire le secret, mais où les chrétiens ne viendront pas me chercher. Cependant je ne tarderai pas à te rejoindre ; attends-moi à Césarée, je ne te demande pas plus de trois jours pour t'y amener mon épouse ! —Ton épouse ! s'écria Saladin, avec le plus profond étonnement, la princesse d'Angleterre ? — Elle-même ; son cœur m'appartient, ses sermens sont à moi, je suis sûr qu'elle ne les trahira pas. Il n'y a plus d'obstacle qui puisse m'arrêter, et je te réponds du succès de mon entreprise : emmène tous les guerriers, ils me seraient inutiles ; Kaled restera seul avec moi ; je connais son dévouement et son courage : c'est tout ce qu'il me faut. —Intrépide guerrier, ta confiance m'en inspire, lui dit le sultan ; qui n'a peur de rien, doit triompher de tout : va donc faire ta destinée ; hâte-toi d'amener à ma cour la reine de Jérusalem : heureux le jour où je pourrai la saluer de ce nom, et poser sur sa tête la couronne que je te

cède. — Et voilà l'homme qu'on me proposait d'abandonner, s'écria Malek Adhel en se jetant dans les bras de son frère ! » Le sultan l'y tint long-temps embrassé, et ensuite ils se séparèrent. Saladin reprit avec son nombreux cortége la route de Césarée, et Malek Adhel, accompagné du fidèle Kaled, s'avança avec lui vers le bord de la mer, dans un endroit où d'âpres rochers formaient un profond enfoncement. Ce fut dans ces sombres cavités qu'il fit cacher son ami. Il laissa paître sur la montagne voisine deux chevaux arabes qui, ayant été nourris de sa propre main, obéissaient à ses gestes et accouraient à sa voix ; ensuite il revint s'enfermer dans le tombeau de Montmorency, et là, sa grande âme, abattue par le poids des douleurs et les tourmens de la passion, ne se sentit plus la force de vivre sans bonheur. En face du héros mort pour Mathilde, il jura de mourir aussi pour elle, et d'ensevelir à jamais ses malheurs et son amour dans cet asile du trépas, à moins qu'elle ne vînt elle-même l'en arracher.

CHAPITRE XLIII.

A peine la princesse eut-elle entendu que Malek Adhel venait de s'éloigner, qu'elle quitta aussitôt l'alcove de l'oratoire pour aller attendre l'archevêque dans le cabinet de la reine. Là elle chercha à se recueillir ; mais il lui fut impossible de pouvoir le faire : l'amertume, la confusion, l'effroi se répandaient sur toutes ses pensées ; des devoirs entièrement contradictoires lui demandaient impérieusement la même obéissance. D'un côté, Malek Adhel qui jure de mourir sur le cercueil de Montmorency, si elle ne vient l'y trouver; de l'autre, le scandale d'un rendez-vous secret avec un musulman que toute l'église vient de lui défendre d'aimer : d'un côté, ce serment solennel prononcé au désert que le prince vient de lui rappeler, qu'elle ne peut violer sans perfidie ; de l'autre, la religion menaçante qui réclame de plus saints sermens, et la dé-

gage par son autorité de tous ceux qui lui seraient contraires. Que fera Mathilde dans cette situation ? consultera-t-elle l'archevêque ? Mais, s'il lui défendait d'aller arracher Malek Adhel à la mort, elle sent bien qu'elle n'obéirait pas ; et alors ne vaut-il pas mieux ne pas le consulter? O que cet avenir qui se présente devant elle lui paraît rempli d'abîmes ! partout des fautes ou des douleurs ; nulle part le bonheur ni la paix : enfin il est tel, ce redoutable avenir, que devant lui le terrible présent s'efface et s'anéantit. Occupée de ce qu'elle prévoit, ce qu'elle éprouve n'est plus rien, et les événemens qui l'attendent captivent si fortement toutes les puissances de son âme, que celui qui vient de la séparer de Malek Adhel ne peut obtenir d'elle une seule pensée. Étrange preuve de l'étroite limite de nos facultés ! une violente peine entre dans notre âme ; elle la désorganise, la déchire, y porte des douleurs de mort ; mais voici qu'une peine plus violente encore y pénètre à son tour :

aussitôt l'autre est oubliée; elle demeure et n'est plus sentie; elle est dans l'âme comme si elle n'y était pas. C'est ainsi que Mathilde, il y a quelques heures, était prête à succomber sous la crainte du malheur qu'elle redoutait; alors c'était tout, c'était la mort, c'était plus encore. Eh bien! il la frappe, et elle ne le sent plus! Cette horrible confusion de douleurs ne faisait que croître à chaque minute; elle répandait dans les regards de la princesse une sorte d'égarement qui fit frémir l'archevêque lorsqu'il se rendit auprès d'elle; il s'assit à son côté, lui prit la main, et resta un moment sans parole; car il souffrait beaucoup, et en ce jour son devoir lui avait été pénible à remplir. A la fin, avec une voix pleine d'onction et des regards d'une tendre pitié, il lui dit: « Ma fille, êtes-vous en état de m'entendre?—Mon père, je le suis, répondit-elle, les yeux fermés et le corps immobile.—Ma fille, il faut accepter ce calice d'amertume que Dieu vous envoie; il faut l'accepter avec résignation et même

avec reconnaissance : car de si grandes épreuves ne sont que le partage de peu d'élus, et Dieu n'appelle pas toutes ses créatures à la gloire de lui faire de si grands sacrifices. — Mon père, reprit la vierge, il a reçu celui de mon bonheur et je n'en murmure point; mais si ma soumission lui plaît, qu'il accepte donc aussi le sacrifice de ma vie. — Non, mon enfant, il ne vous a demandé que votre bonheur, et il vous a laissé la vie, afin que vous sentiez, que vous renouveliez chaque jour votre sacrifice, et que vous n'en murmuriez jamais; il n'y a qu'une telle vertu qui puisse nous mériter une récompense sans fin, mais peut-être en est-elle digne. Écoutez-moi, ma chère fille, je vous dois compte des motifs qui m'ont déterminé, je vous dois compte des efforts que j'ai faits pour gagner Malek Adhel à la foi du Christ, et de leur inutilité... — Et ce malheur, ce terrible malheur, interrompit vivement Mathilde en jetant au ciel un regard de reproche, faut-il aussi s'y résigner? — Dans le cours

de ma longue vie, reprit Guillaume avec un ton de patience et de douceur, j'ai vu bien des événemens, beaucoûp de désastres, des calamités sans nombre, et d'effroyables infortunes; mais je n'ai pas connu une seule situation où il fût permis de ne pas se résigner à la volonté de Dieu. — Mais, mon père, répliqua la princesse avec un grand trouble, est-ce tout que de savoir se résigner? n'est-il pas des situations où il faut savoir faire plus? n'est-il pas des momens où Dieu et la conscience ont comme cessé d'être d'accord, et où cette lumière qu'il nous donna pour le connaître semble nous défendre de lui obéir? — Peut-être en est-il, ma fille, reprit Guillaume en la regardant avec une compassion mêlée de tristesse; mais comment pouvez-vous le savoir? Un si criminel aveuglement ne fut jamais que la suite des grandes fautes, et la plus terrible punition que Dieu pût leur infliger. — Mon Dieu! je suis donc bien coupable, s'écria la vierge en se frappant la poitrine..... Hélas! que me reste-t-il à perdre, quand j'ai perdu

la vue de Dieu, et que mon oreille n'entend plus la voix de sa justice! » Elle allait s'expliquer davantage, et laisser couler le torrent de ses douleurs, lorsque la reine se présenta. Aussitôt ses aveux rentrèrent en entier dans son âme; ils étaient au-dessus de la portée des secours de l'amitié; car le ciel, en nous la donnant cette amitié, le plus pur, le plus doux de ces biens, ne voulut pas qu'elle suffît à tout sur la terre, et il se réserva le remède de nos plus cuisantes douleurs, afin de nous apprendre que, possédant en lui quelque chose de plus parfait que l'amitié, il pouvait encore nous consoler quand elle ne le pouvait plus.

« Mon père, dit la reine en entrant, je viens, ainsi que vous me l'avez permis, pour entendre le récit que vous allez faire à ma sœur, et les explications que vous allez lui donner. » Si le pieux Guillaume avait été capable d'un sentiment d'impatience ou d'irritation, il l'eût éprouvé en ce moment; car il sentait bien l'importance de l'aveu qu'il venait de perdre, et

la difficulté qu'il trouverait peut-être à l'obtenir une seconde fois du cœur de Mathilde. Cependant, habitué comme il l'était à voir dans le cours des moindres événemens un ordre de la Providence, il se soumit à celui-ci, et crut même que si Dieu avait permis que cette confession fût interrompue, c'était parce qu'il réservait un moment plus favorable pour la finir. Bérengère se plaça auprès de la princesse, et après un moment de silence, l'archevêque prit la parole, et leur dit :

« En partant de Ptolémaïs, je me rendis en droiture à Césarée. Le prince n'y était point ; je l'appris de quelques officiers subalternes, dont aucun ne me connaissait. Ils me prirent pour un pèlerin qui profitait de la trève pour parcourir la Syrie, et me dirent que Malek Adhel était allé visiter Ascalon et Jaffa. Je le suivis à Ascalon, il n'y était plus ; je le suivis à Jaffa, il n'y avait point paru. Là, je perdis ses traces, et je fus reconnu par Metchoub, qui se saisit de ma personne, et prononça l'arrêt de ma mort, ainsi que je vous l'ai dit ce

matin. Je vous ai dit encore par quel miraculeux hasard Malek Adhel vint me délivrer le jour même où j'allais périr ; ce n'était pas la première fois qu'il me rendait la liberté et me sauvait la vie : déjà, à Damas, en Égypte comme à Jaffa, sans lui j'aurais gémi dans les fers ou expiré dans les tourmens. Ce prince généreux semble avoir été jeté au milieu de ma destinée pour me préserver de tous les dangers, et m'apprendre par-là sans doute que mon premier devoir est de dévouer ma vie à son salut. Mais le moment du succès n'est pas venu encore : peut-être Dieu veut-il qu'une si sainte conversion ait d'autres motifs qu'un amour humain, et peut-être n'acceptera-t-il le retour de cette âme que quand il en sera l'unique motif. Quoi qu'il en soit, ma fille, vous devez être bien sûre que je n'avais pas besoin des nouvelles obligations que je venais de contracter pour soutenir dignement les intérêts de la foi ; mais, je l'avoue, la reconnaissance échauffait encore l'ardeur de mon zèle, et je ne sais,

si, tout indigne serviteur de Dieu que je suis, il ne daignait pas m'animer quelquefois de son esprit et de sa divinité lorsque je parlais à Malek Adhel. Jamais ma langue ne retrouvera de semblables paroles ni de pareilles expressions; je l'ai vu ébranlé quand je lui ai peint les miracles de cette religion toute puissante qui, prêchée dans son origine par douze pauvres pêcheurs, s'est étendue sur tout l'univers, a soumis les philosophes en leur montrant la vanité de leur science, et les Césars en leur ôtant leur divinité; de cette religion qui a peuplé les cours et les déserts d'hommes si généreux, de vierges si pures, de martyrs si héroïques, et a révélé au monde des vertus inconnues à l'antiquité. Ah ! c'est alors surtout que le cœur de Malek Adhel s'est ému; il n'a pu connaître, sans l'adorer, cette loi qui nous dit : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent* (1). De si divins préceptes n'ap-

(1) Saint Mathieu, ch. 5, v. 44.

partiennent qu'aux chrétiens, et de si touchantes paroles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu. Malek Adhel l'a bien senti; il a senti que la charité et l'amour n'étaient qu'en nous, et que la charité et l'amour faisaient plus d'heureux et de justes que toutes ces sectes orgueilleuses dont les vains et pompeux discours touchent bien moins que ce seul mot : *Si ton frère a péché sept fois le jour contre toi, et que sept fois le jour il revienne à toi, disant : Je me repens, pardonne-lui.* Enfin il a senti, ce grand prince, que c'était dans la religion, qui développe en nous le plus de vertus, que devait se trouver la vérité. — O mon père, s'écria Mathilde, s'il l'a senti, j'oublie mes larmes et mes douleurs; et si Malek Adhel est chrétien, quel que soit notre sort sur la terre, je puis être heureuse. — Hélas ! ma fille, qu'est-ce que la persuasion sans les œuvres? Plus Malek Adhel est éclairé, plus il est coupable; et je ne sais où sera le pardon de celui qui, ayant vu la lumière,

a pourtant refusé de la suivre. Que n'ai-je pas fait pour le gagner à Dieu! peut-être, dans l'ardeur qui m'entraînait, ai-je outrepassé les bornes de mon ministère, et ai-je promis ce que le ciel n'aurait pas ratifié; mais enfin, je consentais à ce qu'il ne combattît point contre son pays, ma fille; je me suis mis à ses pieds, j'ai arrosé ses mains de mes larmes pour qu'il reconnût hautement le nom de l'Eternel: il ne l'a point voulu; il lui semblait que prendre le nom de chrétien était prendre le nom d'ennemi de Saladin; cependant il promettait de vous laisser l'entière liberté de votre culte, et d'adorer en secret le même Dieu que vous. Mais, s'il l'eût adoré en effet, aurait-il craint de le dire au monde? et aurait-il été arrêté par la simple frayeur d'offenser son frère? Et, puisqu'il ne l'adorait point, devais-je, sur la foi d'une vaine promesse, consentir à ce qu'un infidèle régnât paisiblement à Jérusalem? Devais-je engager les chrétiens à remettre entre ses mains cette Ptolémaïs conquise au prix de tant de sang, et, en

vous liant à lui, vous exposer, ma fille, à d'effroyables dangers? car une fois unie à ce Sarrasin, aveuglée par ses vertus, séduite par votre amour, obligée de lui obéir, quel eût été votre sort? Avez-vous la présomption de croire que, lorsqu'au milieu des plus saints exemples il est si difficile de garder la pureté de la foi, vous lui seriez demeurée fidèle dans une situation où succomberait la vertu des saints, et même celle des anges? Et que seriez-vous devenue, si un jour Malek Adhel, subjugué par l'ascendant de Saladin, ascendant bien terrible assurément, puisqu'il a pu l'empêcher d'adopter les lumières qui l'ont touché, et de recevoir votre main qu'il désire avec tant d'ardeur; si un jour, dis-je, entraîné par le sultan, il avait recommencé à persécuter les chrétiens et à verser le sang de vos frères : quel parti auriez-vous pris entre votre époux et votre Dieu?—Mon père, répondit Mathilde d'une voix faible et gémissante, c'en est assez; j'étais sûre que vous ne me permettriez pas de donner mes vœux à un

musulman, et j'ose vous répondre, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur, que si j'eusse été seule maîtresse, j'aurais prononcé comme vous. — Si telle est votre vertu, répliqua l'archevêque avec attendrissement, s'il y a dans votre âme la force nécessaire pour de si héroïques résolutions, pourquoi ce zèle ne vous soutient-il pas, et comment paraissez-vous si abattue ? « En effet, la princesse venait de se renverser sur le dos de son siége : épuisée par les émotions, les douleurs, les combats dont la religion et l'amour, le présent et l'avenir avaient rempli son cœur, elle sentait la vie prête à lui échapper, et éprouvait comme une sorte de joie confuse, de ce que la mort allait la délivrer des incertitudes de sa situation.

Elle demeura plusieurs heures dans cet état d'affaissement, où sa seule souffrance était de sentir que tout n'était pas fini encore. Cependant des soins aussi cruels que tendres la rendirent ensuite à toute la vivacité de ses angoisses ; et, en retrouvant la vie, il fallut bien retrouver avec elle

le souvenir de ses sermens, et l'impossibilité d'y manquer, et la honte de les tenir.

Quand les premières ombres de la nuit commencent à tomber sur la terre, Mathilde rentre dans son appartement ; sa volonté est fixée et ses desseins arrêtés : elle est résolue à aller le lendemain au tombeau où Malek Adhel l'attend, mais elle l'est aussi à confier cette démarche à l'archevêque ; elle n'a point voulu s'expliquer devant la reine, mais le soir même elle veut revoir Guillaume et lui ouvrir tout son cœur ; elle le fait avertir ; il ne vient point, et elle commence à craindre d'avoir à se décider sans lui ; elle attend encore, elle ne veut point qu'on ferme son appartement ; à la fin, elle entend quelqu'un, elle ouvre sa porte : ce n'est point l'archevêque, mais Richard qui se présente. « Ma sœur, lui dit-il, je suis content de vous ; cette journée a été orageuse ; mais, grâce à la force que vous tenez du ciel, vous avez fait un grand sacrifice ; grâce à elle, vous ferez plus encore, et c'est pour vous montrer ce qu'il vous reste à

faire que je suis venu vous entretenir. Ma sœur, il ne s'agit plus maintenant de vous soumettre à Dieu, mais de le servir. La guerre va recommencer ; Saladin, furieux de notre refus, va tomber sur nous de toute la force de ses armes ; Malek Adhel, plus furieux encore, lui prêtera son bras invincible. L'espérance d'arriver jusqu'à vous accroîtra sa valeur ; il ne faut donc pas lui laisser d'espérance ; mais ce qu'il faut surtout, c'est de donner un nouveau zèle à nos troupes, et vous seule le pouvez faire. Tous nos soldats d'Europe soupirent après leur patrie, et ils commencent à murmurer de tous les dangers qu'ils courent, de toutes les fatigues qu'ils éprouvent pour remettre un chrétien d'Asie sur le trône de Jérusalem : mais qu'ils aient la certitude d'y placer avec lui une princesse de mon sang, et vous les verrez, remplis d'une ardeur intrépide, courir en héros au-devant des Sarrasins, les repousser, les vaincre, et vous amener triomphante dans ce royaume où naquit l'arbre de la foi, et où par vos

soins il relèvera sa tête abattue, et étendra ses innombrables rameaux jusqu'aux dernières limites de l'univers. Ma sœur, vous voyez que, pour vous déterminer à l'hymen de Lusignan, le seul intérêt de la religion doit suffire, et je ne fais parler que lui; vous voyez aussi qu'il n'y a pas un moment à perdre; que dans peu de jours il faut que nous marchions à Césarée, à Jaffa et à Ascalon, afin de nous ouvrir la route de Jérusalem, et que je ne puis pas vous donner plus de trois jours pour vous préparer aux augustes nœuds que la chrétienté entière vous demande. »

A ces mots, la princesse fit un geste d'effroi; une pâleur mortelle couvrit son visage; elle regarda un moment son frère comme ne pouvant croire ce qu'elle entendait; puis elle baissa les yeux vers la terre et ne répondit point. Richard lui dit alors: « En gardant un pareil silence, vous m'autorisez sans doute à l'interpréter comme l'exigent la sagesse de mes vues et la loi de votre devoir : peut-être la pudeur de votre sexe ne vous permet-elle pas de prononcer ce consentement; mais,

pourvu que vous obéissiez, je serai satisfait. En me montrant comme ami, comme chrétien, je crois vous avoir assez convaincue de la nécessité de votre soumission, pour n'être jamais obligé de me montrer en frère irrité et en roi absolu; vous connaissez cependant quelle puissance je tiens de ces titres, et quels droits ils me donnent sur vous; vous savez aussi que les faiblesses du cœur ne sont pas permises à une fille de votre rang, et que, quand on est assis auprès du trône, les raisons d'état doivent étouffer toutes les secrètes inclinations; enfin, ma sœur, vous n'avez pas oublié sans doute quelles étroites obligations vous ont été imposées par l'extrême condescendance dont j'ai usé envers vous; si vous pouviez ne pas les reconnaître, et différer un jour à m'obéir, vous seriez sans excuse à mes yeux, à ceux du monde, et aux vôtres peut-être. » A ces mots, la princesse rougit, elle regarda son frère avec surprise, et, après un assez long silence elle lui dit d'une voix plus calme et plus ferme qu'il ne s'y attendait : « C'est donc dans trois

jours que mon sort doit être fixé ; je remercie votre majesté de m'en avoir prévenue, et lui promets que je vais m'y préparer.—Vous êtes vraiment ma sœur, reprit Richard en lui serrant la main ; et je reconnais mon sang à votre courage.—Sire, interrompit-elle, dans de pareils instans je dois avoir besoin de recueillement et de solitude : votre majesté ne consentira-t-elle pas à me remettre, pour un jour seulement, la clef du mausolée de Montmorency? c'est près des tombeaux qu'on s'élève au-dessus des faiblesses, et qu'on se résout aux grands sacrifices.—La voici, ma sœur, répliqua Richard ; mais que ce soit la dernière fois que vous ayez besoin d'y aller chercher des secours ; l'épouse de Lusignan en doit trouver assez dans sa seule vertu. »

Pour arracher le prince à la mort, si Mathilde avait eu un autre moyen que de demander cette clef à Richard, assurément elle l'eût employé ; et, en la recevant par un artifice, elle allait même hésiter à la prendre, si ce nom *d'épouse de Lusignan* n'avait fait évanouir tous ses scrupules.

Richard se leva alors, et lui dit : « Je vous laisse avec vos réflexions, votre piété et votre sagesse; si vous voulez n'écouter qu'elles, vous en recevrez de meilleurs avis que de la vue de ces monumens de morts qui ne servent qu'à échauffer davantage une imagination beaucoup trop exaltée. » Mathilde s'inclina et se tut. Il ajouta : « Et j'espère que vous souffrirez demain sans peine la visite de l'heureux Lusignan. — Demain ! s'écria-t-elle, votre majesté m'avait promis trois jours. — C'est dans trois jours en effet que vous formerez avec lui d'indissolubles nœuds ; mais en attendant il faut bien que vous écoutiez ses transports et sa joie. » Mathilde répondit froidement qu'elle préférait ne pas les entendre ; mais que cependant elle recevrait sans murmurer toutes les personnes qu'il jugerait à propos d'amener chez elle. Alors, comme elle crut que son frère allait la quitter et qu'elle était impatiente d'être seule, elle se leva pour le saluer. Il s'aperçut de son désir, il le remarqua en souriant, et au moment de sortir il lui dit encore : « Voyez demain l'archevêque de Tyr, il

vous confirmera dans toutes vos bonnes dispositions ; il ne donnera pas de meilleures raisons que moi, mais peut-être que son éloquence vous les fera mieux sentir. —Pensez-vous donc, sire, s'écria vivement Mathilde, que l'archevêque approuverait le mariage que votre majesté me propose? — En pouvez-vous douter? répliqua Richard ; n'avez-vous pas vu sa conduite aujourd'hui! Est-ce lui qui balance quand il s'agit des intérêts de la foi? Prévenu, comme il l'était, en faveur de Malek Adhel, lui seul pourtant a parlé contre ce prince ; et prévenu comme il l'est contre Lusignan, c'est encore lui qui ramènera tous les esprits et vous-même en faveur de ce monarque, et qui vous déterminera à une union qu'il regarde comme indispensable et sacrée, puisqu'elle est utile aux chrétiens. » Il dit et s'éloigne. Mathilde reste seule ; les dernières paroles de Richard l'ont consternée ; elle s'écrie : «Non, l'archevêque n'entrera point ici ; non, je n'entendrai aucune parole en faveur de Lusignan.... Affreux hyménée, jamais je n'allumerai tes horribles flambeaux... Ce

n'était donc point assez de m'arracher à Malek Adhel, on veut me livrer à son plus mortel ennemi; et Guillaume approuverait cette tyrannie!... Non je ne verrai point Guillaume... je ne veux point qu'il m'empêche de sauver Malek Adhel... En voulant trop serrer les liens de mon esclavage, on les brise, et demain... Oui, ajouta-t-elle d'une voix ferme, et comme pour répondre à sa conscience, demain j'irai le joindre sans consulter aucun ami, sans qu'aucune force puisse m'en empêcher. » Alors elle appelle Herminie, et lui dit de faire fermer ses portes, de ne laisser entrer personne, pas même l'archevêque de Tyr, et ordonne que le lendemain, au lever de l'aurore, son char soit prêt à la conduire au tombeau de Montmorency. Herminie obéit et se retire. La princesse se jette sur son lit à moitié habillée. Elle tombe dans cet état d'affaissement qui n'est ni la veille, ni le sommeil; ou l'on ne pense plus quoique l'on souffre encore, et l'on semble n'avoir gardé de la vie que le sentiment de ses douleurs.

CHAPITRE XLIV.

Aux premiers rayons du jour, Herminie entre chez sa maîtresse, l'avertit que tout est prêt, et que ses gens et son char l'attendent. Mathilde se réveille de son pénible assoupissement. Elle se lève, rappelle ses idées : la première est pour son devoir, et elle s'arrête ; la seconde est pour l'hymen de Lusignan, et elle part.

Le char roule avec rapidité ; il arrive. La vierge descend tout éperdue ; plus elle sent dans l'intérieur de son âme qu'elle agit contre ses principes, plus elle se hâte dans la crainte qu'ils ne l'arrêtent ; elle pousse la porte, elle entre sans adresser une seule prière à Dieu, comme la dernière fois qu'elle y vint ; ses pas sont précipités et tremblans, et ses esprits sont dans un tel trouble qu'elle néglige toutes précautions et oublie en entrant de refermer la porte. Malek Adhel ne pense point à le faire : peut-il penser à

autre chose qu'à Mathilde ? il court à elle ; il embrasse ses genoux. « Laisse-moi, dit-elle d'un air égaré, laisse-moi ; » mais elle ne peut se soutenir, elle chancelle, fléchit, et s'asseoit sur le cercueil. « Mon Dieu, dit-elle, ici tout devrait être si tranquille ! la paix habite avec les tombeaux ; ah ! quand habitera-t-elle dans mon cœur ?... Malek Adhel, pourquoi m'as-tu appelée ici ? que me veux-tu ? quelle nouvelle ardeur ai-je encore à connaître ? quel nouveau combat me faut-il essuyer ? Parle, dévoile-moi tes projets, il est temps que tu m'en instruises et que tout ceci finisse. —Mathilde, répondit le prince avec une surprise mêlée de crainte, je ne vous vis jamais dans un pareil état ; jamais si vive anxiété ne se peignit dans vos yeux ; qu'est-ce donc qui vous agite ? Ne pouvez-vous retrouver un peu de calme pour m'entendre ?—Il me demande ce qui m'agite, reprit la princesse, et je suis ici ! et j'y suis malgré mon frère, mon devoir et mon Dieu ! et hier toute la chrétienté sépara mon cœur du cœur de l'homme que

j'aime ! et tout sanglant, tout déchiré qu'il était, m'ordonna quelques heures après de le donner à l'homme que je hais !.... Dans trois jours épouser Lusignan, voilà ce que Richard commande, ce que le ciel commande peut-être aussi !..... Tyrannie horrible, contre laquelle toute mon âme se soulève : mais, pour m'en garantir, que puis-je faire, que venir implorer ton secours ? moyen honteux qui imprimera sur mon nom une tache ineffaçable !.... Ce n'est pas tout : tu es sur une terre où la mort t'environne ; si on te découvre, un rival sanguinaire emploiera tous ses soins pour te perdre, et te perdra peut-être.... Je suis auprès de toi l'ennemi des miens ; toi, que ma patrie déteste, toi, qui as refusé de reconnaître mon Dieu ; j'y suis par ma faiblesse ; ma conscience crie, s'indigne, je ne l'entends plus ou je ne l'entends que pour en être déchirée sans fruit.... Voilà ma position, Malek Adhel, et tu me demandes ce qui m'agite ! et tu veux que je trouve du calme pour t'entendre !—Non, s'écria-t-il avec impé-

tuosité, maintenant ce n'est plus du calme que je te demande, mais de la résolution. Ma bien-aimée, ne délibérons plus ; le moment est arrivé, tout est prêt, il faut fuir ; il faut que demain même tu sois avec moi à la cour de Saladin.—Téméraire, que dis-tu ? interrompit la princesse avec effroi. —Ecoute, lui dit-il, je ne te parlerai pas pour te décider, ni de l'hymen où tu serais peut-être forcée, ni de mon affreux désespoir, ni de ma plus affreuse vengeance ; je ne te rappellerai que tes sermens : hors le sacrifice de ton innocence, tu me juras de ne m'en refuser aucun ; telles furent tes paroles au désert. Eh bien ! Mathilde, je ne te demande point de me sacrifier ton innocence, mais de te mettre à l'abri de l'autorité de tes tyrans : suis-moi auprès de mon frère ; que sa cour soit ton asile : tu y vivras dans un palais réservé pour toi seule, tu t'y déroberas à tous les regards ; moi-même je n'y entrerai que quand tu le permettras ; tout l'Orient saura que rien n'est égal à mon inviolable respect et à

ton angélique pureté ; j'imposerai silence à mes désirs, à mes prières ; et, pour te conjurer de régner avec moi à Jérusalem, j'attendrai que ton frère soit apaisé et que ton Dieu y consente. Dans cette retraite où tu vivras, tu ne seras entourée que de chrétiens, tu y exerceras ton culte dans une entière liberté ; et, si quelquefois tu daignes m'admettre auprès de toi, j'assisterai à toutes tes cérémonies, je tâcherai de plier mon cœur à ta foi. —Ah ! si tu avais voulu la reconnaître en effet, interrompit Mathilde tout en pleurs, nous serions l'un à l'autre à présent ; loin de rougir de ma tendresse, je m'en glorifierais ; et, près de toi, loin de craindre les regards de Richard, des chrétiens et de Dieu, je les prendrais pour témoins de mon bonheur. —Mathilde, s'écria vivement le prince, tu ne l'ignores pas, Saladin déteste ton culte ; il a juré de l'anéantir ; tout ce qui porte le nom de chrétien est son ennemi ? Devais-je prendre le nom de son ennemi ? Devais-je l'être ? car, enfin, en prenant le nom de chrétien, je

l'aurais voulu soutenir ; en reconnaissant ton Dieu, je l'aurais voulu défendre. Le défendre ! et contre qui ? Quoi ! dans cette guerre que Saladin aurait recommencée avec une nouvelle furie, je n'aurais pas combattu ! je serais demeuré tranquille, oisif, entre ces deux armées où j'aurais vu dans l'une mon épouse et mon Dieu, dans l'autre ma patrie et mon frère ? De quel côté du moins aurais-je porté mes vœux ? Nomme-moi des sermens, si tu peux, qui ne soient point sacriléges, horribles, et je les prononce à l'instant. Mais je te vois frémir, j'en ai dit assez ; écoute-moi donc à présent : si tu me suis, si, par cette démarche éclatante, tu te prononces contre le conseil des évêques, ce conseil, qui n'a été entraîné que par Guillaume, reviendra à son premier avis ; il te permettra de prendre l'époux musulman que tu auras choisi ; tes chrétiens, fatigués de la guerre, saisiront avec joie cette occasion d'accepter la paix ; elle s'étendra sur les deux empires ; le sang humain prêt à couler de nouveau s'arrêtera ; tu monte-

ras sur le trône de Jérusalem, tu seras maîtresse et plus maîtresse que moi de ce vaste empire; les chrétiens régneront véritablement dans la cité sainte; je remettrai mon cœur entre tes mains, tu en disposeras en souveraine; j'adorerai tout ce que tu adoreras; et un jour peut-être tous ces peuples et mon frère lui-même, gagnés par tes vertus, me permettront de croire au Dieu de qui tu les tiens.... Mathilde, ajouta-t-il en tirant de sa poitrine le reliquaire qu'elle lui avait donné au désert, si tu ne me jures pas sur cet objet de ta vénération, d'être fidèle à tes sermens et de me suivre chez Saladin, c'est moi qui vais jurer dessus de ne pas survivre à ton refus. » Éperdue, hors d'elle-même, frappée par les raisons du prince, et surtout par cette dernière menace, la vierge s'écria en pressant le crucifix entre ses mains tremblantes : « Mon Dieu ! c'est vous-même qui parlez, c'est vous qui m'ordonnez de le suivre.—Eh bien, interrompit-il vivement, comme s'il eût eu la crainte qu'elle ne se retractât, voici

ce qu'il faut faire : retourne à Ptolémaïs, garde un profond secret avec tout le monde, n'excepte personne, ni la reine, ni l'archevêque; demain, au point du jour, tu monteras dans ton char, tu te feras conduire sur le bord de la mer, tu iras jusqu'aux premiers rochers du Carmel, et tu ne les auras pas dépassés que tu seras sauvée. Ne me demande pas quels sont mes moyens : ils sont sûrs, et ce détail inutile nous ferait perdre un temps précieux; éloigne-toi maintenant : au moment du succès ne risquons pas d'être découverts. — Malek Adhel, un mot encore, lui dit la princesse. — Non, pas un seul mot, répliqua-t-il; tout est dit, tout est fini; pars, Mathilde, et souviens-toi bien que, si demain tu manquais à ta promesse, demain même tu me verrais arriver seul à Ptolémaïs pour y chercher la vie de l'indigne Lusignan, de ton frère peut-être, et mourir percé de coups au milieu de tes chrétiens. » En parlant ainsi il la soutenait dans ses bras et l'entraînait vers la porte, afin d'éviter qu'aucune réflexion vînt encore

s'opposer à ses espérances ; ils touchaient presqu'au seuil, et la princesse allait sortir, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et l'archevêque de Tyr parut. Il les vit, les reconnut, et jeta un cri terrible. Mathilde ne songea alors qu'au danger du prince, et se précipitant vers Guillaume : « Mon père, lui dit-elle d'une voix étouffée, contenez-vous ; un mot peut le perdre ; venez, sortons d'ici ; mes gardes, effrayés par le bruit qu'ils ont entendu, pourraient venir le surprendre. » Elle dit, entraîne l'archevêque, ferme soigneusement la porte, et au même moment, ainsi qu'elle l'avait prévu, elle aperçoit ses gardes qui, ayant été frappés par le cri de Guillaume, accouraient à son secours : « Ce n'est rien, leur dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre tranquille, l'archevêque de Tyr, en entrant dans le tombeau de Montmorency, a cru qu'il m'était arrivé quelque malheur ; mais il s'est trompé, ajouta-t-elle en le regardant fixement, il ne m'en est arrivé aucun. » Guillaume la comprit et leva les yeux au ciel avec re-

connaissance. Cependant si elle l'avait rassuré pour le moment présent, ce rendez-vous mystérieux, cette secrète intelligence avec le prince lui causaient de vives inquiétudes pour l'avenir ; il la voyait sur le point de se perdre, et sentit qu'il était temps de l'arrêter ; mais, pour que ses paroles fussent plus efficaces, il voulut, avant de la menacer de la colère divine, lui en montrer les terribles effets. « Il est de bonne heure encore, lui dit-il, je désirerais qu'avant de rentrer à Ptolémaïs, votre altesse voulût descendre avec moi dans une de ces cabanes placées au pied de la colline. — J'y consens, mon père, répondit-elle, mais par quel motif le désirez-vous ? — Je veux, répondit-il, que vous voyiez une fois ce que je vois tous les jours ; je veux que vous mesuriez vous-même la profondeur de l'abîme où les passions peuvent entraîner, et quel châtiment Dieu réserve aux coupables qui y tombent. » La princesse comprit ce reproche, se soumit à cet ordre, et se prépara en silence au mal qu'elle allait souffrir. Durant la route,

il lui fut impossible de dire un mot à l'archevêque ; ne pouvant lui confier les pensées qui l'occupaient, elle pouvait moins encore s'occuper d'autres pensées, et Guillaume se serait bien gardé d'interrompre un silence qu'il croyait causé par le repentir et la honte, et qu'il regardait comme la meilleure préparation au spectacle qu'il allait lui offrir.

A peu de distance de la cabane, il mit pied à terre avec la princesse, et il la conduisit dans un enclos entouré d'une haie de citronniers sauvages ; au milieu, était une chétive demeure, où tout respirait la tristesse et la misère ; assise sur un banc, devant la porte, une vieille femme filait au rouet, et près d'elle deux jeunes filles de douze à treize ans nattaient des paniers de joncs. A la vue de l'archevêque elles le saluèrent avec respect ; il leur dit quelques mots de bienveillance, et passa outre. Mathilde, le cœur palpitant et les yeux baissés, le suivit en silence. Ils s'avancèrent vers un sombre enfoncement que quelques rochers

formaient à l'extrémité de l'enclos, et qu'ombrageaient quelques sapins épars : tout à coup Mathilde crut entendre des cris; sa poitrine se serra, il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue ; bientôt elle aperçut une femme pâle, échevelée, couchée sur la poussière, et qui se meurtrissait le sein en poussant de lugubres mugissemens. « O mon père! s'écria la vierge en se pressant contre le bras de l'archevêque, je la reconnais ; c'est elle, c'est Agnès!—Aux jours de sa sagesse, reprit Guillaume en regardant Mathilde d'un œil sévère, Agnès fut belle aussi; elle était fière, elle était la gloire de nos armes et l'orgueil de sa famille ; mais un amour coupable l'emporta sur tous ses devoirs ; et des traits défigurés, une beauté flétrie, et un mépris général, une profonde misère, une raison aliénée, et par conséquent un crime sans repentir et une réprobation éternelle : voilà le fruit d'une faiblesse, et tout ce qui reste d'Agnès. » Il fut interrompu en ce moment par cette infortunée, qui d'une voix aiguë et

déchirante, faisait retentir les airs du nom de Malek Adhel. « O mon père! dit Mathildē avec effroi, fuyons ce lieu terrible; j'en ai assez vu.—Non, pas assez encore, repartit Guillaume en l'entraînant vers l'insensée qui, étendue sur le sable, ne cessait de répéter : Malek Adhel! Malek Adhel! vous connaissez tout le crime, il faut que vous connaissiez toute la punition, et de quelle terrible manière l'Éternel sait venger ses lois outragées. » La faible et tremblante Matilde se traîne auprès du rocher qui couvrait Agnès, et, appuyant sa tête humiliée contre la pierre, elle prêta une oreille attentive aux paroles qui échappaient à cette déplorable victime. Malek Adhel, s'écriait-elle, quand cesserai-je de te voir rouler dans ce gouffre sans fond? Un Dieu impitoyable l'a creusé lui-même... Pour sa haine, ce n'était pas assez de mon supplice, c'est avec le tien qu'il me punit... » Frappé de ce qu'il vient d'entendre, Guillaume comprend aussitôt que, pour un cœur passionné, le mal le plus à craindre est celui que souffre

l'objet qu'il aime ; et, se hâtant d'opposer l'intérêt de l'amour à l'amour même, il se penche vers Mathilde, et lui dit : « Vous le voyez, ma fille, les vengeances de Dieu ne sont point aveugles ; son œil perçant sait découvrir l'endroit sensible du cœur, et c'est là qu'il frappe ses coups. Quand le jour sera venu où le Rédempteur reparaîtra au milieu des mondes écroulés, il réalisera pour cette pécheresse le supplice qu'elle croit subir maintenant ; elle verra son ravisseur plongé dans un abîme de tourmens éternels, dont elle sera éternellement le témoin. — O mon père, interrompit la princesse en joignant les mains, n'est-ce pas trop de rigueur ? se peut-il qu'une si horrible punition lui soit éternellement infligée par le Dieu des miséricordes ? — Ma fille, si, du sein de sa demeure, elle laissait échapper un mot de repentir, tout ne serait pas perdu encore.....—Malek Adhel ! s'écria impétueusement Agnès, Dieu implacable ! et toi, détestable Mathilde, quand cesserez-vous de déchirer mon cœur ?... Il

dégoutte de sang, et je ne puis verser celui de ma rivale! et je ne puis l'entendre pousser des cris comme les miens!..... Malek Adhel, hâte-toi de la précipiter à mes côtés, fais-lui oublier son Dieu, que je voie sa douleur et ses mortelles blessures...—Mon père, sauvez-moi, interrompit Mathilde avec un accent plein d'effroi. —Non, non, ne la sauvez pas, ne la sauvez pas, interrompit Agnès à son tour et en se levant précipitamment; j'ai entendu sa voix, cette voix qui me tue, cette voix qui est entrée dans le cœur de Malek Adhel; ne la sauvez pas, je veux la trouver, la déchirer comme elle me déchire, la poursuivre comme elle me poursuit. » Elle s'arrêta; ses idées se troublèrent de nouveau, d'autres images lui apparurent, d'autres remords vinrent la saisir; le fantôme de Montmorency s'éleva tout sanglant devant ses yeux; il semblait disputer Mathilde à sa rage, il la sauvait et tombait assassiné; mais bientôt la pensée de Malek Adhel revint se placer devant toutes les autres. « Il est là, disait-elle, il

m'appelle ; la destruction est à ses côtés, je la vois bien ; mais il m'appelle, je le suis, et la destruction m'engloutit..... Cède, cède, Mathilde, ajouta-t-elle d'une voix furieuse, et la destruction t'engloutira.... — Venez maintenant, dit l'archevêque en relevant la vierge, je ne veux point que vous demeuriez plus longtemps en face de tant de misères; vos forces n'y résisteraient pas ; » et, en l'entraînant, il ajoutait : « O ma fille! que notre fragilité est grande ! et qu'il faut mettre peu de confiance en nos propres forces, puisqu'il suffit d'un moment pour nous précipiter de la gloire céleste dans des ténèbres de douleurs ! « Mathilde ne répondit rien ; il continua. « La séduction d'un homme, ma fille, a causé la chute d'Agnès : vous ne l'ignoriez pas ; et c'est avec cet homme que je vous ai trouvée ce matin ! » Mathilde ne répondit rien. « Et dans quel lieu vous ai-je trouvée ? continua-t-il encore ; dans quel lieu l'aveuglement de l'amour a-t-il pu vous entraîner ? auprès d'un tombeau ! comme s'il n'y avait

que son silence qui ne vous fit pas entendre de reproches. Eh quoi ! ne vous disait-il rien, ce silence ? Pour vous la mort n'a-t-elle pas de voix ? Et pendant que vous la braviez, cette mort redoutable, si elle vous avait frappée, si vous étiez expirée auprès de Malek Adhel avec les mots d'amour dans la bouche et dans le cœur, où seriez-vous maintenant ?» Mathilde ne répondit rien; l'archevêque crut alors qu'elle était trop saisie, il la fit asseoir dans la chaumière sur un banc à demi-rompu, et lui fit apporter un verre d'eau fraîche par la vieille femme : celle-ci la considérait d'un œil curieux, et demanda à l'archevêque si cette jeune fille était malade aussi, et si elle resterait avec l'autre. Guillaume répondit que non. — Ma foi, tant mieux, répliqua la vieille, car je n'en pourrais pas garder deux. Le jour, elle est assez tranquille ; mais, quand la nuit vient, c'est un train, un vacarme..... on dirait que tous les démons sont après elle. Ah ! c'est une véritable réprouvée : le médecin que votre

charité a envoyé ici n'en espère presque rien ; cependant il vient tous les jours. — Bonne femme, lui dit l'archevêque, quelle que soit la peine qu'elle vous donne et les soins qu'exige son état, n'en négligez aucun ; veillez sur elle ; la récompense ne vous manquera pas. — Ah ! s'écria la vieille, vous m'avez déjà payée assez généreusement... — Et surtout, interrompit vivement Guillaume, n'oubliez pas mon expresse recommandation ; si elle montre la moindre lueur de raison, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit, envoyez-moi avertir sur-le-champ. » La vieille lui promit de n'y pas manquer, et l'archevêque, reprenant alors le bras de la princesse, la soutint, et sortit avec elle de cette maison d'amertume et de douleur. Ils montèrent ensemble dans le char qui les attendait, et reprirent la route de Ptolémaïs. Mathilde, les yeux baissés et toujours profondément rêveuse, n'avait pas prononcé un mot depuis qu'ils avaient quitté Agnès ; l'archevêque, inquiet d'un si long et si sombre silence, essaya de l'en arracher

en lui disant d'un ton plus doux : « N'êtes-vous pas curieuse de savoir depuis quel temps Agnès a été réduite à ce dernier degré d'infortune et d'opprobre? » Mathilde leva les yeux, et, d'un faible signe de tête, elle fit entendre qu'elle écouterait ce récit avec intérêt. Il dit alors : « En s'échappant de Damiette, Agnès vint se réfugier auprès de Saladin ; elle contribua beaucoup à enflammer sa colère contre Malek Adhel ; c'est elle qui, vous poursuivant sans cesse, attaqua les chevaliers qui vous ramenaient au camp ; c'est elle qui livra Montmorency à une armée entière de Sarrasins ; c'est elle qui fut l'assassin de ce héros ; c'est elle qui, foulée aux pieds par les chrétiens, demeura presque sans vie sur le champ de bataille. Depuis, déguisée en esclave musulman, elle a suivi Malek Adhel à Césarée, mais Malek Adhel refusa de la voir ; et, comme peu après elle eut connaissance de l'ambassade envoyée auprès des chrétiens pour demander votre main, ses forces ne résistèrent point à tant de fatigues, de cha-

grins et d'affronts; sa tête s'aliéna : je ne vous dirai point dans quel état je la trouvai à mon dernier voyage à Césarée; je rougirais, je l'avoue, de montrer à quel degré d'humiliation le crime a pu précipiter la fille des rois.... Je demandai qu'elle me fût confiée; je la fis conduire dans cette chaumière, afin d'être à portée de lui donner tous les secours dont je puis disposer; mais jusqu'à ce jour tous ont été infructueux; elle n'entend rien; elle ne reconnaît personne; c'est en vain que je me suis approché d'elle, que je lui ai parlé; Malek Adhel occupe seul sa pensée : Malek Adhel, l'auteur de sa misère, ô ma fille! pensez bien à cela.» Mathilde, qui durant ce récit avait levé la tête pour mieux entendre, la laissa retomber sur son sein aussitôt que l'archevêque eut fini; il attendit un moment sa réponse; voyant qu'elle n'en faisait aucune, il ajouta : « Ma fille, n'avez-vous donc rien à me dire?— Mon père, répliqua-t-elle, je ne le puis encore. Il y a une grande confusion dans mon esprit, et mon âme est cruellement

oppressée ; mais, dans deux jours, à cette même heure, je connais un lieu où je vous verrai : là je dévoilerai tout mon cœur ; je pleurerai sur mes folles amours, et peut-être daignerez-vous épancher sur moi la rosée de la grâce céleste. » Elle se tait ; l'archevêque n'insiste pas davantage : cependant il cherche dans sa pensée quel est le lieu où elle doit le voir : dans deux jours, a-t-elle dit, et c'est précisément dans deux jours que Richard a ordonné qu'elle s'unirait à Lusignan ; il en est sûr ; il sait que Richard lui a parlé : serait-il possible qu'elle pût consentir à former ces nœuds ? « Ma fille, lui dit-il, vous savez que c'est dans deux jours que Richard vous a commandé de donner votre main à Lusignan : êtes-vous prête à obéir ?—Et vous, mon père, interrompit-elle vivement, êtes-vous prêt à m'ordonner d'obéir ? » Mais, sans attendre sa réponse, elle ajouta en élevant vers lui ses mains suppliantes : « Mon père, je vous en conjure, ne m'interrogez pas ; ma destinée est fixée ; elle l'est, mon père, j'ose en être sûre, car il est des âmes si

magnanimes, qu'on peut tout en attendre : cependant, ô mon père! qne ces mots, *ma destinée est fixée*, ne vous effraient pas ; elle l'est, il est vrai, mais Dieu n'en sera pas offensé, et mon devoir n'en murmurera pas.

Comme elle achevait ces mots, le char entrait dans Ptolémaïs ; Guillaume la quitta, en lui recommandant de méditer sur ce qu'elle avait vu, et de ne pas oublier que, si Dieu avait placé toutes les épreuves et les sacrifices dans ce monde, c'était hors du monde qu'il en avait placé la récompense. La princesse s'inclina sur la main pastorale de l'archevêque, et courut au fond de son appartement cacher à tous les regards le grand trouble dont cette matinée avait rempli son cœur.

CHAPITRE XLV.

MATHILDE avait à peine goûté quelques heures de solitude, lorsqu'on vint lui annoncer que Richard lui faisait dire de se préparer à recevoir, le matin même, sa visite et celle du roi de Jérusalem. « Ils vont donc venir, se disait-elle, et maintenant il faut donc dissimuler ! dissimuler est la langue du monde, ne puis-je pas la parler une fois avant de le quitter ? Demain j'aurai cessé d'y vivre, demain je n'aurai plus rien à cacher, rien à attendre. O mon Dieu ! fortifiez mon âme, soutenez mon courage; je ne me défie que de moi, je suis sûre de Malek Adhel ; car je n'ai besoin, pour être sauvée, que de sa générosité; et sa générosité est telle, ô mon Dieu ! que, j'ose le dire sans craindre de vous déplaire, toute votre puissance ne pourrait pas y ajouter. »

En parlant ainsi, Mathilde se plaça devant une table et se mit à écrire. A son

abattement, aux larmes qui roulaient dans ses yeux, à sa profonde résignation surtout, on eût dit qu'elle traçait ses volontés dernières et sacrées, qui ne s'écrivent qu'à l'ombre de la mort. Elle en était occupée encore, lorsque Richard entra avec Lusignan; aussitôt elle cacha dans son sein le papier qu'elle tenait, et salua les deux rois avec une contenance grave et sévère. Richard avait vu le mouvement de sa sœur, et son premier mot fut de demander que ce papier lui fût remis. « Je conjure votre majesté de ne le pas exiger d'aujourd'hui, répondit-elle avec beaucoup de dignité; je lui proteste qu'il ne sortira de mes mains que pour passer dans les siennes. » L'air de Mathilde en imposa à Richard lui-même; il ne lui demanda pas une seconde fois ce qu'elle refusait de lui accorder, et se contenta de lui dire qu'il était sûr qu'elle éviterait toute démarche injurieuse à sa gloire, et toute pensée contraire à la pureté du nœud qu'elle allait contracter. « Ah! madame, interrompit Lusignan en se jetant à ses

pieds, tant de bonheur serait-il mon partage? Se peut-il que vous ayez consenti à m'appartenir? Non, ma présomption ne s'élèvera pas jusqu'à une pareille espérance, à moins que vous-même ne me permettiez d'oser y croire.—Il faut bien que vous l'ayez osé, sire, puisque vous êtes ici, répondit froidement Mathilde; si vous étiez assuré d'un refus, vous ne seriez pas venu l'entendre. Mon frère, ajouta-t-elle, vous m'avez donné deux jours pour me préparer à mon sort, je n'en demande pas davantage; mais, pendant ce court intervalle ne puis-je pas être seule? » Lusignan se hâta de prévenir la réponse du roi. « Vous serez libre, madame, vous serez seule, lui dit-il, je ne veux point gêner vos désirs, et durant ces deux mortels jours qui me séparent encore du plus beau jour de ma vie, je ne reparaîtrai point ici; j'aime mieux me priver de ce bonheur que de ne le devoir qu'à votre seule obéissance. » Il se retira. Alors Richard prit la parole d'un ton offensé et absolu : « Ma sœur, lui dit-il, je commence

à être las de vos vagues réponses et de vos éternels mystères ; depuis votre retour dans le camp, les chrétiens ont été plus occupés de vos amours que de la cause qui les a arrachés à leurs foyers et à leur famille ; la moitié de l'Europe ne serait-elle donc venue porter la guerre en Asie que pour être témoin des incertitudes et des faiblesses de votre cœur ? Non, il est temps que tout ceci se termine, et que d'autres pensées remplissent l'âme et nourrissent les espérances de nos guerriers : dès qu'un hymen aussi sage qu'utile aura fixé votre destinée, nous ne songerons plus qu'à poursuivre nos hautes et importantes entreprises; après-demain, ma sœur, les flambeaux d'hyménée s'allumeront pour vous ; le jour suivant, votre époux marchera avec moi à Césarée ; nous en ferons le siége ; nous emporterons la ville ; Lusignan triomphera de Malek Adhel, et, par cette victoire, il vous prouvera qu'il était plus digne que ce prince du bonheur qu'il a obtenu. Maintenant vous avez entendu mes ordres, vous connaissez votre sort, rien n'y sera changé,

rien absolument ; si vous demandiez une heure de délai, vous la demanderiez en vain : votre bonheur m'est cher sans doute, mais moins que la gloire de nos armes et la réussite de nos projets ; l'intérêt particulier doit plier devant celui de vos frères, et de frivoles considérations ne doivent plus arrêter les combats : préparez-vous, soumettez-vous, mais je vous préviens que, soumise ou non, vous n'en serez pas moins dans deux jours l'épouse de Lusignan. » Il dit, et la quitte sans attendre de réponse. Mathilde ne s'effraie point de cette menace; avant de l'entendre ses desseins étaient arrêtés ; ils sont demeurés les mêmes, et la colère du roi n'y a rien changé ; tout le jour une sombre et profonde tristesse respire dans ses traits et sa contenance, car elle a pour jamais détaché son cœur de toute espérance de bonheur ; mais on n'y remarque plus d'agitation ; car elle a vu son devoir, et elle est résolue à le remplir.

Le soir elle demande son char pour le lendemain; et, quand ses ordres sont

donnés et qu'elle se trouve seule, elle dit : « Mon Dieu ! je n'ai pu consulter personne ; j'ai promis de me taire : mais, pour tenir tous mes sermens et ne m'écarter d'aucun devoir, j'espère n'avoir besoin que de votre force et de votre appui. »

L'aurore a paru. Mathilde sort de Ptolémaïs par la porte de Nazareth ; elle se fait conduire sur le bord de la mer : un long voile blanc couvre sa tête et enveloppe toute sa taille. Elle est pâle, ses joues portent même l'empreinte de ses pleurs ; mais son maintien est tranquille, et ses yeux fixés vers le ciel ont quelque chose de doux et de résigné qui montre le but où elle marche, et qui semble dire qu'en remettant son âme à Dieu, elle l'a remplie de cette confiance qui ne sait rien craindre et qui sait tout espérer.

Cependant au moment où elle aperçoit les premiers rochers du Carmel, un léger incarnat vient se mêler sur son visage à la blancheur des lis ; elle met une main sur son cœur, comme pour y retenir toute sa force et sa volonté ; le char avance encore.

A l'instant, du fond des rochers deux guerriers armés de toutes pièces s'élancent avec des cris terribles et courent vers la princesse; ses gardes veulent la défendre; Malek Adhel se nomme : tous les bras demeurent enchaînés. Mathilde leur dit alors : « Chrétiens, ne tentez point une vaine résistance contre un prince invincible, et apprenez que, si Malek Adhel se trouve ici, c'est que je n'ai voulu accorder qu'à lui seul le droit de me soustraire à l'autorité tyrannique qui veut forcer mes vœux malgré moi. Prince, ajouta-t-elle en se retournant vers lui, j'avais juré de me rendre en ce lieu, m'y voici; j'avais juré de fuir avec vous, je suis prête à vous suivre; mais souvenez-vous aussi de votre promesse : dans cet asile où je vais me retirer, je pourrai vivre dans une profonde solitude, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et exercer mon culte dans une entière liberté?—Oui, madame, interrompit le prince, je renouvelle ce serment à la face du ciel et de tous vos chrétiens; vous serez obéie, révérée

a la cour de Saladin, autant et plus encore qu'à celle de votre frère ; hâtons-nous seulement de nous y rendre. — Un mot encore, reprit Mathilde : me sera-t-il permis de choisir moi-même le lieu de ma retraite? — Il sera assez temps d'y penser, madame, répondit-il un peu ému, quand nous serons arrivés à Césarée. — Non, Malek Adhel, lui dit-elle, c'est ici même que je veux être libre de fixer mon choix. — Vous l'êtes, madame : où voulez-vous être conduite ? — Là haut, répliqua-t-elle, en montrant de la main la montagne du Carmel, dans ce saint monastère, car c'est là seulement que je *pourrai vivre dans une profonde retraite, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et exercer mon culte dans une entière liberté.* — Mathilde, s'écria-t-il avec un violent courroux, vous m'avez trompé! — Non, je ne t'ai pas trompé, interrompit-elle vivement, car je te préfère à toutes les créatures de la terre ; et, s'il n'y avait qu'elles entre nous deux, tu me verrais tout quitter pour te suivre ; mais la main qui m'arrache à ton amour, ô Malek Adhel!

est plus forte que celle des hommes et des rois.... Écoute-moi un seul moment, ajouta-t-elle en tombant à genoux dans le char où elle était encore; écoute-moi, ô toi! seul mortel que j'aie aimé : en te suivant au milieu des infidèles, j'imprime à mon caractère une tache ineffaçable, je deviens un objet de mépris et d'horreur pour tous les miens : souiller ainsi sa gloire, n'est-ce pas perdre son innocence? Et tu le sais, Malek Adhel, cette innocence est le seul bien que je me sois réservé, le seul que j'aie préféré à toi..... Cependant en ce moment je consens à te tout abandonner, afin de te tout devoir; je consens à te laisser l'arbitre de mon sort, afin que, s'il est paisible sur la terre et heureux dans l'éternité, je puisse partager entre Dieu et toi, mes bénédictions et ma reconnaissance; si tu me conduis dans l'asile sacré que je t'indique, j'y vivrai honorée des hommes, en paix avec le ciel, assurée de mon salut; si tu m'emmènes à la cour du sultan, l'ignominie marchera à ma suite, et le terrible

souvenir de ma faute me fera vivre dans les remords, et mourir peut-être dans l'impénitence : tel est le choix qu'il me faut faire, et c'est toi qui vas le prononcer; je remets entre tes mains ma vie, mon honneur et toute une éternité : décide donc, Malek Adhel, et vois si tu exiges que je te suive. » En achevant ces mots, cette beauté touchante, baignée de pleurs, prosternée, les bras élevés, et portant dans ses regards la réunion de tout ce que la terre a d'amour et le ciel de piété, attend sans trembler la réponse de Malek Adhel; car elle sait bien qu'il ne peut y en avoir qu'une pour l'homme à qui l'on a laissé le droit de la faire.

Le prince ne dit rien; il fait plus, il s'approche de Mathilde, monte dans son char, la relève, s'asseoit auprès d'elle, saisit les rênes des coursiers, et dirige lui-même leur route vers le monastère. La vierge attendrie n'a point de mots pour tant de reconnaissance; elle penche sa tête sur l'épaule du héros, et pleure. Tremblante, elle ose presser ce

bras invincible qui pouvait l'arracher à ses devoirs et qui va la rendre à Dieu. Malgré la pudeur qui affaiblit ce mouvement, il a été excité par tant d'amour, que l'âme de Malek Adhel en est pénétrée; l'amertume s'en échappe; la douleur s'y calme; jamais il n'a été autant aimé; il le voit dans les yeux de Mathilde; il le doit à son sacrifice; il ne se plaint plus; il ne murmure plus; son sacrifice est payé.

Jamais peut-être le devoir et la vertu ne remportèrent un plus beau triomphe; Mathilde, pieuse et soumise à la voix de l'Eternel, immole son bonheur et son amour; Malek Adhel, généreux et magnanime, à la voix de celle qu'il aime, abandonne ses espérances et ses désirs; tous deux sont libres cependant; ils s'adorent; ils pourraient vivre toujours ensemble, et ils vont se séparer! se séparer peut-être pour jamais! Cette pensée, ils l'ont; cet avenir, ils le voient, et pourtant qui oserait dire que, même en cet instant, ils ne sont pas heureux? Pour trouver dans son cœur la force de re-

noncer à la plus ardente passion, il faut bien y trouver quelque chose de plus puissant qu'elle et de supérieur à ses voluptés : la passion est beaucoup assurément, et ses voluptés sont des délices ; mais ce sont les délices de la terre, et quiconque les sacrifie en conçoit donc de plus ravissantes encore ; autrement, pour qui les sacrifierait-il?

Le char s'élève sur le Carmel ; les femmes de la princesse, étonnées, éperdues, accompagnent leur maîtresse, toutes également décidées à s'ensevelir dans leur retraite. Les gardes suivent, et l'ami de Malek Adhel ferme le cortége. Bientôt, à travers les rochers et l'épais feuillage des cèdres on aperçoit l'antique édifice élevé par sainte Hélène (1). Malek Adhel pâlit et se trouble ; Mathilde étouffe ses soupirs ;

(1) Au sommet du Carmel on voit les ruines d'un antique édifice qui inclinent visiblement sur les cellules des Carmes. L'auteur du *Théâtre de la Cité sainte* assure que ce monument était un monastère de filles, de la construction de sainte Hélène, mère de Constantin.

il lui dit alors : « Je t'ai obéi, je ne m'en repens point, car je n'ai pas en ma puissance les moyens de te résister; mais comment calmeras-tu mes frayeurs? ce cloître est sur les terres des chrétiens; il est sous leur dépendance; ils t'en arracheront. — Non, répond-elle, ne le crains pas, en prenant le parti le plus généreux, tu as pris aussi le plus sûr : ici la religion me défendra mieux contre les chrétiens que ne l'auraient pu faire tes hautes murailles, et ta valeur peut-être : dans ce lieu sacré une simple barrière de bois arrêterait l'armée des croisés et la colère de mon frère; cette sainte maison est celle de Dieu même; en violer l'entrée serait un sacrilége.... — Rassure-moi encore, ajouta-t-il; peut-être, dans l'exaltation de ta piété, croiras-tu nécessaire de te dévouer toi-même; peut-être penseras-tu que ma conversion ne pourra être achetée que par un grand sacrifice..... — Sans doute, je le pense, interrompit-elle; mais ne venons-nous pas de le faire aujourd'hui?—Promets-moi donc, répliqua-

t-il, de n'en pas faire d'autre, et de ne t'engager par ces nœuds terribles et indissolubles que quand je t'en aurai donné l'aveu..... Peut-être te le donnerai-je un jour, ma bien-aimée, ajouta-t-il en la regardant fixement; la guerre est allumée; Saladin m'appelle; mais, je le sens maintenant, mon bras sera faible contre tes frères; je ménagerai moins mon sang que le leur, et il est un événement qui pourrait me faire désirer de te voir renoncer au monde. » La vierge le comprit et fondit en pleurs. Toutes les mélancolies que le cœur peut connaître oppressèrent le sien; à côté de la pensée de la mort de Malek Adhel venait bien se placer celle de la miséricorde de Dieu; mais cette miséricorde divine qui se perd dans les mystères de l'infini, et qui est la plus douce joie d'une âme pieuse, la console et ne l'égaie pas; car dans la religion tout est grave jusqu'au bonheur. Baignée de larmes, Mathilde se pencha vers celui qu'elle avait nommé son époux au désert, et ne put lui faire entendre que ces mots : « Crois-

moi, quiconque a mis un grand devoir au-dessus des vains plaisirs de la vie, est bien sûr de ne pas périr tout entier avec elle. » Cependant la route se rétrécissait de plus en plus; l'escarpement des rochers et l'épaisseur des buissons et des ronces ne permettaient pas au char d'aller plus avant. La princesse met pied à terre, elle dit à ses gardes : « Je vous demande de m'accompagner jusque dans l'enceinte du monastère; je veux que vous m'y voyiez entrer ; je veux que vous voyiez les grilles se fermer sur moi, afin qu'à votre retour au camp vous puissiez dire à mon frère quelle autorité j'ai préférée à la sienne, et pour quel maître je l'ai quitté. Et vous, ajouta-t-elle, en s'adressant à ses femmes, si votre intention est de venir pleurer et prier avec moi, vous pouvez me suivre; autrement, évitez une fatigue inutile et ne venez pas plus loin. » A ces mots, toutes se jetèrent à ses pieds, et baisant le bas de sa robe, lui demandèrent la permission de ne jamais la quitter. Emue de ce désir, elle leur tendit

les bras en s'écriant : « Venez donc, nous prierons ensemble ici et là-haut. » Alors elle se tourna vers Malek Adhel, et lui prit la main, la serra en silence, car il n'y a que le silence pour de pareils adieux. « Non, lui dit-il, n'espère pas que je me sépare de toi, tandis que je puis te voir encore quelques minutes. » Eperdue, elle répond : « Hâte-toi de fuir, tu es sur une terre ennemie ; je te vois menacé de mille dangers....—Mathilde, s'écrie-t-il impétueusement, ne peux-tu m'aimer assez pour les oublier ? Viens, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras ; viens, qu'une fois encore je t'épargne la fatigue d'une route pierreuse, dévorée d'un soleil ardent.... O jours du désert, où elle me nomma son époux ! jours heureux où nous allions mourir ensemble, pouvais-je croire alors que je serais jamais assez infortuné pour vous appeler heureux !..... Alors elle ne voulait pas me quitter ; sa vie ne lui était rien auprès de son amour ; son Dieu ne lui disait pas qu'il fallait nous séparer : ô Mathilde ! que votre cœur est changé !

—O mon Dieu, s'écria-t-elle, vous qui savez tous les secours dont vous m'avez entourée depuis mon retour au camp, daignez lui dire si tout l'effort de votre puissance a pu changer mon cœur; et dans ce moment si j'ai la force de renoncer à lui. Vous m'accusez, je le sens, de ne l'avoir puisée ni dans votre crainte, ni dans mon devoir, mais dans le seul intérêt de l'amour. O Malek Adhel! si mon crime n'avait dû retomber que sur moi, peut-être aurais-je aimé mon crime; peut-être, pour être à toi, aurais-je consenti à perdre mon âme; mais pour sauver la tienne, ô maître absolu de ma vie! j'ai dû renoncer à toi. » En l'entendant parler ainsi, Malek Adhel la serre passionnément contre sa poitrine; mais à cet instant la forêt vient de s'éclaircir; le monastère se montre à découvert, une humble croix de bois en désigne l'entrée, et de loin on entend le son de la cloche se mêler aux saints cantiques. La vierge, à cet aspect, saisie d'une pieuse terreur, s'arrache précipitamment des bras de Malek Adhel. « Mon Dieu, s'é-

crie-t-elle, ce n'est point ainsi que je dois approcher du lieu où vous avez établi votre demeure. Pardonnez, ô pardonnez mon délire, et daignez purifier mon cœur!» Elle dit, et se prosterne au pied de la croix; ses femmes et ses gardes l'imitent. Malek Adhel et son ami restent seuls debout; Mathilde le voit et soupire. « O divin Rédempteur! dit-elle à voix basse, pour m'accorder la plus grande de vos grâces vous me demandez, je le sens, le plus grand des sacrifices, et celui-là n'est pas de renoncer à mon époux, mais de renoncer à mon amour..... Hélas! ma volonté consent à vous le faire, mais toute votre puissance suffira-t-elle pour m'aider à l'achever. Elle se lève alors, s'appuie contre la croix, regarde Malek Adhel, et ajoute d'un ton plus grave : « Je ne te permettrai point d'approcher davantage; tu ne poseras point le pied dans l'enceinte sacrée où les chrétiens seuls ont le droit d'entrer..... Adieu, c'est ici qu'il faut nous dire adieu, un long adieu... O sainte victime qui

avez sauvé le monde, daignez aussi sauver cet homme-là; c'est à vous que je le laisse, que je le confie... Malek Adhel, entends sa voix, que l'amour la fasse entrer dans ton cœur.... Hélas! continua-t-elle en lui montrant le cimetière qu'elle allait traverser, l'amour finit là, et avec lui toute les félicités de la terre; mais souviens-toi que d'autres félicités nous sont promises; souviens-toi qu'il est un lieu où l'on ne souffre plus, ou l'on aime toujours, et que c'est là où Mathilde va t'attendre. » Elle dit, et fuit loin du héros; elle court vers la porte du couvent avec la rapidité d'une flèche. Il lui obéit; il ne la suit point; mais il ose monter sur les degrés de la croix pour la regarder plus long-temps. Au moment d'entrer dans le cloître, la princesse s'arrête et tourne une fois encore ses yeux vers Malek Adhel; elle le voit embrassant de ses deux mains le signe de la rédemption, et il lui semble que Dieu l'a entendu. « O Christ! s'écrie-t-elle, consomme ton ouvrage. » Alors elle étend une

main vers le prince, lui montre son cœur, lui montre le ciel, et se dérobe aussitôt sous les impénétrables grilles du monastère.

En la perdant de vue, Malek Adhel croit que tout l'univers vient de s'anéantir; il tombe accablé devant la croix; il ne songe plus qu'à mourir dans le lieu où il vient de quitter Mathilde; mais Kaled ne le permet pas; il s'approche, il lui dit: « Oublies-tu que sur la terre où nous sommes, chaque instant qui s'écoule peut nous perdre? — Fuis, Kaled, s'écrie le prince, fuis dans ce monde désert où je ne veux plus rentrer; ma vie est ici, continua-t-il en montrant le monastère, je ne veux pas quitter ma vie. — Si tu demeures, reprit froidement Kaled, je demeure avec toi; si tu péris, je jure de te suivre; maintenant dispose de mes jours, tu en es le maître; » et il s'assied tranquillement auprès de lui. Malek Adhel le regarde; il sait que Kaled n'a jamais juré en vain; il voit que son parti est pris, et à l'instant le sien l'est aussi. Il se lève, lui

serre la main, et s'écrie : « Partons : maintenant qu'elle est en sûreté, songeons à sauver mon ami. » Il dit et s'éloigne. Kaled le devance ; ils appellent les chevaux errans sur la montagne ; les chevaux accourent ; les deux guerriers s'élancent dessus et fuient. Déjà le Carmel n'est plus qu'une masse confuse, et le cloître, perdu dans l'horizon, n'est présent qu'à la pensée du héros. Encore quelques heures, et le voilà à Césarée. Saladin l'y attendait impatiemment ; les soins de la guerre l'appelaient ailleurs, et il ne voulait cependant abandonner cette ville importante qu'après en avoir remis la défense à son frère. « Malek Adhel, lui dit-il, je ne m'informe point pourquoi tu reviens seul, des soins plus importans que ceux de l'amour doivent nous occuper aujourd'hui. Je vais mettre Ascalon en état de soutenir un siége ; précaution inutile sans doute, car les chrétiens ne l'entreprendront qu'après avoir abattu Césarée, et je te laisse à Césarée. Césarée est donc invincible, et les ennemis ne viendront pas jusqu'à moi.

CHAPITRE XLVI.

La journée touchait presqu'à sa fin, lorsque les gardes de la princesse rentrèrent à Ptolémaïs; ils trouvèrent tout le camp en rumeur, Lusignan au désespoir, Richard dans la plus violente colère, et la reine et l'archevêque tourmentés de mortelles alarmes. Le matin, la longue absence de Mathilde avait commencé par causer de l'étonnement; l'inquiétude avait succédé. Vers le milieu du jour, Bérengère était entrée dans l'appartement de sa sœur; et, ayant trouvé sur une table un papier adressé au roi, elle s'en était saisie avec empressement; mais, n'osant le remettre elle-même à Richard, elle fit prier l'archevêque de se rendre auprès d'elle, et lui montra ce billet pour qu'il le donnât au roi. A cette vue, Guillaume soupira; il ne put plus douter que Mathilde ne fût partie volontairement, et qu'avec lui-même elle n'eût employé de la dissimu-

lation. Cette pensée déchirait son cœur, car il savait bien qu'elle ne lui cachait pas sa conduite, quand sa conduite était pure : que pouvait-il penser d'une jeune et imprudente vierge qui lui dérobait sa confiance, repoussait ses conseils, se reposait sur ses propres lumières, et s'entourait d'artifices... Ah ! ce n'est pas par de semblables routes que marche la vertu. Cependant, avant de la condamner, il veut connaître ce qu'elle écrit au roi ; et, s'il doit la condamner alors, du moins veut-il savoir si dans le piége où elle est tombée elle peut être sauvée encore.

Aussitôt il était entré chez le roi, et croisant les mains sur sa poitrine, baissant les yeux, dans un profond silence, il lui avait remis la lettre de Mathilde. A l'instant Richard s'était écrié aussi : « Elle est donc partie volontairement ! O Mathilde ! Mathilde ! vous nous avez donc trompés ! Ce billet ne contenait que ce peu de mots :

« Je quitte Ptolémaïs afin de me soustraire » à une autorité tyrannique et à un hymen

» horrible à mes yeux : je connais trop » mon frère pour oser déjà lui demander » mon pardon ; je n'espère point qu'il suive » de si près une démarche qui paraîtra sans » doute téméraire ; mais le pardon du ciel, » j'en suis assurée, car mes intentions » sont pures, et le ciel connaît tout mon » cœur. »

« Elle a raison, s'est écrié Richard en finissant, je ne lui pardonnerai jamais ; » et, voyant que l'archevêque ouvrait la bouche pour lui répondre, il avait ajouté qu'une telle conduite étant sans excuse, quiconque tenterait de la justifier serait aussi coupable qu'elle à ses yeux. Alors il était sorti enflammé de colère, pour envoyer de tous côtés des troupes à la poursuite de sa sœur. Guillaume, resté seul, avait repris le billet, et en le lisant avec sa charité ordinaire, la phrase qui le terminait avait un peu calmé ses craintes ; il se disait : « Puisque ses intentions sont pures, et qu'elle est assurée des miséricordes du ciel, je puis donc la pardonner aussi, et m'efforcer de croire que ce n'est peut-être pas pour ca-

cher une faute qu'elle a entouré son départ de tant de mystère. »

Cependant le jour s'était écoulé sans que les troupes de Richard eussent apporté aucune lumière sur le sort de la princesse, lorsque la vue de ses gardes et de son char qui revenaient sans elle ; causèrent une surprise générale.

En un instant la nouvelle de son entrevue avec Malek Adhel, et de sa retraite dans le cloître du Carmel, fut répandue dans tout le camp et le divisa en plusieurs partis. Le plus nombreux admirait la vertu et la fermeté d'une jeune vierge qui, libre de régner sur un vaste royaume avec le prince qu'elle aimait, avait préféré les ombres de la retraite et de la pénitence à une puissance et à une félicité que la religion réprouvait ; mais les amis de Richard et de Lusignan la blâmaient de n'avoir su que vaincre son penchant pour un infidèle, et non se résoudre à un hymen que toute la chrétienté lui demandait. Enfin le roi d'Angleterre, indigné du désordre que cette nouvelle jetait dans tout le

camp, et de l'influence qu'une femme exerçait sur l'âme de tant de guerriers, déclara qu'une résolution sévère allait mettre fin à tant de trouble, et que, dès le lendemain, usant des droits que sa naissance lui donnait sur sa sœur, il irait dans le couvent même où elle s'était retirée la forcer à donner sa main à Lusignan. « Non, avait interrompu Guillaume, ce serait mettre les droits du sang avant ceux de Dieu; ce serait envers la majesté suprême une insulte, une profanation que je ne permettrai jamais; cependant ce que je demande, ce que je veux aussi, c'est que le sort de la princesse Mathilde cesse enfin d'être le premier intérêt qui nous occupe: guerriers, nobles et vaillans guerriers, il est temps d'oublier et la beauté et l'existence de cette vierge. Est-ce donc pour elle que vous avez ceint l'épée? Est-ce pour l'obtenir que vous avez traversé les mers! Ne craignez-vous pas que le fils de Marie, indigné de votre abandon, ne vous livre à votre faiblesse, et ne vous refuse ses secours? Laissez, laissez la

sœur de Richard s'ensevelir loin du monde ; plût au ciel qu'elle n'y eût jamais paru ! O vous ! magnanimes héros, accourus de toutes les parties du monde chrétien pour la conquête de la cité sainte, élevez votre âme à la hauteur de votre entreprise, ne voyez que ce but, ne soyez émus que de cette espérance ; courez devant Césarée, qu'elle tombe sous vos coups ; Malek Adhel la défend. Que vous importe, si vous rencontrez plus d'obstacles, ne remporterez-vous pas aussi plus de gloire ? Marchez donc où Dieu vous appelle ; en le servant, songez à ne servir que lui, et n'oubliez pas que c'est être coupable que de vouloir unir les intérêts de la terre aux intérêts du ciel.

Il dit, et les ressentimens s'apaisent, et les esprits sont persuadés, et la piété renaît dans tous les cœurs. Le courroux de Richard et l'amour de Lusignan résistent seuls encore ; il leur semble à tous deux qu'aussi long-temps que Mathilde sera libre, les espérances de Malek Adhel subsisteront et enflammeront son courage ;

Lusignan surtout insiste sur ce point. Guillaume répondit qu'il était facile de calmer de pareilles craintes, et que, sans forcer la princesse à s'unir à lui, il existait un moyen sûr d'anéantir les espérances de Malek Adhel. « Qu'elle le prenne donc ce moyen, s'écria vivement Richard; et, sans tarder davantage, qu'elle prononce ses vœux, qu'elle renonce à ce monde où elle n'a paru que pour y porter la confusion et la discorde... Oublie-la, Lusignan; puisqu'elle rejette ta main, elle n'est plus digne de tes regrets. Mon père, tandis que nous marcherons demain à Césarée, allez vers cette fille rebelle, portez-lui les derniers ordres d'un frère offensé; qu'elle sache que, si dans huit jours elle n'est pas à Dieu, j'irai la forcer d'être à mon ami. »

En prononçant ces mots, l'emportement de Richard était porté à un tel excès, qu'il eût été imprudent d'essayer de le calmer et impossible d'y réussir; Guillaume s'inclina en silence, et l'assemblée se retira.

La guerre allait devenir sanglante; le

camp n'était pas un lieu sûr, et Ptolémaïs pouvait être attaquée. Le couvent du Carmel avait toujours été respecté par les infidèles ; Richard, inquiet pour Bérengère, crut donc qu'elle serait dans cet asile plus à l'abri des hasards que dans aucun autre ; la nuit même il fit ses adieux à la reine, la confia à l'archevêque, et leur recommanda à tous deux d'employer toute leur influence sur Mathilde pour la disposer à lui obéir.

Mathilde, en se présentant devant les saintes filles du Carmel, et en leur demandant une retraite parmi elles, avait cru devoir ne leur cacher ni son nom, ni son rang ; mais cet aveu, loin de donner de l'orgueil à son maintien et à ses paroles, en avait redoublé l'humilité. « Ne voyez point en moi, leur disait-elle, la sœur d'un puissant monarque, mais une infortunée qui vient purifier son cœur par vos exemples, et déplorer ses fautes au pied de vos autels. Mes torts furent grands sans doute ; mon repentir l'est davantage, et

c'est à ce titre seul que j'aspire à être admise parmi vous. »

Sa douceur, sa modestie et surtout la contrition de ses regards touchèrent en sa faveur d'humbles recluses que sa royale naissance n'avait point éblouies. Dans cette austère retraite on ne connaissait d'autre roi que Dieu, d'autre royaume que le ciel, d'autre temps que l'éternité; le bruit du monde ne s'y faisait point entendre; le mouvement des passions n'y remuait aucun cœur; tout y était calme, silencieux, sévère; les lois de l'ordre ne permettaient pas de prononcer une seule parole qui regardât d'autres intérêts que ceux de l'avenir et de la pénitence; aussi la guerre qui retentissait au pied du Carmel serait-elle restée inconnue à cette maison de paix, si l'archevêque de Tyr n'avait instruit ces pieuses filles des malheurs de Sion, afin que leurs prières intercédassent auprès du Très-Haut en faveur des chrétiens. Si le pur esprit de l'évangile qui régnait parmi elles avait permis à l'orgueil de s'y faire sentir, peut-être

auraient-elles pu en éprouver en voyant que ce monde, à qui elles ne demandaient rien, et dont elles s'étaient entièrement détachées, avait recours à elles dans ses calamités, et que, toutes pauvres et obscures qu'elles s'étaient faites, elles étaient plus riches que lui avec ses pompes et ses gloires ; puisqu'elles avaient encore des biens à lui donner, et qu'il n'en avait aucun à leur rendre.

Mathilde ne fut point étonnée de voir arriver l'archevêque ; elle le connaissait assez pour être bien sûre que sa charité ne la délaisserait pas, et elle était impatiente de lui révéler tout son cœur ; mais la vue de la reine la surprit et la troubla : si son premier mouvement fut de la joie, parce qu'elle prévit bien que le nom de Malek Adhel serait prononcé par Bérengère, le second fut de la crainte, parce qu'elle sentit que cette indulgente amitié qui pardonnait toutes les fautes affaiblirait peut-être l'efficacité du repentir. Cependant, en entrant dans l'auguste cloître, Guillaume, avant de lui parler,

s'adresse en ces termes aux recluses : « Mes sœurs, les grands de la terre se réfugient auprès de vous ; rassasiés de vanités et de douleurs, ils viennent y chercher du repos et des consolations, et se jettent dans vos bras quand la joie de leur cœur a cessé et que leurs plaisirs se sont tournés en deuil. Une grande reine vous demande des prières pour son époux ; une jeune princesse veut que vous lui appreniez à aimer Dieu avant toute chose ; et moi, mes sœurs, je viens unir mes vœux aux vôtres pour que la défaite des infidèles rende à l'antique Sion son culte, ses temples, ses honneurs, ses enfans et sa gloire. »

A la voix de l'archevêque le chaste troupeau obéit, les dociles vierges commencent leurs cantiques. Mathilde les entend ; Mathilde, prosternée auprès d'elles, frémit de voir toutes ces âmes angéliques s'élever vers Dieu pour lui demander la destruction des musulmans, car c'est lui demander celle de Malek Adhel ; plus il lui paraît impossible que l'Eternel refuse

quelque chose à de si pieuses âmes, à de si ferventes prières, plus elle repousse les sentimens religieux auxquels elle attribue tant de puissance, et peut-être ne fut-elle jamais plus loin de Dieu que dans ces momens où, entourée de torrens d'encens, de chants divins et d'images sacrées, il lui semblait que ces parfums, ces voix et ces anges lui répétaient qu'elle ne pouvait être digne du ciel qu'en demandant aussi la mort de Malek Adhel.

Quand cette cérémonie fut achevée, et que l'archevêque se trouva seul avec Mathilde, il lui parla ainsi : « Ma fille, en venant vous enfermer ici, sans doute vous avez formé la résolution de n'en jamais sortir? » A cette question, la princesse rougit et baissa les yeux en silence. Guillaume reprit : « Si vous m'aviez confié vos projets, votre fuite eût été plus décente, je vous aurais accompagnée moi-même ici, et le monde aurait su que je connaissais vos desseins et que j'approuvais vos refus. Oui, ma fille, je les approuve; après la préférence que vous avez

avouée pour Malek Adhel, recevoir les vœux d'un autre homme eût été manquer à cette pudeur délicate qui est le premier devoir de votre sexe; mais ce serait y manquer bien plus que de conserver une liberté qui ferait croire que vous tenez encore au monde par vos espérances et vos désirs. Vous avez aimé, ma fille, beaucoup trop aimé; un amour passionné est toujours une faute; vous auriez dû savoir que Dieu ne permet point qu'on s'attache avec une telle tendresse à des créatures qui passent, ni qu'on poursuive avec tant d'ardeur un bonheur purement humain; vous étiez coupable, vous deviez être punie : heureuse et mille fois heureuse de l'avoir été sur la terre; pour expier les faiblesses de votre cœur, Dieu vous a séparée pour toujours de l'objet de vos faiblesses; il a même placé entre vous une si inexpugnable barrière, que l'espoir de la franchir ne pourrait être le fruit que de la plus folle passion. Fille des rois, vouliez-vous permettre au monde de penser que l'amour d'un homme

a plus de puissance sur vous que les ordres de l'église ; et que les monceaux de cadavres, les ruisseaux de sang chrétien dont cet aveugle musulman va s'entourer, ne peuvent vous faire renoncer à lui ? Rejetée par cet infidèle, ne pouvez-vous le rejeter aussi ? Ne pouvant rien sur lui, vous tenez encore à lui ; car, si vous n'y teniez pas, pourquoi tiendriez-vous encore au monde ? » Il la regarde et s'arrête. Durant son discours, le visage de la princesse, tantôt pâle et abattu ; tantôt animé et brûlant, avait exprimé les diverses émotions de son âme : la honte et la fierté ; le repentir et l'amour s'y étaient peints également. Quand l'archevêque eut cessé de parler, elle pencha sa tête dans ses deux mains, et après quelques minutes de recueillement, elle dit : « Mon père, vous savez dans quelle paix profonde j'ai passé seize années de ma vie : la dix-septième est à peine écoulée, que toutes les agitations et les anxiétés que le cœur peut connaître ont déchiré le mien ; c'est au sein de ce trouble que vous m'ordonnez

le revenir à mes premiers vœux ; ô mon ère ! ma bouche peut bien les prononcer ; mais lisez au fond de mon âme, et voyez s'il dépend de moi d'y apporter les mêmes dispositions. — Non, ma fille, elles doivent avoir changé ; ce n'est plus une paix de douceur et d'ignorance que vous êtes appelée à goûter, mais une paix de pénitence et de repentir. — Hélas ! interrompit-elle, j'ai tant souffert dans le monde qu'il n'est à mes yeux qu'un objet d'effroi, et ce n'est pas du jour où mes vœux m'en sépareront sans retour que j'aurai commencé à mourir ; mais, mon père, daignez m'entendre ; vous verrez quelle promesse me retient encore ; si votre voix m'en affranchit, tout est fini entre le monde et moi : il m'échappe, il disparaît à mes regards, il me laisse ici ensevelie dans le cercueil, traînant mon cœur, mes souvenirs et ma vie sur la poussière des tombeaux ; il me laisse ici, oubliée de toutes les créatures ; car lorsqu'on a disparu à leurs yeux, on est bientôt effacé de leur esprit.

Alors Mathilde commença son récit du jour où Guillaume était parti pour Césarée; elle lui dit par quelle suite de circonstances difficiles, d'événemens inattendus, par quel enchaînement de promesses enfin elle était arrivée à la situation où elle se trouvait maintenant. Quand elle eut fini, l'archevêque, qui l'avait écoutée avec une profonde attention, et souvent avec attendrissement, lui répondit : « Ma fille, si ce livre sacré, qui a été apporté sur la terre par Dieu même, avait toujours été votre guide et votre lumière, bien des fautes vous eussent été épargnées; car quel est le péché contre lequel l'évangile s'élève le plus? l'orgueil : c'est l'orgueil qui vous permit de vous exposer aux fréquentes visites du prince après mon départ de Damiette; c'est l'orgueil qui, dans la vue d'opérer la conversion de l'infidèle, vous fit prononcer le serment téméraire de n'appartenir qu'à lui; c'est l'orgueil qui, vous persuadant de faire plus que votre devoir, vous entraîna à donner ce premier rendez-vous dans le tombeau de Montmorency :

ma fille, la simplicité est le véritable caractère de la loi chrétienne ; contente d'exécuter ce que Dieu lui ordonne, elle ne cherche point à aller au-delà, et résiste au désir de faire le bien plutôt que de l'obtenir par des voies répréhensibles. Il était généreux de vouloir me sauver la vie ; mais, ne pouvant y parvenir que par le moyen d'un rendez-vous condamnable, il fallait vous reposer sur Dieu du soin de ma délivrance ; et, ferme dans la route qu'il vous a tracée, laisser agir sa providence sans vous croire appelée à m'en tenir lieu. Ma fille, j'ai besoin de courage pour vous adresser un pareil reproche, car je suis plus touché que je ne puis le dire, en voyant que vous avez fait pour moi ce que le seul amour n'aurait pas obtenu de vous ; mais plus je vous dois de reconnaissance, plus je dois m'acquitter en me montrant ferme et rigoureux envers vos erreurs ; pour me sauver de la mort, vous avez risqué de tomber dans le péché, c'était là une de ces fautes que l'orgueil érige en vertus, et que repousse le

véritable esprit de Dieu ; car il nous apprend que la mort n'est pas un mal, puisqu'elle n'est que le commencement de la vie, mais que le péché est un mal terrible, car il est le commencement de la mort.

» Maintenant Malek Adhel vous a fait promettre de ne pas prendre le voile sans son aveu ; durant un instant, Malek Adhel a pu disposer de votre sort ; il a pu vous entraîner avec lui, devenir le maître de votre éternité ; et cependant il a renoncé à toutes ces terrestres voluptés, les seuls biens qu'il connaisse, pour vous remettre au Dieu qu'il méconnaît... Quelles étranges choses se passe-t-il donc dans le cœur de cet infidèle ? Vous avez contracté avec lui des obligations immenses que Dieu seul peut acquitter.... Il les acquittera... Si mes yeux ont bien lu dans l'avenir, le moment n'est pas loin ; encore quelques jours, et les nations seront étonnées, et un grand exemple s'élèvera au milieu du monde, et le Nil s'enrichira des funérailles de la terre, et ces lieux sauvages se réjouiront, et le cœur aveuglé

sera rempli de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent... (1). Ma fille, c'est assez: jetons un voile sur ce qu'il ne nous est pas permis de voir encore, et préparez-vous, en attendant, au joug de cette maison; car, ou je me trompe fort, ou ce sera là votre dernière demeure. »

Mathilde obéit; elle se dépouille de ses somptueux vêtemens pour revêtir l'humble habit des filles du Carmel. Soumise à toutes leurs règles, elle suit tous leurs exercices, subit les mêmes austérités, s'unit aux mêmes prières et ne sépare son cœur de leurs vœux que quand elle les entend demander au Seigneur l'entière destruction des infidèles : dans ce lieu de pénitence où il semble que l'on apprenne à se détacher des tendres pensées, elle sent que tout l'y ramène; si elle mortifie son corps, elle compare à ses souf-

(1) Zacharie, ch. 14, v. 9.

frances celles du désert, et les regrette, quoique plus douloureuses : si du sein de la paix, de l'union, de l'amour qui règnent dans le monastère, s'élève un mouvement de haine, c'est contre Malek Adhel qu'il est dirigé, et cette haine qu'on lui porte ne fait qu'accroître sa tendresse : enfin, quand elle se promène dans ce cimetière où vont s'éteindre toutes les espérances, c'est là que toutes les siennes se raniment et ce n'est qu'au fond des tombeaux que son œil ose chercher encore l'union que son cœur n'a point cessé de désirer. Mais si tous les objets lui parlent ainsi de Malek Adhel, la reine seule ne lui en parle plus : soit que Bérengère ait reconnu la force des obstacles qui séparent Mathilde du prince, soit que l'obstination de celui-ci l'ait irritée, ou que, plus docile aux volontés de son époux, elle veuille enfin s'y conformer tout-à-fait, elle ne prononce plus le nom que la princesse attend toujours, et feignant de ne comprendre ni sa tristesse ni son silence, elle détourne les yeux chaque

fois que ceux de Mathilde tentent de l'interroger. Bientôt de nouveaux motifs viennent appuyer la fermeté de Bérengère, et donner des couleurs plus coupables à la faiblesse de sa sœur : on apprend que les chrétiens ont mis le siége devant Césarée, qu'ils se préparent à livrer l'assaut; mais que la ville, défendue par Malek Adhel, résistera sans doute, ou ne se rendra qu'après un carnage terrible. A cette nouvelle, la reine, tout à son amour, oublie sa reconnaissance, et ne voit plus dans Malek Adhel qu'un ennemi formidable qui menace les jours de son époux : l'archevêque ne cesse de répéter que, si les croisés sont repoussés des murs de Césarée, cette défaite leur ravit pour toujours l'espoir de rentrer dans Jérusalem. Les religieuses s'effraient, les cloches du couvent s'ébranlent, et les prières recommencent avec une plus ardente ferveur; et Mathilde, l'infortunée Mathilde, toujours baignée de larmes sans savoir pour qui elle pleure, toujours

prosternée au pied des autels sans savoir pour qui elle prie, incertaine de ce qu'elle doit demander, mais assurée qu'elle ne peut rien demander qui ne lui apporte une douleur nouvelle, passe ses jours et ses nuits sans oser adresser un seul vœu à ce Dieu qu'elle implore sans cesse.

CHAPITRE XLVII.

Forte de ses larges et profonds fossés, de ses hautes murailles, de sa vaste citadelle, de sa nombreuse garnison, et surtout du héros qui la défendait, Césarée voyait sans inquiétude l'armée entière des croisés se préparer à l'assiéger : dès les premiers jours, Richard et Lusignan, animés tous deux d'une ardeur qui allait presque jusqu'à la furie, firent environner la place d'un rivage à l'autre; leurs mineurs sautèrent dans les fossés pour saper le mur, tandis que leurs archers lançaient des flèches contre les assiégés qui, faisant jouer leurs machines du haut des murailles, écrasaient les mineurs et accablaient les ennemis de pierres et de traits. Encouragés par la présence de Malek Adhel, et croyant tout possible à leur vaillance sous un tel capitaine, ils demandaient à faire des sorties, afin de terminer plus tôt cette guerre désastreuse. Malek Adhel s'y refusait obsti-

nément : fidèle à son frère, il était résolu à défendre Césarée; mais, en remplissant ce devoir, l'amant de Mathilde désirait épargner le sang chrétien, et sauver les sujets de Saladin sans attaquer ceux de Richard.

Cette disposition donnait à sa conduite une sorte de timidité qui enhardissait la valeur des assiégeans; chaque jour les assauts devenaient plus terribles. Lusignan, exposé à tous les coups, présent à tous les dangers, pressait, sollicitait ses troupes, appliquait lui-même les échelles, et montait le premier à l'escalade. De concert avec Richard, ils avaient fait miner une partie des murailles du côté de l'orient; l'intrépide Lusignan s'avance à la tête de tous ses soldats, et, en dépit des traits qui pleuvent sur lui, il met de sa propre main le feu aux étançons : aussitôt le mur s'écroule à grand bruit dans le fossé. Mais les Sarrasins ont prévu cet accident; ils ont placé derrière cette grande ouverture une énorme quantité de bois qu'ils al-

lument à l'instant. Les chrétiens, montés à la brèche, trouvent une barrière de feu : étonnés, ils s'arrêtent ; cependant, entraînés par Lusignan, ils allaient la franchir et revenir à la charge, lorsque Malek Adhel se présente tout à coup devant eux. Son aspect formidable, ses regards étincelans, sa voix terrible les effraient bien plus que les flammes qu'on leur opposait ; en vain Richard les rallie, en vain Lusignan, resté seul sur la brèche, les rappelle par son exemple ; la vue de Malek Adhel armé de son glaive, et se préparant à les attaquer, les a frappés d'une insurmontable terreur ; ils se précipitent dans leur camp pour y chercher un refuge, et le roi de Jérusalem, abandonné de ses soldats, se voit obligé de les suivre et d'aller cacher dans sa tente sa colère et sa honte.

Cependant, loin de perdre courage, il ranime celui de ses troupes ; il les fait rougir de leur frayeur ; il en reçoit la promesse de ne plus reculer. Alors, avec un zèle infatigable, il passe les nuits à

faire construire de nouvelles machines, les jours à les essayer; il envoie sur les montagnes voisines chercher des pierres que ne fournit point le terrain de Césarée, et en fait remplir les fossés; enfin il n'est point de soins qu'il ne prenne, point de fatigue qui le rebute; il trouve dans Richard un zélé compagnon d'armes; et, unis d'un nouveau nœud par les travaux qu'ils partagent ensemble, c'est d'une même voix qu'après avoir préparé tous les instrumens meurtriers qui doivent renverser Césarée, ils demandent à toute l'armée l'assaut général pour le lendemain.

Le lendemain, au bruit des timbales, des trompettes, des cris des soldats et du fracas des machines, on donne l'assaut général. Lusignan, Richard et le duc de Bourgogne réunissent leurs efforts contre une des plus fortes tours; ils en font saper les supports, et du sein de la vaste machine qui les roule tous trois dans ses flancs, et les met à l'abri des traits ennemis, ils lancent des crochets de fer contre

le mur, et l'ébranlent avec de longs beliers; enfin, cédant à leur attaque, la tour s'écroule et se renverse. Fiers de ce succès, et sûrs de la victoire, les chrétiens courent en cet endroit pour se jeter dans la ville; mais une seconde fois la flamme les arrête : une immense quantité de paille et de foin embrasés sert de rempart aux infidèles, et aveugle les chrétiens. Ceux-ci suspendent leurs coups et ne reculent point; ils se flattent que, quand ces matières combustibles seront épuisées, ils pourront passer librement; mais à peine la fumée est-elle dissipée, qu'ils découvrent de l'autre côté qu'un nouveau mur s'est élevé, un mur de piques, de lances, d'épées, non moins meurtrier que le feu, et bien plus impénétrable. Vainement ils s'efforcent d'avancer, les musulmans, immobiles, les repoussent sans les attaquer. Richard lui-même, à la vue de ce nouveau rempart, si habilement construit qu'on n'aperçoit que les lances qui le forment, et non les hommes qui le soutiennent, l'intrépide Richard

se sent ému, et s'arrête étonné. « Mon frère, dit-il à Lusignan, en nous jetant contre ce mur extraordinaire, nous courons à une mort certaine; mais crois-tu que nous puissions le renverser, et ouvrir ainsi un passage aux chrétiens qui nous suivent ?— Je n'en sais rien, lui répond Lusignan, furieux de ce nouvel obstacle; mais le moment est venu où je méprise les conseils de la prudence, et où je ne veux plus que la victoire ou la mort : recule-toi, mon frère, car, si je succombe, tu pourras venir du moins sur mon corps expirant mettre le feu à Césarée, et arracher la vie à mon odieux rival.—Qu'un autre que toi m'eût dit de reculer, s'écria Richard avec des regards enflammés, c'eût été sa dernière parole : viens, mon frère, périssons ensemble. — Chrétiens, s'écrie Lusignan, que ce mur ne vous intimide point; derrière sont les palmes du martyre et le tombeau de votre Dieu, et je vais vous montrer comment on le renverse. » Il dit, s'élance, les chrétiens le suivent; mais tout à coup ce mur, d'immobile qu'il était, et

sans changer d'aspect, s'avance avec une vélocité prodigieuse. Les chrétiens, à la vue de cette multitude de fers aigus qui les menacent et se meuvent comme par enchantement, se renversent les uns sur les autres, et tombent pêle-mêle dans les fossés. La déroute est générale. En dépit des efforts d'une valeur incomparable, Lusignan est entraîné par les fuyards; le duc de Bourgogne, aidé de ses Français, résiste encore, et ne se retire que quand tout espoir est perdu. Richard, de la brèche où il combattait, saute sur l'autre bord du fossé, et là s'arrête immobile; il ne peut se résoudre à abandonner sa proie; il la dévore du regard; il oublie qu'il est seul, que déjà tous les siens sont rentrés dans le camp; et, emporté par ce courage qui lui acquit dans cette guerre le surnom de Cœur-de-Lion, armé de son épée, il va recommencer le combat. Les musulmans le reconnaissent moins à ses armes qu'à sa valeur; ils quittent alors leur attitude menaçante, et courent vers lui pour le

charger de chaînes, en s'écriant : « C'est le roi ! c'est le roi ! — C'est le roi ? interrompt une voix bien connue de Richard. Le roi seul, et à pied ! qu'on lui amène un cheval (1). A cet ordre, les Sarrasins obéissent ; ils présentent à Richard un coursier superbe, et se retirent dans la ville, où déjà Malek Adhel s'occupe à réparer les murailles ébranlées ; et Richard, honteux de sa défaite, et chargé d'un nouveau bienfait, s'achemine lentement vers le camp sans savoir lui-même si c'est la haine ou la reconnaissance qui domine le plus dans son cœur.

Tout le camp est dans la tristesse ; les troupes sont découragées ; un noir chagrin dévore l'âme de Lusignan. Debout, au milieu de sa tente, appuyé sur sa longue lance, sa cotte d'armes déchirée et couverte de sang, il médite en silence de vastes projets ; et, ne pouvant devoir la victoire à son courage, il cherche par quel autre moyen il pourra l'obtenir ; il ren-

(1) Trait historique.

ferme au fond de sa pensée les sombres desseins qui l'agitent, et se garde bien de les dire à Richard. Richard déteste la ruse; même pour entrer à Jérusalem il ne l'emploierait pas; et dans son âme, comme dans celle des chrétiens, il y a une loyauté qui ne leur permettrait pas de vouloir d'un triomphe qu'ils devraient à une perfidie.

En voyant Richard arriver dans sa tente, Lusignan lui prend la main, et lui dit : « Mon frère, il serait inutile de tenter un nouvel assaut; si une victoire ne vient ranimer nos troupes, nous pourrons mourir sans combat devant les murs de Césarée : crois-moi, Richard, portons nos forces ailleurs; voyons si Saladin ne sera pas plus facile à vaincre que Malek Adhel; tandis que celui-ci nous croira occupés à réparer nos désastres, cette nuit même, à la tête de nos meilleures troupes, avance-toi vers Ascalon; si tu as besoin de mon bras, j'irai te joindre; sinon, je resterai ici dans l'espérance que Malek Adhel, fatigué de son inaction et de la nôtre,

fera enfin quelque sortie où je pourrai le trouver, le combattre, et le vaincre peut-être. » En achevant ces mots, dans les yeux de Lusignan roulait un feu ardent et sombre, tel que la vengeance en allume dans les âmes haineuses. Richard approuve son projet; il le communique aux principaux chefs; tous y applaudissent. Alors le roi d'Angleterre partage l'armée : une moitié le suit; il laisse l'autre sous le commandement de Lusignan, et veut que, pendant son absence, tous les princes soumis à ses ordres, le soient à ceux de son ami; personne ne conteste à Lusignan la glorieuse marque d'honneur qu'il reçoit; et le courage intrépide qu'il a montré dans les deux derniers assauts le fait accepter avec joie pour chef suprême de tout le camp.

Malgré les précautions de Richard, rien n'échappe à l'œil perçant de Malek Adhel; il sait qu'une partie de l'armée s'éloigne du camp et s'enfonce dans les forêts qui entourent Césarée; mais il ignore quel chef la conduit et quelle route elle prend :

divers bruits lui font croire qu'elle retourne vers Ptolémaïs ; ce mystère l'étonne, peut-être il pourrait l'éclaircir en faisant une sortie, et, par des détours qui lui sont bien connus, surprendre l'armée et remporter une facile victoire ; mais la victoire l'appelle moins que le combat ne le révolte. Le sang des chrétiens lui fait horreur, ce sont les frères de Mathilde, et une sorte de voix prophétique crie au fond de son cœur que le moment n'est pas loin où ce seront aussi les siens.

Les croisés renfermés dans leur camp, ont cessé leurs attaques, et Malek Adhel poursuit en paix ses travaux. Il réédifie la tour écroulée ; il répare les brèches et redonne une solidité nouvelle aux murailles chancelantes. Pendant qu'il s'étonne du peu d'obstacles que les ennemis opposent à la défense qu'il prépare, les musulmans descendus dans les fossés de la ville pour soutenir les fondemens des murs, ont surpris un soldat qui semblait les observer avec attention ; ils s'en saisissent et l'amènent devant Malek Adhel. A la vue de

ce prince, il se trouble, il pâlit, et cache dans ses mains des pleurs qu'il s'efforce en vain de retenir. Malek Adhel étonné lui dit : « Si c'est la frayeur qui t'agite ainsi, et que tu redoutes le châtiment qui t'es dû pour t'être approché de nos murailles, afin d'espionner nos travaux, connais-tu si peu ton juge que tu ne puisses espérer en sa clémence?—Ah! c'est parce que je le connais ce juge magnanime, répondit le soldat d'une voix entrecoupée et en frappant sa poitrine, que je ne puis me pardonner ma perfidie. — Ta perfidie quelle est-elle? Explique-toi; un aveu sincère peut tout réparer.—Hélas! repartit le guerrier avec une expression de douleur plus vive encore, il en est que rien ne répare, et peut-être au moment où je parle, tout est-il perdu pour vous.—Que veux-tu dire, s'écria vivement le prince? qu'ai-je perdu, et qu'est-ce que ta perfidie m'a ravi? — Je ne puis le dire qu'a vous, répondit le soldat tremblant et confus. » Malek Adhel fit un signe, tous les témoins s'éloignèrent; les voilà seuls, l'étranger tombe aux ge-

noux du prince : « Ah ! lui dit-il, je suis indigne de vivre, je vous ai trahi, j'ai trahi la princesse Mathilde ; à cette heure-ci elle vous accuse sans doute de n'avoir pas prévenu son malheur... — Chrétien, interrompt le prince, que dis-tu de Mathilde et de son malheur ? Parle, précipite tes paroles ; ton silence me fait mourir. — Seigneur, détournez de moi votre colère, ne voyez que mon repentir.... — Ne me parle ni de ton repentir ni de ma colère, s'écria impétueusement le prince ; ne me parle que de Mathilde ; que la frayeur ne t'arrête plus : quoique tu aies fait, ta grâce t'est assurée. — Noble prince, reprit le soldat avec un peu plus de hardiesse, prêtez donc l'oreille au récit que j'ai à vous faire, et plaise au ciel que ce ne soit pas trop tard. J'ignore si votre pénétration, à qui rien n'échappe, a eu connaissance de l'absence de Richard, et des intentions de Lusignan. »

Malek Adhel, dont le cœur commençait à concevoir d'horribles soupçons, s'écria : « J'ai aperçu un partie de l'armée se déta-

cher du camp, mais je n'en sais pas le motif, hâte-toi de me l'expliquer. » L'étranger reprit : « La nuit même qui suivit le jour où vous repoussâtes les chrétiens avec tant d'habileté, Richard, à la tête de ses meilleures troupes, s'avança du côté d'Ascalon dans l'espoir de surprendre Saladin et de venger sur lui notre défaite ; il s'éloigna, laissant Lusignan maître du camp et chef de tous les souverains ; mais à peine ce dernier se vit-il libre de disposer de l'autorité que l'absence de Richard lui laissait, qu'il dit au conseil réuni, qu'avant de marcher à Ascalon, l'intention du roi d'Angleterre était de se rendre au Carmel. C'est là qu'il m'attend, ajouta Lusignan, pour me donner une épouse que j'aime, pour ranimer par cette auguste union le courage de nos troupes désolées, et nous venger ensuite de Malek Adhel. Il dit, chacun le croit ; suivi de peu de soldats, il quitte le camp, prend la route du Carmel : nul ne s'oppose à son départ. Attaché depuis longtemps au service du roi d'Angleterre, je

veux m'assurer s'il est en effet auprès de sa sœur, et je suis Lusignan... Seigneur, que vous dirai-je? tous les discours du roi de Jérusalem n'étaient qu'un tissu d'horribles faussetés, et sa conduite n'était que perfidie; c'était à dessein qu'il avait éloigné Richard; et, en s'appuyant de son autorité auprès des chrétiens, il les avait trompés. J'ai vu Seigneur, j'ai vu ce roi sacrilége violer la sainte retraite, abattre les grilles sacrées; j'ai vu la princesse d'Angleterre, pâle, tremblante, amenée en esclave devant lui; mais, sans pitié pour elle, sans remords sur sa trahison, il a fait décorer l'église; les flambeaux d'hymen se sont allumés; il a juré qu'un jour de plus ne se passerait pas avant que la princesse fût à lui. Cependant, au milieu des guerriers qui accompagnent Lusignan, une des femmes de la princesse, la fidèle Herminie, me reconnaît; elle accourt vers moi, me remet un papier, et me dit: Si demain ce billet est entre les mains du prince Adhel, il n'y a point de place

si brillante où il ne t'élève. Elle achevait à peine, qu'ayant aperçu Lusignan qui entrait à l'autre bout du grand corridor où elle me parlait, la frayeur la saisit, et elle s'enfuit précipitamment. Mais Lusignan a tout vu; il s'approche, et me dit : Donne-moi le papier que tu caches dans ton sein, et cette bourse est à toi. Seigneur, vous l'avouerai-je ? continua le soldat en redoublant de sanglots, je cédai à une vile tentation; les promesses de la princesse pouvaient être chimériques, l'or de Lusignan était devant mes yeux; il m'éblouit, je cédai; je donnai le papier; mais depuis ce moment, déchiré de remords, il me fut impossible de demeurer témoin du sacrifice qui allait se consommer, je partis la nuit même en secret; le repentir m'entraîna vers Césarée; j'espérais être pris, être traîné devant vous, ne pouvant vous remettre le billet de la princesse, vous dire du moins son malheur.... — Et, dis-moi, dis, interrompit le prince d'une voix tremblante de la plus violente émotion, quel est le

jour désigné par Lusignan pour consommer son horrible forfait ?—Seigneur, reprit le soldat, c'est aujourd'hui qu'était le jour désigné par Lusignan ; mais il se pourrait que l'état et les prières de la princesse eussent obtenu un délai jusqu'à demain... — Je serai demain auprès d'elle, s'écria impétueusement le prince ; j'y serais aujourd'hui, s'il n'était pas indispensable au succès de mes desseins de ne sortir de Césarée qu'à la nuit, afin de n'être pas aperçu des chrétiens. » A peine l'obscurité commence-t-elle à se répandre sur l'univers, que Malek Adhel fait appeler Mohamed et Kaled, ses deux plus fidèles serviteurs ; il dit au premier : « Écoute, Mohamed, des intérêts pressans m'appellent hors de Césarée ; pendant deux jours que durera mon absence, commande à ma place ; sois sans inquiétude, tu ne seras pas attaqué, j'en suis certain ; Richard et Lusignan ont quitté le camp des chrétiens, et sans eux les chrétiens n'oseront pas combattre. Toi, Kaled, assemble trente de mes plus braves soldats, et suis-moi

dans la périlleuse entreprise où je vais m'engager. Kaled, si nous trouvons l'ennemi, de quelque nombre qu'il soit accompagné, nous ne reculerons pas; hâtons-nous, ami, un moment peut tout perdre.

Mohamed et Kaled, persuadés que le soldat étranger a dévoilé au prince une marche secrète des chrétiens, se réjouissent de le voir enfin décidé à les combattre; tous deux jusqu'ici savaient bien que le seul amour avait enchaîné la valeur du héros; ils se flattent enfin qu'il a vaincu l'amour; du moment qu'il consent à marcher à l'ennemi, ils sont sûrs que la victoire ne quittera plus leurs drapeaux, et, remplis de cette espérance, tous deux exécutent avec allégresse les ordres qu'ils viennent de recevoir.

CHAPITRE XLVIII.

En sortant de Césarée, Malek Adhel fit un long détour pour atteindre les forêts qui dominaient le camp des croisés. Il fallait nécessairement les traverser pour arriver au Carmel, et le désir de n'être point retardé dans sa route, lui inspirait une prudence qu'il n'aurait pas eue pour sauver sa vie. Au point du jour il arriva au faîte de la colline d'où on aperçoit le sommet sourcilleux du Carmel se projeter dans la vaste mer. A cet aspect il n'est plus maître de lui-même : mille craintes, mille douleurs saisissent son âme ; il presse les flancs de son coursier, dont la vitesse défierait les vents ; ses soldats ont peine à le suivre. Kaled, l'inquiet Kaled, en lui voyant prendre avec tant de rapidité le chemin du Carmel, commence à concevoir les plus sinistres alarmes ; il continue à suivre son maître, mais il ne doute presque plus que la raison ne l'ait abandonné, et que

l'amour ne soit l'unique cause d'une démarche qu'il avait attribuée à de bien plus glorieux motifs.

A quelque distance du monastère, Malek Adhel retient tout à coup son cheval, et dit à Kalek : « Sais-tu que Lusignan est ici ? — Est-ce lui seul que tu viens y chercher ? lui répond son ami d'un ton sévère. — Je viens le chercher, le punir, s'écria le prince ; mais je viens surtout arracher Mathilde à sa tyrannie et à son odieux amour ; viens, suis-moi, que rien ne nous arrête. — Je t'obéis, répond Kaled avec tristesse, maintenant les représentations seraient inutiles ; mais, si j'avais connu ton dessein, tu ne serais sorti de Césarée que sur mon corps sanglant. Ah ! malheureux prince, puisse ton imprudence ne pas te coûter plus que la vie ! » Malek Adhel ne l'écoute pas, il s'élance avec ses soldats dans la cour solitaire du cloître ; tout y est en silence, la grande porte est fermée ; le prince ordonne qu'elle soit abattue, les grilles volent en éclats ; le cimeterre nu à la main, il entre dans la

sainte maison, appelant à grands cris Lusignan et Mathilde. Personne ne répond ; les longs corridors sont déserts ; il prête l'oreille, il écoute : des chants se font entendre ; il croit que ce sont ceux de l'hyménée ; et il précipite ses pas vers le lieu d'où ils partent ; il traverse une cour intérieure couverte d'herbes sauvages, et derrière tous ces bâtimens gothiques, l'église avec son haut clocher et ses vitraux coloriés frappe ses regards. Il monte les degrés du temple ; à travers la porte entr'ouverte il voit le pavé jonché de fleurs, d'innombrables flambeaux dont des torrens d'encens obscurcissent la lumière ; l'archevêque de Tyr, revêtu de ses plus magnifiques habits, et près de lui la vierge qu'il aime, prosternée au pied de l'autel. Etranger au culte des chrétiens, une si auguste cérémonie ne lui paraît devoir être que celle de l'hymen ; quoiqu'il n'aperçoive point Lusignan, il ne doute pas qu'il ne soit là ; et, se montrant tout à coup avec ses armes et ses soldats, il

s'écrie d'une voix qui retentit dans toutes les voûtes de l'église: « A moi, Lusignan: viens me la disputer si tu l'oses! » Et renversant tout ce qui s'oppose à son passage, sans respect pour la majesté du Dieu suprême dont la présence remplit le temple saint, il arrache Mathilde éplorée de l'autel qu'elle tient embrassé. A son terrible aspect les sacrés concerts sont interrompus; des cris de terreur leur succèdent; comme une troupe d'oiseaux timides, les vierges fuient en désordre; elles se jettent dans le chœur, se précipitent dans le sanctuaire, se réfugient derrière l'autel. Cependant, avant de s'éloigner, le formidable guerrier cherche Lusignan du regard, l'insulte de la voix: « O perfide roi, s'écrie-t-il, où te caches-tu? toi qui as osé m'offenser, n'oses-tu me combattre? » Mais Mathilde est entre ses bras sans connaissance: il ne songe plus qu'à la sauver, il fuit à grands pas avec elle; ses guerriers ont peine à le suivre. Au bas du mont Carmel il s'arrête auprès d'une fontaine, il

baigne d'une onde pure le front glacé de sa bien-aimée, en s'écriant hors de lui : « Dieu des chrétiens, rends-lui la vie, et la mienne est à toi ! » Il achève à peine ces mots, que Mathilde soupire et se ranime. « Où suis-je? dit-elle; pourquoi toutes les puissances de mon âme tressaillent-elles ainsi d'allégresse?.... Les sacrés parvis vont-ils s'ouvrir? O Malek Adhel ! es-tu ici pour y entrer avec moi? » En entendant ces paroles si tendres, mais auxquelles la constante pensée de Dieu mêle tant d'innocence, Malek Adhel, enivré d'une félicité inconnue, s'abandonne sans contrainte aux vives et profondes émotions qui l'agitent; à genoux devant Mathilde, il la contemple et l'adore; il ne voit qu'elle; il a oublié tout autre pensée : c'est un de ces momens d'extase où on devine le ciel..... Ah ! si un pareil bonheur pouvait être durable; s'il l'était, on ne voudrait plus quitter la terre; mais, quand on est appelé à le goûter, on touche sans doute au terme de la vie, car il serait également au-dessus des forces humaines d'en sou-

tenir la prolongation, ni de pouvoir survivre à sa perte.

Kaled, suivi de ses soldats, vint interrompre les ravissemens célestes où le héros était plongé. « O prince téméraire ! lui dit-il, comment oses-tu te reposer sur cette terre fatale où les ennemis, les piéges et la mort t'environnent ? » Ces mots rappellent Malek Adhel à tous les dangers de sa situation ; il pense que Mathilde les partage, et il frémit : il se lève, son bonheur a disparu ; une sombre terreur le remplace, car il craint d'être surpris par l'armée entière des chrétiens, et il sent trop qu'alors tout l'effort de sa vaillance ne pourrait que lui faire perdre la vie avec honneur, et non sauver celle qu'il aime. A l'idée de la voir un moment entre les bras de Lusignan, son âme frissonne, et pour la première fois s'ouvre à la frayeur de la mort ; maintenant, atteint par toutes les faiblesses, s'il entend le bruit des feuilles que ses chevaux froissent sous leurs pieds, il croit distinguer dans le lointain l'approche de l'ennemi ; quand les longues ombres de

la nuit descendent sur la terre et la peuplent d'images fantastiques, partout il croit voir un chrétien, surprendre un espion, reconnaître une troupe rangée en bataille; enfin, jusque dans le sifflement des vents qui courbent la tête des vieux pins et des antiques sycomores, son oreille est frappée du son des instrumens de guerre et des cris précurseurs des combats. En proie à cette épouvante, il marche en silence sans oser même parler à Mathilde; mais elle, revenue peu à peu de son effroi, l'interroge, lui demande pourquoi il a violé son asile et la promesse qu'il lui avait faite de l'y laisser vivre en paix. « Et toi, lui répond-il d'une voix sombre et farouche, pourquoi m'as-tu trompé, en m'assurant que les chrétiens le respecteraient? Pourquoi Lusignan y a-t-il osé entrer? Pourquoi t'a-t-il forcé à paraître devant lui? Un jour plus tard, n'étais-tu pas son épouse?—Malek Adhel, que dis-tu? reprit la princesse avec un profond étonnement; depuis mon départ de Ptolémaïs je n'ai pas revu Lusignan;

et, si j'en crois l'archevêque de Tyr, mon frère a renoncé à un hymen que j'abhorre et me laisse libre de me donner à Dieu. » Ce peu de mots fut un coup de lumière pour le prince; il vit qu'il avait été trompé, et quoiqu'il fût frappé à l'instant de toutes les fatales conséquences de cette perfidie, son premier mouvement fut un mouvement de joie. « Du moins, s'écria-t-il, elle n'est qu'à moi, et sa bouche n'a prononcé des vœux que pour notre amour : ainsi, Mathilde, l'étranger qui m'a dit avoir accompagné Lusignan dans ton cloître, avoir été témoin de ton désespoir, et avoir reçu des mains d'Herminie un billet où tu me demandais du secours, cet étranger n'était qu'un imposteur?—Assurément, lui répondit Mathilde.—Dieu éternel, continua le prince, comment permettez-vous que le parjure emprunte ainsi les couleurs de la vérité? Mais que dis-je? ce n'est pas la subtilité du traître, c'est mon propre cœur qui m'a séduit; j'aurais été dupe de même du piége le plus grossier. Du moment qu'on m'a parlé de toi, je n'ai plus

vu que toi ; et ton nom, comme un talisman enchanté, m'a jeté dans l'aveuglement et a rompu toute ma prudence pour laisser agir le seul amour... O ma bien-aimée ! ajouta-t-il avec un effroi qui le glaçait jusqu'au fond de l'âme, que du moins tu ne sois pas victime de ma crédulité. Les chrétiens, fiers de leur trahison, en voudront recueillir le fruit ; ils nous attendent sans doute dans ces bois, et je ne puis te ramener à Césarée avec sûreté. Mais comment aller ailleurs ? comment endurer le honteux affront d'avoir abandonné la ville que j'avais juré de défendre ? Elle tombera, et seul j'en serai cause ! O Saladin ! que diras-tu de ton frère ? O Mathilde ! retire-moi ton amour ; j'en suis indigne, puisque j'ai trahi pour lui mon devoir et ma patrie. » Il s'arrête alors ; il n'ose plus poursuivre sa route au milieu de ces forêts, où il n'est que trop sûr d'être surpris par les chrétiens. Il appelle Kaled ; il lui fait part de l'horreur de sa situation. Kaled baisse la tête ; il est consterné ; il sent comme le

prince toute l'impossibilité de retourner à Césarée ; il est certain, comme lui, que l'armée des croisés les attend à quelque distance ; et, s'avancer de ce côté, c'est vouloir tomber dans leurs fers ou perdre la vie dans un combat inégal. La fuite est le seul parti qui leur reste ; mais comment se résoudre à donner un tel conseil à son maître ? que pensera tout l'Orient d'une semblable désertion ? Cependant il peut moins encore se résoudre à le voir dans les chaînes des chrétiens. Au milieu de ces perplexités, tout à coup un souvenir lui arrive et une lueur d'espoir le ranime. « Mon maître, lui dit-il, si ma mémoire ne m'abuse pas, la vie et l'honneur peuvent être sauvés encore. A l'opposé du camp des chrétiens, à l'occident de Césarée, vis-à-vis la porte d'Omar, est une vaste excavation qui, par des chemins souterrains, va aboutir à une masse de rochers placés aux confins de la plaine sablonneuse de Jaffa : depuis que les chrétiens ont perdu toutes les villes maritimes de la Syrie, cette route ténébreuse a été

abandonnée ; mais je me souviens de l'avoir parcourue en entier, tandis qu'occupé dans ton gouvernement d'Alep, Saladin, à ta prière, m'avait confié celui de Césarée.—Faut-il faire un long détour pour l'atteindre ? s'écria le prince. Kaled répondit que tout le jour suivant suffirait à peine.—Eh bien, sers-nous de guide et hâtons-nous, reprit Malek Adhel, car ce parti est le seul qui nous reste. »

Alors le prince et ses gens quittent la route qu'ils suivaient et se détournent vers le sud ; ils traversent la vaste forêt qui s'étend au loin vers l'intérieur du pays, se frayant un passage à travers les rochers, les branches rompues et les arbres renversés. Au point du jour ils atteignent pourtant la lisière occidentale de ces ténébreuses solitudes, et Malek Adhel, en retrouvant la plaine et la lumière, ne craignant plus de surprise, ne craint plus rien au monde. Tandis que Kaled s'éloigne un moment pour aller chercher quelques alimens dans des cabanes de laboureurs qu'il aperçoit à peu de distance, le prince veut que

Mathilde se repose ; il la fait asseoir sur des rameaux de fougère coupés à la hâte ; il se place auprès d'elle, et lui dit : « Ma bien-aimée, les maux que les chrétiens ont voulu me faire retomberont sur eux-mêmes ; et, quand ils te sauront dans mon palais, au lieu de me voir dans leurs chaînes, ils seront assez punis. » La princesse soupire et se tait. « Eh quoi, chère Mathilde, reprend impatiemment le prince, soupires-tu après ta retraite, regrettes-tu d'être avec moi? Quoi! lorsque ta volonté est pure, je ne te verrai pas bénir l'erreur qui nous réunit, et jamais, jamais l'amour ne parlera seul à ton cœur ! » Mathilde se retourne vers lui, le regarde avec des yeux pleins d'une tendresse que les larmes du repentir ne pouvaient éteindre : « Ah! répond-elle, ne me demande pas d'être plus coupable : puis-je me dissimuler les joies de mon cœur, en voyant l'impossibilité où je suis de revenir sur mes pas : toute la nuit, tandis que nous traversions en silence cette auguste et sombre forêt, je songeais à retourner

dans mon cloître, mais je ne le pouvais qu'en demandant à l'un de vous d'exposer sa vie pour moi; il me semblait qu'à ce prix je ne devais pas le vouloir: et, rencontrant partout un obstacle, partout je trouvais un plaisir... O chrétienne sans force et sans foi, ton cœur gonflé d'amour, n'a de goût que pour les biens périssables, et verrait avec effroi le chemin qui la ramènerait à Dieu! » Elle dit, et cache dans ses mains sa honte, son amour et ses larmes. Malek Adhel s'écrie avec transport: « O délices de ma vie! je ne redoute plus rien: me voilà heureux, nous sommes ensemble, et une existence toute de bonheur nous est assurée à jamais.—Ne parle point de bonheur, reprit la vierge éperdue, n'en parle jamais; le bonheur n'est pas fait pour nous: téméraire, tu as violé le temple du Seigneur; je me vois avec joie près de toi, et nous connaîtrions le bonheur!... Non, l'âme souillée de pareilles fautes ne peut pas être heureuse; car, plus elle s'attache à cette fausse félicité qu'elle chérit, plus elle s'en-

once dans sa misère..... Mon Dieu, je crois voir votre foudre suspendue sur nos têtes ; elle va éclater : ah ! ne prenez qu'une victime ; que tout mon sang versé rachète celui de Malek Adhel ; épargnez-le, épargnez-le. » En parlant ainsi, le remords frémissait dans l'âme de la timide beauté, et elle étendait ses deux bras vers le prince comme pour le préserver de la colère divine. Mais Kaled est revenu ; il les interrompt, leur présente quelques alimens, et leur dit : « Hâtons-nous, car il faut atteindre l'ouverture du souterrain avant la nuit, afin que je puisse la distinguer et la reconnaître. » Malek Adhel sent toute la prudence du conseil de son ami ; et, résolu de ne plus se livrer au plaisir d'entendre Mathilde jusqu'au moment où il la verra en sûreté dans son palais de Césarée, il la remet aux soins de Kaled, et la suivant de loin, il presse de toute sa puissance la rapidité de leur marche. Durant le jour, ils traversent les vastes plaines qui séparent Rama de Césarée, et arrivent avant la nuit aux rochers que Kaled désigne comme

l'entrée de la caverne. Là Malek Adhel s'arrête un moment indécis : de ce lieu il aperçoit au couchant Jaffa où commande Metchoub, et un peu plus près, vers le nord, sa chère Césarée. Il est décidé à s'y rendre ; mais il se demande si Mathilde ne serait pas plus en sûreté à Jaffa : une ville assiégée en proie à toutes les horreurs de la guerre, est-elle un asile assez sûr, assez tranquille pour y conduire celle qu'il aime ? Mais n'est-il pas certain de la défendre ; en combattant pour Mathilde ne devient-il pas invincible ; et, en la sachant derrière lui, pourra-t-il être renversé ? D'ailleurs, Metchoub commande à Jaffa, et Metchoub est l'ennemi de Mathilde. Cette pensée le décide. « Non, non, s'écrie-t-il, je ne la quitterai point ; déjà assez de maux nous accablent, n'y joignons pas celui d'une séparation inutile. » Il dit, et prend la main de sa bien-aimée ; ils s'avancent ensemble vers une ouverture spacieuse, mais sombre, profonde, et dont la route semble se précipiter vers les entrailles de la terre. Kaled marche en avant avec les soldats,

tenant entre leurs mains des torches de paille allumées; le prince soutient les pas tremblans de Mathilde; ils s'enfoncent dans toutes les horreurs de ces éternelles ténèbres : quelquefois la voûte de la grotte se rabaisse à un tel point, qu'il faut, pour ainsi dire, ramper sur la terre humide et se glisser entre les rochers; plus loin on rencontre des pointes aiguës, on gravit avec effort quelques escarpemens glacés, et de l'œil on mesure près de soi de noirs précipices où des pierres détachées tombent et roulent sans fin dans des profondeurs sans bornes. Par momens, quand la lumière de la paille jette un éclat plus vif et permet de distinguer l'intérieur de ces immenses cavernes, on les aperçoit hérissées de cristaux transparens, et tapissées d'une prodigieuse quantité d'oiseaux de nuit, dont les innombrables générations n'ont peut-être jamais vu le jour depuis la naissance du monde. Cette route pénible, effrayante se prolonge toujours : malgré tous ses efforts, Malek Adhel n'en peut sauver la fatigue à Mathilde; il ne la quitte

point ; souvent il essaie de la porter, mais la difficulté du chemin ne le lui permet pas toujours ; son habit de bure la défend mal contre l'aprêté des rocs; ils froissent sa peau délicate, et, obligée de les embrasser pour appuyer ses pas, leurs aspérités rudes et aiguës déchirent ses mains. En voyant sa souffrance, le prince est prêt à perdre courage; il le perd un moment, parce qu'un moment Kaled croit s'être égaré dans sa route, et revenant sans cesse sur ses pas par un défilé qui tourne sans cesse, il s'écrie que ce souterrain, autrefois droit et d'un accès commode, s'est changé en un labyrinthe sans fin et sans bout.

A ces mots, Mathilde, épuisée de lassitude, demeure sans forces sur le roc où elle se traîne ; et le prince, saisi d'un mortel désespoir, l'entoure de ses bras, et est tenté un moment de s'engloutir avec elle dans les profondes abîmes dont ils sont entourés : mais bientôt la fermeté de son âme lui suggère une autre pensée ; il se lève, s'avance d'un côté avec quelques

soldats, tandis que les autres tournent du côté opposé, et de cette manière il parvient enfin à découvrir la véritable issue : alors il revient chercher Mathilde sur le rocher où il l'a laissée; et, au bout de peu d'heures, un air plus frais leur annonce qu'ils touchent au but, et que le monde va se rouvrir pour eux. Il leur semble même qu'une faible lumière arrive à travers les fissures des rochers. Kaled éteint ses flambeaux, et aussitôt leur clarté est remplacée par celle de la lune qui perce dans le souterrain, au milieu des touffes de ronces et des immenses draperies de lierre suspendues à l'entrée de la caverne. Kaled tire son sabre, rompt ce faible obstacle, brise tous ces flexibles branchages; il fait un pas de plus, Césarée est devant ses yeux; il reconnaît la porte d'Omar, et la sentinelle qui y veille; il voit flotter sur les murailles et les mosquées les drapeaux jaunes et noirs (1), et distingue au

(1) Le drapeau noir était celui des califes abassides, auxquels les sultans demandaient toujours l'investiture

nord, dans la plaine, le camp des chrétiens et les bannières de la croix; tout y paraît calme et tranquille, ainsi que dans la ville. Le cœur du fidèle Kaled tressaille de joie; son maître est sauvé, et l'honneur musulman l'est aussi. « Mahomet a veillé sur toi, dit-il au prince; en faveur de tes services passés il a fait grâce à ton imprudence. » Malek Adhel lève les yeux au ciel, et remercie le Dieu qui a sauvé Mathilde : il la transporte dans ses bras, la conduit vers la porte d'Omar. Au nom de Malek Adhel elle s'ouvre à l'instant; des soldats vêtus de l'habit sarrasin entourent le prince; il croit être au milieu des siens. « Enfin, s'écrie-t-il en serrant la princesse contre son cœur, les chrétiens seront dupes de leur perfidie; Mathilde est hors de leurs atteintes, et Lusignan ne me l'enlèvera plus. Il dit, et tout à coup les troupes qui l'en-

---

de leurs états sans les reconnaître pour souverains. Le drapeau jaune était la couleur particulière de la dynastie des Ayoubites, dont Saladin était le chef.

tourent se jettent sur lui, lui arrachent son épée et Mathilde : en un instant Kaled et tous les soldats de sa suite sont chargés de chaînes : la surprise ne leur permet pas de tenter même une vaine défense. Malek Adhel ne sait s'il veille ou s'il est sous la puissance d'un songe affreux. « Prodige infernal ! où suis-je ? s'écrie-t-il. — Sous la puissance des chrétiens, sous celle de Lusignan, répond celui-ci en se faisant jour à travers ses troupes : Césarée et Mathilde sont à moi, et tu es dans mes fers. » Malek Adhel, frappé d'une effroyable surprise, demeure immobile et éperdu : une sueur froide coule sur tous ses membres ; il promène autour de lui des regards menaçans, terribles et désespérés : perdre tout à la fois la liberté, Mathilde et l'honneur, voilà son sort : il amène lui-même celle qu'il adore dans les bras de son rival, et il a laissé périr Césarée ; Césarée ! que Saladin avait confiée à ses soins, et qu'il avait juré de défendre jusqu'au dernier soupir. Après de pareils maux on ne peut plus vivre : les remords

qui brisent son âme font taire jusqu'aux gémissemens de l'amour désolé, et la honte de sa faiblesse a abattu la fierté de son cœur; il baisse sa tête humiliée; il n'a plus ni force ni courage; il ne secoue point ses chaînes, et il marche dans un morne silence vers la tour où Lusignan a ordonné à ses soldats de le conduire.

CHAPITRE XLIX.

A L'INSTANT où la princesse avait vu Malek Adhel chargé de chaînes, elle était tombée sans connaissance : on la transporta en cet état dans le palais qu'habitait Lusignan; et, malgré les nombreux secours qui furent appelés autour d'elle, une partie de la nuit se passa avant qu'elle revînt à la vie : mais quel moment pour elle que celui où elle ouvrit les yeux, et où elle apprit que Malek Adhel était enfermé dans une étroite prison, et que Lusignan était maître de son sort, maître de Césarée, maître d'elle-même enfin. A ces affreuses nouvelles, elle enveloppe sa tête dans sa robe pour se cacher à la lumière; elle a horreur du jour qui se lève sur de telles afflictions; son cœur se brise sans qu'elle puisse verser aucune larme; elle demeure sans mouvement, perdue dans sa douleur, n'ayant d'autre pensée que celle-ci, qu'elle adresse au ciel :

« O mon Dieu ! est-ce donc sur l'étendue de mes fautes que vous mesurez celle de mon châtiment ? » Plusieurs femmes inconnues sont autour d'elle ; mais elle ne les regarde point, et ne leur parle point : tout à coup la porte s'ouvre, Lusignan paraît ; il commande qu'on le laisse seul avec Mathilde ; il est obéi ; la princesse frémit, mais elle se lève debout et le regarde avec une fière et imposante dignité ; il baisse les yeux : cette âme orgueilleuse qui, dans l'ivresse du triomphe, n'a pas craint d'insulter un rival enchaîné, tremble maintenant devant le courroux d'une jeune fille, et ne sait où trouver assez de force pour supporter ses reproches et résister à ses prières. Mais elle ne prie point encore, tout humble qu'elle est, elle ne peut se résoudre à s'humilier jusque-là ; sans changer d'attitude, sans regarder Lusignan, sans faire un pas vers lui, d'une voix sévère elle dit : « C'est donc vous, Lusignan, qui êtes maître de Césarée ? en effet, en voyant les mains d'un héros chargées de chaînes, je devais être sûre

que ce n'était pas mon frère qui commandait ici.—Madame, répond-il, les chrétiens me doivent une grande victoire, et la pieuse Mathilde peut-elle ne pas se réjouir de la victoire des chrétiens?—Je m'en réjouirais en effet, répliqua-t-elle, si leur honneur ne m'était pas plus cher que leur triomphe, et si vous ne la leur aviez pas fait acheter par une trahison.—Nos ennemis, madame, ne tiendraient pas un autre langage, répliqua Lusignan d'un air offensé.—C'est celui que vous tiendrait Richard s'il était ici, reprit-elle fièrement, car sa grande âme dédaigne jusqu'à l'apparence d'une perfidie, et sa sœur s'honore de penser comme lui : eût-il souffert ce grand monarque, que votre main osât donner des fers à celles de son libérateur, du plus grand héros du monde?....—Madame, interrompit Lusignan avec un violent dépit, vous avez une juste idée de votre pouvoir sur moi, puisque vous ne craignez point de parler ainsi en ma présence d'un rival dont je tiens la vie entre les mains.—Sire, répliqua-t-elle d'un air

grave et un peu solennel, en rendant à Malek Adhel la justice qui lui est due que puis-je craindre de vous? Ne vous abaissez vous pas trop en prétendant que c'est moi qui vous empêche de commettre une horrible lâcheté? Pour en prévenir seulement la pensée, ne suffit-il pas d'être chrétien et chevalier?—Ah! madame, s'écrie Lusignan, vous n'avez guère d'idée de l'indomptable amour qui me dévore, si vous croyez qu'une autre puissance que la vôtre pût arrêter les fureurs d'une jalousie si long-temps contenue. »

En parlant ainsi, il jetait sur la princesse des regards étincelans de tant d'ardeur qu'elle en fut un moment effrayée. Elle était seule avec un amant passionné, audacieux peut-être, qui commandait dans le palais et dans la ville entière; mais elle sentit que la conscience de la vertu et la pensée de Dieu sont deux grandes forces, et elle les avait. Ainsi rassurée, elle dit: « Vous parlez toujours comme si vous commandiez seul ici; mais les princes croisés sont-ils donc sans droits, sans pou-

voir? S'ils vous ont aidé dans vos triomphes, ne doivent-ils pas disposer comme vous des prisonniers?—Non, repartit impétueusement le roi de Jérusalem, nul autre que moi n'est maître à Césarée; car seul j'ai conduit le siége; seul j'en ai assuré le succès; et, pour me laisser l'entière disposition d'une conquête qu'ils ne doivent qu'à moi, les princes croisés n'avaient pas besoin sans doute que Richard en partant, m'eût revêtu de sa suprême puissance.—Ainsi, repartit la princesse en le regardant fixement, puisque c'est vous seul qui avez assuré le succès de cette entreprise, c'est donc vous seul qui avez envoyé vers Malek Adhel cet esclave chargé d'impostures, qui, instruit par vous dans l'art de tromper, a entraîné ce prince dans la plus téméraire démarche; et si l'asile sacré où je m'étais retirée a été violé par les Sarrasins, c'est donc vous seul qui en êtes cause? — Me rendez-vous donc responsable de leur crime madame? lui demanda vivement Lusignan. — Et qui l'a plus commis que vous, ce crime af-

freux ? repartit la princesse plus vivement encore ; n'est-ce pas votre pensée qui l'a conçu ? et, je le demande, quel est le plus coupable du musulman qui a porté le coup, ou du chrétien qui l'a dirigé ?» A ces mots, Lusignan demeure interdit ; si les reproches de Mathilde sont amers, ils ne sont pas injustes, et il s'en irrite d'autant plus qu'il est embarrassé d'y répondre : sans doute il y avait des remords au fond de son âme ; mais l'orgueil et la jalousie les tournaient en rage, et il ne retirait d'autre fruit du sentiment de ses torts que la volonté d'y persister. L'idée que Mathilde accordait moins d'estime aux palmes qui ornaient son front qu'aux fers qui chargeaient les mains du prince ; cette idée, dis-je, ulcérait son âme au point de le rendre capable des résolutions les plus désespérées ; l'amour, l'admiration de la princesse étaient le partage de Malek Adhel, tandis que lui n'obtenait que son mépris et sa haine. Dans cette pénible situation qu'avait-il à faire, qu'à tirer parti des circonstances où il se trouvait pour forcer

la princesse à se donner à lui? Il ne veut pas même attendre le retour de Richard ; il prévoit trop que Richard n'approuverait pas tout ce qu'il a fait, et que peut-être, en le voyant artisan de tant d'intrigues, il lui retirera son amitié : il faut donc que ses artifices lui tiennent lieu de tout, et lui aient assuré le succès de tous ses vœux avant le moment où ils pourront lui nuire dans l'esprit de Richard.

Après avoir roulé ces diverses pensées dans sa tête, il se décide à ne rien épargner pour contraindre la princesse à l'hymen qu'il désire ; puisqu'il ne peut gagner son cœur, il la forcera du moins à lui donner sa main. S'il manque cette occasion, il est sûr de n'en trouver jamais une aussi favorable, et le sentiment de ses torts l'enhardit à aller plus avant. Il s'approche de Mathilde avec une contenance agitée ; son œil est enflammé et sombre, sa voix émue et tremblante. « Mathilde, lui dit-il, je vous aime avec une violence qu'il m'est impossible d'exprimer ; je vous jure, par le Dieu vivant,

qu'il faut que vous m'appartenez; il le faut à tout prix; et, avant de renoncer à ce bien, je renoncerai à la vie. » Ce serment épouvante la princesse; elle fait un mouvement pour fuir; il la retient. « Non, Mathilde, vous ne me quitterez point; assez long-temps j'ai contenu mon cœur dans les bornes d'un respect inviolable; quand votre frère vous donnait à moi, que toute la chrétienté confirmait cet hymen, j'ai enduré votre dédain sans me plaindre. Puisque je n'ai rien gagné à vous traiter en souveraine, peut-être obtiendrai-je davantage en vous parlant en maître; et je vous déclare que, pour vous obliger d'être à moi j'emploierai toute ma puissance. » A ce mot, la princesse indignée lui dit : « Quand Richard vous a confié la sienne, il ne croyait pas sans doute que vous en useriez pour opprimer la faiblesse : ô Lusignan! j'ai vécu long-temps parmi les infidèles; mais je n'en ai vu aucun capable de la lâcheté dont en ma présence le roi de Jérusalem vient de flétrir son caractère.—Mathilde,

je ne vous tromperai pas, interrompit très-impérieusement Lusignan; plus vous me montrez de dédain, plus vous m'affermissez dans mes projets. Puisque je n'ai jamais possédé votre cœur, et que vous m'enlevez votre estime, que me reste-t-il à perdre? votre personne. Hé bien! je jure que je ne la perdrai pas, Mathilde; je le jure par le Dieu que nous révérons: si dans ce jour vous n'êtes pas à moi, ce soir mon rival sera sans vie. — Horrible blasphème! s'écria la vierge avec effroi; mon Dieu, prêtez-vous votre nom à de pareils sermens? — Décide-toi, Mathilde, continua Lusignan en lui prenant la main avec une grande agitation, veux-tu être mon épouse?—Jamais, interrompit-elle; la mort même de Malek Adhel m'effraie moins que cet hymen, et je suis sûre qu'il me bénira de n'avoir pas hésité dans le choix. —Hé bien! répliqua-t-il avec une amère et froide colère, je vais ordonner sa mort avec d'autant plus de joie qu'il mourra dans son aveuglement, et que vous serez séparés pour l'éternité. » A cette terrible

pensée, la princesse sentit son sang se glacer; un nuage épais couvrit ses yeux; pâle et tremblante, elle demeure sans voix et n'ose faire un pas, comme si elle eût été entourée d'abîmes. La foi ne lui permettait pas de douter que Malek Adhel, en mourant dans ses erreurs, ne fût condamné à une réprobation certaine; peut-être le trépas du héros qu'elle aimait lui eût paru moins affreux que l'hymen de Lusignan : mais qu'y avait-il de plus affreux que son éternel malheur? Jamais si cruelle angoisse ne déchira son cœur; elle ne sait que vouloir, elle ne sait que résoudre. Cependant, à la fin, elle s'écrie : « Non, les princes croisés ne permettront jamais qu'un crime si noir soit commis; ils se soulèveront contre cette iniquité; ils se soulèveront contre toi, Lusignan; j'en appellerai à mes Anglais, j'en appellerai au grand Albert d'Autriche, au duc de Bourgogne, dont la loyauté si connue a mérité la confiance du monarque des Français. — Et ni vos Anglais, ni Albert d'Autriche, ni le duc de Bourgogne, ni Philippe-Auguste lui-

même ne sauveraient Malek Adhel ; nul ici ne donne des ordres que moi. — Quand tu commanderas un crime, les chrétiens ne t'obéiront pas ; et les nobles chefs de l'armée sauront bien empêcher que tu ne souilles leur cause par un forfait.—Peut-être le feraient-ils, Mathilde, reprit-il avec une violence concentrée, peut-être croiraient-ils leur honneur engagé à défendre les jours de leur plus grand ennemi ; mais je puis le faire périr en secret, et me mettre même à l'abri de tout soupçon. » Au ton dont il prononça ces mots, la princesse crut entendre l'arrêt de Malek Adhel. Alors, avec une voix imposante, une contenance majestueuse et un regard céleste, elle dit à Lusignan : « Et quand la justice humaine vous absoudrait, sire, la justice divine ne vous effraie-t-elle pas? et oubliez-vous que, si vous ne rendez pas compte de votre crime aux hommes, vous en rendrez compte à Dieu ?—Mathilde, je le sais, répliqua Lusignan en se mettant à genoux devant elle ; je connais mes torts et la punition qui m'attend ; mais les remords et la crainte ne sont rien devant

le désir de vous voir à moi, et l'horreur de vous voir à un autre ; enfin, dans ce moment, égaré par la dévorante passion qui me consume, je ne puis hésiter entre vous et l'éternité. » Des paroles aussi impies abattirent toutes les espérances de la vierge; il lui en restait une pourtant, mais faible et confuse, c'était celle de voir Malek Adhel, et de déterminer sa conversion par la crainte qu'elle ne se donnât à Lusignan. Alors, avec une dédaigneuse fierté, elle dit a ce roi : « Votre criminelle démence m'inspirerait peut-être encore plus de pitié que de haine, si je ne me voyais réduite à ce comble de misère d'avoir à choisir entre le salut d'un héros et votre main.... Mais, avant de prendre une dernière résolution, il faut que je voie Malek Adhel.—Vous ne le verrez point, madame, s'écria Lusignan d'un ton impérieux ; je connais trop bien la puissance des passions et le cœur de mon rival pour permettre cet entretien : plutôt que de vous voir à moi, il se laisserait éclairer, et consentirait peut-être à recevoir le bap-

tême pour obtenir de vous de le laisser mourir. Non, non, je ne risquerai point que l'éloquence de votre cœur ouvre le sien à la vérité.... Non, non, ajouta-t-il en faisant un mouvement pour sortir, refusez-moi, afin qu'il meure dans son endurcissement, et que ma jalousie soit même délivrée de toute crainte jusque dans l'immense avenir. »

A ces mots, Mathilde, n'écoutant plus que son désespoir, court au-devant de Lusignan, se jette à ses pieds et s'écrie : « O prince cruel ! si tu n'as aucun respect pour un héros, aucune pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même : où cours-tu, malheureux? à ta perte éternelle ; tu vas te baigner dans le sang innocent, tu vas poignarder un homme sans défense. Chrétien, souviens-toi de ton maître : ce ne sont pas là ses leçons. » Dans ce mouvement impétueux, son voile s'était détaché, et ses cheveux épars, son attitude suppliante et l'expression divine de ses regards ajoutaient une puissance surnaturelle à ses paroles. Lusignan éperdu s'ar-

rête et lui dit : « Ah ! beauté céleste, demande-moi mon sang, ma vie, demande-moi plus encore ; je puis tout pour toi, hors de renoncer à toi. » La princesse baissa les yeux en pleurant, et toujours prosternée, en dépit des efforts qu'il faisait pour la relever, elle ajouta : « Non, je ne quitterai point vos genoux que vous ne m'ayez entendue ; j'y veux mourir si vous persistez dans vos refus. Ecoutez, Lusignan ; j'en conviens, mon estime vous a été ravie ; mais vous pouvez la reconquérir, vous pouvez la porter à un degré qui touchera à l'admiration ; vous êtes maître de devenir pour moi un objet de vénération, de mériter mon profond respect, mon immortelle reconnaissance : si la passion vous a dégradé un moment, en triomphant d'elle vous vous élevez au-dessus de ce que vous avez jamais fait, et un si grand effort peut tout réparer. O Lusignan ! que ces mains que je presse brisent elles-mêmes les fers d'un héros, qu'il entende de votre bouche l'ordre de sa liberté ; en vous voyant si grand, si généreux, il vous

craindra davantage sans doute ; mais il sera forcé de vous admirer. Lusignan, je le sais, c'est de l'héroïsme que je vous demande ; mais vous n'ignorez pas combien l'âme de Mathilde y est sensible, et vous ne voudrez pas lui apprendre qu'en vous en croyant capable, elle a trop attendu de vous. » Cette beauté gémissante s'arrête alors ; mais elle regarde Lusignan, et prie encore avec ses pleurs quand elle a cessé de parler. L'altier monarque est ému ; son visage hautain s'attendrit ; cette voix l'étonne, le pénètre ; il regarde Mathilde... Ah ! s'il avait pu puiser dans ses yeux le moindre espoir d'être aimé, il allait être généreux ; si elle lui eût adressé un mot plus tendre, il allait faire ouvrir la prison de Malek Adhel : mais la vierge ne sait point feindre ; elle promet à Lusignan son admiration, sa reconnaissance ; elle ne peut lui promettre son amour. Alors il change de projet ; il demande pardon à Mathilde ; il rejette sur sa passion la témérité des menaces où il s'est laissé emporter ; il promet tout ce qu'elle désire ; il promet tout, et elle

n'est point rassurée : il y a dans le ton de Lusignan quelque chose qui l'inquiète, et la grâce qu'il accorde l'alarme davantage que les emportemens de sa colère. Glacée par une crainte dont elle n'osait dire le motif, elle gardait le silence, lorsqu'ils furent interrompus par un des capitaines de Lusignan. « Sire, lui dit-il, à la nouvelle de l'emprisonnement de Malek Adhel, tous les princes croisés ont quitté leurs tentes; ils sont accourus dans ce palais; ils demandent a vous voir ; ils veulent apprendre de vous quel sort vous destinez à cet illustre captif : que votre majesté se hâte, car l'agitation est grande parmi eux. »

A ces mots, Lusignan tressaillit; il prit son casque, sa lance, et se prépara à sortir. « Seigneur, lui dit la princesse en tendant vers lui ses mains suppliantes, souvenez-vous de vos promesses. » Avec un sourire amer, il lui répondit : « Soyez tranquille, madame ; » et il la fit trembler en lui parlant ainsi.

Quand elle fut seule, elle tomba à genoux. Que pouvait-elle faire ? tout son re-

cours était là : les hommes l'abandonnaient, la trompaient sans doute ; mais celui qui n'abandonne point, qui ne trompe point, dont la puissance passe tous les hommes, l'écoutait encore ; et, en pleurant dans son sein, l'infortunée ne murmurait pas, car, en conservant son innocence, elle avait conservé les biens qui en sont inséparables : la confiance et la résignation.

CHAPITRE L.

LORSQUE Malek Adhel avait quitté Césarée, Lusignan en avait été instruit aussitôt; une flèche lancée à un but marqué par l'imposteur, dont les artifices venaient d'éloigner le prince, avait appris au roi de Jérusalem que le succès ayant couronné son espoir, il pouvait tenter de nouvelles entreprises. Alors il assemble l'armée; il lui dit que Malek Adhel n'est plus dans la ville, et propose de donner l'assaut. A cette nouvelle, toutes les troupes s'ébranlent, on veut profiter de l'absence d'un héros; on transporte autour des murailles des machines d'une invention aussi nouvelle qu'effrayante: la ville n'a jamais été menacée par tant de forces, et Malek Adhel ne la défend plus. Cependant, avant de commencer le combat, Lusignan envoie un héraut sous les murs demander une entrevue à Mohamed: Mohamed l'accepte.

Le roi lui dit : « Mohamed, je suis venu te déclarer moi-même qu'il ne te reste d'autre parti à prendre que de remettre sur-le-champ la ville entre mes mains ; sur ton refus, je ferai trancher la tête de ton maître : apprends que Malek Adhel est dans mes fers ; je l'ai surpris cette nuit comme il sortait de ces murs. Je te demande Césarée pour sa rançon, et je ne te donne qu'une heure pour te décider. » Il dit, et se retire. Mohamed éperdu fait paraître devant le conseil des émirs l'imposteur qui a trompé le prince ; il reçoit de sa bouche la confirmation de ce que Lusignan vient de lui dire : il sait que les chrétiens, instruits de la démarche du prince, l'auront surpris sans doute : il ne doute plus de son malheur ; et, pour sauver la vie de son maître, il ouvre les portes de la ville aux ennemis. Les chrétiens étonnés d'une si facile victoire, en demandent la cause à Lusignan ; il feint de l'ignorer, ou bien il l'attribue à la lâcheté des musulmans. Cependant son premier soin, en entrant dans la ville, est de faire jeter Mo-

hamed au fond d'un noir cachot : il ordonne ensuite que tout demeure calme et tranquille, que les bannières du croissant restent au haut des mosquées, et que les sentinelles des remparts prennent l'habit musulman. Des précautions si étranges, un triomphe si peu acheté, étonnent les chrétiens : le fier duc de Bourgogne, ne pouvant souffrir l'apparence d'une trahison, exige que Lusignan explique sa conduite ; celui-ci le refuse avec hauteur. « De quel droit, dit-il, interrogez-vous votre chef? N'avez-vous pas juré de m'obéir ? N'est-ce pas moi qui vous commande ? De quoi vous plaignez-vous ? Ai-je trahi notre cause ? Césarée n'est-elle pas à nous? Et en a-t-il coûté le sang d'un chrétien ? » Ces paroles imposent silence au duc ; il sait, en effet qu'il a promis de regarder Lusignan comme le chef de l'armée ; et, quand Césarée est à eux, le seul soupçon que cette conquête a été obtenue par une fraude n'est pas un motif suffisant pour le délier de son serment ; mais il déclare qu'il n'entrera dans

la ville que quand Lusignan aura rendu compte à l'armée des moyens qui l'en ont rendu maître; et, suivi de ses Français, il se retire dans le camp, et refuse de quitter ses tentes. Cependant, il apprend bientôt que, déçu par de trompeuses apparences, Malek Adhel, croyant revenir au milieu des siens, est rentré dans la ville, et que Lusignan l'a fait arrêter et charger de honteuses chaînes. Aussitôt le loyal guerrier vole au secours d'un héros; il entre dans Césarée, il parle au duc de Bavière, à Albert d'Autriche, à tous les princes croisés; il leur demande s'ils ne forceront pas Lusignan à s'expliquer sur le sort qu'il destine à Malek Adhel; tous le veulent comme lui; ils marchent au palais du roi, et c'est devant eux que Lusignan paraît en sortant de chez Mathilde. D'un air audacieux et superbe il entre dans la salle où ils sont assemblés. Il leur demande quelle cause les réunit, et quelles explications ils exigent. Le duc de Bourgogne prend la parole; il lui reproche d'avoir fait arrêter un guerrier sans

défense. « Il fallait, lui dit-il, le combattre, et non pas le surprendre. — Richard, de qui je tiens l'autorité dont je dispose, répondit Lusignan avec tranquillité, Richard saura mes motifs à son retour; je n'en rendrai compte qu'à lui. — Sire, repartit vivement le duc, nous sommes tous chrétiens; la honte de l'un rejaillit sur tous les autres, et l'honneur me prescrit de vous interroger sur tout ce qui pourrait l'atteindre : répondez donc, que voulez-vous faire de Malek Adhel? — Et vous, répliqua Lusignan plus vivement encore, qu'en feriez-vous si je vous laissais l'arbitre de son sort? — A l'instant sa prison serait ouverte, et sa liberté lui serait rendue. — Ceci peut être le désir d'un chevalier, répliqua froidement Lusignan; mais ce n'est pas le devoir d'un chef. » Alors, se tournant vers les princes croisés, dans un discours étudié, mais éloquent et persuasif, il leur fit aisément comprendre de quel intérêt il était pour eux que Malek Adhel ne combattît pas jusqu'à la fin de la guerre. « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'aie la pensée

d'attenter à ses jours : si quelque ennemi osait l'attaquer, je verserais mon sang pour le défendre; mais celui des chrétiens m'est trop cher pour rendre la liberté au vainqueur de Jérusalem. » Il s'appuie alors de raisons si fortes, de considérations si puissantes, il rappelle avec des couleurs si vives tout le mal que Malek Adhel a fait aux chrétiens, et la terreur que son nom seul leur inspire; il fait si bien sentir qu'en ne l'ayant plus à la tête de ses armées, Saladin perdrait la moitié de ses forces; il prouve si invinciblement que, loin de ce héros, les croisés ont toujours remporté la victoire; qu'ils n'ont jamais été vaincus que par lui, et qu'enfin, de son éloignement de l'armée dépend peut-être tout le succès de leur grande entreprise, que le duc de Bourgogne commence à douter lui-même si la générosité dont il aurait voulu user ne serait pas contraire à l'intérêt général.

Quand Lusignan se fut aperçu que tous les esprits étaient ébranlés, et que son opinion était approuvée, il ajouta

d'une voix plus modeste : « Quelle que soit l'importance des motifs que je viens de vous exposer, princes, ma résolution est loin d'être irrévocable : quand Richard sera venu reprendre le commandement, quand je ne serai plus responsable du sort de l'armée, peut-être mon cœur demandera-t-il aussi la grâce de Malek Adhel; mais Richard seul peut décider de son sort. Je viens d'envoyer au camp d'Ascalon pour faire part à ce grand monarque de la prise de Césarée et de la situation où nous nous trouvons; sa réponse sera notre loi : en l'attendant, Malek Adhel sera conduit à Ptolémaïs; Césarée est trop près du théâtre de la guerre; Ptolémaïs, plus tranquille, plus sûre, veillera mieux sur sa vie, je n'en répondrais pas ici. »

L'avis de Lusignan prévalut; toutes les défiances s'évanouirent; on trouva même que, disposant de l'autorité suprême, il avait mis de la déférence dans ses réponses au duc de Bourgogne, et on lui en sut gré; et, comme chacun savait que Malek Adhel était son rival, on applaudit

à la manière dont il venait de parler de lui; cette modération dissipa les préventions défavorables que sa conduite équivoque avait élevées contre lui dans l'esprit des princes croisés.

La nuit même Malek Adhel, accompagné d'une forte escorte, partit pour Ptolémaïs.

Le lendemain, Mathilde apprit ce départ; elle se souvint du regard sinistre de Lusignan, d'horribles pressentimens la troublèrent, et dans sa douleur elle appelle à son aide l'archevêque de Tyr. Hélas! où est-il ce cœur compatissant, dans lequel elle aurait pu verser toutes ses craintes? où est-il cet homme pieux que Lusignan n'aurait pas osé éloigner d'elle! Où il est! il la sauve; il fait plus encore, il sauve Malek Adhel.

S'il n'avait point suivi les ravisseurs de Mathilde le jour qu'elle avait été enlevée du monastère, c'est qu'il devait ses premiers soins, ses soins paternels aux pieuses filles que cet événement venait de jeter dans la confusion et l'effroi : il s'oc-

cupa d'abord de les calmer, de prier avec elles; et quand la paix fut revenue dans leur asile, le bâton à la main, il se mit en marche pour aller au secours de Mathilde. Au bas du Carmel, dans l'épaisseur de la forêt, il trouve des guerriers chrétiens qui marchaient vers Césarée; il les arrête; il leur demande où ils vont, ce que fait l'armée, et si l'on sait dans quel lieu Malek Adhel a emmené la princesse d'Angleterre? « Mon père, lui répond un des soldats, les chrétiens sont maîtres de Césarée, Lusignan y commande; la princesse d'Angleterre est dans son palais, et nous venons de conduire Malek Adhel dans les cachots de Ptolémaïs. » Le vénérable Guillaume est ému, ses genoux tremblent, il s'assied sur le tronc d'un vieux pin; les guerriers poursuivent leur route; il reste seul. « Mon Dieu! s'écrie-t-il, je vous rends grâces, Césarée est au pouvoir des chrétiens, et la princesse est en sûreté! » Mais Malek Adhel gémit dans un cachot. A cette pensée le bon archevêque ne peut retenir ses lar-

mes : Malek Adhel est malheureux ! il oublie ses torts, ses erreurs, son sacrilége ; il ne se souvient que de ses bienfaits. Il ne réfléchit pas davantage ; il ne se demande pas ce qu'il doit faire ; mais il reprend son bâton et marche vers Ptolémaïs.

Aux portes de la ville, il apprend qu'une populace aveugle et furieuse veut se porter contre la prison pour ôter la vie à Malek Adhel ; un peu plus loin, il entend dire que cette émeute est excitée par des émissaires secrets de Lusignan ; il tremble qu'on n'ait dit vrai. « Mon Dieu ! s'écrie-t-il, ne permettez pas qu'une pensée si coupable soit entrée dans l'âme d'un chrétien. » Il se hâte ; il s'avance vers la prison ; des ordres sévères en interdisent l'entrée à tout le monde ; à ces hommes de paix et d'amour qui ne sont sur la terre que pour soulager les maux de leurs frères, les portes de la douleur sont toujours ouvertes, et partout où un infortuné gémit et se meurt, ils ont toujours le droit d'entrer. Conduit par

le geôlier même, l'archevêque descend dans le fond d'un cachot ; il y règne une sombre obscurité ; il entend des soupirs étouffés... Il reconnaît la voix... Son cœur se serre. « Mon Dieu ! dit-il, est-ce vous qui l'avez conduit là ? Avez-vous chargé le malheur de lui révéler votre nom ? » A ces accens, le prince se relève brusquement ; ses chaînes se choquent avec un fracas horrible ; l'archevêque en frémit. Malek Adhel s'écrie : « Guillaume ! est-ce Guillaume que j'entends ? — O mon fils ! lui répond-il en se précipitant dans ses bras et en couvrant de larmes le visage du prince, mon fils, Dieu vous délivrera. — Il ne me rendra pas l'honneur, interrompt Malek Adhel avec un cri déchirant ; j'ai perdu l'honneur, mon père ; il y avait donc sur la terre un malheur plus grand que celui de perdre Mathilde ! — Mon fils, reprit Guillaume, Dieu peut vous rendre plus que vous n'avez perdu ; nos biens sont fort pauvres en comparaison de ses richesses... — Non, non, interrompt encore le prince, il n'y a plus pour moi un mo-

ment de paix ni d'espoir; j'ai trahi mon frère : j'ai abandonné la ville qu'il m'avait confiée; j'ai été surpris par un traître, chargé de chaînes comme un vil esclave; j'ai été traîné dans ce cachot, sur cette paille où je vais mourir. — Vous n'y mourrez point, vous n'y mourrez point, s'écrie l'archevêque avec force; le temps est venu d'acquitter mes dettes : vous allez sortir d'ici. — Mon père, que prétendez-vous? et que dira Lusignan quand il ne trouvera plus sa proie, quand son esclave lui aura échappé? — Que vous importe? vous allez sortir d'ici. — Mais savez-vous que, si j'en sors, ce sera pour rejoindre Saladin, le venger, lui rendre Césarée. — Jeune homme, pourquoi me le dire? s'écria vivement l'archevêque, je ne vous l'avais pas demandé. — Mon père, répliqua le prince en lui serrant les mains entre les siennes, j'aime mieux mourir ici que vous tromper; et maintenant que c'est un ennemi que vous délivreriez, voulez-vous que je sois libre encore? — Mon Dieu! s'écria l'archevêque, n'est-ce pas lui qui m'a sauvé la

vie à Damas, à Jaffa? n'est-ce pas lui qui a brisé mes fers à Damiette? n'est-ce pas lui qui m'a toujours renvoyé parmi les chrétiens, où je parlais toujours contre lui et son peuple? Voudriez-vous que vos ennemis fussent plus généreux que vos enfans? Non, je ne nuis point à votre cause par cet acte de charité; car votre foi divine s'est bien plus établie par les vertus que par les conquêtes, et vous avez touché et converti bien plus de cœurs par l'amour que par la colère; c'est lui, c'est ce maître, tout indulgence, tout tendresse, qui m'ordonne de vous sauver; ce n'est pas moi, Malek Adhel, c'est lui qui vous délivre : cette pensée peut-être arrêtera vos coups.» Alors il détache ses chaînes, lui prend la main, et lui dit : « Viens, mon fils, viens, je connais tous les détours de ces tristes demeures; Dieu a permis que je les eusse déjà visitées, afin de connaître un moyen de te sauver. » Alors ils marchent ensemble par des routes étroites, ténébreuses; malgré l'obscurité qui y règne, ces lieux d'af-

fliction sont trop bien connus de Guillaume pour qu'il puisse s'y égarer; le prince le suit, le cœur troublé par une puissance inconnue; ce qu'il entend, ce qu'il éprouve l'agite de pensées nouvelles, et les paroles de l'archevêque lui semblent pleines de vérité; mais, avant de les croire, avant même de les écouter, il veut effacer l'affront qu'il a reçu, reprendre Césarée, combattre Lusignan; et, pour soumettre l'orgueil, et haïr la vengeance, il n'est pas encore assez chrétien.

« Mon fils, dit l'archevêque en s'arrêtant devant une grande trappe hérissée de barres de fer, à travers laquelle quelques faibles rayons de jour se glissent avec peine, je serais venu à vous par ici, mais mon bras était trop faible pour soulever ce poids énorme; peut-être le vôtre le pourra-t-il. » Malek Adhel secoue la porte immense, et les verroux et les chaînes tombent en éclats. « Mon Dieu! s'écrie l'archevêque, la force de ce bras va-t-elle se tourner contre vous?—Mon père, répondit

le prince en tombant à ses pieds, prenez pitié de moi, et laissez-moi partir ; il y a en vous quelque chose qui m'étonne, qui me fait hésiter sur mes devoirs, qui parle plus haut que l'honneur..... Ne me retenez plus.... bientôt je vous rappellerai peut-être, bientôt j'aurai besoin de toutes vos miséricordes..... La vie m'est odieuse ; je suis à jamais séparé de Mathilde : ah ! ne pouvant vivre pour elle, il me sera doux de mourir près de vous. » L'archevêque sent couler ses larmes ; il pose ses mains sur la tête du prince prosterné devant lui : « Je te bénis, mon fils, lui dit-il, puisse l'Éternel te bénir comme moi ! puisse-t-il te créer une nouvelle intelligence, un nouvel esprit ! puissent les erreurs du passé être oubliées et ne plus te revenir au cœur ! puisses-tu reconnaître celui dont la main a fondé la terre et mesuré les cieux ; car ton salut s'avance, et sa justice te sera révélée ! »

Il se fit un long silence. Guillaume reprit la parole le premier, et dit au prince :

« Cette porte donne sous les remparts de Ptolémaïs ; tu vas te trouver hors de la ville ; enfonce-toi dans le bois de sycomores qui l'entoure, demeures-y jusqu'à la nuit ; alors profite de l'obscurité pour traverser la plaine ; échappe à tes ennemis ; mais en quelque lieu que tu ailles, tu n'échapperas pas à Dieu : son œil est sur toi, et sa providence ne t'oubliera pas. — Mon père, lui dit le prince, ne venez-vous point aussi ? Restez-vous dans cette prison ? est-ce que vous voudriez prendre mes chaînes ? est-ce que les chrétiens oseraient vous punir de ma fuite ? — Non, mon fils, non ; ne le craignez pas, répondit Guillaume : un excès de prudence a pu les engager à vous tenir captif pour vous ôter les moyens de combattre ; mais aux nobles enfans du Christ la générosité plaît encore plus que la prudence ; il n'y en a pas un qui ne se réjouisse de vous savoir en liberté, pas un qui ne me remercie d'avoir osé vous la rendre. — O mon père ! quel peuple que ce-

lui-là, s'il était tel que vous le dites; mais quel Dieu que celui qui a formé une âme comme la vôtre et celle de Mathilde... Mathilde, ajouta-t-il en fondant en larmes, mon père, je ne la reverrai plus! » L'archevêque répondit d'un ton sévère : « Téméraire, vous avez cru pouvoir l'arracher à Dieu; vous avez cru que la force de votre bras pouvait lutter contre l'Éternel; voyez comme il s'est joué de votre audace... Mathilde va revenir à lui, mon fils; elle est son bien; il n'y faut plus penser. — Bientôt je n'y penserai plus, mon père, ajouta-t-il; bientôt elle pourra quitter le monde, Malek Adhel n'y sera plus pour la pleurer... Dites-lui que je lui rends ses promesses, que moi-même je la prie de se donner au ciel; elle entendra cette prière, elle saura que c'est mon dernier adieu....» Alors, surmontant toutes les émotions que cette pensée lui causait, il se leva, serra la main de l'archevêque contre son cœur, et lui dit : « Adieu, mon père; si je meurs sans vous revoir, promettez-moi de

venir pleurer sur ma cendre et de prier votre Dieu pour moi. » Et, sans attendre sa réponse, il franchit le seuil de la porte et s'enfonça dans les bois. Guillaume reste encore quelques instans à sa place ; il suit de l'œil celui que ses espérances comptent déjà au nombre de ses enfans ; et, quand il a disparu, il élève ses mains au ciel, et lui adresse ces paroles d'Isaïe : « O Éternel ! sers d'ombre au milieu du jour, cache ceux que le fer poursuit, et ne décèle point ceux qui sont errans. » Ayant dit cela, il se lève, pousse l'énorme porte, et revient tranquillement sur ses pas. En rentrant dans le cachot, il s'assied à la place de Malek Adhel, soulève avec effroi les chaînes dont on l'avait chargé, demande à Dieu de pardonner ceux qui accablent leurs ennemis, et attend en silence le sort qui lui est réservé.

Tout à coup des cris tumultueux frappent son oreille ; la porte s'ouvre avec un grand fracas ; il voit une populace armée de flambeaux et d'épées, et le geôlier qui ac-

court en avant, et s'écrie : « Ils ont rompu mes verroux, méprisé mes paroles ; ils demandent le sang du Sarrasin. » La foule se précipite ; le sombre cachot est éclairé; on cherche le héros ; il n'y est plus, il a disparu ; l'homme de Dieu est seul à sa place, tranquille, serein comme l'ange des infortunés. Saisis de surprise et de respect les furieux s'arrêtent. « Que voulez-vous ? que demandez-vous ? leur dit Guillaume.—Le Sarrasin, s'écrie-t-on de toutes parts, celui qui a massacré nos femmes, nos frères, nos enfans, qui nous a chassés de Jérusalem.—Eh bien, il n'est plus ici, répondit l'archevêque ; j'ai pris son péché sur ma tête, et je me suis chargé de son iniquité. Voyez donc s'il vous faut du sang pour cela, vous pouvez prendre le mien. » A ces mots, l'émotion succède à la colère ; les mains de ce peuple emporté commencent à trembler ; les épées tombent aux pieds de l'auguste vieillard : cependant une voix s'élève encore, et s'écrie : « Qui l'a délivré ? qui a rompu sa

chaîne ? — Qui ? repart Guillaume avec enthousiasme : *Celui qui m'a envoyé pour guérir la plaie de l'infortune, pour publier aux captifs la liberté et aux prisonniers l'ouverture de la prison* (1). » Il dit, et la foule croit que Dieu vient de parler par sa bouche, nul ne connaît la secrète issue par où le prince est sorti, le geôlier lui-même l'ignore : il faut donc que l'Eternel ait prêté sa force à un bras mortel, et que, dans tout ceci, l'archevêque ait été conduit par lui. Pourquoi donc en douteraient-ils ? Et quand le saint est devant leurs yeux, comment s'étonneraient-ils du miracle ?

De tous ces cœurs furieux, Guillaume fait bientôt des cœurs repentans. Après avoir apaisé leur rage, il les en fait rougir, et verse l'amour et la charité où respiraient le sang et la vengeance. On veut le porter en triomphe hors de la prison ; il ne le permet pas ; il ordonne le silence : il ne veut point qu'on sache à quels ex-

(1) Isaïe, ch. 61, v. 1.

cès des chrétiens ont pu se porter, ni qu'on remonte à la main qui les a fait agir ; et, s'il se hâte de sortir de Ptolémaïs et d'aller à Césarée, c'est pour prévenir Lusignan de tout ce qu'il a fait ; c'est pour exciter ses remords, lui pardonner, et, après lui avoir épargné un crime, lui éviter encore la honte de le voir connu.

CHAPITRE LI.

Dans ces jours de trouble et d'agitation, on eût dit que pour effacer le crime d'un chrétien, tous les autres avaient redoublé de générosité; tandis que Guillaume délivre Malek Adhel, offre son sang pour lui, et ne songe qu'à sauver la gloire de Lusignan, du camp d'Ascalon Richard écrit à celui-ci : « Des bruits injurieux se répandent sur ton compte; je n'en veux croire aucun : mon frère peut être accusé, mais il ne peut être coupable; cependant comment a-t-il souffert qu'on donnât des chaînes au héros qui deux fois m'a sauvé la vie? Lusignan commande, et Malek Adhel n'est pas libre! Mon frère, je veux le croire, pour suivre ton devoir tu n'auras pas attendu ma réponse; et au moment où je parle, Malek Adhel marche vers son frère, et tu t'avances pour me rejoindre et le combattre. »

Au sein des forêts qu'il traverse en si-

lence, Malek Adhel rencontre des guerriers ; il frémit, car il est sans armes, et il a reconnu les chrétiens : oui, ce sont des chrétiens ; mais ce sont des Français, ce sont des amis. Le chef court au-devant de lui, la tête nue. Le prince voit le duc de Bourgogne, et ne craint plus aucune trahison. « Héros malheureux, je te cherchais, s'écrie le duc ; depuis qu'on t'a éloigné de Césarée, mille craintes agitaient mon cœur. Je voulais te suivre ; mais Lusignan m'a fait défendre de sortir du camp, et malheureusement jusqu'au retour de Richard j'avais juré de lui obéir ; mais hier la princesse Mathilde, surmontant sa réserve ordinaire, m'a pris à part, et m'a dit : Gardons-nous de soupçonner Lusignan ; mais le libérateur de mon frère est au milieu d'un peuple ennemi, et nul chevalier ne veille sur ses jours. Ces mots m'ont semblé un ordre, et cet ordre devait l'emporter sur ceux de Lusignan ; car tout chevalier doit ses premiers sermens à la beauté, et ses premiers secours à l'innocence. Accompagné de quelques-uns de mes braves Français, j'ai volé

à Ptolémaïs ; tu n'y étais plus : on parlait de prodige, de sédition ; mais le nom de Guillaume, mêlé à toute cette histoire, m'a rassuré sur ta vie. Cependant je voulais savoir en quel lieu tu portais tes pas, protéger ta fuite ; j'ai supposé que tu marchais vers ton frère : c'était le chemin de l'honneur, ce devait être le tien. J'ai pris la route d'Ascalon, je t'ai trouvé, je suis satisfait. Voici un cheval, voici des armes ; va, noble guerrier, reprends ta place dans l'armée de Saladin : je vais instruire la princesse Mathilde que ses volontés ont été exécutées, et je cours t'attendre dans les champs d'Ascalon. — Oui, je t'y rejoindrai, répond le prince avec un profond attendrissement ; mais puisque, tout vaincu que je suis, je ne te parais pas indigne de porter ton épée, donne-moi encore ton casque et daigne recevoir le mien ; en le voyant sur ta tête, je reconnaîtrai celui qui le porte, et au milieu des combats, de leur tumulte et de leur carnage, je pourrai respecter mon bienfaiteur. » Il dit, les deux héros s'embrassent

avec une tendre et mutuelle estime, soupirent d'être ennemis, et se séparent pour toujours.

Malek Adhel arrive sous les murs d'Ascalon; il entre dans la ville; la consternation y règne; la prise de Césarée y a jeté l'épouvante et le deuil; il traverse les rues silencieuses : ce peuple, si joyeux jadis à son aspect, le voit et reste muet; il entre dans le palais de son frère : en l'apercevant, Saladin s'écrie : « O Malek Adhel! quand je te confiai Césarée, ce n'est pas ainsi que je croyais te revoir. » Le héros debout, les yeux baissés, et dans l'attitude la plus humble, lui répondit : « Saladin, je suis coupable; j'ai déshonoré le nom glorieux des Ayoubites, je ne suis plus digne d'être appelé ton frère. J'ai tout trahi, mon devoir, mes sermens; Lusignan commande à Césarée; il est maître des murs que tu avais confiés à ma foi, Lusignan!... » Il s'arrêta comme n'ayant point de paroles pour exprimer ce qu'il éprouvait; le visage sévère du sultan s'adoucit un peu. « Ra-

conte-moi, lui dit-il, par quel étrange prodige tu as permis à Lusignan de s'asseoir à ta place. » Malek Adhel prend la parole; il fait le récit de ses faiblesses, de ses fautes : loin de chercher à s'excuser, le repentir qu'il éprouve ne lui permet d'y trouver aucune justification, et tel qu'il se voit à ses propres yeux, tel il se montre à ceux du sultan. Saladin lui dit : « Des témoins de ta conduite, des victimes de ton imprudence, m'avaient déjà fait ce récit; mais ils t'avaient peint moins coupable. Mohamed et Kaled, que voici, en pleurant sur tes erreurs, ne les croyaient point sans excuse. —Mohamed et Kaled sont ici? s'écria le prince; et les nuages de son front s'éclaircirent un moment : ils vivent? ils sont libres? Ah! que béni soit l'ange qui les a délivrés! il vient de rouvrir à la joie un cœur qui y était fermé pour toujours. —Nous avons beaucoup souffert, prince, lui dirent les deux musulmans; mais nous serions ingrats si nous ne confessions pas hautement que, hors le seul Lusignan, tous les

chrétiens se sont montrés humains et généreux. Chacun des princes croisés a voulu délivrer son captif; et, quant à nous, quoique la main qui a brisé nos chaînes se soit cachée dans l'ombre, nous avons su que nous devions notre liberté aux prières de la princesse d'Angleterre. » Malek Adhel baisse les yeux; pour expier ses torts, il voudrait défendre à son cœur de s'émouvoir à ce nom-là. Saladin le regarde, et lui dit : « Eh bien! que résous-tu, et quelle réparation offres-tu à ta patrie! » Malek Adhel répond : « Appelle auprès de toi les chefs de ton armée; Mohamed fera devant eux le récit de nos malheurs et de mes fautes; tu entendras leur jugement, Saladin, et tu prononceras mon arrêt. »

Le sultan y consent. Il monte sur son trône; les émirs, les chefs de l'armée se rangent autour de lui. Malek Adhel refuse de s'asseoir; il veut rester debout, et sur son front humilié il y a encore quelque chose de si fier, qu'on eût dit que le malheur ne l'avait atteint que pour

montrer qu'il ne pouvait l'abattre. Cependant Mohamed commence son récit; il dit les deux assauts des chrétiens et les deux victoires du prince; il raconte les artifices de l'imposteur envoyé par Lusignan, et le départ de Malek Adhel. « Oh! quelle fut ma surprise et ma douleur, quand, le lendemain de ce départ fatal, je vis Césarée menacée de toutes parts! Les habitans appelaient Malek Adhel, et sous l'ombre de ce grand nom se sentaient invincibles; mais, en apprenant qu'il n'y était plus, leur courage s'abattit à l'instant; le désespoir les saisit, et la désolation générale fut portée à un excès que mes expressions rendraient faiblement. Les guerriers jetaient leurs armes et couraient dans les mosquées implorer Mahomet; les femmes, les cheveux épars, et pressant leurs enfans contre leur sein, faisaient éclater de violens sanglots; partout on entendait retentir des cris, des gémissemens; partout les tristes musulmans répétaient, en se frappant la poitrine: Nous pouvons mourir à pré-

sent, car il nous a abandonnés; et nous sommes perdus, perdus à jamais. »

La fermeté de Malek Adhel ne résiste point à la vue des maux qu'il a causés, des pleurs qu'il a fait répandre; il cache sa tête entre ses deux mains; et du fond de sa poitrine s'échappent des cris étouffés qui font connaître les déchiremens de son âme. Mohamed voit sa douleur et veut s'arrêter; il l'en empêche. « Continue, lui dit-il, c'est à la vérité de me punir; peins mes torts avec les larmes des malheureux que j'ai faits, afin qu'ils soient ineffaçables, et que le souvenir en reste toujours aussi présent, aussi vif dans mon cœur. » Mohamed obéit, il continue, il dit comment il fut trompé par Lusignan, et comment les perfidies de ce roi l'empêchèrent de suivre l'intention où il était de s'ensevelir sous les murs de Césarée plutôt que de se rendre. « Après avoir interrogé l'esclave imposteur, continua-t-il, les émirs pensèrent comme moi, que, du moment que les chrétiens avaient réussi à faire tomber le prince dans leur piége, ils

avaient dû s'emparer de leur proie. Alors je leur représentai quel amour attachait Saladin à son frère, et s'ils n'étaient pas certains que c'était lui obéir que de donner Césarée pour le sauver. Les émirs demeurèrent en silence; ils étaient irrités contre le prince, et ne lui pardonnaient pas de les avoir sacrifiés à son amour. Eh quoi! m'écriai-je, un moment de faiblesse doit-il vous faire oublier ses services passés et ses innombrables exploits? Ce mot, en leur rappelant votre gloire, prince, les décida en votre faveur; ils consentirent à capituler; et, quand Lusignan revint chercher ma réponse, je lui remis les clefs de la ville, à condition que vous seriez libre, ainsi que tous les habitans de Césarée. Il le promit, le traître! son premier soin fut de me faire jeter dans un cachot. Hélas! sous les chaînes où je gémissais, j'appris encore de nouveaux malheurs; je sus que Lusignan, certain que vous reviendriez à Césarée, n'avait pas voulu risquer la vie de ses soldats en vous attaquant à force ouverte; je sus que,

pour vous tromper, il avait fait allumer des feux dans le camp qu'il quittait ; que sur nos murs il avait laissé flotter les drapeaux, et qu'il avait couvert ses sentinelles de l'habit de nos soldats.... Toutes ses ruses furent couronnées ; vous vîntes vous livrer vous-même.... Je ne sais cependant s'il a rempli une partie de ses promesses, et si c'est à lui que vous devez la liberté. » Saladin se leva ; alors il se fit un grand silence. « A qui que tu doives cette liberté, s'écria le sultan, il n'importe ; les obligations qui te lient à ton pays n'en sont pas moins sacrées : parle maintenant, Malek Adhel, et dis-moi quel est ton dessein? — Ecoute, répondit son frère, depuis cette fatale nuit où j'ai vu mes mains chargées de chaînes, la princesse d'Angleterre au pouvoir de Lusignan, Césarée abattue, ma gloire flétrie et mon frère trahi, certainement je me serais donné la mort si l'espérance de te venger ne m'avait pas laissé un grand devoir à remplir. » — Ainsi, reprit le sultan, le héros va donc triompher d'un lâche amour, remonter à

la place d'où il est tombé, et conduire encore mes armées à la victoire?—Saladin, répliqua le prince, ne m'accable pas ainsi de ta clémence; tes intérêts me sont si chers que je ne puis souffrir que tu ne te rendes pas justice à toi-même; et, dans la position où je me trouve, je sens que tes rigueurs me soulageraient bien plus que tes bontés; laisse, laisse-moi cacher ma honte dans les derniers rangs de tes soldats : heureux encore qu'ils veuillent bien m'y souffrir, eux dont la fidélité n'a jamais été soupçonnée, et dont l'honneur est encore sans reproche. — Emirs, soldats, peuple, vous tous ici présens, s'écrie Saladin en s'adressant aux nombreux auditeurs qui l'entouraient, s'il s'élève parmi vous une seule voix qui condamne Malek Adhel et le juge indigne de reprendre le commandement de mes armées, je jure de faire taire l'amitié, de n'écouter que la justice. » A ces mots l'assemblée répondit au sultan par une acclamation unanime : sur ces mâles et fiers visages des pleurs d'attendrissement coulaient de tous

côtés, et toutes les bouches répétaient ces mots : « Vive Malek Adhel, le glorieux frère de notre sultan ! aussi long-temps que la victoire marchera avec lui, que l'amitié l'unira à Saladin, qu'il sera l'objet de notre amour, il demeurera à notre tête, il y demeurera toujours ! »

Malek Adhel ne peut contenir son émotion ; il se précipite dans les bras de son frère. « Ah ! lui dit-il, je sens qu'il est doux d'être aimé ainsi, et je le sens quand de si touchans témoignages d'amour me séparent à jamais de ce qui fut l'objet de mes plus chères espérances. » Il s'arrête ; du fond de son âme il adresse à Mathilde un éternel adieu. Alors relevant son front superbe, et sur lequel le feu de la gloire venait de commencer à briller, il s'écrie : « Mon frère, et vous, amis généreux, c'est au moment où je viens de vous trahir que vous vous livrez encore à moi..... J'accepte votre confiance, car maintenant j'en suis digne ; le sacrifice que je viens de vous faire dans mon cœur m'en répond. »

Les deux frères se retirent; ils concertent ensemble le plan d'une bataille; ils sont sûrs que dans l'ivresse de leur triomphe, les chrétiens ne la refuseront pas; elle sera terrible, elle sera décisive. Encore quelques jours, et les destinées des combats auront appris au monde lequel des deux empires a succombé, et si c'est sous l'étendard du prophète ou sous les bannières de la croix que l'Orient soumis doit fléchir.

CHAPITRE LII.

Au-devant de Guillaume court l'agile renommée ; elle arrive avant lui à Césarée ; elle y dit la délivrance de Malek Adhel, et non la main à qui il la doit : ce secret demeure encore enseveli dans le sein de la charité. Au premier mot de cette nouvelle, Lusignan a pénétré tout le mystère ; il devine quel est cet homme qui a bravé ses ordres, cet homme qui, revêtu d'une puisssance supérieure à celle des rois, a pu seul s'élever au-dessus de la sienne ; mais il sait bien que ce même homme, ne faisant rien que pour le ciel, dédaigne de recevoir sur la terre le fruit de ses œuvres, et le verra recueillir par un autre sans daigner revendiquer ses droits. L'audacieux Lusignan ose s'attribuer les mérites de Guillaume ; il fait répandre dans l'armée que, comme souverain, sa prudence n'a pas dû lui permettre de rendre la liberté à Malek

Adhel ; mais que, comme chevalier, sa générosité a chargé l'archevêque de le délivrer en secret. Tout le camp est surpris ; plusieurs doutent de cette action ; mais tous les chrétiens, capables de la faire, s'efforcent d'y croire : et il y en a beaucoup. Cependant l'archevêque arrive, et apprend ce qu'on publie ; il garde le silence, et se rend chez Lusignan ; celui-ci, arrogant et superbe jusqu'à cet instant, à la vue de Guillaume, s'alarme et se trouble ; il fait l'aveu de ses torts, non avec cet esprit de contrition qui indique le véritable repentir, mais avec cet esprit d'orgueil qui, des hauteurs où il domine sur les faibles, redescend tout à coup aux plus humbles supplications devant celui qui a le pouvoir de l'humilier. Il avoue qu'une indomptable passion l'a entraîné dans de grands écarts, et il montre à Guillaume qu'il était perdu sans ressource dans l'estime des croisés, s'il n'avait saisi cette occasion de la reconquérir. Il cherche à prouver que, pour les intérêts de la foi, il faudrait faire taire les torts du moindre

chrétien, à plus forte raison ceux du chef de l'armée; il emploie enfin toute son éloquence à persuader à Guillaume que lui-même est intéressé à confirmer aux troupes que c'est en effet au souverain qui les commande que Malek Adhel doit sa liberté. Sur ce mot, l'archevêque l'arrête : « C'en est assez, Lusignan, dit-il, demeurez-en là; comme mon divin maître, je puis être l'avocat des pécheurs, je ne le serai jamais du péché. — Mon père, s'écrie Lusignan, ne puis-je pas effacer le mien ? » Et alors avec une grande véhémence, il dit quels vastes projets il conçoit : à l'entendre, il n'est rien qu'on ne doive espérer de sa valeur; tous les Sarrasins ne tiendront pas devant lui; il va faire sa proie de tous leurs royaumes; déja il montre, comme expiation à ses fautes, toutes les provinces que son bras va remettre sous l'empire du Christ, et s'étend sur tous ces détails avec une orgueilleuse complaisance. L'archevêque l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre; à la fin, quand il se tait, d'une voix grave il lui répond : « Ce

n'est donc pas assez, Lusignan, de l'idée d'avoir perdu un royaume pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues, et vous contenir dans l'humilité et une sage modestie? Au moindre succès, sans regarder même par quel moyen vous l'avez obtenu, votre orgueil se relève et croit pouvoir prétendre à tout. Quelle route avez-vous choisie, ô roi chrétien! pour remonter sur votre trône? l'artifice et la trahison. Cependant je ne dévoilerai pas votre honte, mais j'aurai l'œil sur toutes vos démarches : tout en respectant le sang dont vous sortez et la pourpre où vous êtes assis, je saurais replonger toutes ces grandeurs dans le néant, si vous vous en serviez pour nuire, et montrer l'homme tout entier, si l'homme était encore criminel. »

Lusiguan dévore le violent dépit qu'il éprouve. Tout en feignant de s'humilier, il cherche par quels moyens il pourra éloigner le témoin qui va le poursuivre, le juste qui peut le confondre; c'est avec une mortelle inquiétude qu'il voit l'ar-

chevêque entrer chez Mathilde, entretenir les princes croisés ; il craint toujours que le secret n'échappe, et que sa honte ne soit connue. Bientôt, quand le duc de Bourgogne rentre au camp, ses terreurs redoublent ; de tous les princes qui l'entourent, il n'en est aucun dont le caractère le gêne plus que celui-là : en effet en apprenant qu'on dit dans Césarée que c'est par un ordre secret de Lusignan que la liberté a été rendue à Malek Adhel, le duc de Bourgogne, qui ne voit là qu'un nouveau mensonge, est prêt à s'élever contre lui ; cependant, quand on ajoute que Guillaume ne dément point cette assertion, il regarde comme un devoir de se taire aussi ; car, si la chose est vraie, il doit respecter la conduite de Lusignan, ou respecter le silence de Guillaume si elle ne l'est pas.

Dans les plaines d'Ascalon, Richard ne tarde pas à savoir que Malek Adhel est revenu auprès de son frère, qu'il a repris le commandement des armées, et que les Sarrasins se préparent à demander le com-

bat. Aussitôt il mande à Lusignan de le venir joindre avec toutes ses forces ; il exprime la satisfaction que lui a causée sa conduite, et ajoute que Mathilde ne peut retourner dans un monastère d'où les Sarrasins peuvent l'arracher une seconde fois, ni rester dans une ville que Malek Adhel a juré de reprendre. Il faut que Lusignan la conduise dans le camp d'Ascalon, pour l'entourer de la protection de toutes les puissances chrétiennes.

Lusignan fait part à l'armée et à la princesse des ordres de Richard. L'armée obéit avec joie ; Mathilde est resignée à tout : elle part ; l'archevêque ne la quitte point.

Richard reçoit son frère d'armes avec de vifs témoignages d'affection ; il n'a pas douté un seul instant qu'il ne fût le véritable libérateur de Malek Adhel, et il s'enorgueillit de pouvoir enfin, en vantant la valeur de son ami, vanter aussi ses vertus ; il s'exprime ainsi devant sa sœur. Lusignan rougit ; Mathilde se tait : elle s'est promis de ne point révéler les vérités qu'elle sait et jamais sa bouche ne dira

que Lusignan a eu la pensée de donner la mort à un rival désarmé. D'un visage froid et sérieux elle écoute les discours de Richard; c'est en vain qu'il croit la toucher; c'est plus vainement encore qu'il espère l'effrayer; car celle qui a connu tous les malheurs, et renoncé à tous les biens, ne peut plus s'effrayer de rien. Maintenant qu'elle a appris par l'archevêque de Tyr que Malek Adhel est libre, que son âme est remplie de pensées de conversion, et qu'il lui permet de s'enchaîner à Dieu, rien ne la retient plus au monde, et elle n'aspire qu'à le quitter: elle le déclare à Richard. La nouvelle gloire de Lusignan lui avait donné d'autres espérances; il s'irrite : elle baisse les yeux avec respect, mais sans émotion. Étonné de sa tranquillité, il lui demande si elle ne craint plus sa colère. « J'en crains les effets pour vous, sire, lui répond-elle; mais pour moi je ne crains plus rien : mon sort est arrêté; la mort seule peut le changer, et la mort ne me fait pas peur. » Richard est frappé d'une fermeté

qui se cache sous tant de douceur; il commence à se sentir vaincu par un ascendant supérieur; et, en regardant la profonde résignation empreinte dans les traits de Mathilde, il est tenté de croire que l'âme qui anime ce beau visage a déjà pris son essor vers un autre monde, et que cette tendre vierge ne refuse d'être une reine sur la terre que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel.

Lusignan n'ose plus exprimer les désirs qu'il éprouve; il connaît mal les vertus chrétiennes qui distinguent si éminemment la princesse, et il craindrait, en la sollicitant avec trop de chaleur, de lui faire dire ce qu'il a tant d'intérêt à cacher. Mais, en se taisant ainsi, il touche tous ceux qui ne sont pas dans le secret de son silence; on plaint son amour; on loue son respect; on s'étonne que Mathilde demeure insensible à de si nobles procédés. Elle entend ces reproches; ils ne l'étonnent ni ne l'affligent: contente de l'approbation de l'archevêque, qui a sondé toutes ses pen-

sées, elle ne s'offense point du blâme que l'on jette sur elle, et s'en inquiète encore moins; car le monde n'est déjà plus à ses yeux; et toutes ses censures et ses éloges, périssables comme lui, ne peuvent plus toucher celle qui, dégoûtée de tout ce qui passe, a confié ses espérances et remis sa destinée à cette éternité qui ne passe point.

Depuis deux jours seulement l'armée était réunie, et Richard avait repris le commandement général, lorsqu'on apprit que les Sarrasins faisaient sortir leurs bataillons des portes d'Ascalon. On vit que c'était le signal de la bataille, et chacun se prépara au combat. Tous les chevaliers revêtissent leurs plus fortes armes; Mathilde, de ses mains tremblantes, attache la cuirasse de son frère : c'est peut-être le dernier service qu'elle lui rendra, et elle trouve encore des larmes pour cette crainte, après en avoir tant versé pour des craintes peut-être plus cruelles encore.

Le roi de Jérusalem, dans sa tente,

seul avec son écuyer, lui confie ses douleurs. Cet écuyer, jadis musulman, entraîné par une basse cupidité plutôt que par une foi véritable, s'est attaché depuis plusieurs années au service de Lusignan; il est prêt à obéir à tout ce que celui-ci lui commandera, fût-ce un crime, et Lusignan en médite un. « Ecoute, lui dit-il, dans cette grande journée je n'ai qu'un espoir; dans cette grande bataille je ne vois qu'un objet, c'est de combattre Malek Adhel: je veux bien qu'il me donne la mort, mais je ne veux pas qu'il me survive. Sois toujours près de moi: si je m'éloigne avec lui, tu nous suivras; si j'obtiens la victoire, tu resteras en paix; si je tombe, si je meurs, je compte sur ta fidélité, et, je te le répète, ne permets pas qu'il me survive. » L'écuyer le promit, et alors Lusignan fut tranquille et ne craignit plus le hasard d'un combat où il n'avait plus que la mort à craindre. Ce fut un mercredi, 4 octobre, que l'armée entière des croisés sortit du camp d'Acalon pour aller à la

rencontre de Saladin (1); elle s'étendit dans la plaine, depuis le fleuve Bélus jusqu'a la mer. Le roi d'Angleterre, devant lequel on portait le livre des évangiles couvert d'une étoffe de soie, soutenu dans les angles par quatre officiers, occupait la gauche vers le fleuve avec les Anglais et les hospitaliers; le marquis de Montferrat commandait la droite, ayant sous lui les Vénitiens et les Lombards; Luisignan était au centre, avec le landgrave de Thuringe, les Français et les Pisans; Gérard de Biderford, grand-maître des templiers, le duc de Gueldre et les Catalans formaient le corps de réserve; et on avait laissé pour la garde du camp Geoffroi de Lusignan, frère du roi, et Jacques d'Avesnes. Les archevêques de Pise, de Cantorbéry, de Ravennes, de Besançon, de Nazareth; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Ptolémaïs et

(1) La disposition de cette bataille est toute historique, et les paroles qui la terminent ont été véritablement dites par Richard dans cette circonstance-là.

de Bethléem, armés d'un casque et d'une cuirasse, combattaient aussi. Richard, admirant la force de cette grande armée, s'écria dans son enthousiasme : « Quelle puissance humaine pourrait nous résister ? O Dieu ! soyez neutre, et la victoire est à nous. »

Les deux armées s'avancent de part et d'autre avec une égale ardeur ; elles sont en présence ; en peu d'instans on voit décroître l'intervalle qui les sépare encore ; bientôt il a disparu. Les visières s'abaissent, les lances sont en arrêt, les coursiers se précipitent : chrétiens, musulmans, tout s'ébranle ; le bouclier heurte le bouclier, l'épée croise l'épée, le pied presse le pied, le javelot touche le javelot ; les deux armées sont tellement serrées l'une contre l'autre, que l'œil ne distingue plus les Sarrasins des croisés, et que l'aigrette des casques de ceux-ci paraît attachée à ceux des Arabes. Du sein de ce choc tumultueux s'élève un épais tourbillon de poussière qui couvre les combattans, obscurcit les airs et monte jusqu'au ciel ; et les pai-

sibles collines retentissent du bruit des armes, des éclats de la victoire et des gémissemens de la mort.

L'épée de Lusignan dévore les infidèles; il en fait un carnage affreux; rien ne l'arrête, rien ne lui résiste, car il ne rencontre point Malek Adhel. Tandis qu'il triomphe au centre, Richard triomphe aussi à la gauche; mais à droite le marquis de Montferrat a été repoussé par Saladin; cependant, vainqueurs sur deux points, les chrétiens ont l'avantage, et poursuivent leur victoire avec une impétuosité sans pareille, lorsqu'un effroyable cri sorti de l'arrière-garde de leur armée, les arrête tout à coup, les fait regarder derrière eux, et leur apprend que Malek Adhel a paru. A l'instant ils reviennent sur leurs pas, et reconnaissent partout les traces de ce guerrier terrible; les cimiers brisés, les cottes d'armes déchirées et sanglantes, les étendards roulant dans la poussière, les profondes et larges blessures des mourans, tout leur dit que l'épée de Malek Adhel a passé par-là; ils l'aperçoivent bientôt parcourant le vaste champ de bataille,

portant sa valeur partout où les chrétiens sont vainqueurs ; les combats renaissent de tous côtés : il triomphe partout, et par l'habileté de ses plans, les chrétiens se trouvent partout enveloppés d'ennemis. Lusignan furieux, désespéré de voir une si belle victoire sur le point de lui échapper, se dévoue pour le salut des siens. Il appelle à grands cris son indomptable rival, il espère, en l'éloignant du combat, donner aux chrétiens le temps de reprendre l'avantage ; sans doute il prévoit bien qu'il périra dans cette lutte terrible, mais il est sûr que Malek Adhel périra aussi avec lui, et cette pensée lui fait presque aimer la mort. Le héros a entendu le défi de Lusignan ; il frémit de rage, mais il n'y répond point. Le roi de Jérusalem, étonné de ce silence, presse les flancs de son coursier, joint Malek Adhel : celui-ci se détourne et s'éloigne du seul chrétien dont il verserait le sang avec plaisir ; il s'est promis d'éviter toute querelle particulière, afin de ne point abandonner le champ de bataille avant la victoire ; et,

quoi qu'il lui en coûte, il veut demeurer fidèle à ce devoir. Mais trop peu soigneux de défendre une vie qui lui est odieuse, en repoussant les chrétiens il ne se garantit pas de leurs coups, et espère bien en secret que sa mort expiera le mal qu'il ne peut pas s'empêcher de leur faire. Cependant Lusignan s'acharne à le poursuivre; toujours sur ses pas, il l'accable des termes les plus injurieux : le fier guerrier dévore long-temps ces outrages en silence; mais à la fin il ne peut plus retenir sa colère; dans la fureur qui l'anime, il est bien sûr qu'un instant lui suffira pour purger la terre d'un rival qu'il déteste, et il n'a pas l'orgueil de croire qu'un instant d'absence puisse entraîner la défaite de l'armée. « Viens, dit-il à Lusignan, hâtons-nous d'éteindre dans notre sang la haine mutuelle qui nous dévore. » Le roi de Jérusalem le suit, mais il ne le suit pas seul, et son écuyer n'a pas oublié ses ordres.

Malek Adhel s'arrête à quelque distance de l'armée, derrière une masse de rochers

qui les dérobe à tous les regards; il jette loin de lui son bouclier, et s'écrie : « Crois-moi, Lusignan, n'usons point de ces vains moyens de défense qui retarderaient notre défaite, et précipitons au contraire l'instant où l'un de nous aura cessé de haïr l'autre. » Lusignan l'imite; il quitte son bouclier, tire l'épée, et le combat commence. L'horrible mort entend les coups de ces guerriers intrépides; elle vole, accourt, et sourit à la vue des grandes victimes qui vont tomber sous son empire. Jamais Lusignan n'a montré tant de valeur, jamais il n'eut tant d'espérances, car Malek Adhel est blessé. Dans le champ de bataille, plusieurs chrétiens doivent à l'indifférence que ce héros mettait à défendre sa vie, l'honneur d'avoir versé son sang, et celui qu'il perd affaiblit la vigueur de son bras. Mais son courage supplée aux forces qui lui manquent et prenant son épée entre ses deux mains, il en décharge un si furieux coup sur la tête de son rival, que celui-ci en est ébranlé; son casque, fendu par la

moitié, tombe à terre, et ses yeux se couvrent d'un nuage de sang. Malek Adhel, en voyant sa tête nue, jette aussi son casque, et attend, pour recommencer à frapper, que son adversaire soit en état de se défendre; mais à peine Lusignan a-t-il recouvré ses sens, qu'il s'élance sur le prince, et lui enfonce son épée au défaut de sa cuirasse, d'un mouvement si rapide, que le héros, qui ne s'y attendait pas, n'a pas eu le temps de parer le coup. Aussitôt de la large blessure son sang coule à gros bouillons : « Hélas ! Mathilde, s'écrie-t-il, si je le répandais pour vous venger, et si ma mort ne vous affligeait pas, qu'elle me serait chère !—L'affliger ! reprit Lusignan, sois sûr qu'elle s'en réjouira avec nous. » Il dit, et redouble ses coups; le prince n'en est point atteint, il reprend même ses avantages et perce le flanc de son rival. Alors Lusignan cherche moins à attaquer qu'à se défendre; il évite le prince, tourne autour de lui, le fatigue, l'épuise, voyant bien que, blessé comme il l'est, il n'a besoin que de prolonger le combat

pour être sûr de la victoire. Mais Malek Adhel, indigné que la lutte soit si égale, la défaite encore incertaine, et que l'homme qu'il hait le plus soit celui qui lui résiste davantage ; Malek Adhel, voulant enfin terminer le combat ou mourir, quitte son épée, s'arme de son poignard et se précipite sur Lusignan pour le lui plonger dans le cœur. Ils se débattent, s'enlacent, s'attaquent, se repoussent ; à la fin le prince l'emporte ; il saisit son adversaire entre ses deux bras avec tant de force que Lusignan en perd la respiration et le mouvement, il chancelle et va mesurer la terre. Malek Adhel s'y jette avec lui ; il lève le poignard ; il va frapper... « O héros ! écoute-moi, lui dit Lusignan d'une voix expirante. » Malek Adhel s'arrête pour l'écouter ; mais le roi de Jérusalem perd connaissance avant d'avoir achevé sa prière. Le prince hésite à frapper d'un coup inutile un ennemi presque mort. Tandis qu'il hésite, l'écuyer de Lusignan, qui vient de voir tomber son maître, le croit sans vie; et, fidèle à sa promesse, il se précipite sur

le héros, et lui enfonce son épée dans la gorge. Malek Adhel, surpris, se retourne pour se venger, mais affaibli, épuisé par ses nombreuses blessures, il succombe enfin, ses yeux se ferment à la lumière, ses lèvres pâles et expirantes prononcent encore le nom de Mathilde ; le mouvement et la chaleur l'abandonnent ; il demeure étendu sur la poussière, qu'il baigne de son sang.

L'écuyer de Lusignan est effrayé lui-même de ce spectacle ; il ne peut croire qu'un si fameux guerrier aït été sa victime ; l'effroi s'empare de son âme, et si ce n'est plus le bras, c'est l'ombre de Malek Adhel qui le fait frémir : il voudrait s'éloigner de ce lieu effroyable, mais il voudrait emporter le corps de son maître ; ses forces n'y suffisent pas. Il aperçoit dans l'escarpement des rochers un jeune pâtre qui s'y était réfugié avec effroi, tandis qu'autour de lui ses chèvres broutaient paisiblement l'herbe tendre et le feuillage des arbrisseaux ; il l'appelle, il l'oblige à venir lui prêter son appui pour transporter

le corps de Lusignan au camp. Dans leur route ils rencontrent des chrétiens qui fuyaient : « La bataille est donc perdue ? s'écrie l'écuyer. — Lusignan a disparu, répondent-ils, et Saladin et Malek Adhel sont vainqueurs. — Malek Adhel ! reprend l'écuyer, Malek Adhel est mort; il vient de succomber sous les coups de Lusignan, de mon maître, que voici couvert de blessures. » Les chrétiens n'osent croire ce qu'ils entendent ; ils répètent ces mots extraordinaires : « Malek Adhel vient de succomber ! » De bouche en bouche ils volent jusqu'au sein des armées : à l'instant, musulmans et chrétiens s'arrêtent interdits devant la terrible nouvelle ; les premiers se frappent la poitrine, se roulent à terre avec désespoir. Les chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'être émus ; cependant ils reprennent courage et profitent de la terreur des infidèles pour les accabler. Saladin, victorieux jusqu'à cet instant, Saladin, toujours maître de lui-même dans les plus éminens dangers ; Saladin, que les flèches les plus aiguës et les maux les plus cruels ne

peuvent seulement faire changer de couleur, maintenant ne peut plus commander à la douleur qu'il éprouve; la mort de son frère l'a saisi avec tant de violence qu'il oublie un moment et son empire et sa gloire pour ne songer qu'à ce qu'il perd. Il est repoussé, vaincu; il se replie vers Ascalon, et va enfermer dans les murs de cette ville son profond désespoir et les débris de sa puissante armée.

CHAPITRE LIII.

Tandis que les chrétiens, maîtres du champ de bataille, chantaient l'hymne de la victoire, le corps de Lusignan venait d'arriver au camp. On le transporta dans sa tente; et son écuyer, plus pâle, plus défiguré que lui, car le crime donne aux traits un caractère plus hideux que la mort même, le suivait en tremblant. Geoffroy de Lusignan, à la vue de son frère sans mouvement et sans couleur, appelle autour de lui tous les secours de la médecine et de l'église. L'archevêque de Tyr vient s'asseoir auprès du lit du mourant, afin de profiter du premier moment de connaissance pour le rendre du moins au ciel si on ne peut le rendre à la vie. Mathilde, surmontant toutes ses répugnances, est entrée aussi sous sa tente; ses mains délicates s'occupent sans cesse d'exprimer le suc des herbes, et de choisir les simples dont se compose l'appareil des blessures.

Les chirurgiens de l'Europe, appelés auprès de Lusignan, s'étonnent de la profondeur des siennes. « On reconnaît les coups de Malek Adhel, s'écrie l'écuyer. » A ces mots, la princesse suspend son ouvrage, regarde l'écuyer, et lui dit d'une voix très-émue : « Est-ce donc Malek Adhel qui a blessé votre maître?—Oui, madame, répond-il; mais c'est mon maître qui a tué Malek Adhel.—Il a tué Malek Adhel! reprend la vierge en laissant tomber les herbes qu'elle tenait. » Elle n'en peut dire davantage; ses nerfs se raidissent, son sang s'arrête, ses yeux se troublent, elle ne remue point, elle reste debout, pâle, immobile, comme si la vie l'eût abandonnée. L'archevêque, frappé de la nouvelle qu'il apprend et des funestes conséquences qui y sont attachées, accourt auprès de Mathilde. Il s'efforce de lui dire quelques mots, c'est en vain, car lui-même est accablé de douleur. Mathilde ne sent plus rien; ses yeux secs et fixes ne versent aucune larme, et ses lèvres bleues et glacées semblent ne devoir plus s'ouvrir. Cepen-

dant, en la voyant dans cet état, l'archevêque retrouve des forces pour la consoler; mais ses paroles, loin d'aller au cœur de la princesse, paraissent ne pas même frapper ses oreilles; elle demeure dans la même attitude. Guillaume, plein d'alarmes pour elle, en éprouve de plus vives encore pour le prince; il dit à l'écuyer : « N'y a-t-il aucune ressource? Malek Adhel est-il entièrement perdu?—Perdu pour toujours, toujours, toujours!» s'écrie la vierge d'une voix sourde et déchirante, et avec un regard qui semble plonger dans les profondeurs immenses de l'éternité. L'archevêque est d'autant plus touché de ces paroles qu'il en comprend le sens, et qu'il voit bien que ce n'est pas la mort de Malek Adhel qui fait le désespoir de sa douleur. « Ami, reprend très-vivement l'archevêque, répondez-moi avec vérité, l'avez-vous laissé sans espoir? » L'écuyer, interdit devant l'archevêque, frappé de l'état de la princesse, croit sentir dans son sein des serpens qui le dévorent, et sa bouche ne peut proférer un seul mot. Le pé-

nétrant Guillaume, accoutumé à lire dans les consciences, a reconnu sur ce front pâle l'empreinte des remords; ils pressent un mystère affreux, et veut l'éclaircir à l'instant. «Viens, suis-moi, lui dit-il.» Le coupable n'ose résister à cet ordre. L'archevêque le conduit sous une tente voisine; il y fait transporter la princesse. A peine sont-ils seuls tous les trois, qu'il s'adresse ainsi au pêcheur qui tremble à ses pieds : « Parle, dévoile ce que tu sais, quel ténébreux secret caches-tu ?—Grâce, grâce, s'écrie l'écuyer, comme s'il eût cru que Guillaume avait pénétré le crime dont le ciel était déjà instruit.—Tu nous as trompés, reprend l'archevêque, Malek Adhel vit encore. » Voilà les premiers mots que la princesse a entendus; elle tressaille, jette autour d'elle des regards égarés; et, se précipitant aux genoux de l'écuyer, elle les presse contre son sein, les embrasse de ses mains tremblantes, en s'écriant avec des sanglots : « Ah! dis donc, hâte-toi de dire que Malek Adhel vit encore. — Misérable que je suis, répond l'écuyer

éperdu, que ne puis-je, au prix de tout mon sang, racheter mon crime et rendre la vie à ce prince! » Mathilde frémit, ses terreurs l'éclairent et lui révèlent quel sang couvre les mains qu'elle touche; avec un cri lamentable elle repousse le meurtrier, en disant : « C'est toi, c'est toi qui lui as donné la mort! » Le coupable tombe la face contre terre, et avoue son forfait. Guillaume l'écoute avec épouvante; il pleure sur un attentat si noir; mais bientôt, rappelé à d'autes pensées par l'état de la princesse, dont les aveux de l'écuyer semblent avoir aliéné la raison, il s'approche d'elle, la soulève dans ses bras, et lui dit : « Prends courage, ma fille, tout n'est pas fini peut-être encore; le bras des assassins est toujours tremblant, leurs coups mal assurés : rarement ils trouvent le cœur des héros. « Oh! qu'il y reste une ombre de vie, s'écrie Mathilde, et je saurai bien l'y découvrir. » Et, à cet espoir, son sang ranimé porte une légère rougeur sur son front abattu. « Si Malek Adhel n'était plus, ajoute-t-elle,

si tant de vertus devaient être punies, ô Éternel! où serait votre justice? où serait votre vérité?—Ma fille, interrompt vivement l'archevêque, mourez de votre douleur, mais ne blasphémez pas.—Partons, mon père, lui dit la princesse, partons sans différer : l'assassin nous guidera sur les traces sanglantes où il a marché.—Partons, reprend l'archevêque, aussi enflammé par la charité que Mathilde elle-même peut l'être par l'amour. »

La nuit ne les arrête point; la lune brille au haut des cieux et les éclaire. Guillaume se munit de baume et de simples propres aux blessures; malgré sa vieillesse, il suit de près la course rapide de la princesse : le remords semble avoir donné des ailes au meurtrier; et, malgré les détours qu'ils sont obligés de faire pour éviter la rencontre des chrétiens qui reviennent au camp, la charité, l'amour et le repentir les poussent d'une telle vitesse qu'ils arrivent bientôt vers la masse de rochers qui couvre de son

ombre le corps de Malek Adhel. En l'apercevant, le meurtrier frissonne ; il ne peut aller plus loin ; il détourne la tête de ce sang qui s'élève contre lui ; ses membres se raidissent, et sa langue épaissie ne peut prononcer aucun mot. Mathilde jette les yeux autour d'elle ; ils sont frappés de l'éclat que les rayons de la lune font jaillir des armes d'un guerrier ; elle se précipite à genoux près de lui, écarte ses cheveux, le reconnaît, se penche sur ce front souillé de sang et de poussière, pose une main tremblante sur son cœur, et demeure quelques minutes dans cet état terrible d'émotion, où l'on se sent comme suspendu entre l'immortelle félicité et l'éternel désespoir. Un mouvement, un souffle, vont décider son sort ; elle attend ; ses yeux sont fixes, sa respiration même est suspendue : on dirait qu'elle ne veut recommencer à vivre qu'avec son époux. Tout à coup un éclair de joie a parcouru, pénétré tout son être ; d'une voix éclatante d'espérance elle

s'écrie, en voyant arriver l'archevêque : « Mon père son cœur bat encore, le ciel est justifié. » Aussitôt elle déchire ses voiles pour étancher toutes les blessures du prince; ses mains se multiplient; jamais tant de secours ne furent apportés avec plus de vivacité, jamais tant de force n'appartint à un corps si délicat; elle soulève la tête du héros, la presse contre son sein, la couvre de larmes, et réchauffe de sa pure haleine les lèvres pâles et glacées que la mort allait fermer pour toujours. Un faible soupir s'échappe de la poitrine du héros : « Mon Dieu! s'écrie Mathilde avec une ferveur exaltée, ce n'est pas pour l'amour que je vous implore; je ne vous demande rien pour moi, emparez-vous seul de son cœur, qu'il ne revoie la lumière que pour vous connaître; soyez, soyez son unique pensée. » Tandis qu'elle prie, l'archevêque applique sur les profondes blessures du prince un appareil dont il ne voit que trop l'inutilité : ce soin rempli, il songe à en rem-

plir un plus grand ; au pied des rochers, il a entendu le murmure d'une fontaine, et va remplir le casque ensanglanté d'une onde salutaire. « O vénérable saint ! lui dit la princesse, priez, priez, Dieu ne vous ne refusera pas le salut de cette âme. » Guillaume arrose le front du héros de cette eau à laquelle la miséricorde du ciel lui a permis de communiquer une vertu divine : en cet instant, les rayons de la lune tombent à plomb sur le visage de Malek Adhel; Mathilde voit ses yeux s'ouvrir a demi et ses lèvres essayer quelques mots : « Mon père, dit-elle à l'archevêque en étendant la main vers lui, approchez, parlez-lui ; ce n'est pas moi qu'il doit entendre. » Guillaume se courbe vers le prince. « Mon fils, lui dit-il, Dieu vous attend, Dieu vous appelle. » A cet accent, Malek Adhel entr'ouvre ses paupières, et d'une voix si faible que, sans le silence de la nuit et l'attention de ceux qui l'écoutent, on n'aurait pas pu l'entendre, il dit : « Mon père, vous êtes donc revenu ? vous n'avez point aban-

donné votre enfant? » Avec une vivacité passionnée, la vierge s'écrie : « Mon Dieu! mon Dieu! je vous bénis.—O quelle voix, dit-il, en s'efforçant de se soulever, quelle voix vient entourer ma mort de délices? — Mon fils, répond le pieux Guillaume, donnez à d'autres pensées le peu d'instans qui vous restent, car ils peuvent vous obtenir une vie et une félicité sans terme. — Avec elle, mon père? dit-il en pressant la main de Mathilde de sa main languissante. » En ce moment, Guillaume n'a pas le courage d'être sévère, et il espère qu'un Dieu tout d'amour acceptera une conversion opérée par l'amour. « Oui, mon fils, avec elle, répond-il, si vos derniers sentimens sont pour Dieu. » Alors il se hâte de répandre sur le prince l'eau sainte du baptême; il prononce les paroles sacrées, et lui faisant embrasser le signe de la rédemption : « Adorez, lui dit-il, les rayons de ce soleil qui s'est éteint sur la croix pour vous éclairer, et ayez d'autant plus d'espérance de salut, que ce

Sauveur a beaucoup plus de puissance pour vous le procurer que toutes vos erreurs pour vous le ravir. » A ces mots, le prince quitte la main de Mathilde pour embrasser la croix; aussitôt la lumière divine et l'abondante vie qui la suit descendent par torrens dans son âme; il aime et il croit: « Célestes clartés, dit-il, je vous ai vues, je ne peux plus vous perdre : foi, espérance, amour, je me livre à vous..... Mathilde reçois mes adieux; je vais t'attendre. » La vierge baigne de larmes le visage de son époux, mais ce sont des larmes de douceur; elle est sûre a présent de le retrouver; et quand l'Eternité bienheureuse est tout entière devant elle, la mort qui va les séparer n'est plus qu'une absence de peu de jours. « Ami, s'écrie-t-elle dans une sorte de délire extatique, sois heureux le premier; je t'aime trop pour m'en plaindre. » L'archevêque réunit leurs mains, et, d'une voix tendre et grave, il leur dit: « Epoux chrétiens, pour toujours l'un à l'autre : Malek Adhel, va recevoir le prix

de ton baptême ; monte au ciel préparer la félicité de ton épouse, tandis que ses larmes expieront ici-bas tes erreurs. » Le héros n'a plus de force que pour élever ses yeux vers ce ciel qu'on lui montre; il les referme aussitôt, et son âme s'envole dans le sein du Dieu qui vient de la conquérir.

Mathilde contemple avec une muette douleur cette tête pâle et superbe qui retombe pour jamais sur la terre ; mais elle n'espère plus, elle ne prie plus : quand elle espérait, qu'elle implorait un miracle, c'était pour le salut de son époux ; maintenant qu'elle l'a obtenu, elle n'ose attendre un autre miracle, ni damander à Dieu que, pour un bonheur périssable, il interrompe une seconde fois le cours de ses lois. Guillaume est ému de tristesse, et sent qu'il doit l'être plus encore de reconnaisance ; ses lèvres essaient des bénédictions, et laissent échapper des soupirs : « O Dieu ! s'écrie-t-il, sanctifiez la douleur de cette vierge, qu'elle se réjouisse du bien que vous lui

avez fait, sans regretter le bien que vous lui ôtez.... Fille du Christ, c'est par vos douleurs que Dieu achève la pénitence de votre époux, c'est par vos larmes qu'il accepte son repentir; ne vous plaignez donc ni de vos douleurs ni de vos larmes : ne voulez-vous pas souffrir pour lui? » Après un long silence, il ajoute : « Elevez vos regards vers cet espace immense, c'est là qu'est votre époux. — O mon père! il est là aussi, répondit-elle en lui montrant le corps froid et livide qu'elle entourait de ses deux bras. — Ma fille, il faut rendre cette dépouille mortelle à la terre qui la réclame. — Non, s'écria-t-elle, je ne la lui rendrai jamais ; non, je ne m'en séparerai plus. O mon époux ! je jure de ne point te quitter : ne m'ont-ils pas assez éloignée de toi pendant ta vie ? Que craignent-ils maintenant ? M'envient-ils encore le plaisir que je goûte à voir tes yeux éteints, tes lèvres glacées, à m'envelopper avec toi des ombres de la mort ? Ce bien est le seul qui me reste, pour-

quoi leur cruauté veut-elle me le ravir? — Ma fille, reprit Guillaume, vous disiez, il y a quelques heures, qu'il soit sauvé, et je ne me plaindrai pas; il est sauvé, et vous murmurez encore. — Non, je ne murmure pas, dit-elle en inondant de larmes le corps inanimé qu'elle pressait contre sa poitrine, je me réjouis au contraire; j'adore les miséricordes de Dieu, je les bénis; mais jamais, non jamais je ne me séparerai de Malek Adhel; partout je le suivrai : c'est moi seule qui poserai le voile funèbre sur ce front décoloré. Malheureuse! ne l'as-tu pas déjà fait une fois?.... » Elle ne peut achever, trop de sanglots se pressent et l'étouffent; elle laisse tomber sa tête sur ce sein qui ne palpite plus, et semble partager sa mort. Guillaume se sent trop faible pour soutenir ce spectacle, la pitié est le seul sentiment par lequel il tient à la terre, et les maux d'autrui ont abattu quelquefois son courage. Il se détourne, il s'éloigne, il s'appuie contre le tronc

d'un vieux palmier, et, dans l'amertume de son âme, il répète ces paroles des prophètes : « Comment es-tu tombé, soleil des cieux, fils du jour ? Toi qui foulais les nations, te voilà abattu jusqu'à terre. Ah ! que mes yeux fussent une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit le blessé à mort. »

Parvenue au plus haut des cieux, la lune éclaire ce lugubre et solennel spectacle ; elle frappe également sur le meurtrier qui mord la terre en exhalant les cris du remords près de sa victime étendue sans vie ; sur une beauté angélique, l'amour et l'espérance du monde, de ce monde qu'elle va quitter pour mettre dans un tombeau son amour et ses espérances ; et, à travers les longues feuilles du palmier, ses pâles rayons tombent aussi sur cet homme vénérable vieilli dans la charité, également cher à Dieu et aux misérables, qui n'a joui que des biens qu'il a donnés, n'a connu que les peines qu'il a vu souffrir ; et, par la longue habitude qu'il a de bien faire,

fait le bien chaque jour sans avoir même besoin de songer à la récompense qui l'attend.

Au milieu de ce morne et profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissemens du crime, les soupirs de la douleur et les exclamations de la piété, le hennissement de quelques chevaux vient de se faire entendre ; bientôt des hommes paraissent : l'archevêque reconnaît l'habit musulman ; il frémit pour Mathilde, et se hâte d'aller à elle ; les infidèles l'aperçoivent et le saisissent. « Chrétien, lui disent-ils, que fais-tu là ? Est-ce toi qui as ôté la vie à Malek Adhel ?—Je crois, au contraire que je la lui ai donnée, répond-il d'une voix tranquille. » La princesse a entendu du bruit ; elle se lève, tressaille, et, se plaçant devant le corps de son époux : « Hommes, n'approchez point, s'écrie-t-elle, ne me l'enlevez pas. » Un des Sarrasins se détache de la troupe, il court, il dit : « Je la reconnais : c'est la princesse d'Angleterre ; mon maître doit être ici. —

Je ne te le rendrai point, Kaled, reprend Mathilde avec un mélange de terreur et d'égarement; tu fus son ami : mais n'importe, je ne te le rendrai point. » Kaled aperçoit le corps du héros, il se jette la face contre terre. « O mon maître ! s'écrie-t-il en se frappant la tête, ô mon maître ! te voilà donc comme je devais te revoir ! —Kaled, interrompt la princesse, ton maître est mort mon époux, je veux mourir auprès de lui. » Il répond : « Nous sommes venus, au risque de nos vies, chercher ces précieux restes pour les rendre à Saladin; ils lui appartiennent. —Ils n'appartiennent qu'à moi, s'écrie Mathilde; et, si tu emportes mon époux, je te suivrai, Kaled, jusqu'au bout du monde; je te suivrai à pied en te redemandant mon époux. » En parlant ainsi, elle retombe, et serre contre son cœur la main glacée de Malek Adhel. Tant de douleur et d'amour pénètrent l'âme de Kaled; il se souvient d'ailleurs combien elle fut chère à son maître, et croit ne pouvoir mieux honorer sa mé-

moire qu'en obéissant à la beauté qu'il aima. « Nous avons juré à Saladin de lui rendre la dépouille de son frère, répond-il, et nous lui obéirons ; mais viens avec nous, illustre chrétienne, et le sultan, touché de tes larmes, respectera en toi la veuve de Malek Adhel, et ne te séparera point de l'objet de ton amour. — Oui, sans doute, j'irai le lui demander, dit-elle vivement. Et vous, mon père, adieu ; retournez vers les chrétiens, et laissez-moi remplir un devoir en suivant le corps de mon époux. — Ma fille, répond le pieux Guillaume, je ne vous quitterai point. » Les musulmans font un brancard, y déposent en pleurant les restes de Malek Adhel ; la vierge marche à côté, la bouche muette et la tête voilée ; l'archevêque suit de loin le cortége, en répétant à voix basse, et avec des interruptions régulières, ces versets des belles hymnes de la mort :

« Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie de laquelle je ne reviendrai jamais ; mes jours sont passés ;

ils ont décliné comme l'ombre ; mes pensées sont évanouies, mes espérances dissipées ; je dis au sépulcre : Vous serez mon père, et aux vers : Vous serez ma mère et mes sœurs. Le sépulcre s'est élargi, a ouvert sa gueule sans mesure, et le monde y descendra avec sa magnificence, sa multitude, sa pompe, et tous ceux qui s'y réjouissent. »

Le funèbre convoi arrive aux premiers rayons du jour sous les murs d'Ascalon ; on lui ouvre les portes ; le peuple accourt, gémit, l'accompagne le long des rues qu'il traverse pour se rendre au palais. De tous côtés des éloges et des pleurs se font entendre ; les soldats surtout éclatent en sanglots ; ils arrêtent sur le seuil du palais le corps du héros qu'ils adoraient, et se prosternent alentour en frappant leurs têtes contre la terre. « O prince magnanime ! s'écrient-ils, tu es mort, mais ton souvenir est écrit dans nos cœurs avec tes bienfaits ; tu es mort, et toutes les vertus vont être ensevelies avec toi : la justice, la

générosité, la bonne foi s'évanouiront avec toi; et, après toi, les cruautés, les rapines vont reparaître de nouveau dans le monde désolé : le ciel a perdu sa lumière, le monde son plus bel ornement, l'empire son défenseur, et Saladin son seul ami.

Cependant le convoi s'avance vers la grande salle du palais; le sultan le reçoit, la tête couverte de cendres, et étouffant avec peine la violence de sa douleur. « O mon frère! dit-il en embrassant ce corps inanimé, mon frère! mon seul ami! est-ce bien toi?..... Ah! comment porterai-je sans toi le poids de mon empire? » La vierge jette son voile en arrrière, et, les cheveux épars, les vêtemens déchirés, la majesté du malheur empreinte sur le front, elle se prosterne aux pieds du sultan, et s'écrie : « Puissant monarque, de tous les biens que j'étais destinée à posséder sur la terre, il ne me reste que ce cadavre : ne me l'ôte point, je t'en conjure.... — Que me demandes-tu? interrompt Saladin avec un grand trouble. — Je

te demande mon époux, reprend-elle; avant de mourir il a embrassé ma foi, avant de mourir il a reçu mes sermens et les a emportés avec lui. Ah! permets que je passe auprès de son cercueil ce peu de jours d'une triste vie; donne-moi de Malek Adhel tout ce qui en reste sur la terre; noble Saladin, prête l'oreille aux cris d'une épouse désolée.—Es-tu réellement l'épouse de mon frère?» lui demande le sultan en la relevant avec bonté. L'archevêque s'avance alors, et dit: « Malek Adhel est mort chrétien; il est mort l'époux de Mathilde.—Je sais que ta bouche n'a jamais prononcé un mensonge, Guillaume, lui dit le sultan; et, si tout autre que toi m'eût dit ces paroles, j'aurais refusé de les croire... Malek Adhel est mort chrétien?... O beauté fatale! toi qui m'as ôté un frère pendant sa vie, qui as causé sa perte, et qui me le ravis encore après son trépas, garde donc ton époux, puisque son dernier vœu fut pour toi.—Maintenant, dit-elle en rejetant son voile sur son visage, je n'ai

plus rien à demander au monde, et je vais lui dire un éternel adieu. »

« Veuve de Malek Adhel, lui demande le sultan, quel lieu choisissez-vous pour déposer ces restes sacrés?—Ils me suivront, répond-elle, au monastère du Carmel, dans cette retraite éternelle où je vais m'ensevelir; plus heureuse que je ne l'espérais, j'y vivrai près de mon époux.—Noble sultan, lui dit Guillaume, accordez quelques jours de trêve aux chrétiens pour qu'ils puissent faire en paix cette pompe solennelle. »

Saladin l'accorda; l'archevêque partit pour aller annoncer aux chrétiens tout ce qu'ils avaient perdu, et ce qu'il leur restait à faire; il laissa Mathilde jusqu'à son retour dans le palais du frère de son époux: un vaste appartement tendu de noir est préparé pour elle; nuit et jour auprès du cercueil de Malek Adhel elle pleure et s'écrie: « Paix, paix à tes cendres, mon époux; et, s'il se peut, paix, paix aussi à mon âme! O mon âme! pourquoi

te sens-tu pressée d'une si mortelle tristesse? et pourquoi demeures-tu plongée dans l'abattement? Celui que tu aimes a cessé de verser des larmes; et, tandis que ta faiblesse le rappelle sur cette terre, il goûte d'ineffables plaisirs au sein de la félicité suprême à laquelle Dieu l'avait prédestiné par sa miséricorde divine. »

CHAPITRE LIV

ET DERNIER.

La grande bataille d'Ascalon n'avait donné que la victoire aux chrétiens ; la joie ne l'avait pas accompagnée ; et, en rentrant sous leurs tentes, Guillaume fut surpris d'y trouver, au lieu des éclats du triomphe, le silence de la consternation. Certains mots échappés au coupable écuyer avaient éveillé des soupçons sur la conduite du roi de Jérusalem, et sur la manière dont Malek Adhel avait été frappé. Richard seul refusait d'y croire ; les autres chefs, que la même prévention n'aveuglait pas, n'apercevaient que trop bien toutes les preuves qui confirmaient cette accusation ; et, humiliés de la honte dont un si odieux assassinat allait couvrir leurs noms et leurs exploits, ils ne songeaient qu'en frémissant au bruit que leur victoire allait faire dans l'univers, parce qu'il ne pourrait y retentir qu'avec celui d'un crime.

Il y avait d'ailleurs parmi les croisés de trop grandes âmes et de trop nobles chevaliers pour que Malek Adhel n'y eût pas beaucoup d'admirateurs et d'amis. Ils avaient besoin de pleurer sa mort; ils ne l'osaient pas : la religion se fût peut-être offensée qu'ils eussent montré publiquement leur douleur; mais, en la cachant, leur visage ne pouvait la taire, et ceux dont la tristesse était moins vive, se sentaient néanmoins troublés de la chute de Malek Adhel. Il tombait, ce redoutable ennemi de la foi, et la foi devait se réjouir sans doute; mais l'orgueil de l'homme pleurait celui dont les grandes vertus avaient élevé si haut la dignité de l'homme; et, en le voyant suivre Montmorency dans la tombe, il semblait aux chrétiens, comme aux musulmans, que maintenant l'univers, vide de héros, ne méritait plus qu'on cherchât à s'y distinguer par des exploits que l'estime de ces deux grands hommes ne pouvait plus payer.

Le retour de Guillaume rompt le morne

silence du camp. Maintenant qu'on sait que Malek Adhel est mort chrétien, toutes les muettes tristesses osent éclater ; maintenant que c'est un chrétien qu'on pleure, ce n'est plus des pleurs qu'on se contente de verser, mais des gémissemens qu'on fait retentir de toutes parts. Les musulmans eux-mêmes montrent une peine moins vive, car, s'ils s'affligent de ce qu'ils ont perdu, les chrétiens regrettent ce qu'ils auraient pu gagner. Les premiers souffrent du mal qu'ils ont reçu, les seconds de celui qu'ils ont fait. « Ah! s'écrient les croisés, en se disant l'un à l'autre la douleur qu'ils éprouvent, quel aveugle empressement nous poursuit à détruire celui qui devait nous sauver ? Hélas ! quelques jours de patience encore, et la parole s'accomplissait, et Sion se relevait de ses ruines, et Malek Adhel lui-même eût posé la première pierre du nouveau temple : soutenu par ce bras invincible, le bras de l'enfer même ne l'eût pas ébranlé. Maintenant quelles seront nos espérances ? le sang innocent a souillé notre cause, Lusignan l'a versé, Lusignan est

coupable : oh! élevons nos voix ; pleurons sur le péché commis par un de nos frères. Et toi, Eternel ! châtie-nous ; mais jusque dans ta colère souviens-toi que tu châties tes enfans ; car qui pourrait résister à ta colère ? »

Telles sont les plaintes qui éclatent dans tout le camp ; le nom de Lusignan n'y est répété qu'avec horreur. Guillaume entend ces cris et ne les réprime point. Richard étonné le prend à part, et lui dit : « Mon père, on accuse Lusignan du plus noir forfait, et vous gardez le silence ; si votre charité ne l'a point défendu, vous l'avez donc jugé coupable ? O mon père ! se pourrait-il que Lusignan, que mon ami... —Ne le nommez plus votre ami, interrompit l'archevêque, il n'est plus digne de l'être. — Que dites-vous ? s'écria Richard en frémissant, Lusignan serait un assassin ? — Malek Adhel est mort assassiné, reprit l'apôtre du Christ avec une profonde douleur, et c'est Lusignan qui a ordonné le crime. » A ces mots, le roi d'Angleterre, pâle, égaré, tomba sans force sur

son siége. « Forfait inoui ! s'écria-t-il ; celui que j'appelais mon frère, celui que je pressais sur mon sein.... il a trahi l'honneur, et il vit encore ! — Oui, repartit l'archevêque, il vit encore pour son plus grand supplice ; car du moins il espérait ne pas survivre à son crime, et voulait précéder son rival dans la tombe. » Alors il explique quels furent les ordres de Lusignan, et sa charité y cherche des motifs de le trouver moins coupable : mais l'inflexible honneur ne le permet pas, et Richard est prêt à s'indigner de l'indulgence de Guillaume. « Mon père, s'écrie-t-il, point de pardon, point de pardon ; le meurtrier n'en mérite point : poursuivi en tous lieux par la vengeance divine, il doit l'être aussi par les hommes, et nous ne devons point de miséricorde à des crimes pour lesquels j'espère que le ciel n'en a pas.... Je romps et j'abjure à jamais tous les nœuds qui m'attachèrent à Lusignan ; je vais proclamer ma haine aussi hautement que je proclamai jadis mon amitié, car Richard ne supporterait

pas qu'on lui supposât seulement un reste de pitié pour un assassin. » Il dit, et va dans tout le camp répandre l'amertume de son âme indignée; tous les chrétiens la partagent; il ne s'en trouve pas un qui excuse Lusignan, pas un qui ne le condamne. Ces clameurs courent, volent d'un bout du camp à l'autre, et Lusignan ne se réveillera que pour les entendre. La perte de son sang le laisse encore sans mouvement, mais on a répondu de sa vie; il vivra donc, tandis que la terre a bu le sang de l'innocent; il vivra, et Malek Adhel n'est plus! mais celui-ci, mort en paix avec Dieu, a déjà reçu l'immortelle couronne, et Lusignan ne rouvrira ses yeux au jour que pour apprendre son crime, pour le voir connu du monde entier, pour en sentir la honte et le remords, pour perdre tout à la fois Mathilde, l'honneur, l'amitié de Richard, le trône de Jérusalem et l'estime de l'univers. Il ne retrouvera donc la vie que pour être puni et pour se repentir peut-être: car il n'appartient pas à l'homme

de mettre des bornes aux miséricordes du ciel.

Cependant du haut de Césarée les cloches funèbres ont retenti ; Ptolémaïs aussi sonne les paroles de la mort ; et Conrad lui-même a voulu que sa superbe Tyr rendît un pareil hommage au héros chrétien : tout est deuil et tristesse le long des côtes dont les croisés disposent ; tout aussi est deuil et tristesse le long des côtes dont Saladin est maître encore ; et les deux mondes, réunis un moment, gémissent ensemble sous le poids du même malheur.

Non loin d'Ascalon, à l'entrée d'un chemin qui va droit au Carmel, les chrétiens sont venus attendre les précieux restes que Saladin a promis de leur rendre : ils y élèvent une croix ; c'est sous son ombre sacrée qu'ils veulent recevoir les cendres de Malek Adhel.

Bientôt, sorti des portes d'Ascalon, le convoi funéraire approche : deux chars fermés, tendus de noir, roulent lentement sur le sable ; le premier contient

ce qui reste des plus grands hommes sur la terre quand Dieu leur a retiré son souffle; dans le second une victime volontaire, morte au monde comme l'époux qu'elle suit, va achever sa course en ce jour, et ces deux cercueils marchant vers le même tombeau, également muets, cachés et recouverts aux yeux des hommes, ne leur permettent pas même de savoir quel est celui où l'on pleure encore.

Saladin à pied, le visage pâle, la contenance austère et les habits déchirés, s'avance vers les chrétiens, et leur dit : « Je vous donne celui qui s'est donné à vous; mais il faut que son meurtrier me soit livré. » Richard, portant la parole pour tous les chrétiens, répond : « Nous abhorrons comme toi l'assassin de ton frère, de notre frère; mais il n'appartient qu'à Dieu de mettre la main sur la tête des rois; ces grandes puissances ne relèvent que de ce grand tribunal : cependant sois tranquille, le forfait sera puni, et le sang du juste ne restera point sans vengeance : car Lusignan, en horreur aux hommes, abandonné

des siens, sera plus que privé de vie, il vivra sans honneur.... — *Semblable à l'esprit immonde qui est sorti de l'homme*, ajouta l'archevêque, *se promenant par les lieux arides, cherchant du repos et n'en trouvant point* (1). » Après un court silence le sultan répondit : « S'il est ainsi, je suis satisfait. » Ensuite il ajouta avec un long et sourd gémissement, en montrant un des deux chars : « Le voilà ; prenez-le, puisque c'est parmi vos morts qu'il a choisi sa demeure. » Il dit, et sa grande âme, prête à être accablée par la douleur, se relève pourtant avec courage. Il fait signe à son peuple d'abandonner aux chrétiens le cercueil de Malek Adhel. Les Sarrasins ne peuvent s'y résoudre ; ils se jettent sous les roues du char, se roulent dans la poussière, embrassent les restes de leur héros en poussant des cris lamentables ; mais Saladin fait un second signe et il est obéi. Les musulmans se reculent, le cercueil reste seul, les chrétiens s'avancent et

(1) Saint Matthieu, ch. 12, v. 43.

l'entourent; il est à eux; ils le déposent au pied de la croix qui l'a conquis, et aussitôt les prêtres célèbrent cette grande victoire en commençant les hymnes de la mort.

Ce devoir rempli, les deux chars, guidés par les chrétiens, vont recommencer à rouler vers leur dernière demeure; cependant l'archevêque de Tyr s'avance vers Saladin, et lui dit : « Ne viendras-tu pas voir quels honneurs tous ces rois et tous ces peuples vont rendre à ton frère ?—Non, repartit le sultan, je ne puis assister à vos cérémonies, ma foi est ailleurs; mais ceux de mes sujets qui voudront les voir, peuvent vous suivre; ils viendront me redire si vos pompes ont été dignes de la plus grande conquête que vous ayez jamais faite sur moi. » Ayant parlé ainsi, il se retire. Quelques musulmans le suivent; un beaucoup plus grand nombre veut être témoin de la sépulture de leur prince; ils entendent leurs chants funèbres; les airs en retentissent; de toutes parts les peuples accourent, élèvent la voix; les prières

sacrées montent jusqu'au ciel, et ces efforts, ces vœux de l'Eglise, répétés de colline en colline, arrivent jusqu'à Saladin, et lui font entendre les derniers cris par lesquels cette sainte mère achève le bonheur et la conquête de ses enfans.

L'archevêque de Tyr lui seul ose soulever le voile funéraire qui couvre la vierge sans tache, l'agneau qui va s'immoler; nul autre que lui ne contemple cette douleur auguste et résignée, et n'entend les accens de ses lèvres pieuses, qui, pour toute plainte, pour tout murmure, ne laissent échapper que ces paroles : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort; veillez et priez avec moi* (1).—O fille du Christ, répond Guillaume en mêlant des larmes avec ses discours, répétez aussi ces autres paroles de votre divin maître : *Dans le monde vous aurez de l'affliction; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde* (2). »

Quand le lugubre convoi eut atteint le

(1) Saint Matthieu, ch. 26, v. 38.

(2) Saint Jean, ch. 16, v. 35.

sommet du Carmel, de ce lieu révéré où le plus grand des prophètes, enlevé dans un char flamboyant, fut porté dans le sein des anges, et passa de la vie à l'éternité sans avoir connu les ténèbres de la mort, les rois, un cierge à la main, la tête découverte, les pieds nus, entrèrent avec respect dans l'enceinte sacrée. Les chrétiens les suivent; on arrête les musulmans, ils demeurent en arrière; l'archevêque de Tyr les voit et pleure sur eux; il se souvient que, jadis au désert, *Jésus, ayant vu une grande multitude autour de lui, fut ému de pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur* (1).

« *Oh!* s'écrie-t-il avec enthousiasme, *toute chair verra aujourd'hui le salut de Dieu* (2). Venez, venez aussi. — Mon père, que faites-vous? lui dit-on : des infidèles marcheraient ici! » Guillaume répond, avec un accent plein de véhémence et d'inspiration, en montrant le cercueil

(1) Saint Marc, ch. 6, v. 34.

(2) Saint Luc, ch. 3, v. 6.

du héros : « *Un grand miracle s'est fait, et Dieu a visité son peuple* (1) ; laissez-le donc s'achever, car *celui qui est assez puissant pour faire naître de ces pierres mêmes des enfans à Abraham* (2), pourra bien appeler ceux-ci jusqu'à lui. » Il dit, l'espérance, la charité et la foi parlent avec lui, et les musulmans ont passé.

Les vierges du Carmel, prévenues par Guillaume, ont orné l'humble simplicité de leur église de toute la pompe dont les rois de la terre aiment à s'entourer. Elles savent que le héros qui viola leur asile, touché par Dieu, va venir reposer parmi elles et demander, après sa mort, les prières de celles qu'il offensa pendant sa vie. Ces âmes nourries de l'esprit de leur maître céleste, d'amour et de miséricorde, avaient déjà oublié leur injure ; elles ne se la rappellent en ce moment que pour en obtenir le pardon ; et, grâce à leur intercession, les cendres de Malek

(1) Saint Luc, ch. 7, v. 16.
(2) Saint Luc, ch. 3, v. 8.

Adhel en entrant sous les voûtes de ce temple qu'il profana, y entrent en paix avec Dieu.

Cependant, hors l'archevêque de Tyr et les évêques de Bethléem et de Ptolémaïs, nul regard mortel n'a pénétré dans l'intérieur du cloître, et n'a seulement aperçu l'ombre du chaste habit des vierges qui l'habitent. Retirées au fond du sanctuaire, dans le vaste chœur où seules elles ont le droit d'entrer, deux épais rideaux, abattus à quelque distance l'un de l'autre, les séparent des hommes et les dérobent à tous les yeux. Ainsi la piété, anticipant sur les droits de la mort, semble, de cette terre misérable où elles sont encore, les avoir déjà transportées vers un meilleur monde, invisible, inconnu au reste des humains, et où Dieu seul habite avec elles.

La royale vierge qu'elles ont reçu dans l'intérieur d'une des cours du monastère, n'a pas encore acquis le droit de s'asseoir à leurs côtés : cachée cependant, mais moins cachée qu'elles, elles ont marqué sa place

dans l'intervalle des deux rideaux, entre leur sanctuaire et les hommes, et, pour ainsi dire, sur la limite qui les sépare du monde.

La voûte du temple est éclairée de la pâle lueur des cierges funèbres ; des branches de pins et de cyprès jonchent le pavé ; sur chaque colonne, une inscription parle de mort ; des figures de marbre disent les expressions muettes de douleur, et du cœur de tous les assistans s'échappent les sanglots et les douleurs bruyantes. Au milieu de ces signes du deuil et du trépas, l'autel seul conserve son éclat et sa magnificence, comme pour dire aux hommes que seul il ne participe point à la mort : la majesté d'un Dieu y réside tout entière ; elle s'élance des rayons du sacré soleil, et les anges, tenant l'encensoir, répandent le parfum des saints.

Les rois entourent la chaire évangélique où Guillaume vient de monter ; Bérengère, la désolée Bérengère, vêtue de noir, prosternée au pied d'un autel écarté, son

jeune enfant entre ses bras, prie, au nom de l'innocence, pour l'âme de son bienfaiteur, et demande à la chaste reine des vierges du repos pour l'affligée, la destituée de consolations, pour celle dont la tempête a surpris et brisé le cœur. Les chrétiens, la face humiliée vers la terre, attendent dans un saint recueillement les paroles et la présence de Dieu; et plus loin, vers la porte de l'église, les musulmans, réunis et pressés ensemble, s'étonnent de ce qu'ils voient, et se demandent où ils sont; mais ils s'étonnent bien plus quand l'archevêque de Tyr, faisant lever le rideau qui séparait Mathilde de l'auguste assemblée, ils aperçoivent cette tendre vierge, la veuve de Malek Adhel, la fille des rois, couchée sur la cendre auprès du cercueil de leur maître, et recouverte du drap mortuaire : déjà l'or de sa chevelure n'orne plus sa tête dépouillée, et ses blondes tresses éparses autour d'elle attestent que la cérémonie de sa mort a déjà commencé.

A cette vue, tous les cœurs se fendent,

et des ruisseaux de larmes s'échappent de tous les yeux.

L'archevêque de Tyr élève les mains; et d'une voix majestueuse répond à toutes ces douleurs par ces mots : « *L'Éternel règne; terre, sois joyeuse.* » Il dit, et déjà les divines espérances descendues du ciel avec ces paroles, s'emparent de toutes les âmes, et commencent à en bannir les humaines tristesses; l'archevêque reprend alors avec le prophète, en montrant le cercueil de Malek Adhel.

« Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés; je t'ai choisi, ne crains plus rien, parce que je suis maintenant avec toi (1).

« Voila, ajouta-t-il avec une grande véhémence, voilà le sort du prince qui gémissait, il y a peu de jours encore, sous les chaînes de l'enfer, et vous pleurez! Voilà le miracle que Dieu a fait pour son peuple et à la vue de ses ennemis, et vous

(1) Isaïe, ch. 9, v. 10.

pleurez ! Jamais, non jamais rien de si grand ne s'est montré à Israël : un prince impie naît tout à coup en Orient, et déjà il menace notre culte ; semblable à la foudre, il dévore les fidèles et leurs armées ; en vain l'Europe vomit contre lui des milliers de soldats, le bras de Malek Adhel s'élève et va tout détruire ; encore quelques jours et l'empire du Christ sera effacé, et les portes de l'enfer auront prévalu. Mais Dieu voit nos misères, et il en a pitié ; il enchaîne ce bras que le monde entier ne pouvait enchaîner ; il parle, et le héros est à lui. Voilà ce qu'il a fait, ce que vous avez vu, chrétiens, et vous pleurez ! Et cette vierge, continua-t-il en montrant Mathilde, pourquoi gémit-elle ? Quels biens reproche-t-elle à Dieu de ne lui avoir pas accordés ? Aurait-elle voulu vivre sans épreuves pour mourir sans mérites aux yeux de son Créateur ? O vierge ! bienheureuse vierge ! quel sort fut jamais plus beau que le tien ? En vain les hommes et leurs intrigues, le monde et ses tentations, se sont ligués contre toi ;

la religion a été plus forte pour te soutenir qu'ils ne l'ont été pour t'accabler; l'enfer même s'est joint à eux : versant dans ton cœur les poisons de l'amour, il a voulu t'entraîner dans ses gouffres, en te livrant à un infidèle; mais, aidée de Dieu, tu as vaincu l'enfer; et des poisons qu'il avait préparés pour ta perte, tu as fait des germes de salut pour le héros que tu aimais. Maintenant, Mathilde, pourquoi donc ces larmes, si ce ne sont des larmes de reconnaissance pour ce Dieu qui, pendant seize années de paix et de retraite, se plut a t'instruire dans sa loi, afin de t'élever à sa gloire; pour ce Dieu qui, au bout d'une seule année d'affliction, terme si court qu'il n'est rien même aux yeux des hommes, et qu'il est déja passé pour toi, t'amène ici triomphante de tous les périls dont il t'a sauvée, et victorieuse de tous les piéges qu'il a fermés sous tes pas; pour ce Dieu qui, satisfait de ta docilité à l'entendre, de ta soumission à ses ordres, t'ouvre le port, te reçoit dans son sein, et bien avant le terme de ta course;

et, encore dans l'âge des erreurs, t'assure la palme immortelle dont il couronne le front du juste? O Mathilde de quoi te plains-tu? Ne sais-tu pas ce qui t'attend? Pour des épreuves de peu de jours, des afflictions de quelques heures, des misères qui passent, ne sais-tu pas ce que Dieu t'a promis? Ecoute, et des voûtes de ce temple, du sein de cet autel, du fond de ces tombeaux, n'entends-tu pas toutes ces voix qui s'élèvent et qui s'écrient : *L'éternité! l'éternité!* »

La vierge relève sa tête, et, montrant encore une fois au monde ce visage ravissant qu'il ne devait plus revoir, elle étend la main vers la tombe de son époux, et dit : « Et pour la conversion de cet homme-là quel est le prix que Dieu a promis? »

A ces mots, c'est l'immortelle armée des saints qui vient de descendre tout entière; les harpes d'or des chérubins ont frémi, et les chœurs d'anges retentissent de toutes les parties de l'église, et ré-

pètent en se mêlant à la voix des hommes : « *L'éternité ! l'éternité !* »

Non, ce n'est plus une créature mortelle que cette vierge qui se lève tout à coup du milieu de ces ombres de la mort où elle était ensevelie ; ses regards sont enflammés, son visage rayonnant, une sorte de divine joie étincelle dans toute sa personne, son œil a vu la béatitude infinie : par-delà tous les cieux, l'époux qu'elle pleure lui est apparu couché dans le sein de l'Eternel, et à présent elle ne pleure plus ; d'une voix éclatante elle s'écrie : « Gloire ! gloire suprême ! inexprimables félicités !... »

Elle retombe, la céleste vision a disparu, mais le sentiment en demeure à jamais dans son cœur ; et maintenant, monde offre-lui tes pompes, tes joies, même tes amours, et jusqu'au bonheur qu'elle a si long-temps désiré, elle te rejettera ; tu n'es plus assez riche pour la tenter, et tes biens périssables ne la touchent plus ; car Dieu vient de lui donner l'avant-goût de ceux qui l'attendent, et que

ses sacrifices et sa vertu lui ont mérités. En ce moment suprême on croit, dans ce temple auguste, sentir partout la présence de Dieu : oui, elle est partout, même dans le cœur des musulmans : jamais leurs yeux n'avaient vu, jamais leurs oreilles n'avaient entendu ce qu'ils viennent de voir et d'entendre. Les paroles de Guillaume, les éclairs de gloire et de bonheur qui sortent des yeux de la vierge, ces bruits célestes qui résonnent dans les airs, ces chrétiens qui osent appeler Dieu parmi eux, et cette charité divine qui consent à s'y rendre : tout frappe, étonne, subjugue les infidèles ; éperdus, oppressés et poussés par une main invisible, ils se précipitent à travers les chrétiens, jettent de grands cris ; et, se prosternant autour de la chaire de Guillaume, ils frappent la terre de leurs fronts, en répétant : « Père ! ô père ! nous croyons. »

Et maintenant qu'on demande ce qu'est le bonheur du juste ! Regardez dans le cœur de Guillaume, dans ce cœur consommé de charité, et qui ressent la

joie qui procède de l'amour de Dieu par autant de cœurs qu'il a de frères qui la partagent : son visage est couvert de brûlantes larmes; d'une voix émue, d'une voix où il a mis toute son âme, il s'écrie en tirant un crucifix de sa poitrine, et l'élevant au-dessus de sa tête : « Le voilà, mortels, le voilà, chrétiens, celui qui est descendu sur la terre pour faire du jour de la mort le jour du triomphe. »

Les musulmans répètent, en frappant encore leurs têtes : « Père! ô père! nous l'adorons. »

Ce n'est plus qu'un seul peuple, ce n'est plus qu'un seul cœur, les chrétiens embrassent leurs frères, et auprès d'eux se prosternent et adorent.

« Cendres de Malek Adhel, réveillez-vous, continue l'archevêque; noble héros, secoue la poudre où tu dors; lève-toi, viens assister à ta plus belle victoire; du sein de la mort tu as parlé à leur cœur; car les voix qui sortent du fond des tombeaux sont celles qui persuadent le mieux. Père de ton peuple, tu leur ou-

vres le ciel, et leur salut est le prix de ton sang. *O Christ ! conservez par votre nom ceux que vous venez de lui donner, afin qu'ils ne fassent qu'un avec lui, et que, là, où il est, ils y soient aussi pour contempler la gloire que vous lui avez réservée* (1). »

L'archevêque descend de la chaire sacrée ; il bénit ses nouveaux enfans ; mais, avant de leur conférer le baptême, il va consommer le sacrifice de la vierge : cette jeune beauté se lève, revêt la bure grossière des filles du Carmel, prononce d'une voix satisfaite le vœu qui la sépare à jamais du monde ; puis, tendant la main vers les néophites qui furent les sujets de Malek Adhel : « Adieu, mes frères, leur dit-elle, nous le retrouverons. » Elle baisse les yeux avec émotion à l'aspect de Richard, de ce roi, de ce frère qu'elle ne doit plus revoir, et essuie quelques larmes en passant devant Bérengère. Tous les regards sont attachés sur elle : objet d'admi-

(1) Saint Jean, ch. 17 et 18.

ration et d'attendrissement, bien plus que de pitié, en elle tout est grand, élevé, sublime, comme la religion sur laquelle elle s'appuie et la foi qui la soutient; elle fait quelques pas en arrière, elle approche du dernier rideau; Guillaume le soulève et s'écrie : «Voici une fille d'Élie qui s'apprête aujourd'hui à monter dans le chariot de son père. » Il dit, la vierge se courbe, elle a disparu; et le monde, auquel elle échappe sans retour, frappé de ses derniers regards et des divins accens qui s'élèvent derrière le voile qui la cache, se demande si ce n'est pas dans le ciel qu'elle vient d'entrer, et si l'éternité qui lui fut promise n'a pas déjà commencé pour elle.

CONCLUSION.

Une année s'écoula, et durant ce temps jamais un murmure ne sortit des lèvres de la vierge, ni ne commença seulement dans son cœur : prosternée devant les saints autels, elle bénissait Dieu de n'avoir pas fait sa destinée comme son imprudence l'avait si long-temps désiré. « Hélas ! disait-elle, quel eût été mon sort, si, unie à Malek Adhel, je l'avais vu, entraîné par son frère, chanceler dans la foi? toujours combattu entre une nouvelle religion et une ancienne amitié ; mauvais chrétien ou mauvais frère, et ne pouvant exercer une vertu sans qu'une autre vertu en gémît ; que de tentations nous eussent assaillis ! combien de fois aurions-nous succombé ! A présent peut-être, victimes du péché, nous expierions par d'éternelles larmes nos plaisirs d'un jour ; au lieu que c'est par des biens éternels que nos fugitives douleurs nous seront payées ; en cet

instant sous les sacrés parvis, mon époux jouit des ineffables délices ; il me regarde, me sourit, m'attend, me désire... O mon Dieu ! on a donc encore un désir auprès de vous! »

Mais ce cri, où l'amour se mêlait encore, se tempéra avec le temps, et la pensée de Malek Adhel s'entoura de tant de religion et de pureté qu'elle se confondit bientôt dans son âme avec celle de Dieu lui-même. Le tombeau de son époux, qu'elle visitait chaque jour, ne lui offrait que des sujets de bénédictions; elle y priait, elle n'y pleurait plus, et elle reconnaissait enfin que nos peines sont bien plus que nos joies les enfans de la miséricorde de Dieu, puisque nos joies nous ramènent à nous, et que nos peines nous ramènent à lui.

Un jour cependant, du haut d'une des tours du monastère, elle aperçut dans la vaste mer un vaisseau qui partait pour l'Europe et cinglait vers l'Occident ; elle reconnut le léopard d'Angleterre, les armes de sa patrie, et le pavillon royal

avec ses flammes et ses longues banderolles rouges. Richard, Bérengère, tous ses parens, ses amis, s'éloignaient pour toujours; ils voguaient vers un autre hémisphère ; elle restait seule dans l'Orient, sans famille, sans liens.... A cette pensée elle regarde encore le vaisseau ; les couleurs en étaient effacées, et la voile ne paraissait plus que comme un point blanchâtre dans l'horizon : bientôt elle disparut tout-à-fait. Alors le cœur de la vierge s'oppressa, et il s'en échappa un regret ; mais ses yeux s'élevèrent vers le ciel, retombèrent sur les cendres de son époux, et ce regret fut le dernier.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.